REVUE

DES

DEUX MONDES

LVe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME LXXII. — 1er NOVEMBRE 1885.

Paris. — Typ. A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LVe ANNÉE — TROISIÈME PÉRIODE

TOME SOIXANTE-DOUZIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1885

11,655

054
R3274
1885 [v.6]

L'AMIE

DERNIÈRE PARTIE (1)

XVI.

On peut se demander lequel vaut le mieux de n'avoir que très peu de cœur ou de ne pas en avoir du tout, autrement dit de n'en avoir point ou d'en avoir un dont on se serve mal. — Cette question, que Maxime Rivols ne songeait guère à traiter en roulant vers Paris, dans son wagon, comporte plus d'une solution; car, s'il est manifestement avantageux pour soi-même d'être doué d'une certaine sensibilité morale ne dépassant pas les justes bornes d'un égoïsme rationnel, c'est-à-dire modéré, il l'est beaucoup moins, pour ceux dont la vie se trouve liée et confondue avec la vôtre, d'avoir à revenir des illusions et des erreurs où les ont induits vos semblans de pathétique.

Si Maxime Rivols avait eu beaucoup de cœur, il n'aurait pas rendu sa femme malheureuse après l'avoir épousée, et, s'il en eût manqué tout à fait, il ne l'eût vraisemblablement jamais épousée, — ce qui eût été, sans doute, une assez bonne manière de la rendre heureuse. Seulement, lui, dans un cas comme dans l'autre, eût été bien plus à plaindre qu'il ne l'était, puisqu'il fût à jamais demeuré dans l'ignorance de ces émotions renouvelables qui donnent à la vie tout son prix.—

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre, du 1er et du 15 octobre

Sans compter que, en tant qu'auteur dramatique, il eût failli à sa destinée, à la mission de l'écrivain, qui est de battre et de rebattre sans cesse sur l'enclume de son cœur les pensées qui, plus tard, frappées à son coin, marquées à son effigie, en vertu des droits régaliens du talent, circuleront parmi les hommes, pendant plus ou moins de temps, comme une monnaie intellectuelle, jusqu'à ce que, usées par le frai de continuels échanges, on les proscrive, on les démonétise et on les refonde, — sort commun à toutes les monnaies.

Quoi qu'il en soit, le jeune homme voyageait sans plus d'allégresse que de remords. Il ne savait pas bien ce qu'il allait faire à Paris, ayant purement et simplement obéi au besoin de revoir Germaine une fois encore et cédé à la crainte de ne pouvoir la rejoindre plus tard. — S'il se fût interrogé, d'aventure, sur sa conduite, il paraît bien probable qu'il n'eût pas déployé contre lui-même ses plus grandes rigueurs, d'abord parce que sa culpabilité était presque toute d'intention plutôt que de fait, ensuite parce qu'il faut prendre son parti de faire souffrir les autres quand on ne veut pas souffrir soi-même.

Cet épitome du code moral des hommes eût suffi pour le mettre à peu près d'accord avec sa conscience, au moins temporairement.

La présence de Germaine lui était devenue tellement nécessaire, il avait si bien pris l'habitude de la voir et de lui parler presque quotidiennement, elle était si profondément entrée dans son existence, qu'il n'avait pu se résigner à la perdre dans des circonstances aussi bizarres et aussi décevantes que l'étaient celles de leur séparation. Il n'avait pu surtout accepter la perspective d'un éloignement indéfini, éternel peut-être, sans de plus amples explications : perdre une femme aimée, passe encore! mais savoir, à tout le moins, pourquoi on l'a perdue. Il n'y a jamais assez d'explications au gré d'un homme qui ne veut rien entendre. « Nous nous quitterons après-demain, soit! Mais, demain, disons-nous bien pourquoi. » N'est-ce pas fort naturel, d'ailleurs, étant donné que le définitif et l'immuable nous épouvantent comme l'infini, et qu'il y a, entre une séparation momentanée et une rupture, la même différence qu'entre le sommeil et la mort?

Maxime ne voulait donc rien que revoir Germaine hors de l'influence de sa femme, ou, du moins, c'était cela qu'il voulait avant tout. — Au surplus, le prétexte dont il s'était servi n'était pas si mensonger qu'il n'y eût là aucune excuse valable à ses yeux : on a toujours quelque chose à faire à Paris.

Toutefois, quand il se vit seul dans cet appartement vide, tout im-

prégné des habitudes et des goûts de Gisèle, aussi bien que de ses habitudes et de ses goûts à lui, dans ce logis qui avait gardé le reflet de leurs deux existences, longtemps mêlées et inféodées l'une à l'autre, Maxime ne fut pas sans ressentir une vague tristesse. Aucun des liens étroits de jadis n'était brisé, mais tous déjà semblaient relâchés et complaisans; rien d'irréparable n'était survenu, mais quelque chose s'accomplissait qui menaçait et engageait l'avenir : encore une secousse, encore un pas, et la disjonction serait complète, irrémissible. Il éprouva le besoin de restituer aux objets qui l'entouraient un peu de la vie qu'il voulait communiquer à ses impressions rétrospectives; il lui plut d'évoquer les quelques années qu'il avait passées au milieu de ces choses. Et il enleva les housses, découvrit les tableaux et les statuettes, rangea ou dérangea les meubles pour les remettre à leurs postes habituels. Les étoffes brodées par Gisèle apparurent parmi les fraîches tapisseries d'Aubusson, et, à côté de portraits signés Pagnest, Géricault, Gérard, Vigée-Lebrun, fragmens de l'héritage paternel, se montrèrent les petites toiles qu'ils avaient achetées ensemble : des cavaliers de Wouwermans, une minutieuse bataille, outrageusement léchée, mais attribuée à Breughel de Velours, et un Terburg authentique, superposé à un Metzu douteux. Puis, çà et là, les reproductions, en bronze ou en vulgaire terre cuite, de quelques chefs-d'œuvre de la statuaire moderne : la *Diane* de Houdon, le *Mercure* de Rude, la *Flore* de Carpeaux, le *Gloria victis* de Mercié. Enfin, tout contre le piano, les partitions préférées. — Ils avaient les mêmes goûts, pour la raison très simple que Gisèle avait pris tous les goûts de son mari; comme lui, elle aimait les maîtres hollandais et les flamands, la sculpture et la littérature françaises, la musique allemande. — Et il sentait que ces souvenirs-là seraient toujours partie intégrante de sa mémoire, tandis que, pour reconstituer et grouper entre eux les souvenirs de ses liaisons de jeunesse, il lui fallait déjà se livrer à un véritable travail de paléontologie amoureuse.

« Est-ce bien la peine, hélas! songeait-il, de s'emparer à ce point d'une âme, de la modeler ainsi sur la sienne, d'en absorber la personnalité, de l'identifier à soi-même, pour reconnaître un jour que cette conquête est vaine et même qu'elle vous entrave à l'égal d'une servitude? Allez donc tenter de vous satisfaire, s'il est prouvé qu'il vous faut l'impossible : des femmes qui soient tout à vous sans vous importuner de leur amour, ou des femmes que vous aimiez sans qu'elles en abusent! »

Il n'en essaya pas moins, le jour même, de se donner satisfaction sur un point, en allant attendre Germaine à un coin de rue, tout près de chez elle. Rien ne l'empêchait de se présenter à l'hôtel de

Sauvecourt, dont Mme April était désormais l'unique habitante et la souveraine maîtresse par suite de ses arrangemens avec son frère; mais, ignorant l'accueil qui lui serait fait, il se souciait peu de risquer l'aventure, préférant une rencontre en plein air. Et il monta la garde, pendant une demi-journée, sur un tronçon de trottoir, sans se rappeler qu'autrefois cet excercice, qu'il n'avait, du reste, jamais pratiqué qu'en l'honneur de Germaine, lui paraissait être le dernier mot du ridicule. — En bonne justice, si ce n'est pas là pour un homme la plus digne et la plus noble manière de faire montre d'un sentiment tendre ou passionné, il y a cependant quelque mérite à ces longues stations, à ces attentes indéfinies, au milieu du tumulte de la voie publique et parmi les coudoiemens des passans. Le mérite surtout s'affirme à partir d'une tentative infructueuse, et l'on conçoit qu'une femme se sente des velléités de gratitude aussi bien que des élans de fierté triomphante, en constatant qu'un amoureux qui a d'autres emplois pour son temps s'en tient provisoirement à celui-là, dans l'espérance de lui parler cinq minutes, parfois de l'entrevoir une seconde. Maxime dut attendre la troisième épreuve pour recueillir le bénéfice de sa patience.

Comme il contemplait une deux-centième fois la grande et la petite porte de l'hôtel, après avoir promené ses regards sur toutes les fenêtres de la façade, il eut enfin la joie de voir sortir Mme April, seule et à pied. — C'est un moment unique, mais qui vous indemnise, il le faut confesser, de tous ceux qui l'ont précédé, que ce moment attendu de l'apparition sur le seuil. Si souvent la porte s'est ouverte pour laisser passer un fournisseur ou une femme de chambre! Si souvent l'espoir a été déçu, le flair en défaut, la vue désappointée! Enfin! c'est elle; cette fois-ci, ce n'est pas en vain que le cœur a battu, et, quel que soit votre âge, vous n'avez que vingt ans à ce moment béni. Il n'y a même pas de façon plus sûre de se rajeunir que de se soumettre à pareil régime.

Il faisait frais. Germaine, vêtue de noir, avec un grand paletot de velours très ajusté et un chapeau de dentelle à aigrette de jais, — ce qui n'était pas d'un deuil bien rigoureux, — marchait sans se presser, du pas majestueux sans lenteur qui lui était propre, ayant pris le milieu du trottoir, après un de ces regards demi-circulaires, si familiers aux femmes qui ont coutume d'être guettées ou suivies. Le cœur n'eût-il pas été de la partie que c'eût été une fête pour les yeux de la suivre à distance, sur ce large trottoir du boulevard Saint-Germain, où, droite, les coudes au corps, elle avançait comme en glissant. Aucun sautillement, nulle torsion, nul roulis : une vraie démarche de déesse, — sauf un petit geste, périodique comme un mouvement d'automate, une application machinale du revers de la

main gantée sur la tournure, pour en assurer le bon aspect. Longtemps, jusqu'à la Seine, Maxime, qui n'avait pas l'inquiétude de la voir lui échapper, la suivit ainsi, sans se rapprocher ni laisser deviner sa présence; puis, sur le pont, il la rejoignit et l'aborda.

En le reconnaissant, elle devint très rouge sous son voile et sous sa poudre teintée d'incarnat; elle ne lui tendit la main qu'après une hésitation sensible et attendit qu'il lui parlât.

— Voilà une rencontre qui vous étonne, hein? lui dit-il, non sans montrer beaucoup d'embarras, plus même que n'en trahissait la jeune femme par sa contenance, sinon par la pourpre de ses joues.

— On serait surpris à moins, vous en conviendrez.

— Il n'y a pourtant pas de quoi... Me permettez-vous de vous accompagner un peu?

Sans attendre la réponse, il se remit à marcher.

— Oh! je vais vous expliquer, reprit-il, vous allez comprendre. Je disais qu'il n'y a pas matière à étonnement, parce que, en effet, si je vous rencontre, c'est que je me suis arrangé pour cela. Oui, je vous ai suivie; mieux : je vous ai guettée pendant trois après-midi... Entendons-nous. Je ne suis pas venu à Paris tout exprès pour vous voir : mes intérêts m'y appelaient; mais, une fois ici, je n'ai pas résisté...

Germaine, qui avait eu une moue très accentuée de contrariété, et même de mécontentement, en entendant la première partie de l'explication, se rasséréna et redevint souriante, comme malgré elle, aussitôt que Maxime eut fourni un prétexte plausible de sa présence à Paris, quoique le bénéfice de ce prétexte ne se pût guère étendre au guet et aux manœuvres qu'il venait d'avouer. — Que de manifestations diverses le jeune homme n'avait-il pas déjà saisies de cette sorte de dualité d'impression qui était le propre des sentimens de Mme April à son égard! Indulgente ou enivrée lorsqu'elle écoutait chanter l'amour, craintive ou éperdue dès qu'elle en croyait entendre le cri de guerre et deviner les préparatifs d'assaut. Maxime, prudemment, chanta :

— Vous comprenez bien que je ne pouvais pas venir à Paris sans chercher à vous voir, sans profiter de cette occasion, qui n'aura peut-être pas sa pareille avant de longues années. Car vous ne savez pas vous-même quand il vous faudra vous expatrier de nouveau, ni combien de temps durera votre prochain exil... Et n'ai-je pas à me faire absoudre d'un crime, de bien pis que cela : d'une grossièreté? Vous n'eussiez pas voulu que je renonçasse, pour jamais peut-être, à vous voir, sans que je me fusse sérieusement efforcé d'innocenter ma brutale démence?.. Ah! c'était bien l'amour,

soyez-en très assurée, l'amour le plus ardent et le plus fou qui me dictait l'injure...

Ils avaient franchi le pont, et il continuait de lui parler avec cette chaleur contenue, cette difficile éloquence sans gestes, qui est la seule que l'on puisse se permettre à travers les rues ; il tirait toujours à gauche, se dirigeant vers les parages les moins fréquentés des Champs-Élysées. Tout à coup, il s'arrêta et arrêta Germaine.

— C'est ici, dit-il, ou bien près, ne vous en souvient-il pas? que nous avons échangé nos premières confidences. Demeurons-y quelques instans. Remettez-vous là, madame l'Enigme, que, derechef, j'essaie de vous déchiffrer. Il n'y a plus entre nous, s'il y en eut un instant, ni rancune ni reproche. Je me suis excusé de mes torts, vous m'avez pardonné ; je vous avais calomniée dans un accès de colère et de dépit, c'est entendu. Vous voilà propre comme un sou, blanche comme une sainte Vierge; je vous offre un piédestal... Prenez, en attendant, ce fauteuil isolé ; je vais quérir un escabeau : nous pourrons causer...

Ils avaient dépassé le bas de l'avenue et atteint cette partie touffue et déserte de la promenade, qui avoisine le Palais de l'Industrie et se trouve comprise entre le cours et la chaussée. Là, quelques sièges seulement, qui semblaient avoir été apportés pour eux par des amateurs de solitude, attendaient, clairsemés et inutiles, leur mélancolique clientèle d'automne.

— Mais je ne veux pas du tout m'asseoir ici !

— Aimez-vous mieux me recevoir chez vous?

— Non, fit vivement Germaine. Quant à cela, non !

— Vous voyez bien!.. Mais, pourquoi ne me recevriez-vous pas?

— Nous n'allons pas recommencer, je suppose?

— Enfin, vous n'avez pas peur de moi?.. Asseyez-vous, je vous en prie. J'ai tant besoin de vous parler!

— Peur de vous? fit-elle sans s'asseoir, et en redevenant très rouge, mais avec ce sourire charmé que ramenait invariablement sur ses lèvres toute parole d'amour murmurée près d'elle. Si, je vous ai dit que j'en ai peur.

— Oui; mais, puisque vous n'avez pas peur de vous-même... Vous me l'avez dit aussi, cela.

— D'abord, je n'ai pas le droit de vous recevoir... Si j'ai quitté Houlgate dans le but unique de mettre de l'espace entre vous et moi, ce n'est pas pour... Et, tenez, je vous en veux d'avoir eu des affaires à Paris, en ce moment. Votre femme doit être plus triste et plus soucieuse que jamais. Ne pouviez-vous?.. Non, décidément, c'est mal ce que vous avez fait là, même si vous êtes sincère, s'il est vrai que vous ne soyez pas venu tout exprès pour moi.

— Eh bien ! oui, je suis venu surtout pour vous voir ! J'aime mieux vous le dire. Qu'y faire ?

— Couper court à l'entretien. Quittez-moi tout de suite, je le veux, et ne cherchez plus, plus jamais à me revoir... jusqu'à nouvel ordre.

— Ah çà, — fit-il, avec son grand geste d'impatience, son geste d'enfant gâté, en frappant de sa canne le dossier de la chaise de fer qu'il avait été prendre, à quelques pas de là, pour la mettre à côté du fauteuil, — m'aimez-vous ou ne m'aimez-vous pas ?

— Ce sont des redites, cela, mon ami, des redites pénibles.

— Cependant, voyons, si vous m'aimez, vous ne pouvez pas me traiter de la sorte, me congédier sans un mot qui vous explique enfin tout entière... Je veux bien avoir eu tort de vous taxer de coquetterie à mon endroit. Vous avez été sincère comme moi ; comme moi, vous avez transigé plus ou moins avec votre devoir ; mais, au contraire de ce que j'ai rêvé, vous n'avez jamais eu l'intention de donner suite à vos défaillances. Soit ! j'admets tout ; je vous blanchis, je vous virginise... Mais, mordieu ! si vous m'aimez, expliquez-moi votre conduite.

— L'explication tient dans un mot, dans un nom : Gisèle.

— Allons donc !

— Alors, vous ne me croyez pas encore ?

— Ma foi ! non. Comment voulez-vous qu'on croie ces choses-là ? L'amitié ! la belle affaire, quand l'amour est en jeu ! Quoi ! vous eussiez trahi votre mari !.. Ah ! vous l'avez dit...

— Je l'ai dit, interrompit Germaine, et je l'aurais fait... Encore n'est-ce pas certain, car, au dernier moment... Rappelez-vous ce que vous me disiez vous-même dans votre première lettre : on tient d'autant plus à sa place qu'on l'occupe depuis plus longtemps... Mais, admettons que j'eusse été capable d'oublier pour vous ce que je dois à mon mari et à son nom, restait et reste encore Gisèle.

— Allons donc ! allons donc ! répéta Maxime avec force, tout en souriant tant bien que mal, pour se donner une contenance. Le respect de l'amitié ! Une femme qui refuse de se laisser aimer par un homme qu'elle aime, sous prétexte que cela ferait de la peine à une autre femme !.. Ah ! c'est vous qui l'avez inventée, cette raison-là ; elle n'est cataloguée nulle part, sur aucun carnet de libertin... ou elle y figure parmi les causes de réussite... Mais songez donc que nous, nous hommes, qui avons moins que vous peut-être la faculté du sacrifice, mais qui possédons à un plus haut degré, certes, le sens de l'honneur et la haine du mensonge, cela ne nous arrête jamais, cette considération-là !.. La femme d'un ami !.. Mais c'est au point qu'on n'ose même plus plaisanter là-dessus ; c'est

comme les brocards dirigés contre les belles-mères : ça n'a plus cours que dans les journaux, en temps de disette. Enfin, enfin... puisque vous le dites...

Il secouait la tête d'un air incrédule et dépité, mais plus tragique que railleur. Germaine se rapprocha de lui.

— Je n'ai qu'un désir, dit-elle, c'est que vous ne gardiez pas de moi une trop mauvaise impression.

Elle lui avait dit déjà quelque chose comme cela ; il s'en souvenait et n'était point surpris de cette répétition, car il est bien dans le caractère des coquettes de se préoccuper sans cesse, non-seulement de l'impression qu'elles ont produite tout d'abord, mais de celle qu'elles laisseront après elles.

Autant par vague besoin de tenter un suprême effort, de jouer une dernière carte, que par une sorte de malice vengeresse, il lui répliqua avec une recrudescence d'emportement :

— Eh bien! sachez-le, je garderai de vous le plus néfaste souvenir. Et ne comptez pas qu'un jour, à la faveur de la distance et du temps, tout cela s'atténue ou se poétise... Non, vous resterez pour moi la personnification la plus détestable de la coquetterie, de la lâcheté féminine, car vous m'aurez fait souffrir sans même vous exposer à ressentir le contre-coup de ma douleur : vous n'aviez ni amour ni sympathie pour moi. Vous avez accepté tous les compromis, vous avez pactisé avec toutes les trahisons,.. car vous avez trompé votre mari, trompé votre amie, tout autant que si vous aviez été ma maîtresse, et vous n'avez pas l'excuse de la passion, de l'enivrement, de la chute... Oui, la chute est une excuse, parce qu'elle est un sacrifice... Mais allez donc leur dire, à votre mari, à votre amie, de quelle façon vous avez respecté leurs droits et vos devoirs! S'ils se contentent de vos subtilités et de vos arguties, ils ne sont vraiment pas difficiles!.. Et, si votre mari s'arrange de votre fidélité, certes, il n'y met pas de raffinement : le goût des baisers d'autrui sur les lèvres de sa femme ne l'inquiète ni ne le rebute...

Il s'était progressivement animé jusqu'à devenir aussi violent dans ses gestes qu'il était peu mesuré dans ses paroles. Porté par son sujet, entraîné par le flot de rancunes qui s'échappait, malgré lui, de son âme, il ne ménageait plus rien, il oubliait son but.

Mme April, stupéfaite et atterrée d'abord, avait fini par prendre son parti de ce débordement d'insultes ; elle écoutait, les traits légèrement contractés, mais presque souriante néanmoins. Peut-être découvrait-elle une secrète harmonie dans ces imprécations et trouvait-elle que ce chant de colère, c'était encore la musique de l'amour. Quand Maxime se tut :

— Je vous ai laissé dire, faute de pouvoir vous arrêter, d'abord,

et puis parce que, tel que vous m'avez appris à vous connaître, je vous sais absolument incapable de vous maîtriser. En outre, je comprends, dans une certaine mesure, que vous me reprochiez amèrement de ne pas m'être jusqu'au bout mal conduite; je serais moins coupable, à vos yeux, si je l'étais tout à fait, et même, sans aucun doute, vous consentiriez à m'absoudre, aujourd'hui encore, si je vous promettais de faire plus grandement les choses à l'avenir : tout cela est assez naturel. Je regrette seulement que vous ne reconnaissiez pas à quel point mes scrupules étaient inévitables; s'ils furent imparfaits, vous n'êtes pas dans votre rôle en me le reprochant... Les femmes sont beaucoup plus capables d'amitié que vous ne le supposez. D'ailleurs, il y a eu ceci de particulier dans mon cas, que j'ai eu constamment à épr uver la patience et la bonté de mon amie; il y a surtout ce fait que Gisè e s'est fiée à moi, au lieu de me tenir à l'écart ou de me mettre en surveillance, qu'elle m'a chargée moi-même de réparer le mal que j'avais causé... Voyons, vous savez maintenant comment les choses se sont passées; dites s'il m'était possible, à moins de n'avoir ni cœur ni vergogne, de trahir une pareille confiance... Ah! si j'avais eu affaire à une amie vindicative ou rancunière, si Gisèle m'avait punie ou menacée de me punir, je ne sais pas, en vérité, ce qu'il serait advenu. Car je vous aimais, quoi que vous puissiez dire,.. et je vous aime. Adieu!

Elle s'éloigna sous les arbres, déjà tout défeuillés et tout jaunes, sans qu'il songeât à la retenir. Cette fois, il n'y avait plus pour lui ni aucun espoir de succès, ni aucune chance d'obtenir de son échec une autre explication que celle qu'on lui en avait fournie d'abord et qui était décidément la seule vraie. Il éprouvait, au reste, une lassitude réelle, symptôme de décroissance dans ce genre de maladies; et il rentra chez lui, le soir, sans le moindre désir secret de renouveler ses essais de conversion à rebours sur la demi-vertu de Germaine. Mais, en rentrant, il trouva une lettre ainsi conçue :

« J'ai averti M. April, qui vient d'arriver ici sans passer par Paris, car tu penses bien que je ne suis pas dupe de votre manège : Germaine est partie parce que tu devais la suivre. Son mari avisera aux mesures à prendre contre elle ou dans son intérêt. Moi, je m'en désintéresse. Je compte me rendre directement avec Jenny à Cannes ou à Menton, si tu ne t'y opposes pas. »

— Ah! fit Maxime, la révolte, la guerre... Eh bien! j'aime mieux cela... Quant à l'arme qui me manquait, la voici!

XVII.

Gisèle, malgré l'état d'égarement où l'avait jetée le départ de Maxime, avait bien calculé la portée de la dépêche par elle envoyée au mari de Germaine, bien calculé aussi le temps qu'il faudrait à M. April pour la recevoir et se mettre en mesure de déférer à l'avis qu'on lui adressait. Germaine, à la vérité, avait dû écrire, de son côté, pour annoncer qu'elle quittait Houlgate; mais elle n'avait pu le faire que la veille, peut-être le jour même de son départ : la dépêche arriverait donc à peu près en même temps que la lettre, sinon avant, et M. April viendrait sans débrider, tenant plus de compte de la recommandation télégraphique de son alliée que de toutes les explications épistolaires de sa femme.

En effet, à peine plus de soixante heures après l'envoi de la dépêche, le mari de Germaine sonnait à la porte du chalet des Berceaux, dans la matinée. Il avait pris juste le temps de déposer sa valise à l'hôtel.

— Qu'y a-t-il donc de si grave? demanda-t-il, avec un sourire qui était probablement de commande.

Gisèle répondit à cette question par une autre question :

— Avez-vous reçu une lettre de Germaine?

— Oui; presque en même temps que votre dépêche.

— Alors, vous savez que Germaine a quitté Houlgate avec votre fille et votre gendre?

M. April eut un mouvement de violente impatience.

— Quoi! fit-il, serait-ce encore?.. Auriez-vous remarqué?

— Non, non, s'empressa de dire Gisèle, qui devina sa pensée. Rien de ce côté. Hélas! il y a longtemps que M. Carjal n'est plus en cause.

— Pourquoi cette recommandation de brûler Paris, de venir sans arrêt?

— Ah! c'est que,.. c'est que...

Gisèle ne savait plus comment continuer. On eût dit qu'une pensée, jusque-là restée dans l'ombre, s'était imposée à elle tout à coup. Cependant, elle reprit :

— C'est qu'il était bon que vous ne vissiez pas Germaine avant de m'avoir vue. C'est à moi qu'il appartient de vous mettre au courant.

— C'est donc grave? demanda pour la seconde fois M. April, en s'efforçant de reprendre son sourire.

— J'en ai peur, répondit Gisèle.

— Voyons,.. il n'y avait personne ici... Qui Germaine a-t-elle vu?.. Ah! fou et sot que je suis! Votre mari?.. Dites?.. C'est cela?

Gisèle demeura silencieuse.

— Parbleu! reprit-il avec amertume, ce devait être... Mais il est un peu tard pour s'en aviser. Pourtant, vous voyant ou vous croyant si unis, vous et lui, sachant l'adoration de Germaine pour vous, je n'aurais jamais... Non, l'idée de ce danger ne m'était pas venue, elle ne pouvait pas me venir... Mais lui, où est-il?

Quelque chose d'âpre et de dur avait subitement accentué sa voix, d'abord assez douce et plus affligée que colère. Gisèle dit avec précipitation :

— Vous ne savez rien. Laissez-moi parler. Ayez du sang-froid... J'en ai bien, moi.

— C'est qu'il y a là tout un ensemble de circonstances particulièrement répugnantes et odieuses... Vous! vous, sa meilleure amie, qu'elle jurait... Mais, au plus pressé! Où en sont les choses?

Gisèle, comprenant que toutes les exhortations du monde resteraient fatalement sans effet tant qu'elle n'aurait pas exposé la situation, raconta sans rien omettre les phases et les épisodes de l'intrigue. Puis, elle ajouta :

— Maintenant que je vous ai tout dit, faites que je n'aie jamais à me repentir d'avoir compté sur votre sagesse et votre bon sens. Dans la vie, voyez-vous, il y a souvent des drames; mais, dans la vie des gens comme nous, il ne doit point y avoir de mélodrames.

— Ah! oui, fit tristement M. April, vous avez peur pour votre mari!

— Pour mon mari et pour Germaine.

— Et c'est parce que vous aviez peur que vous m'avez recommandé de ne pas m'arrêter à Paris?

— C'est pour cela, et pour autre chose encore : je craignais les malentendus, les erreurs et les mensonges.

— Ah! que vous avez eu tort de ne pas m'avertir plus tôt, tout de suite, lorsque je suis venu vous trouver ici!

— Hélas! je le reconnais. Mais ma situation était plus que délicate. Rien d'irréparable ne s'était produit; je pouvais espérer, j'espérais qu'en faisant appel aux bons sentimens de Germaine et en déployant toutes les ressources de ma pauvre diplomatie, je parviendrais à guérir ou à ramener mon mari. Vous faire des révélations, à ce moment-là, c'eût été risquer de perdre Germaine sans aucune certitude de ravoir Maxime. Voilà mon excuse.

— Comment pouviez-vous espérer que votre mari se détacherait de Germaine!

— Je comptais qu'elle-même m'aiderait; et puis, j'attendais beaucoup d'une fréquentation tout amicale, où se fussent naturellement accusées les différences profondes qui séparent toujours le rêve de la vérité. Car Maxime est plus capable de rêver que d'aimer; le contact de la réalité peut seul le tirer de ses songes : j'en sais quelque chose, moi dont il s'est si promptement réveillé!

M. April secoua la tête, puis haussa les épaules avec une douloureuse compassion.

— Pour guérir un homme d'une femme, dit-il, il n'y a qu'un moyen : c'est de la lui donner... Et vous conviendrez que le remède est un peu bien héroïque...

Il se leva et se mit à marcher dans le salon, sans agitation fébrile, mais en proie à une évidente angoisse. Son visage, dont la noblesse un peu froide était à l'ordinaire tempérée par un reflet de grande bienveillance, avait pris un caractère d'extrême sévérité, qui inquiétait Gisèle. Comme il ne disait plus rien, elle se décida à lui adresser la parole.

— Qu'allez-vous faire? demanda-t-elle.

Il s'arrêta devant la jeune femme, qui était restée assise, et, la regardant fixement, lui répondit :

— C'est vrai; j'ai bien des résolutions à prendre, que vous attendez, anxieuse et effrayée... Car vous aimez votre infidèle...

Il mit sa main sur ses yeux, comme pour ne plus voir une image importune.

— Oui, reprit-il; c'est un peu lâche, mais je conçois cela. Et je vous en excuse. Ce que je vous pardonnerai plus difficilement, c'est de ne pas avoir compris tout de suite à quels grands et irrémédiables dangers vous nous exposiez tous par votre funeste discrétion.

— Pourtant, qu'ai-je fait autre chose que ce que vous avez constamment fait vous-même pour Germaine? J'ai pardonné.

— Vous vous trompez; je n'ai pas, grâce à Dieu, à me reprocher de semblables imprudences. J'ai pardonné les légèretés, mais je me suis continuellement tenu en garde contre les méfaits. D'ailleurs, la situation n'était pas la même : je me défendais contre l'avenir; vous aviez à vaincre le passé. Montrer de l'indulgence à sa femme tant qu'elle n'a pas irrémissiblement failli, cela peut être adroit; témoigner de la condescendance pour les faiblesses d'un mari libertin, c'est l'encourager à se conduire de plus en plus mal.

— Je n'ai pas témoigné de condescendance; j'ai accepté le fait accompli et tâché de sauvegarder l'avenir. A quel autre parti aurais-je dû m'arrêter?

— A celui-ci : la séparation, la séparation sans cris, sans scènes...

la retraite, si vous le préférez. Enfin, vous auriez dû faire ce que vous allez faire forcément maintenant. Il est toujours temps d'abroger les lois d'exil et de revenir sur les mesures d'isolement.

Gisèle se leva et vint se placer en face de M. April, tout contre lui, pour lui dire d'un ton doux et insinuant :

— Vous avez raison, et je vous remercie de me tracer ma route... Mais... vous, vous, qu'allez-vous faire, encore une fois? Est-ce que vous ne pensez pas que ce qui est pour moi le meilleur des partis le serait aussi pour vous? L'éloignement, la séparation sans scandale, sans bruit...

— Non, fit M. April avec un mouvement de tête énergique. Non; parce que j'ai d'autres devoirs que les vôtres.

— Mais, alors?..

— Alors, je prendrai conseil des faits. S'il est temps encore de sauver Germaine, je la sauverai... Peut-être tout n'est-il pas perdu... Oh! je la sauverai par n'importe quels moyens : on sauve les gens malgré eux, quand on en a le droit, sans s'amuser à leur demander leur avis... Et c'est bien pour cela que vous avez eu tort; vous aviez affaire à deux passionnés, à deux fous, et vous leur avez dit : Tâchez de vous calmer. Autant dire à la vague : Ne démolis pas ma maison... S'il n'est plus temps, je... je ne sais pas, je verrai. En tout cas, il faut être fixé, n'est-ce pas? et, pour l'être, user de ruse, les surprendre. Ce soir même, je repartirai.

— Et moi? fit Gisèle avec effroi. Que deviendrai-je pendant ce temps, avec ma fille malade?

— Ah! oui, votre fille, un enfant... Moi aussi, j'en ai un, car il y a toujours des enfans pour souffrir de nos fautes ou hériter de nos hontes!.. Qu'une femme est coupable cependant, lorsque, pour le plaisir d'entendre cette médiocre et sempiternelle romance de l'amour, sans plus d'ivresse souvent qu'elle n'en éprouve à l'audition d'une cantilène de concert, elle sacrifie des affections comme la mienne et des devoirs comme ceux que personnifient les enfans!

Mais, tout de suite, il eut un geste à l'adresse de Mme Rivols, par lequel il sembla s'excuser d'avoir trop insisté sur ses propres chagrins et trop oublié ceux de la jeune femme.

— Votre petite fille est souffrante? demanda-t-il, comme pour se faire pardonner l'égoïsme de sa plainte.

— Plus que souffrante : malade. On ne sait pas bien ce qu'elle a : ce sont de ces maladies vagues d'enfant délicat; cela ne se fixe nulle part et cela menace, à la fois, tous les organes essentiels, toutes les parties vitales de l'être, à commencer par le cœur et les poumons. Il va falloir l'emmener dans le Midi... Ah! je vous assure que j'étais bien assez soucieuse, assez tourmentée avec la santé de

cette enfant!.. Et son père l'adore, pourtant!.. Voyons, monsieur, ménagez-moi... N'aggravez pas mes peines déjà si lourdes et si nombreuses, ne me vouez pas à un redoublement d'angoisses. Promettez-moi que vous serez calme jusqu'à la fin, que vous n'écouterez pas la rancune, la haine, toutes ces perfides conseillères, si promptes et si basses, si indignes de vous... Je vous en prie!

La voix de Gisèle, d'une douceur infinie, et que l'émotion rendait chantante, entrait comme une amollissante mélodie dans l'oreille de M. April.

— Pourquoi, dit-il sur un ton presque attendri, m'avez-vous appelé, si vous avez peur de mes résolutions et de mes actes?

— L'outrage,.. non, pas l'outrage, la blessure était trop cuisante. J'étais seule, abandonnée, trahie deux fois... J'ai crié : Au secours!

M. April parut s'absorber, pendant quelques instans, en une méditation douloureuse, puis, relevant la tête :

— Répétez-moi, dit-il, tout ce que vous m'avez dit de la conduite de Germaine, de la vôtre, de celle de votre mari. Allons, depuis le commencement...

Et il se remit à l'interroger comme l'eût fait un magistrat instructeur, mais avec un tact et une habileté remarquables, qui ne laissaient rien dans l'ombre, donnaient aux mots, aux attitudes, aux circonstances, tout leur relief, toute leur valeur.

— Et maintenant, demanda-t-il pour finir, voulez-vous me montrer la lettre que vous avez conservée, la lettre de Germaine?

Gisèle ne souleva aucune objection, alla chercher la lettre dans sa chambre et l'apporta. M. April la lut sans qu'aucun geste, non plus que l'expression de son visage, trahît ses sentimens. Seulement, quand il eut achevé sa lecture, un demi-sourire éclaira ses traits, qui, jusque-là, étaient restés empreints d'une gravité rigide.

— Eh bien! dit-il en rendant la lettre à Gisèle, je reviens sur mes impressions premières, sur celles que m'avait communiquées tout d'abord votre désarroi, grâce à la contagion du désespoir ; comme vous, j'ai cru tout perdu. Cette fuite de votre mari, après ce départ de Germaine, et dans des conditions pareilles, cela m'avait l'air d'une honte authentique... C'était aller trop vite. Ou je me suis persévéramment trompé sur le compte de ma femme, je n'ai jamais rien compris à sa nature, rien deviné de son caractère, ou elle est moins coupable que vous ne l'avez supposé. Elle s'est mal défendue, c'est certain, — elle est si mal organisée pour la défense! — Mais elle a dû continuer à se défendre; le respect de mon nom et de mon affection ne l'aurait pas arrêtée, soit! Elle le dit... Hélas! il faut

bien l'en croire ; et, de toutes manières, l'avenir est sombre pour moi... Mais la femme qui a écrit cette lettre est bien la Germaine que vous avez vue à l'œuvre, également impuissante, sous le double joug de ses sentimens anciens et d'une fantaisie nouvelle, à faillir et à se redresser... Elle n'est pas la maîtresse de votre mari. Et elle ne la deviendra pas, si j'arrive à temps... Je pars ; mais c'est pour vous, plus que pour moi, que je vais livrer bataille... Oh ! soyez tranquille, je ne tuerai personne : après ce que j'ai lu, si vous n'étiez en cause, il ne me resterait guère qu'à prendre mon fils et à m'en retourner là-bas, puis plus loin encore.

— Et moi? demanda timidement Gisèle.

— Vous, partez pour le Midi avec votre fille, et prévenez votre mari, pour ne mettre aucun tort de votre côté... Ah! tout en le prévenant de votre départ, ne l'avertissez pas de mon intervention... Mais plus d'abattement. Vous avez été forte, un moment : continuez.

Gisèle, après réflexion, n'en résolut pas moins d'écrire sur l'heure à Maxime : elle craignait les conséquences d'une surprise. Et, avant midi, c'était chose faite.

XVIII.

Profondément irrité contre sa femme en apprenant qu'elle n'avait pas craint de recourir à d'autres dérivatifs que les larmes, mais vaguement joyeux de se sentir ou de se croire dégagé de tout lien moral, comme aussi de se trouver nanti d'une nouvelle arme de guerre, Maxime n'hésita pas longtemps sur l'emploi de ce renfort inattendu : c'était une chance nouvelle qui s'offrait, et, par surcroît, l'attrait d'un grief à venger, — car tous les torts de l'agresseur disparaissent et les rôles se renversent instantanément dès que la victime essaie de se défendre. Il y avait lieu pour lui de revoir Germaine, et rien ne lui interdisait plus l'espoir. Que M. April, en effet, se montrât encore une fois magnanime ou qu'il se résolût à une séparation, la jeune femme, débarrassée des entraves de son amitié pour Gisèle, serait libre désormais de ne pas mieux fermer son cœur que ses oreilles. Le difficile, sans doute, serait d'arriver à sa personne, si, comme la chose semblait probable, le mari prévenu était déjà près d'elle. En tout cas, il fallait essayer, et surtout savoir.

Dès le matin, Maxime envoya un commissionnaire demander si M. April était de retour. La réponse fut affirmative. Alors, il prit un fiacre et se mit en embuscade, à une certaine distance de l'hôtel, de l'autre côté du boulevard, guettant de l'œil, à travers la

lucarne de derrière, les entrées et les sorties. Cette nouvelle faction lui parut quelque peu différente de celles qu'il avait accomplies à la même place. L'élément dramatique, qui se combine si merveilleusement avec les émotions d'amour, venait de pénétrer dans sa vie, pour la seconde ou pour la troisième fois peut-être, mais jamais il n'en avait, au même degré, apprécié la valeur. Avec cette finesse de perception et cette disposition *cabotine* à jouer toujours son personnage comme un rôle, — double caractéristique de la gent écrivassière, — le jeune homme jouissait en maître de ces mille angoisses qui sont, par excellence, le charme de la passion. Guetter la femme qu'on aime, l'attendre sans être sûr qu'on la verra, tout en ne désespérant pas de la tenir bientôt dans ses bras et de lui parler lèvre à lèvre, c'est quelque chose, c'est bien. Mais savoir que le mari est là, lui aussi; que, lui aussi peut-être, il vous guette, il vous épie, il vous voit; qu'il va, sans doute, vous interpeller ou vous sauter à la gorge; et, dès lors, préparer la phrase ou le geste défensif dont on l'accueillera, ah! que c'est mieux! Que de battemens le cœur d'un homme peut avoir alors en une seconde! Et n'est-ce pas par ces battemens-là, mieux que par le nombre des années, que se mesure la vie?..

La petite porte bronzée à ferrures sombres venait de s'ouvrir : M. April sortit.

Le mari de Germaine, sans rien regarder autour de lui ni rien voir, s'éloignait en marchant vite.

Maxime s'élança hors de son fiacre et courut presque à l'hôtel. Il ne ralentit sa démarche qu'au pied de l'escalier, où il était parvenu sans rien demander et sans qu'on lui demandât rien. Il monta posément, d'un air indifférent, en visiteur familier, sous les regards surpris d'un valet, qui s'était avancé jusqu'à la rampe, au premier étage.

— M. April... ou Mme April?.. Je dois être attendu : le comte Rivols de la Lozère.

Se présentant comme quelqu'un qui force les consignes et les portes, il éprouvait le besoin d'imposer à la valetaille. Il fallait cette considération pour qu'il prît à la fois son titre et le nom de son département, qu'il dédaignait d'ordinaire, l'un et l'autre. — Au surplus, il est toujours agréable de pouvoir jeter quelque chose de sonore à la tête d'un laquais qui vous toise.

Celui qu'il venait d'abasourdir par son assurance s'empressa de l'introduire dans un grand salon bouton d'or, — la couleur favorite de feu la douairière, — puis dans le boudoir Louis XV où il avait été reçu le premier jour. De là, une femme de chambre, avertie, le fit passer dans un petit salon attenant à une immense chambre à coucher, dont la porte était ouverte et où se trouvait Germaine.

Mme April, en apercevant Maxime, changea deux ou trois fois de couleur, sans faire un pas ni un geste. Enfin, elle s'avança, renvoya sa femme de chambre et vint au-devant du visiteur, dans le salon, après avoir fermé derrière elle la porte de l'autre pièce.

— Savez-vous, dit-elle d'une voix basse et consternée, ce qui s'est passé?

— Oui.

— Et vous venez ici?.. Je ne comprends plus.

— Je viens vous dire...

— Savez-vous, interrompit Mme April en haussant le ton, que mon mari était à la place où vous êtes, il n'y a pas dix minutes? que vous auriez pu le rencontrer? qu'il... Je ne vous dirai pas qu'il vous eût tué peut-être, car je ne lui crois guère de goût pour les scènes de carnage domestique, plus ridicules encore que barbares. Mais enfin, qu'auriez-vous fait? . Qu'auriez-vous dit?.. Savez-vous que M. April ne veut pas, ne veut plus me croire?

Il semblait bien qu'elle était encore sous l'influence d'un bouleversement récent; outre l'altération de son teint, qui pouvait être le résultat de l'étonnement et de la frayeur que lui avait causés la présence inopinée de Maxime, le gonflement livide des paupières et l'amincissement des narines indiquaient chez elle un trouble grave. A coup sûr, elle venait d'essuyer une scène terrible.

Sans donner le temps au jeune homme de répliquer, elle ajouta, fiévreuse et agitée :

— Savez-vous bien que je suis menacée non-seulement de me voir abandonner par mon mari, mais d'être privée de mon enfant?.. Et tout cela pour avoir un instant écouté vos galanteries et vos antiennes! Pourquoi m'avez-vous persécutée de vos protestations d'amour? Pourquoi vous êtes-vous adressé à moi? En conscience, pouvez-vous dire que je vous aie sérieusement encouragé?..

Évidemment, elle était dupe d'elle-même et n'avançait rien qu'elle ne pensât. Maxime eut la délicatesse de garder le silence. Et elle reprit encore :

— Vous ai-je, une seule fois, pendant une minute, pendant une seconde, autorisé à croire que je vous céderais?.. Eh bien! alors?.. Oui, je vous ai aimé... Mais était-ce ma faute? Et que je le paie cher!.. Et maintenant, maintenant, qu'est-ce que vous venez faire ici? Ah! partez, partez vite!.. Il ne manque plus, n'est-ce pas? que l'on vous trouve en tête-à-tête avec moi!

Elle tomba tout en larmes sur une chaise. Maxime, évitant de s'approcher d'elle, lui dit avec douceur, mais avec fermeté :

— Eh! si l'on m'y trouve, tant mieux! Qui sait? Je parviendrais peut-être à vous justifier.

— Qui vous entendrait? Il y a contre moi plus que des apparences :

je vous ai écrit, on le sait. Je ne suis coupable qu'à moitié, mais comment le croirait-on?.. Mais, de la part de Gisèle, que c'est mal! que c'est mal!

— Écoutez, Germaine, voulez-vous que je parle à votre mari? Il est des cas où la parole d'un homme...

— La parole d'un homme qui ne peut plus nier ni son amour, ni son manque de scrupule, quelle garantie!

— Enfin, que vous a dit votre mari, qu'a-t-il décidé?

— Il m'a interrogée; il a sincèrement essayé d'ajouter foi à mes sermens... Mais le doute l'emporte. J'ai eu beau jurer sur la tête de mon fils... Savez-vous ce qu'il m'a répondu? « Les femmes jurent toujours sur la tête de leurs enfans. Pauvres maris! pauvres enfans! » C'est fini, vous dis-je. Un de ces jours, il s'en ira, emmenant avec lui son fils, le mien, que j'aime pourtant plus que je ne vous aime, je vous l'atteste! Et je serai seule...

Elle ne pleurait plus, regardant fixement devant elle, comme en proie à la terreur de la solitude. Maxime, étrangement remué, ne songeait plus guère à ses plans nouveaux. Le dernier mot de Mme April les lui rappela. Il s'approcha et fléchit le genou :

— Seule! fit-il. Moi aussi, je serai seul, Germaine... Que ma faute surpasse la vôtre, que la vôtre même me soit tout entière imputable, soit! En serai-je moins à plaindre? Pour tout ce que j'ai sacrifié, qu'ai-je gagné?

Il se pencha vivement à l'oreille de la jeune femme, et, plein d'un beau feu de passion, auquel, à défaut de son émotion profonde, son instinct dramatique et ses réminiscences d'auteur eussent servi d'aliment, il reprit, la voix haletante, avec une singulière force de persuasion :

— Si vous vouliez, Germaine, si vous vouliez pourtant! Vous ne seriez jamais seule et je ne serais plus désespéré... Si je vous désire, c'est que je vous appartiens. Chère abandonnée, chère victime, vous n'êtes plus à personne, vous ne devez plus rien à qui que ce soit... Ah! laissez-moi vous prendre,.. non : me donner, me consacrer à vous... Si tu voulais, Germaine!.. Ne répondez pas; j'ai peur de votre réponse... ou répondez plutôt aux questions que je veux vous poser encore... Y a-t-il quelque chose d'arrêté? Votre mari a-t-il précisé ses vues?

— Nous devons partir ensemble pour Roquefeuillade; de là, il retournera sans doute en Hongrie, me laissant toute seule; puis, il avisera. Il se propose, je crois, de séparer complètement sa vie de la mienne, sans aucun esclandre, et de prendre avec lui mon fils, sans me priver tout à fait de le voir. C'est, du moins, ce que j'ai compris.

— Si les choses se passent ainsi, me repousserez-vous encore?

— Ah! Dieu, oui! Quelle joie vous ai-je due? Vous avez bouleversé ma vie...

— C'est vrai, mais je vous offre la mienne,— interrompit Maxime, de cette voix grave qui, ne lui étant pas du tout habituelle, avait une étrange puissance quand il y recourait. — Cependant, puisque vous refusez de l'accepter, il faut bien que je me retire... Et je m'en vais.

Avec une dignité froide, il se releva. Germaine déchiquetait son mouchoir et se tordait les doigts. Maxime répéta en la regardant :

— Je m'en vais!

Puis, il ajouta :

— Jamais plus vous n'entendrez parler de moi.

Comme il se retournait vers la porte, Germaine se redressa avec effort et cria d'une voix alanguie :

— Maxime!

Le jeune homme s'élança et, s'emparant des mains tendues vers lui, il les baisa avec furie, sans rien tenter de plus audacieux, mais en murmurant :

— Tu vois, tu vois... Cela devait être.

— C'est affreux... Mon mari!.. Gisèle!

— Gisèle vous hait, ce qui est assez dans l'ordre; et elle vous a dénoncée, ce qui était vous perdre à coup sûr, et compromettre jusqu'à votre existence. Car la colère d'un mari, même indulgent et peu jaloux de sa nature, peut avoir de terribles conséquences.

— C'est vrai; et elle l'a fait sans preuves! Après tout ce qui s'était passé entre nous, tout ce que nous nous étions dit, de quel droit?..

— Laissez cela, n'y songez plus, — se hâta de dire Maxime, qui craignait qu'un peu de réflexion ne suffît à remettre en lumière la part qui lui revenait dans la soudaine et rigoureuse détermination que sa femme avait prise après l'avoir vu partir. — Les faits, hélas! ne sauraient être modifiés. Ce qu'il faut prévoir, autant que possible, et, dès à présent, préparer, c'est l'avenir.

Il s'assit à côté d'elle, lui tenant toujours les mains. Mais il la devinait hésitante; au degré de passion, ou de griserie, où il était monté, il la trouvait froide et sourdement s'en irritait. Comme elle demeurait inerte, les yeux baissés, la contenance indécise, il reprit :

— Écoutez, Germaine, les résolutions que vous allez prendre sont graves. Je ne veux pas vous influencer. J'ai pénétré ici pour m'offrir à vous, bien plutôt que pour m'emparer de votre personne; ce n'est pas un butin que je suis venu cueillir, mais des ordres que je suis venu chercher. Je ferai ce que vous voudrez. Si la perspective de la vie qui vous attend avec votre mari, ou seule, loin de

lui, ne vous effraie pas, ou vous effraie moins que ce que je puis vous proposer, il faut me congédier sans plus de faiblesse. Si, au contraire, votre amour est égal au mien, s'il vous paraît appelé, par les joies de la vie commune et de la possession, à compenser les sacrifices ainsi que les petites humiliations qui constituent la rançon nécessaire de tout bonheur irrégulier, disposez de moi : je suis à vous... Vous ne dites rien?

Il ouvrit les doigts et lâcha les mains de Germaine, comme on lâche une proie quand on n'a pas assez de force ou qu'on a trop de scrupule pour la garder, avec découragement et avec dépit.

— Allons! c'est bien, fit-il en se levant de son fauteuil. Vous ne m'aimez décidément pas assez...

Germaine le retint encore, le suppliant du regard.

— Si, je vous aime, je vous aime! Mais...

Elle n'osait continuer. Il la contempla quelque temps avec fixité. Sensiblement calmé, pour l'instant, par l'espèce de douche froide qu'il s'était attirée, ses facultés lui revenaient, il recouvrait sa clairvoyance des meilleurs jours.

— Voulez-vous que je descende dans votre âme? dit-il. C'est facile. Vous m'aimez un peu, mais vous aimez surtout que je vous aime; vous avez peur de perdre votre mari et votre enfant, mais vous craignez aussi de me perdre, de ne plus entendre une sérénade qui vous berce et vous flatte, peut-être de ne plus sentir un contact qui vous effraie, mais vous enchante... Descendons encore, là, tout au fond... Vous ne voudriez pas me congédier définitivement sans être bien sûre qu'il n'y a plus aucun replâtrage possible avec votre mari...

Elle l'interrompit en lui plaçant deux doigts sur la bouche, dans un geste de confusion qui était un demi-aveu.

— Vous vous trompez, Maxime, je vous aime autant que je puis aimer, et c'est beaucoup plus que vous ne croyez... Seulement, que pouvons-nous faire quant à présent? Allez-vous abandonner à tout jamais votre femme et votre fille? Vais-je rompre avec ce qu'il me reste de devoirs tracés et de légitimes affections pour vous suivre dans l'inconnu et dans la honte? Combien de temps m'aimerez-vous?.. M'aimerez-vous encore après que vous m'aurez eue?

Elle se penchait vers lui, triste et câline, avec cet abandon plein de restrictions dont elle avait le secret; sa voix renfermait d'incomparables caresses. Et lui se sentait déjà repris, corps et âme, enlacé dans les mots, bercé par de vagues promesses, prisonnier d'incertaines espérances. De quel ton elle avait prononcé ces paroles : *Après que vous m'aurez eue!*

Il voulut secouer le charme et d'un bond se leva.

— Allons! allons! dit-il, il faut que chacun ait le courage de son opinion. Je ne suis pas un Amadis, un platonique, moi. Je vous désire, je vous veux!.. Quant à vous attendre indéfiniment,.. non, franchement, non! Je ne saurais pas... L'amour que j'ai pour vous ne me ravit pas en extase; il me brûle, il pétille dans mes veines avec mon sang : c'est un amour humain, c'est un amour exigeant, égoïste, brutal, je n'y contredis point, mais combien profond, pourtant!..

Elle lui mit alors ses bras au cou et se serra contre lui, sans aucun souci de pudeur, comme si elle se fût efforcée de lui laisser l'empreinte de son corps.

— Ne dis pas cela; dis, au contraire, que tu penseras à moi toujours, sans cesse, comme toujours et sans cesse ma pensée t'appartiendra... quand nous serons séparés.

Certainement, cette solution était celle qui lui plaisait le plus et à laquelle il ne semblait pas qu'elle désespérât encore de pouvoir s'arrêter. Mais Maxime lui répondit :

— Non, je t'oublierai vite, parce que rien de toi-même, rien de ta personne ne se sera attaché à moi et ne sollicitera ma mémoire...

— Et cela, n'est-ce donc rien?

Elle venait, pour la seconde ou pour la troisième fois, de mettre spontanément sa bouche sur celle du jeune homme et de l'y unir étroitement, en un baiser très appuyé.

Maxime se ressouvint, en cet instant, qu'elle lui avait confessé jadis n'avoir pas attendu d'être femme pour goûter à ces baisers d'amante; c'était décidément sa manière de se donner, et elle y apportait de la conviction. Mais, la pensée lui venant de toutes ces caresses éhontées au-devant desquelles elle avait dû si souvent courir, il la repoussa en s'écriant avec colère :

— Tenez, je vous jure, je vous jure, entendez-vous? que jamais femme, à ma connaissance, ne fut moins excusable que vous... Je vous pardonne, parce que je vous aime, mais je ne puis avoir pour vous ni estime, ni respect...

— Ah!.. Eh bien! prenez-moi, je vous appartiens.

Avec une soumission douloureuse et une grâce éplorée, elle s'inclinait devant lui, comme une esclave ou une captive éprise de son vainqueur. Il la baisa au front, avec un attendrissement qui fut tout près de lui amener des larmes dans les yeux.

— Je vous remercie, dit-il, d'avoir compris mes doutes et de leur imposer silence... Enfin! vous me faites don de votre personne; je ne pousserai pas la magnanimité jusqu'à refuser l'offrande, mais je veux que vous vous gardiez jusqu'au jour où vous n'aurez plus

que moi pour consolateur et pour soutien. Ce jour est proche peut-être. En tout cas, je l'attendrai. Si votre vie peut s'arranger loin de moi sans trop de froissemens ni de tristesse, je m'effacerai. Au contraire, si vous êtes seule, si vous souffrez, si vous avez besoin de moi... Je vais guetter, et, à l'heure opportune, avant même que vous m'ayez appelé, j'apparaîtrai.

Il se retira sans même lui baiser les doigts, également satisfait de son tardif triomphe et de sa générosité conditionnelle.

Il n'y eût eu même rien d'excessif à le supposer plein d'admiration pour sa propre grandeur d'âme : quelquefois, un malfaiteur montre de la délicatesse dans ses rapports avec ses complices et s'en fait gloire.

XIX.

Il écrivit à sa femme, pour lui accorder l'autorisation qu'elle paraissait solliciter et pour lui faire part des mesures qu'il comptait prendre en vue d'assurer, pour quelque temps, leur indépendance réciproque. Sa lettre était, d'ailleurs, des plus convenables ; il alléguait la nécessité de ne pas se réunir trop tôt après un dissentiment du genre de celui qui avait momentanément troublé leur union, reconnaissait ses torts, et donnait à entendre qu'il ne désespérait pas de les réparer, un jour ou l'autre. Enfin, il mettait l'appartement à la disposition de Gisèle pour l'époque de son passage à Paris, disant qu'il allait sans doute voyager pendant quelques semaines. Le *post-scriptum* était consacré à Jenny, aux espérances de prompte guérison et aux conseils. Le choix de Menton comme lieu de séjour était vivement recommandé, ainsi que celui d'un médecin de Paris en résidence dans cette ville. — Ce *post-scriptum* fut la partie de la lettre la plus pénible à écrire, peut-être la seule pénible. Maxime pouvait bien, en effet, grâce à la largeur et aux complaisances de sa conscience d'homme, s'aveugler sur la gravité de l'offense qu'il avait faite à sa femme. Il le pouvait d'autant mieux qu'il se croyait en droit de garder rancune à Gisèle de sa dénonciation ; et puis, si lâche qu'il soit de trahir et de torturer une femme qui n'a eu pour vous que tendresse et dévoûment, cette femme peut toujours se défendre, se venger plus ou moins. Même quand elle use de clémence ou fait preuve de longanimité à votre égard, on sent qu'il faut compter avec elle, qu'elle a des droits et qu'il dépend d'elle de les faire valoir, de vous rappeler au respect de vos engagemens ou de vous prouver que vous l'avez déliée des siens... Mais un enfant ! Être obligé de s'avouer que l'on manque à ses devoirs envers son

enfant, envers un être que l'on a appelé soi-même à la vie, et qui n'a ni le moyen de se défendre, ni le droit de se plaindre! c'est plus humiliant et plus dur.

Le jeune homme prit momentanément ses quartiers dans une maison meublée de la rive gauche, et se tint, jour par jour, au courant des faits et gestes de M. et de Mme April. Il sut que les préparatifs de départ étaient activement poussés; il apprit aussi que le mari de Germaine avait été, seul, voir Gisèle, qui se trouvait de passage place du Trocadéro. Après bien des hésitations et des combats intérieurs, il résolut de ne pas s'y montrer, tenant à aller jusqu'au bout de son aventure, dont il sentait le dénoûment tout proche. Une semaine, en effet, ne s'était pas écoulée que l'hôtel du boulevard Saint-Germain était vide; les deux époux avaient pris ensemble le chemin de Roquefeuillade.

Maxime laissa passer trois ou quatre jours, puis il se mit en route à son tour, sans avoir essayé de communiquer avec Germaine. Son projet était simple : sachant que M. April avait l'intention d'installer sa femme dans sa terre de Provence et de l'y laisser, au moins provisoirement, pour regagner la Hongrie, où sa présence était nécessaire, il n'y avait qu'à guetter et à attendre; dès que Germaine serait seule à Roquefeuillade, l'approcher serait facile. Et il était clair que le programme dont on lui avait fait part ne se trouvait pas modifié, puisque l'exécution en était commencée.

Il partait donc avec la résolution d'attendre dans le pays, sans se faire voir, que M. April se fût éloigné. Et il partait avec assez d'espoir pour que ses remords lui parussent tout à fait supportables. Ne se proposait-il pas, du reste, de rejoindre promptement sa femme et sa fille, au cas où cette suprême tentative avorterait comme les précédentes? Au fond, si réelle et si exigeante qu'eût été longtemps sa passion, elle entrait dans la phase du déclin, ne vivant plus guère que d'entêtement; et il n'était pas fâché de se dire que, jusqu'alors, rien de définitif ne s'était accompli. Quiconque eût été en position de lui mettre le marché à la main, en lui prescrivant de s'arrêter, sous peine d'avoir à renoncer pour jamais à sa femme et à sa fille, l'eût, sans doute, cruellement embarrassé. Et d'ailleurs, si les hommes ne se sentaient ou ne se croyaient toujours à peu près maîtres de l'avenir, il n'y aurait pas beaucoup plus de maris volages qu'il y a d'épouses infidèles, — ce qui serait encore très suffisant, quoique bien moins copieux.

Rivols se rendit à Aix, dont le château de Roquefeuillade était distant de deux lieues à peine. La vieille cité provençale, toute décapitalisée qu'elle est, a conservé assez d'animation pour qu'un étranger y puisse faire séjour sans y provoquer aucune émeute de

curiosité. Néanmoins, Maxime, qui voulait que sa présence demeurât aussi secrète que possible, se fit inscrire à l'hôtel sous un nom d'emprunt et résolut de n'aller reconnaître les abords de Roquefeuillade qu'à la nuit tombée.

Il se mit en marche par une claire soirée de la fin de septembre, et, s'étant renseigné sur la direction qu'il devait suivre, ne demanda plus aucune indication avant d'avoir parcouru les deux tiers du chemin. Habitant, depuis de longues années, Paris et le nord de la France, médiocrement familiarisé, par suite, avec les paysages de la Provence, que l'on ne comprend bien qu'après une initiation plus ou moins lente du regard, il n'en subit pas tout d'abord le charme étrange, un peu théâtral. Mais, quand le ciel se fut franchement étoilé; quand cette verdure incolore ou roussie qui est un étonnement, presque une insulte pour des yeux accoutumés aux tons gras et veloutés des pâturages normands, eut revêtu les teintes confuses de la terre ensommeillée : quand toutes les lignes et toutes les saillies furent devenues uniformément grises comme le sol lui-même ; quand la grande clarté mystérieuse des belles nuits du Midi enveloppa, baigna le jeune homme de ses ondes sidérales, lui donnant l'illusion d'une promenade en plein firmament, sur un nuage égaré dans l'éther et que figurait la campagne environnante, à découpures nettes, s'enlevant sombres sur un azur pointillé d'or, alors il s'enivra de cette lumière vaguement épandue et ne tarda guère à s'imaginer qu'il circulait à travers les espaces interstellaires. La légèreté de l'atmosphère favorisait encore cette illusion ; ne semblait-il pas qu'on échappât aux lois de la pesanteur pour s'élever graduellement vers les astres, en une assomption féerique ?

Sous l'empire de cette hallucination de poète, l'amour de Maxime s'allégeait, lui aussi, d'une étrange manière. La hâte et la fièvre de la folie passionnelle faisaient place, de plus en plus, aux contemplations intérieures et prolongées. Le jeune homme, voyant clair dans son âme et ayant peur de ce qu'il y voyait, se rendait compte qu'il eût accepté peut-être, s'il eût rencontré le soir même celle qu'il aimait, et qu'elle le lui eût encore demandé, la perspective d'une attente indéfinie ou même d'une tendresse platonique. La passion s'use vite, fût-ce contre les obstacles, et c'est pour cela qu'elle est si réellement grotesque ou si profondément répugnante, selon le point de vue, comme l'ivresse, à quoi on la compare toujours avec raison. Il lui manque, entre autres choses, d'être incurable pour mériter le respect; et la preuve, c'est qu'on en rougit, après coup, aussi volontiers que d'avoir, ne serait-ce qu'une fois, roulé ivre-mort au ruisseau ou de s'être, un beau matin, éveillé sous la table. — Mais il n'était pas probable que

Maxime pût causer avec Germaine, ni même l'apercevoir, dès la première tentative.

Parvenu à une bifurcation de la route où se voit une antique ferme délabrée, un vieux *mas* qui sert d'auberge maintenant, le jeune homme s'arrêta, et, sous prétexte de se restaurer, se fit servir, sur une table dont la couleur lie de vin n'avait rien d'apéritif, diverses choses modérément comestibles. L'auberge était tenue par un vieux ménage d'origine marseillaise, qui comprenait assez le français du nord pour répondre couramment en français méridional à toutes les questions. Aussi Maxime, après une séance d'une demi-heure, était-il fixé, non-seulement sur le plus court et le meilleur chemin à suivre pour arriver à Roquefeuillade, mais sur tous les tenans et aboutissans de la propriété de M. April; on lui avait décrit le hameau, dépeint le château, nommé les voisins. Il résultait de ce bavardage en partie double, savamment entretenu et adroitement dirigé, qu'un vieux journalier, étranger au pays par sa naissance et qui allait de temps à autre travailler au château, demeurant, d'ailleurs, à deux cents mètres de la propriété, était, plus qu'aucun autre, hormis les serviteurs de la maison, en état de renseigner un visiteur ou un curieux.

Le vieillard en question se trouvait justement assis dans l'ombre, près de sa porte ouverte, à l'intérieur d'une masure qui était la première d'un petit groupe d'habitations misérables au-dessus duquel on apercevait, se dressant toute blanche dans la nuit, une belle et vaste maison, sans doute restaurée depuis peu, car elle avait un faux air de bâtisse neuve et était entourée d'un mur en pierres sèches fraîchement cimentées.

— Pardon... Pourriez-vous me dire si M. April est, en ce moment, à Roquefeuillade?

— Je ne crois point, monsieur, répondit le vieux sans se lever. A ce qu'il paraît, il est reparti. Mais madame y est encore, pour sûr. En tout cas, ce n'est guère loin, n'est-ce pas? Et m'est avis que les domestiques vous en diront plus long que moi.

Le bonhomme s'exprimait avec une politesse douteuse, qui révélait sa méfiance; mais, en revanche, son accent traînant, qui n'était certes pas du cru et ne travestissait pas trop les mots, qui était bien de langue d'oïl enfin, rendait sa conversation précieuse. Maxime lui mit une pièce de cinq francs dans la main, sans plus de façons, en lui disant :

— Mon brave, je suis fatigué. Prêtez-moi donc une chaise.

— Vous faut-il de la lumière? demanda le vieux, en se levant, très assoupli.

— Non, non, fit vivement Maxime. Inutile, la lumière, tout à fait

inutile. Dites-moi seulement si j'aurai quelque chance de trouver Mme April chez elle demain, dans la journée... ou dans la soirée. Quand elle est seule ici, sort-elle?

— Pour ça, oui. Il y a deux chevaux qui ne démarrent de l'écurie que quand elle s'en mêle; toute l'année, ça fainéante et ça mange... Le contraire de nous. Mais, pour sûr, quand elle y est, ça trotte dur. Je t'attelle par-ci, je t'attelle par-là...

— Mais... elle a son fils avec elle, n'est-ce pas?

— Bien sûr qu'elle l'aime trop pour s'en séparer.

— Ah! il est avec elle? Il n'est pas parti avec M. April?

— Non pas, pour sûr. Je l'ai vu rentrer ce soir avec l'Anglaise, en voiture. La patronne n'y était pas, ni hier non plus; ça m'étonne, car elle sort toujours avec eux. Il faut qu'elle soit malade. Car, bien sûr, elle s'embête vraiment trop à la maison, à ce qu'on dit... Bien sûr, elle est malade.

Maxime, qui s'était assis sur la chaise de bois que lui avait offerte le vieux, se leva avec une involontaire vivacité. Puis, s'apaisant, il reprit d'une voix atone :

— Enfin, vous êtes sûr que ce soir Mme April est chez elle, et qu'elle y est seule?.. Je vais vous dire, je suis un ami. Je me trouve à Aix en passant; croyant que la propriété était tout près de la ville, à dix minutes de marche, je me suis mis en route; et, dame! arrivant ici à neuf heures passées, et apprenant que Mme April est seule, je n'ose pas trop me présenter. J'ai vraiment peur d'être indiscret.

— Oh! il n'y a pas de risque; elle se couche tard, madame, à ce que raconte le jardinier. Sauf qu'elle serait malade, ce qui est bien possible tout de même, vous ne la dérangerez pas, soyez sans peur.

Rivols se dirigea vers la maison blanche, que d'obliques rayons de lune argentaient comme une lueur tombant d'invisibles frises. Tout, au reste, rappelait la décoration de théâtre, l'effet de nuit, dans ce nocturne paysage qu'éclairait une lumière crue, intense et froide, comme métallique : à droite et à gauche, au loin, en amphithéâtre, des coteaux nus, rocheux, aux contours secs et heurtés; au fond, une masse compacte et noire de feuillage; et, en avant, sur la pente d'une médiocre colline, le château, isolé, presque sans arbres alentour, avec ses maigres pelouses ceintes d'un petit mur bas, grisâtre, où le ciment frais dessinait de jaunes arabesques.

Il fallut parlementer, un quart d'heure durant, avec le jardinier, afin de faire ouvrir la porte qui donnait sur la route; puis, pendant un autre quart d'heure, avec les domestiques, afin d'obtenir

l'accès du château. Enfin, ayant acquis la certitude que Germaine était seule à Roquefeuillade, et ayant insisté pour la voir, Maxime fut introduit dans le vestibule, où brûlait tristement une lampe solitaire, suspendue au plafond voûté. Là, il y eut encore à vaincre les hésitations et les frayeurs d'une femme de chambre. Mais le jeune homme fut bientôt reconnu; on alluma les deux candélabres du grand salon, et on le pria de patienter.

La vaste pièce était solennelle, avec son mobilier datant de l'autre siècle, mais soigneusement ornée; les rideaux de soie verte avaient été récemment renouvelés, et partout des fleurs s'épanouissaient dans les grands vases. L'aspect, néanmoins, était glacial; la vie était depuis trop longtemps absente de ce salon, et le cœur de Maxime se serrait en regardant les hautes glaces dorées où se répercutaient les flammes torses des bougies ondulant au vent des portes. Il s'attendait à ce qu'on le fît monter au premier étage, après une station raisonnable dans cette salle d'apparat. Aussi fut-il surpris presque autant qu'ému, lorsque, sur le seuil de l'une des deux portes, il vit Germaine paraître, enveloppée d'une robe de laine blanche à cordelière de soie noire, qui, dans ce froid décor, évoquait des idées de couvent. Elle tenait une lettre ouverte dans ses mains.

La jeune femme avait un air pensif et contraint qui ne lui était pas du tout habituel.

— Vous voilà, dit-elle en s'avançant; je vous attendais.

— Étiez-vous donc sûre de me voir venir?

Elle sourit; et, dans son sourire, il passa comme un reflet de ses mines d'autrefois.

— Oui, répondit-elle. Et je n'étais pas seule à prévoir votre visite.

— Qui donc, à part vous, pouvait compter sur ma présence?

— Mon mari.

Maxime se contenta de l'interroger du regard.

— Oui, mon mari, reprit-elle. Il m'a quittée avant-hier. Mais il se doutait bien que, lui parti, vous viendriez... Une autre personne s'en doutait aussi... Et voilà une lettre, qui a été adressée à M. April... Mais, attendez, laissez-moi fermer les portes... Maintenant, lisez.

Maxime, singulièrement inquiet, prit, en hésitant, la lettre qu'on lui tendait; à peine y eut-il jeté les yeux qu'il fit un haut-le-corps et reporta ses regards sur Germaine, avec une expression d'interrogation et de stupeur.

— De Gisèle! s'écria-t-il.

— Pardonnez-moi, dit Mme April, de vous remettre ainsi cette

lettre, sans ménagement, sans préparation ; mais je n'agis pas de moi-même : j'obéis.

Le jeune homme lut rapidement, puis murmura, en baissant la tête :

— Jenny, ma fille,.. plus malade, peut-être mourante... à Menton... Mais pourquoi, comment ?..

— Vous n'aviez, paraît-il, donné aucune adresse à votre femme.

C'était vrai. Incertain de l'avenir, ne sachant pas bien ce qu'il allait faire, ayant peut-être aussi, par pudeur, voulu tenir tout à fait secrets ses pas et ses démarches, il avait quitté Paris sans rien laisser derrière lui qui pût mettre sur sa trace. Il rougit, gardant une attitude de confusion et d'embarras. Mais, au bout d'un instant, relevant la tête :

— Enfin, dit-il, expliquez-moi...

— Mon mari a vu votre femme pendant notre séjour à Paris ; c'est lui, paraît-il, qui lui avait conseillé de partir au plus tôt pour le Midi. Arrivée à Menton, dans de mauvaises conditions, après un voyage fatigant pour l'enfant, c'est à lui qu'elle a écrit...

— A lui !

— Vous le voyez.

— Mais, entre lui et vous, que s'est-il encore passé ?

— Nous étions ici depuis deux jours, moi fort triste et fort inquiète, M. April froid et silencieux. Quand il a reçu la lettre, il me l'a montrée et m'a dit : « Si, quand je vous aurai quittée, M. Rivols vient vous rejoindre, vous lui remettrez cette lettre : ce sera son châtiment de la recevoir de vos mains, le vôtre aussi peut-être de la lui donner. » J'étais bouleversée, bouleversée par le remords de ma faute, si légère qu'elle me parût, autant que par l'anxiété que me causait l'incertitude du sort qui m'était réservé, sentant bien que je serais à votre merci après que mon mari m'aurait définitivement repoussée. Mais, à la pensée que l'on me croyait tout à fait coupable, plus que jamais je me révoltais ; et, à la fin, avec un grand cri, je protestai, une fois encore, de mon innocence relative. Mon mari doutait toujours : « Ce que vous me dites, me demanda-t-il, iriez-vous le dire à votre amie, pendant que sa fille agonise ? » Et je m'écriai : « Oui, je le lui dirais,.. je veux aller le lui dire, avec vous, en tenant mon fils par la main, près du lit de sa fille, et je le lui jurerai sur la tête de mon enfant ! Elle et vous, vous me croirez peut-être, enfin ! » Je fondis en larmes... Cette fois, on a bien voulu me croire. Mais M. April m'a dit : « C'est à moi plutôt qu'à vous, dans les circonstances présentes, d'aller auprès de Mme Rivols. Je me rendrai à Menton avant de retourner à Pesth. Vous m'attendrez ici tout l'hiver. Ensuite, nous reprendrons la vie commune, pour votre hon-

neur et pour le mien, car mon honneur est solidaire du vôtre, et je vous dois ma protection jusqu'au bout. Faites en sorte que je n'aie plus à vous menacer de vous en priver. Vous m'avez fait tort de bien des choses : restituez-moi la dignité de ma vie ; je ne vous demande rien en outre. Dans tous les cas, si M. Rivols vient ici, je veux qu'il reçoive cette lettre de vos mains. » Et c'est là-dessus qu'il est parti.

Maxime avait écouté, immobile et sombre.

— C'est bien, dit-il dès que Mme April eut achevé, votre mari est un homme de cœur : vous n'auriez rien gagné au change... Mais qu'est-il allé faire à Menton ?

— Informer votre femme de cette scène, d'où je suis sortie presque innocente... et... l'assister, peut-être... Il ne devait, d'ailleurs, y passer qu'un jour. Vous pouvez vous y rendre à votre tour, sans crainte de l'y rencontrer.

— Je vais le faire, dès cette nuit.

Ils n'avaient plus rien à se dire, pas grand'chose du moins qui se pût aisément formuler. Pourtant, Maxime demanda encore :

— Et moi ? que dois-je croire, après tout cela ?

Germaine hésita, mais répondit bientôt :

— Rien qui me soit trop défavorable. Je vous aimais.

— Vous m'aimiez « passionnément, » n'est-ce pas ? fit le jeune homme avec amertume et ironie.

— Peut-être pas tout à fait autant que cela, murmura Germaine d'une voix à peine distincte.

— A qui donc avez-vous le plus menti, à moi ou à Gisèle ?

— A Gisèle.

— Allons donc ! A tous deux également. Dire à peu près la vérité une fois sur deux, ce serait trop beau !.. Je vais vous la dire, moi, une fois pour toutes. Ce que vous avez aimé, c'est le malheur de votre amie.

— Ah ! non, pas cela ! s'écria Germaine avec un accent de douloureuse et sincère indignation. Pas cela ! vous le savez bien !

— Alors, ce que vous avez aimé, c'est l'amour... Et vous l'avez aimé souvent, l'amour !

Le sourire de Germaine, cet indestructible sourire qui pouvait s'effacer momentanément de sa bouche, mais non pas la déserter à jamais, reparut, énigmatique et captivant.

— Non, dit lentement la jeune femme, ce n'est pas l'amour que j'ai aimé, mais c'est peut-être votre amour.

— Mon amour !.. Après bien d'autres ! s'écria Maxime avec dureté.

Il l'enveloppa d'un regard désenchanté et la vit ou la revit enfin telle qu'elle était, médiocrement séduisante sous le factice de sa

beauté, très inférieure, en tous cas, à beaucoup de femmes qu'il avait négligé d'aimer, à la sienne, entre autres, et parfaitement insensible au-delà de l'épiderme.

Il aurait dû être loin déjà ; il n'avait vraiment plus rien à ajouter, rien à entendre ; moins que jamais sa place était là... Et, néanmoins, une dernière question lui vint aux lèvres :

— Enfin, vous vous seriez pourtant donnée... à la longue? Rappelez-vous : vous en étiez venue à vous offrir.

— Je savais bien, répondit-elle avec sa plus grande douceur de ton, que vous ne me prendriez pas... ce jour-là. Et, plus tard, je ne me serais donnée que si mon mari n'avait plus voulu de moi, mon amie m'ayant déjà repoussée et maltraitée : je puis demander beaucoup à l'amour, mais je ne sais rien lui sacrifier.

Machinalement, Rivols la salua avec une gravité pleine de stupeur, qui ressemblait à du respect, et il s'en alla.

XX.

Après un lent et terrible voyage, durant lequel ses appréhensions de père eurent constamment à lutter contre le souvenir de ses déceptions d'amant, le jeune homme débarqua à Menton. Mais là une nouvelle épreuve lui était réservée, avant d'autres plus graves qu'il pressentait : il ne savait où habitait sa femme. Il s'était remis en route tout affolé, sans avoir songé à consulter la lettre de Gisèle à M. April, ou sans avoir voulu le faire en présence de Germaine. Aussi dut-il courir d'abord à la poste, pour tâcher d'avoir sur l'heure l'adresse de Mme Rivols ; le nom n'y avait pas été inscrit, et une partie de la soirée se passa en courses et en enquêtes.

Lorsque, vers neuf heures, il monta enfin l'escalier de marbre d'une vieille et grande maison de la place du Cercle, il était plus las, plus épuisé, plus meurtri surtout que l'enfant prodigue au moment du retour. Il n'avait que vingt marches à gravir, et il lui fallut dix minutes pour atteindre la porte de l'appartement qu'on lui avait désigné comme étant celui de Mme Rivols, car il faisait halte, le cœur battant, sur chaque degré. Il n'avait rien osé demander. Qu'y avait-il derrière cette porte banale d'asile garni? Probablement une enfant morte et une femme en larmes, son enfant et sa femme. Et, quand il aurait bien pleuré l'enfant, comment consolerait-il la femme? à quel titre? de quel droit?

Sur une antichambre obscure, le salon, étroit et gai, avec sa grande fenêtre drapée de mousseline et son plafond à l'italienne, tendu de papier peint, s'ouvrait devant Maxime, l'aveuglant des

clartés blondes d'une lampe encapuchonnée de dentelle écrue. A droite, une porte entre-bâillée laissait voir un lit d'enfant sur lequel reposait Jenny, blanche et endormie... de quel sommeil?

Gisèle était debout au milieu du salon et regardait Maxime d'un regard très profond. La lumière de la lampe éclairait de côté le pâle et doux visage de la jeune femme, où il y avait déjà comme une accoutumance de tristesse rendant difficilement saisissables les nuances du chagrin et les reflets d'impressions douloureuses.

Rivols s'était arrêté tout près de la porte, craintif, anxieux, confus, paralysé. Mais, bientôt, d'un coup d'œil vivement reporté de sa fille sur sa femme, il interrogea cette dernière, qui comprit et murmura à voix très basse :

— Elle dort.

Maxime s'appuya au mur et respira fortement; puis, les yeux rivés sur ceux de Gisèle, il balbutia :

— Bien.., bien vrai?

Et silencieusement il pleura, encore debout près du seuil de ce logis, qui était celui de sa femme et dans lequel il semblait qu'il n'osât pénétrer. Quelque temps, elle le laissa faire. Puis, elle alla à la porte de la chambre voisine, se pencha vers l'intérieur et revint en tirant le battant derrière elle. Maxime se redressa précipitamment :

— Gisèle, dit-il, les excuses, le pardon ou la condamnation, tout cela viendra plus tard... Où en es-tu de tes inquiétudes?

— Au même point que quand tu m'as quittée, répondit la jeune femme avec calme.

— Mais alors, cette lettre, cette lettre que j'ai lue?

— Ah! Germaine te l'a montrée? Tu viens de Roquefeuillade?

— Oui.

— Et tu en viens dans quelles intentions, dans quelles dispositions plutôt?

— Te raconter ce que j'ai vu, entendu, ressenti, ce sera te répondre.

Il lui fit le récit fort exact de sa visite à Roquefeuillade, sans lui taire aucune de ses impressions, aucune des pensées qui l'avaient assailli là-bas et pendant le trajet de Marseille à Menton. Il eut le courage et le bon sens de tout dire : son enivrement et ses déboires, ses illusions intermittentes, si dangereusement entretenues ou renouvelées, et enfin sa tardive clairvoyance, qui lui avait montré, avec tout l'artificiel de la beauté de Germaine et tout le frelaté de ses charmes, le caractère étrange, presque monstrueux, et pourtant bien féminin, de cette sensibilité purement superficielle qui était le principe et l'essence de sa coquetterie.

— Ce ne serait point un mal vraiment, conclut-il, qu'il y eût beaucoup de Germaines, pour servir de leçons vivantes aux Rivols, s'il ne devait toujours aussi y avoir bon nombre de Gisèles pour en souffrir.

— Ainsi, demanda Gisèle, tu reviens désabusé... et repentant?

Et, sans attendre la réponse, elle poursuivit :

— Eh bien! maintenant, à mon tour de t'expliquer... J'ai agi d'après les conseils de M. April. Il m'a reproché la résignation et l'apathie de mon chagrin, succédant à un acte résolu ; c'est sur son avis que j'ai décidé de hâter mon départ pour le Midi. Puis, à Paris, où il est venu me voir une fois, étant lui-même en proie à de bien cruelles incertitudes, il m'a priée de l'aider et de m'aider moi-même. « Votre mari, m'a-t-il dit, cherchera à rejoindre Germaine ; je m'arrangerai, du reste, pour lui faciliter la chose. Nous n'avons que deux moyens d'action sur ces deux pauvres natures : par devoir et par pitié, sinon par tendresse, nous nous devons à nous-mêmes d'y recourir. On n'a pas le droit d'abdiquer, quand on n'est pas seul en cause... et on n'est jamais seul en cause, car c'est une loi de ce monde que chacun ait à agir sur quelqu'un ou sur plusieurs, loi de solidarité et de cohésion. Il faut donc s'adresser encore à l'amitié chez Germaine, à cette amitié qui subsiste, malgré tout, et à l'amour paternel chez votre mari. M. Rivols vous annonce un prochain départ, des voyages, une absence plus ou moins longue enfin, et cela sans vous dire même où vous pourrez lui écrire en cas d'urgente nécessité... Eh bien! partez demain. Votre fille est toujours à peu près dans le même état, mais peut-être un peu plus souffrante ou plus faible que naguère; aussitôt arrivée là-bas, adressez-moi à Roquefeuillade, où je serai dans deux jours, une lettre qui exprimera la plus grande anxiété, toute la tristesse de votre abandon et les embarras de votre solitude. Cette lettre, je la ferai lire à Germaine, et ce sera d'abord un moyen, peut-être, de savoir jusqu'où elle a pu vous offenser ou projeter de descendre ; ce sera aussi, pour le cas où votre mari viendrait, profitant de mon départ, que je saurai ne pas lui faire attendre, ce sera un appel suprême de vous à lui, et d'autant plus saisissant qu'il sera plus indirect : il l'entendra... S'il ne l'entend pas, vous n'aurez même plus à le pleurer : le cœur et l'honneur seront morts en lui. » M. April était hier ici. Il m'a dit quel cri sincère Germaine avait eu. Après les six mois de retraite qu'il lui impose, il reviendra la chercher à Roquefeuillade, et il lui rendra sa place auprès de lui, avec moins d'illusion que jamais, mais avec la conscience d'accomplir un devoir... Moi non plus, Maxime, je ne puis guère m'illusionner; mais, plus ceux que nous aimons sont faibles, plus nous devons les aimer,..

et, si tu viens réclamer ta place entre moi et ta fille, assieds-toi : je t'attendais.

Elle dormait encore, la petite Jenny, quatre mois plus tard, un jour de carnaval, tandis que, sous le balcon de la maison de la place du Cercle, défilaient, devant le jury des mascarades, les masques gambadans et hurlans, les voitures enguirlandées et fleuries, les groupes allégoriques et les orchestres discordans ; mais elle dormait d'un autre sommeil, les fenêtres closes et entre deux flambeaux allumés, guère plus pâle qu'à l'ordinaire, et si jolie!

Une forme de femme, les bras en croix, affaissée au pied du lit, qui était presque un berceau, s'agitait sur le tapis, secouée sans trêve par de convulsifs sanglots. Le père, les yeux brûlans et secs, vides de larmes, regardait, depuis deux grandes heures, debout et immobile, cette morte de quatre ans, sortie de lui et qui s'en allait... où ? emportant son sourire à peine effacé et ses grâces enfantines mal éteintes. Et, au son des cuivres faux, avec toute la constance rabâcheuse de l'obsession, une pensée versifiée lui revenait sans cesse à l'esprit, unique, énervante :

O Dieu juste! pourquoi la mort?

La clameur du dehors s'enflait, dominant la musique. Il s'approcha de la fenêtre et regarda un instant sur la place, à travers les lames de la persienne. Une voiture remplie de pierrots fantaisistes, de toutes couleurs et de toutes nuances, portant sur le visage le masque de treillis, était assiégée par une bande de jeunes filles indigènes, costumées en *zingaras*, qui la criblaient de *confetti*. Les pierrots se défendaient sans galanterie aucune, puisant leurs projectiles dans d'immenses sacs à farine et lançant, par énormes pelletées, les petites boules de plâtre, qui s'écrasaient sur le velours fripé des costumes, dont les éraillures luisaient au grand soleil du Midi. La foule des spectateurs : figurans du cortège arrêté dans sa marche, masques et dominos grouillant autour du kiosque municipal, et jusqu'aux simples curieux étagés sur l'estrade, devant le Cercle, tout ce monde bariolé s'ameutait, prenant parti pour les jeunes filles et les aidant à bombarder la voiture. Et tous vociféraient et riaient, en piétinant dans la pâte blanchâtre des confetti pulvérisés. — Le jeune homme contempla deux minutes ce spectacle tumultueux. Puis, laissant retomber le rideau, il se dit : « Pourquoi la vie, plutôt? »

HENRY RABUSSON.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

ÉNÉE EN SICILE.

Je croyais en avoir fini avec Énée ; je l'avais conduit pas à pas d'Ostie à Laurente, assistant à ses derniers combats, et je ne m'étais séparé de lui qu'après l'avoir vu vainqueur de Turnus, maître de Lavinie, et près d'établir pour jamais ses dieux sur la terre italienne (1). Voici qu'une gracieuse invitation me ramène en arrière. Avant d'aborder dans le Latium, qui était le terme de ses destinées, le héros troyen avait séjourné deux fois en Sicile. On m'a engagé, quoique j'eusse pris congé de lui, à l'accompagner dans cette autre aventure. L'offre était séduisante : je n'y ai pas résisté. Mettons-nous donc de nouveau à la suite de Virgile. Le pays où il va nous conduire est l'un des plus beaux du monde, et nous aurons un plaisir particulier à le parcourir avec lui.

I.

Le biographe de Virgile nous raconte qu'il aimait beaucoup la Campanie et la Sicile et qu'il y demeurait volontiers. Comme il était né au pied des Alpes, dans un pays où les hivers sont quelquefois pluvieux et rudes, il éprouvait sans doute cette sorte d'instinct qui pousse les gens du Nord vers les contrées du Midi. Peut-être aussi trouvait-il que sa santé, qui fut toujours mauvaise, s'accommodait mieux des climats chauds. Il ne se plaisait pas à Rome et n'y restait guère, quoiqu'il y possédât une maison sur l'Esquilin,

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1883, du 1er et du 15 décembre 1884.

près du palais de Mécène. C'était pour lui une ville trop bruyante, trop affairée, et il ne pouvait écrire qu'au milieu du calme et du silence. Pour mettre la dernière main à ses *Géorgiques*, il s'enfuit à Naples; quand il s'agit de l'*Énéide*, il éprouva le besoin d'aller plus loin encore : on nous dit qu'il en composa une partie en Sicile.

Il est probable que la première révélation qu'il eut de la Sicile lui était venue des Idylles de Théocrite, et que c'est là qu'il apprit d'abord à la connaître et à l'aimer; or nous savons à quel moment et de quelle manière son attention fut appelée sur le poète sicilien. Il avait vingt-cinq ans et vivait dans la ferme de son père, un paysan aisé, qui lui avait donné l'éducation d'un grand seigneur. Il y était revenu, après la fin de ses études, et vraisemblablement il ne songeait pas à en sortir. Tandis qu'il menait une existence oisive et rêveuse dans ces belles campagnes « où le Mincius promène son cours paresseux, » la poésie fermentait en lui et cherchait à se répandre. Son imagination, encore assez mal réglée, l'entraînait de tous les côtés ; il semblait ne pas se bien connaître et ne savait pas se fixer : tantôt il composait de petites pièces de circonstance sur les événemens futiles dont on parlait autour de lui ; tantôt il enflait la voix, et, passant d'un extrême à l'autre, il ébauchait un commencement d'épopée. Les vers qu'il écrivait ainsi au hasard étaient lus de ses amis et devaient lui faire dans le voisinage une certaine réputation. Pollion gouvernait alors la Cisalpine : c'était un homme d'esprit, historien et poète à ses heures, qui a toujours eu le goût de patronner la littérature. Il devina sans doute le talent de son jeune administré, et, fâché des incertitudes où s'attardait un si beau génie, il voulut le mettre dans une voie régulière et lui indiqua un modèle à suivre.

Ce modèle était Théocrite, que les écrivains romains semblaient avoir jusque-là négligé. L'étude de Théocrite charma si bien Virgile que, pendant trois ans au moins, il n'a fait autre chose que de l'imiter. Quoiqu'aucun critique ancien ne nous ait dit par quelles qualités cet auteur a dû surtout lui plaire, il ne me semble pas qu'il soit difficile de le deviner. Je m'imagine que, dans cette confusion des premières années, quand les élémens dont s'est composé son génie ne s'étaient pas encore unis et fondus ensemble, il devait sentir en lui deux tendances diverses qui l'entraînaient en sens contraire. En réalité, il a reçu deux éducations différentes dont jusqu'à la fin il a gardé l'empreinte. La nature fut d'abord son maître, un maître dont les leçons l'ont ravi et qu'il a toujours aimé avec passion. Son enfance s'est passée dans les champs, et les champs, pour qui sait les comprendre, sont une école de naturel et de simplicité; ils donnent le goût du vrai, du naïf, du sin-

cère, la haine de la recherche et du maniéré. Voilà ce qu'il a dû d'abord apprendre dans cette première contemplation de la nature, et ce qui est resté le fond même de son talent. Mais, de bonne heure aussi, il a étudié les livres : à Crémone, à Milan, à Rome, il fréquenta les grammairiens, les rhéteurs, les philosophes; il fit la connaissance des lettres grecques, il lut Homère, Sophocle, Platon : ce fut une autre ivresse, et cette âme, qui ne sentait rien à demi, se livra tout entière à cette admirable poésie. Les maîtres chargés d'en expliquer les beautés étaient en général des esprits ingénieux, délicats, qui faisaient surtout apprécier à leurs élèves la finesse et la grâce, ce qu'on appelle les qualités littéraires. Virgile, disciple docile, prisa beaucoup ces qualités charmantes; mais il ne perdit pas les autres, et il résulta sans doute des deux éducations qu'il avait successivement reçues qu'il eut à la fois le sentiment de cette grandeur simple que la vie des champs apprend à aimer, et des beautés plus recherchées qu'enseigne l'école, qu'en un mot il devint artiste et resta paysan.

S'il était véritablement, comme je le pense, dans ces dispositions quand il lut Théocrite, je ne m'étonne pas qu'il en ait été si frappé. Le poète sicilien a précisément cette grande qualité d'unir à un degré merveilleux l'art et le naturel (1). Au fond, c'est un délicat, un ami des poètes d'Alexandrie, nourri comme eux « dans la volière des Muses; » ce qui ne l'empêche pas de choisir pour héros ordinaires de ses vers des conducteurs de chèvres et des piqueurs de bœufs. Il trouve sans effort le moyen de descendre jusqu'à eux et de rester lui-même. Il les fait chanter sous les grands arbres, « tandis que les abeilles harmonieuses bourdonnent autour des ruches, que les oiseaux gazouillent sous le feuillage, que les génisses dansent sur l'herbe épaisse, » et leurs chants ont, à la fois, un accent rustique et toutes les finesses d'un art laborieux. Ils s'attaquent quelquefois grossièrement comme on fait au village, ils médisent de leurs maîtres, ils insultent leurs rivaux; et la langue dans laquelle ils échangent ces injures est composée des sons les plus exquis; elle chante à l'oreille comme une musique. C'est une succession de rythmes compliqués qui s'appellent, qui se répondent, qui s'opposent les uns aux autres et se combinent entre eux d'après des lois savantes dont assurément un pâtre n'a jamais eu la moindre idée. Les bergers de Théocrite sont d'ordinaire des gens naïfs, superstitieux, crédules, qui crachent trois fois dans leur sein pour échapper aux maléfices, et qui croient que leur maîtresse va revenir quand ils éprouvent un tressaillement à l'œil droit; mais ils

(1) Voyez, sur Théocrite, les deux études de M. Girard, dans la *Revue* du 15 mars et du 1er mai 1882, M. Couat s'est occupé aussi du poète sicilien dans sa *Poésie alexandrine*.

sont aussi des artistes qui comprennent, qui détaillent toutes les beautés d'un vase dont les parois sont couvertes de fines sculptures, des chanteurs habiles, qui tirent des sons harmonieux de la syrinx, et qui trouvent « que le sommeil et le printemps ne sont pas si doux que la muse. » Tous sont amoureux, mais leur façon d'aimer n'est pas la même ; tandis que quelques-uns expriment leur passion en quelques mots d'une vérité profonde et naïve, d'autres la décrivent avec une finesse ingénieuse, en gens d'esprit qui s'observent, comme on devait le faire à la cour de Ptolémée ou d'Hiéron. Délaissés par leurs maîtresses, les uns gémissent et se plaignent doucement, ainsi qu'il convient à des personnes bien élevées ; d'autres sont moins endurans et moins convenables : « ils appliquent sans façon à l'infidèle un coup de poing sur la nuque, qui est bientôt suivi d'un second. » Même variété dans leurs plaisirs : celui-ci considère comme le plus grand de tous les bonheurs de contempler, pendant l'hiver, le hêtre sec qui brûle dans le foyer et « les tripes fumantes qui cuisent sur le feu. » Il y en a d'autres qui ne se contentent pas à si bon marché : ils ne se plaisent que couchés sur des lits épais de lentisque odorant et de pampres récemment coupés, « tandis que les peupliers et les ormeaux se balancent au-dessus de leur tête, et qu'une onde sacrée, sortant d'une grotte habitée par les nymphes, murmure harmonieusement à leurs pieds. » Pour rapprocher ces élémens contraires et les associer ensemble, il fallait toute la souplesse du génie grec ; mais aucun poète de la Grèce ne les a si parfaitement unis que Théocrite : chez lui, dans ce charme de grâce et de poésie qui enveloppe tout, les contrastes s'effacent. De son œuvre entière, composée de parties si différentes, il sort une impression unique qui donne aux raffinés l'illusion du naturel et fait deviner aux simples les séductions de l'art. Virgile était l'un et l'autre, nous venons de le voir ; il aimait également l'art et la nature et trouvait dans Théocrite de quoi contenter ses deux passions à la fois. Voilà pourquoi il fut si heureux de le lire et prit tant de plaisir à l'imiter.

On trouve, parmi les œuvres qui lui sont attribuées, une pièce qu'on voudrait croire de lui, parce qu'elle est fort agréable, et qu'il a vraisemblablement composée dans sa jeunesse. C'est un tableau de la vie champêtre, qui présente un caractère très différent de ceux qu'il a tracés dans les *Bucoliques*. Ici, il n'a d'autre visée que de peindre exactement une vérité vulgaire ; c'est, comme nous dirions aujourd'hui, un morceau réaliste. Quoiqu'il soit fort ancien, il semble fait d'après toutes les règles de la nouvelle école. L'auteur ne s'est pas mis en frais d'invention et de composition ; il se contente de reproduire ce qu'il a sous les yeux, sans prétendre y rien changer. Il veut décrire la matinée d'un paysan depuis le moment où il se lève

jusqu'à l'heure où il va travailler. Remarquons d'abord que l'homme ne s'appelle pas Tityre ou Ménalque, comme dans une idylle, mais « le Camard, » *Simulus*, ce qui est un nom tout à fait romain. Nous le voyons qui se lève lentement de son lit. La nuit est noire; à moitié endormi, il se dirige à tâtons, les mains en avant, vers le foyer. Quand il se cogne, il se dit : « J'y suis. » Puis il allume sa lanterne, avec toutes sortes de précautions, « étendant la main du côté de la bise pour empêcher la lumière de s'éteindre. » Il réveille ensuite son unique servante, une vieille négresse, dont il nous fait un portrait frappant : « Elle a les cheveux crépus, la lèvre épaisse, la peau noire, la poitrine large, les mamelles pendantes, le ventre plat, les jambes grêles, avec un pied qui s'étend à l'aise.

Pectore lata, jacens mammis, compressior alvo,
Cruribus exilis, spatiosa prodiga planta. »

Aidé par la servante, Simulus cuit son pain, et confectionne le plat qu'il doit emporter pour son dîner. C'est un plat national qui s'appelle *moretum*, et d'où notre poème a pris son nom. L'auteur a soin de nous en donner la recette, qui ne nous engagera pas beaucoup à l'imiter : il y entre de l'ail, de l'oignon, du céleri, de la rue et du fromage. Tous ces ingrédiens sont placés dans un mortier, et pendant que Simulus les écrase, une odeur âcre le saisit aux narines, son front se plisse, et souvent, du bout de sa main, il frotte ses yeux qui pleurent. Quand le pilon ne ressaute plus, il fait avec ses deux doigts le tour du mortier pour rejeter au centre ce qui couvre les bords. L'opération finie, il chausse ses fortes bottes, met son *galerus* sur sa tête, sort pour aller au travail, et voilà notre petit poème achevé.

L'ouvrage, dans sa rusticité, est piquant et curieux. Je ne serais pas surpris qu'avec les dispositions où nous sommes et le goût que manifeste le public, on ne fût tenté aujourd'hui de le préférer aux *Bucoliques*. On se demandera certainement pourquoi Virgile, s'il en est vraiment l'auteur, n'a pas continué de décrire ainsi la vie rustique. Comment se fait-il qu'il ait cru devoir changer de méthode, et qu'ayant commencé par marcher dans une voie qui était nouvelle, il l'ait brusquement quittée pour se mettre sur les pas de Théocrite? Il faut bien croire qu'il n'était pas aussi satisfait que nous de son œuvre, et que ces peintures, servilement exactes, ne lui semblaient pas la perfection de l'art. Peut-être pensait-il que notre existence de tous les jours étant d'ordinaire si médiocre et si plate, il ne vaut vraiment pas la peine de la vivre deux fois, dans la réalité et dans le rêve? Comme il était triste de nature, et enclin à

prendre les choses par leurs mauvais côtés, il lui semblait doux d'échapper un moment à la vie réelle ; plus que personne il devait tenir à cette vie d'imagination où nous pouvons au moins corriger les misères de l'autre et qui nous aide à les supporter. La lecture de Théocrite lui révéla un genre de littérature où la réalité est relevée par une pointe d'idéal : c'était celle qui convenait à ses goûts ; il n'en a plus connu d'autre.

Le voilà donc jeté dans l'imitation du poète grec : du même coup, sa muse est forcée de se dépayser un peu ; il faut qu'elle s'éloigne des lieux qu'elle avait d'abord fréquentés. Tityre et Ménalque ne peuvent pas être, comme Simulus, des habitans des bords du Pô : jamais bergers de cette espèce n'ont mené leurs troupeaux dans les plaines de la Cisalpine. Pour qu'on puisse admettre leur existence, il est nécessaire de supposer qu'ils viennent de plus loin. Théocrite les place dans la Sicile : c'est un pays admirable pour y loger des fantaisies qui participent à la fois de la réalité et de l'idéal ; Virgile n'avait rien de mieux à faire que de les y laisser. La Sicile est donc devenue pour lui la patrie de l'églogue par excellence ; c'est à peine si l'Arcadie lui dispute quelquefois ce privilège. Quand il veut se représenter des bergers qui jouent de la syrinx et composent des chansons rustiques, il songe à la Sicile. Elle obsède son imagination ; elle revient partout dans ses vers. La muse qu'il invoque au moment d'entamer des chants nouveaux est une muse sicilienne :

Sicelides Musæ, paulo majora canamus.

La poésie champêtre lui rappelle le souvenir de Syracuse, et il commence sa dernière églogue en saluant la charmante fontaine d'Ortygie dont les poètes content tant de légendes :

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem.

Si Corydon veut éblouir son ami par le tableau de son opulence, il lui fait le compte de ses brebis qui paissent dans les pâturages de la Sicile :

Mille meæ siculis errant in montibus agnæ.

Quoiqu'on soupçonne qu'il est un Cisalpin et n'a guère quitté les environs de Mantoue, il nous dit, comme Polyphème, qu'il a vu son image dans les flots de la mer tranquille et qu'il ne s'est pas trouvé trop laid :

Nec sum adeo informis; nuper me in littore vidi
Quum placidum ventis staret mare.

Cette mer, n'en doutons pas, est celle qu'on voit étinceler au soleil des hauteurs de Taormine ou des rampes de l'Etna, celle dont il est question dans ces vers divins du berger de Théocrite : « Je ne désire pas posséder les domaines de Pélops ou entasser des monceaux d'or, je n'ai souci de courir plus vite que les vents. Mais puissé-je, sous ce rocher, te tenir entre mes bras, et, regardant paître mes brebis, lancer mes chants vers la mer de Sicile! »

II.

C'est ainsi que Virgile fit connaissance avec la Sicile; et, comme il ne la vit d'abord qu'à travers les idylles de Théocrite, il était difficile qu'il n'en fût pas séduit. Il faut croire que, lorsqu'il la visita plus tard lui-même, son plaisir fut aussi vif, et que la réalité confirma toutes les illusions du rêve. La Sicile est un de ces beaux pays où les déceptions ne sont pas à craindre et qui répondent à tout ce qu'on peut attendre d'eux.

Nous avons la bonne fortune assez rare de savoir en quel état à peu près Virgile a dû la trouver. D'ordinaire on connaît mal la situation des provinces romaines; personne presque ne nous parle d'elles; tous les yeux étaient alors fixés sur la capitale, et ils n'aimaient pas à se détourner vers les pays qui l'entouraient. Mais par suite d'un événement particulier, quelques années avant l'époque d'Auguste, l'attention générale s'était un moment arrêtée sur la Sicile. Un grand seigneur, qui la gouvernait au nom du peuple romain, l'ayant, selon l'usage, très rudement traitée, ses administrés l'attaquèrent devant les tribunaux de Rome. Ils furent soutenus par le parti démocratique, qui, dans la personne du préteur concussionnaire, voulait déconsidérer toute sa caste, et Cicéron se chargea de le poursuivre. Les procès de ce genre étaient fort communs en ce moment, et, une fois qu'ils étaient jugés, on n'en gardait pas le souvenir. Grâce au talent de l'orateur, celui de Verrès est devenu immortel. Les discours de Cicéron se sont par bonheur conservés et ils abondent en détails curieux sur la situation de la Sicile. Puisons à cette source intarissable pour savoir ce qu'elle était à ce moment et l'effet qu'elle pouvait produire sur les Romains qui allaient la visiter.

Nous y voyons d'abord que, bien que la population de la Sicile eût des origines très diverses, un des élémens dont elle se composait avait à peu près absorbé tous les autres, et qu'une seule langue, la langue grecque, dominait dans l'île entière. Seulement les Romains étaient frappés de voir que les Grecs de ce pays ne ressemblaient pas tout à fait à ceux qu'ils rencontraient ailleurs. Ils avaient, comme tous leurs compatriotes, beaucoup de finesse et d'agrément

dans l'esprit, le goût de la dispute, surtout celui de la raillerie : « Dans leurs plus grandes épreuves, dit Cicéron, ils trouvent toujours quelque occasion de plaisanter ; » mais de plus ils étaient sobres et laborieux, deux qualités qu'on ne trouvait pas au même degré chez les habitans de la Grèce propre et de l'Asie. Cicéron ajoute qu'ils avaient bien accueilli la domination romaine. Ils s'associaient volontiers aux négocians de Rome, qui leur apportaient leurs capitaux et leur industrie, et ils exploitaient leurs terres en leur compagnie, comme ils ont depuis exploité leurs vignobles et leur soufre avec des Allemands et des Anglais. Ce n'est pas qu'ils eussent pour les Romains une affection particulière, mais ils sentaient qu'il leur était impossible de se passer d'eux ; ils comptaient sur leurs secours pour échapper à un péril dont ils ne pouvaient pas se tirer tout seuls. La culture des céréales était la grande industrie de la Sicile, et là, comme ailleurs, les paysans étant devenus rares, il avait fallu les remplacer par des esclaves : nous savons que les gens riches en possédaient des milliers. Ces esclaves n'étaient pas établis dans des villages ou disséminés dans des fermes, comme le sont chez nous les gens qui travaillent les champs ; la Sicile ne devait pas posséder alors plus de villages et de fermes isolées qu'elle n'en a de nos jours. On les rassemblait en grandes troupes, comme ces laboureurs que nous voyons faire les semailles ou la moisson dans les plaines de l'Italie méridionale ; mal nourris, peu vêtus, durement traités, ils étaient menés à l'ouvrage par des *villici* qui devaient ressembler beaucoup aux *caporali* d'aujourd'hui. Ils travaillaient les fers aux pieds, et, pendant le jour, la surveillance du *villicus* les empêchait de communiquer entre eux. Mais le soir, dans ces campemens provisoires où on les entassait, il leur était facile de se concerter. C'est ainsi qu'il éclata en quelques années deux révoltes qui épouvantèrent le monde. On vit un Syrien et un Cilicien, à la tête de plus de soixante mille pâtres ou laboureurs, tenir en échec des généraux romains, dévaster la province et verser à flots le sang des hommes libres. Depuis ce moment, les Siciliens vivaient dans une sorte de terreur perpétuelle. On avait fait des lois qui défendaient, sous peine de mort, aux esclaves de porter jamais aucune arme sur eux, et ces lois étaient observées avec la dernière rigueur. « Un jour, dit Cicéron, on apporta un sanglier énorme au préteur Domitius. Surpris de la grosseur de l'animal, il voulut savoir qui l'avait tué. On lui nomma le berger d'un Sicilien ; il ordonne alors qu'on le fasse venir ; le berger accourt, s'attendant à des éloges et à des récompenses. Domitius lui demande comment il a tué cette bête formidable. « Avec un épieu, » répond-il. A l'instant le préteur le fit mettre en croix. » Depuis quelques années, à ce fléau toujours menaçant il s'en était joint un autre. Des flottes de pirates, parties

de la Cilicie, couvraient la Méditerranée. Leurs vaisseaux légers passaient entre les escadres qu'on envoyait pour les surveiller et se jouaient des lourdes galères romaines. On les vit un jour entrer par bravade dans le port même de Syracuse, et, après avoir fait le tour des quais, sortir tranquillement, sans qu'on osât les poursuivre. Contre tous ces dangers les Siciliens avaient besoin de l'appui de Rome; aussi s'étaient-ils toujours montrés, depuis la fin des guerres puniques, des sujets soumis. Ils ne cessaient de faire des avances à leurs vainqueurs, et Cicéron remarque avec quelque surprise que beaucoup d'entre eux prenaient des noms romains, ce qui semblait indiquer qu'ils voulaient renoncer à leur ancienne nationalité pour accepter celle de leurs nouveaux maîtres (1). Les deux races commençaient donc à se mêler ensemble et déjà se préparait cette assimilation de la Sicile avec l'Italie qui de nos jours est devenue si complète.

Ce n'est pas que Rome ait toujours accordé aux Siciliens une protection bien efficace. Elle choisissait quelquefois, pour les gouverner, des gens qui remplissaient fort mal leurs fonctions et qui pillaient ceux qu'ils auraient dû défendre. Verrès, en gardant pour lui l'argent destiné à l'entretien de la flotte, en la mettant sous les ordres du mari de sa maîtresse, qui était aussi mauvais amiral que mari complaisant, l'avait livrée aux pirates. Lui-même ne s'était occupé, dans les deux années de sa préture, qu'à remplir ses coffres ou ses galeries. Il avait mis en vente toutes les charges municipales de la province, fait payer aux laboureurs deux fois plus d'impôts qu'ils n'en devaient, et confisqué, sous prétexte de crimes imaginaires, la fortune des personnes les plus distinguées et les plus riches. « La Sicile, disait Cicéron, est aujourd'hui tellement affaiblie et perdue qu'elle ne retrouvera jamais son ancienne prospérité. » C'était une prédiction, et elle s'est accomplie à la lettre. L'empire donna sans doute à la Sicile, comme au reste du monde, la paix au dehors et la sécurité intérieure. Pendant près de trois siècles on n'entendit plus parler des pirates. Il y eut encore quelques révoltes d'esclaves, par exemple celle de Selurus, qu'on appelait *le fils de l'Etna*, parce qu'il avait longtemps couru et dévasté les environs de cette montagne. Strabon le vit dévorer par les bêtes, dans le grand cirque de Rome, à la suite d'un combat de gladiateurs. « On l'avait placé, dit-il, sur un échafaudage très élevé qui figurait l'Etna. Tout à coup l'échafaudage se disloqua, s'écroula, et lui-même fut précipité au milieu de cages remplies de bêtes fé-

(1) Ce fut Antoine qui, après la mort de César, donna le droit de cité romaine à toute la Sicile. Il prétendit avoir trouvé le décret qu'il publia dans les papiers du dictateur, mais Cicéron croit que les Siliciens l'avaient payé pour le fabriquer.

roces qu'on avait mises au-dessous. » Ces tentatives, comme on voit, étaient rigoureusement réprimées et elles ne prirent jamais le caractère terrible de celles d'Eunus et d'Athénion. Cependant, malgré le calme dont la province a joui sous l'empire, elle ne parvint jamais à se relever (1). N'est-il pas étrange que la paix, qu'elle a tant souhaitée et si peu connue, n'ait pas pu lui rendre un moment cette prospérité, cet éclat, cette intensité de vie, cette gloire des lettres et des arts, dont elle avait été favorisée d'une façon si merveilleuse pendant qu'elle se débattait dans d'effroyables désordres ?

Il lui restait heureusement ce qu'elle tenait de la nature, ce que rien ne pouvait lui ôter : les richesses d'un sol inépuisable, dans une petite étendue une étonnante variété de sites, des montagnes pittoresques, des côtes bien découpées, un climat d'une admirable sérénité, qui frappait de surprise même des Italiens : « On prétend, disait Cicéron, qu'à Syracuse il n'y a pas de journée si sombre que le soleil n'y luise quelques instans. » Ajoutez-y tous ces phénomènes volcaniques, mentionnés si complaisamment par Strabon, et qui causaient d'autant plus d'admiration qu'on savait moins les expliquer, ces sources brûlantes qui jaillissent de terre, ces montagnes qui jettent des torrens de feu ou de boue, ces flammes qui courent capricieusement sur les flots, ces îles qui sortent tout d'un coup de la mer et qui s'y replongent, enfin tous ces spectacles extraordinaires dont on rendait compte par des légendes, faute d'en savoir la raison, et qui donnaient à la Sicile la réputation d'être un pays de merveilles.

Ce n'était pas là pourtant ce qui attirait surtout chez elle les voyageurs. L'auteur d'un poème sur l'Etna se plaint qu'on ne se dérange guère pour admirer les grands spectacles de la nature, tandis qu'on traverse les terres, qu'on passe les mers, qu'on se donne mille peines lorsqu'il s'agit de contempler des tableaux célèbres ou de vieux monumens. Les curieux allaient donc voir Agrigente ou Syracuse, comme Athènes ou Corinthe : ils venaient y visiter les chefs-d'œuvre de l'art grec. Il est sûr que leur attente n'était pas trompée et qu'ils ne devaient pas regretter leur voyage. Songeons que tous ces édifices, dont les débris nous étonnent, quoique nous n'en ayons plus que le squelette, étaient alors intacts et complets. Les temples conservaient leurs frontons et leurs frises

(1) Les empereurs semblent s'être découragés de s'occuper d'elle. Elle est un des rares pays où l'on n'a pas retrouvé de ces bornes milliaires qui sont si fréquentes ailleurs, ce qui semble montrer que les grandes routes n'y existaient pas ou qu'elles n'étaient pas réparées par l'autorité publique. Voyez les réflexions que fait Mommsen à ce propos dans le volume du *Corpus inscriptionum Latinarum* où il est question de la Sicile.

sculptées ; le vent et la pluie n'avaient pas rongé les cannelures des colonnes ; elles étaient couvertes d'une couche de stuc assez forte pour les protéger, assez légère pour ne pas les alourdir, semblable à ces vêtemens de gaze qui dessinent si parfaitement les formes des statues antiques. Les métopes produisaient tout leur effet, placées au-dessus des colonnes, à l'endroit même pour lequel on les avait faites, au lieu d'être, comme aujourd'hui, rangées le long des murs d'un musée. Il faut ajouter que toute cette architecture dorique, qui nous paraît si majestueuse, si grave, était alors relevée et comme égayée par des couleurs que le temps a effacées. On sait aujourd'hui que les Grecs appliquaient sur le marbre et sur le stuc des peintures qui avaient l'avantage de corriger, dans les premiers temps, la crudité des tons naturels, et qui plus tard, à mesure que les monumens vieillissaient, les empêchaient de prendre ces variétés de nuances qui détruisent l'unité de l'ensemble. Faisons un effort d'imagination et tâchons de nous figurer l'aspect que devaient alors présenter ces beaux édifices. Les grandes parties extérieures sont peintes d'ordinaire en jaune clair, couleur moins éblouissante au soleil, moins crue que le blanc, qui se détache mieux sur les nuages et contraste plus agréablement avec la verdure. Sur ce fond uniforme, des teintes plus vives accusent les détails de la décoration. Les triglyphes sont peints en bleu ; le fond des métopes et des frontons en rouge. Les colonnes s'enlèvent en clair sur un soubassement plus foncé. Quelquefois des lignes délicatement tracées indiquent les joints des pierres. Pline, parlant d'un temple de Cyzique, dit « que l'or n'y semblait qu'un trait de pinceau, aussi fin qu'un cheveu, et qu'il produisait néanmoins de merveilleux reflets. » Vers le haut, le long des frises et au-dessus, les ornemens sont plus nombreux, les couleurs plus variées, plus vives, comme pour former une sorte de couronne à l'édifice (1). Voilà pour l'extérieur ; on voit à quel point il différait alors de ce qu'il est aujourd'hui. Quant à l'intérieur, nous n'en avons plus rien conservé. Les murs de la *cella*, c'est-à-dire de la demeure même du dieu, ont presque partout disparu, et c'est grand dommage, car ils étaient souvent couverts de belles peintures. A Syra-

(1) Je me sers ici des idées et souvent même des expressions de M. Hittorff. C'est lui, on le sait, qui a le premier soutenu, non sans soulever de violentes polémiques, que les monumens grecs étaient recouverts de couleurs, et c'est l'étude qu'il avait faite des temples de Ségeste et de Sélinonte qui lui avait révélé cette vérité. Son grand ouvrage sur *l'Architecture antique de la Sicile*, qu'il avait laissé incomplet, a été achevé par son fils, M. Ch. Hittorff, et publié en 1870. M. Ch. Hittorff a tenu à s'effacer devant son père, dont il avait été le collaborateur le plus dévoué, et il n'a pas voulu mettre son nom sur la première page ; cette piété filiale ne doit pas le priver de la juste part qui lui revient dans l'œuvre commune.

cuse, dans le temple de Minerve, une suite de tableaux représentait les incidens d'une bataille de cavalerie livrée par Agathocle. « Il n'y a pas, dit Cicéron, de peinture plus fameuse et qui attire plus les étrangers. » Ils allaient voir aussi, dans le même temple, des portes sculptées, comme on visite celles de Ghiberti à Florence. On les tenait pour une œuvre admirable, et les critiques d'art de la Grèce avaient composé plusieurs ouvrages pour en détailler les beautés. Ce qui paraissait plus curieux encore, c'était de voir rangés le long des murs les dons qu'on avait offerts aux dieux; il y en avait de toute sorte. Pline le jeune raconte qu'ayant fait un héritage, il s'était permis d'acheter une statuette en airain de Corinthe, représentant un vieillard debout, qui lui semblait un bel ouvrage. « Je n'ai pas l'intention, nous dit-il, de la garder pour moi. Je veux l'offrir à Côme, ma patrie, et l'y placer dans un lieu fréquenté, de préférence dans le temple de Jupiter : c'est un présent qui me semble digne d'un temple, digne d'un dieu. » En effet, de belles statues n'y sont pas déplacées, même quand elles ne représentent pas la divinité qu'on vient y prier ; mais il y avait bien autre chose. Pour ne parler que de ceux de la Sicile, Cicéron rapporte qu'on y voyait des tables de marbre, des vases en airain, des lingots d'or, des dents d'ivoire d'une grandeur extraordinaire, et, pendant aux murs, des casques, des cuirasses travaillées avec goût, ainsi que des piques de bois, qui sans doute avaient servi de sceptre aux anciens princes du pays. Les temples n'étaient donc pas seulement des musées, comme on l'a dit souvent, mais de véritables magasins de curiosités.

Au milieu de ces richesses entassées, il devait être quelquefois difficile au voyageur inexpérimenté de se reconnaître. Heureusement, il avait la ressource de s'adresser à des personnages empressés et obligeans, dont la race ne s'est pas perdue en Italie, qui faisaient profession de guider les étrangers et de leur faire admirer les monumens antiques. On les appelait *mystagogues* ou *périégètes*. Il y en avait beaucoup en Sicile, comme dans tous les pays de la Grèce que visitaient les curieux, et Cicéron nous les dépeint fort embarrassés après que Verrès eut dévalisé tous les temples. « Ne pouvant plus, dit-il, faire voir les objets précieux, qui n'y sont plus, ils sont réduits à montrer la place qu'ils occupaient ; » ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Indépendamment des monumens publics, gymnases, théâtres ou temples, qui contenaient tant d'œuvres remarquables, il y avait en Sicile beaucoup de galeries qui appartenaient à des particuliers et que les étrangers étaient admis à visiter ; c'est ce qui arrive encore aujourd'hui à Rome et dans les villes importantes de l'Italie. Cicé-

ron parle de plusieurs de ces riches collections, qui, pour leur malheur, excitèrent la convoitise de Verrès. Mais il y en a deux dont il fait surtout l'éloge, celle de Stenius, à *Thermæ Himerenses* (aujourd'hui Termini), et celle d'Heius, à Messine. Heius avait eu l'idée de réunir dans une pièce arrangée exprès les chefs-d'œuvre de sa galerie : c'est ce qu'on a fait depuis longtemps dans la Tribune de Florence, ce qu'on imite dans presque tous les musées de l'Europe. Il possédait une petite chapelle, bien tranquille, bien recueillie, avec des autels pour venir prier les dieux, et il l'avait ornée seulement de quatre statues, quatre merveilles : le Cupidon de Praxitèle, l'Hercule en bronze de Myron, et deux canéphores de Polyclète. Le Cupidon avait fait le voyage de Rome : l'édile C. Claudius l'avait emprunté à son ami Heius pour embellir une fête qu'il donnait au peuple romain. On ne manquait pas de le dire aux visiteurs, de même que de nos jours on pense augmenter le prix d'un tableau en racontant qu'il est de ceux qui furent enlevés par les Français et placés au Louvre. La chapelle d'Heius était ouverte tous les jours, et les étrangers qui passaient à Messine ne manquaient pas de l'aller voir. « Cette maison, dit Cicéron, ne faisait pas moins d'honneur à la ville qu'à son maître. »

On allait donc visiter alors la Sicile pour les mêmes raisons qu'à présent. Elle attirait surtout les artistes, les connaisseurs, ou ceux qui croyaient l'être, les admirateurs de l'art grec, qui savaient qu'elle était au moins aussi riche en monumens anciens que la Grèce ou l'Asie. Le voyage était sans doute moins commode et moins rapide qu'aujourd'hui ; mais peut-être se faisait-il plus aisément qu'il y a quelques années. Cicéron rapporte que, lorsqu'il voulut dresser l'acte d'accusation de Verrès, il parcourut l'île entière en cinquante jours, « de façon à recueillir tous les griefs des villes et des particuliers, » ce qui suppose qu'il y avait alors des moyens assez faciles pour se transporter d'un endroit à l'autre. Aussi voyait-on beaucoup de Romains se mettre en route pour la Sicile. Dans les *Verrines*, toutes les fois que l'orateur parle de quelque ville importante ou de quelque monument fameux, il paraît supposer qu'il y a, dans son auditoire, des personnes qui les connaissent.

C'est là précisément ce qui nous cause une certaine surprise : nous sommes étonnés qu'il y ait eu tant de gens à Rome qui aient pris la peine d'aller si loin pour voir de beaux édifices et de riches musées. Longtemps les Romains avaient affiché un souverain mépris pour les arts et, à l'époque même dont nous nous occupons, les magistrats en exercice, les orateurs qui voulaient paraître sérieux, affectaient de n'avoir jamais entendu parler des grands artistes de la Grèce ; mais c'était une comédie : en réalité, ceux

même qui se donnaient le plaisir d'écorcher à la tribune le nom de Praxitèle ou de Polyclète commençaient à payer très cher leurs ouvrages, et l'on venait de voir, à Rome, un bronze de moyenne grandeur vendu publiquement 120,000 sesterces (24,000 francs), le prix d'une ferme. Verrès se trouvait être un de ces Romains que l'art grec avait séduits ; mais, comme il se mettait au-dessus des préjugés et qu'il ne se piquait pas de pratiquer les vertus anciennes, il avait le courage d'avouer ses goûts et ne se gênait pas pour les satisfaire. Ce fut un grand malheur pour lui d'être envoyé en Sicile ; la vue des chefs-d'œuvre dont ce pays était plein enflamma sa passion et la porta à tous les excès. J'imagine que, devant nos tribunaux, cette sorte de fureur dont il était atteint pour les objets d'arts lui mériterait peut-être quelque indulgence ; à Rome, au contraire, elle contribua beaucoup à le perdre. S'il s'était contenté de prendre l'argent des provinciaux, il aurait causé moins de scandale, c'était un crime alors fort commun et l'on s'y était accoutumé ; mais voir un Romain qui se donnait tant de mal pour voler des statues et des tableaux, voilà ce qui n'était pas habituel, et l'indignation s'augmentait par la surprise. Un crime aussi extraordinaire paraissait indigne de pardon.

Le portrait que Cicéron trace de Verrès doit être fidèle ; je remarque que certains détails de cette figure n'ont pas cessé d'être vrais ; c'est un original dont nous connaissons des copies. Il ne suffit pas de dire qu'il avait le goût des œuvres d'art, il en avait la manie. Cicéron rapporte que quelques jours avant qu'on jugeât son procès, il assistait à une fête donnée par un riche Romain, Sisenna, où l'on avait sorti, pour faire honneur aux invités, toutes les curiosités que possédait le maître de la maison. Verrès avait un grand intérêt à paraître indifférent à ce spectacle. Il lui importait de cacher sa folie pour ne pas donner raison à ses accusateurs ; mais il ne put pas se contenir : il lui fut impossible de ne pas s'approcher de ces richesses étalées pour les regarder de plus près, pour les toucher, pour les manier, à la grande frayeur des esclaves, qui connaissaient sa réputation et ne le perdaient pas de vue. Quand un objet lui plaisait, il ne pouvait plus s'en passer : c'était une maladie. Il demandait à l'emporter pour quelques jours et ne le rendait plus. Souvent il proposait de l'acheter, et d'abord le propriétaire refusait : « Les Grecs, dit Cicéron, ne vendent jamais volontiers les objets précieux qu'ils possèdent. » Mais Verrès était maître absolu de la province ; il avait mille moyens de perdre ceux qui ne se montraient pas complaisans pour lui. Après avoir prié, il menaçait, et les malheureux finissaient par s'exécuter en gémissant. Voilà comment il lui arriva de ne donner que 6,500 sesterces (1,300 francs) pour quatre statues de maîtres et de payer 1,600 sesterces (320 francs) le Cu-

pidon de Praxitèle. C'était un vol manifeste; Verrès l'appelait simplement une bonne affaire. Ce mot est commode pour déguiser un marché douteux; les collectionneurs l'emploient volontiers; rien ne leur plaît tant que de ne pas payer un objet ce qu'il vaut: ils y trouvent en même temps qu'une économie une satisfaction de vanité. Quand il s'agissait de dépouiller les monumens publics, Verrès rencontrait encore moins de résistance; ils étaient plus directement sous sa main et, d'ailleurs, il est de règle que chacun a moins d'ardeur à défendre ce qui appartient à tous. Une fois pourtant il fut forcé de lâcher prise. Ses suppôts étaient arrivés de nuit dans Agrigente pour enlever une statue d'Hercule que les habitans honoraient d'un culte particulier. « Elle avait, dit Cicéron, le menton et la bouche tout usés des baisers que lui donnaient ses adorateurs. » Par malheur pour Verrès, les esclaves qui gardaient le temple donnèrent l'éveil; les Agrigentins se réunirent de tous les quartiers de la ville et, à coups de pierres, mirent les voleurs en fuite.

Mais il n'était pas accoutumé à trouver en face de lui des adversaires si décidés. Aussi sa passion, que rien ne gênait, n'avait-elle pas besoin de se contraindre. Il ne recherchait pas seulement les statues de bronze ou de marbre, les vases de Corinthe, les tableaux célèbres, tous ces objets que la curiosité se disputait à prix d'or; sa manie s'étendait à tout. Il faisait aussi collection de bijoux, de tapis, de meubles, d'argenterie. Toutes les familles riches de la Sicile possédaient des patères, des cassolettes, des vases précieux pour le culte de leurs divinités domestiques. Quand Verrès avait la discrétion de ne pas les prendre, il enlevait au moins les ornemens de métal qui les entouraient et qui étaient d'ordinaire des œuvres d'art remarquables. Puis il faisait appliquer ces ornemens sur des coupes d'or et fabriquait ainsi de faux antiques. Il avait à Syracuse des ateliers où des ouvriers habiles travaillaient pour lui et il y passait des journées entières, vêtu d'une tunique brune et d'un manteau grec. C'est encore un goût assez ordinaire aux collectionneurs : il leur semble que par ces réparations et ces restaurations, en se permettant d'achever ou de modifier les œuvres des maîtres, ils se font leurs collaborateurs, et leur amour s'accroît pour des ouvrages où ils ont mis quelque chose d'eux-mêmes.

Cicéron ajoute, comme dernier trait, que Verrès était en somme fort ignorant et peu capable d'apprécier par lui-même tous ces chefs-d'œuvre qu'il entassait. Il avait à ses ordres deux artistes grecs fort expérimentés, qui étaient chargés de le renseigner. « Il voit par leurs yeux, dit Cicéron, et prend par ses mains. » Les amateurs ne sont pas toujours des connaisseurs; ce qui ne les empêche pas d'aimer avec fureur des objets dont ils ne comprennent pas tout le prix, car on sait que les passions les moins éclairées sont quelquefois les plus

fortes. Celle de Verrès s'augmentait de ce qu'il y avait d'ordinaire de violent et de grossier dans l'âme des Romains. C'étaient toujours des soldats et des paysans; la Grèce, avec tous ses raffinemens, n'était pas parvenue à détruire ce fond de barbarie et de brutalité qu'ils tenaient de la nature, et il leur arrivait encore d'unir les emportemens du sauvage aux goûts délicats du civilisé. Supposons qu'un amateur de ce caractère possède une autorité sans limites, qu'il se trouve en pays vaincu, avec des sujets soumis à ses pieds et des flatteurs empressés autour de lui, il perdra vite la tête et se croira tout permis. C'est cette ivresse du pouvoir absolu, dans une nature détestable, jointe à un mélange malsain de Romain et de Grec, qui, sous l'empire, a produit Néron; Verrès fut une ébauche de Néron sous la république.

Heureusement pour la Sicile, les Romains qui venaient s'établir chez elle ne ressemblaient pas tous à Verrès. Pour revenir enfin à Virgile, que nous avons depuis trop longtemps quitté, il n'est pas douteux qu'il n'ait été, lui aussi, très sensible aux beautés de l'art grec. Soyons assurés qu'il n'a pas pu parcourir sans une vive émotion des villes comme Sélinonte, Agrigente ou Syracuse; il a certainement visité leurs temples et leurs théâtres, admiré les statues et les tableaux qui leur restaient après les larcins du terrible préteur; mais lui au moins s'est contenté d'admirer. On peut croire que le souvenir des monumens qu'il avait vus en Sicile lui revenait à la pensée lorsqu'il avait à décrire des édifices semblables. N'avait-il pas dans l'esprit Agrigente ou Ségeste quand il nous parle de ces temples « qui s'élèvent sur un rocher antique et dont cent colonnes soutiennent le faîte? » Ne se rappelait-il pas les riches colorations dont j'ai dit un mot tout à l'heure, lorsqu'il nous dépeint ces toits magnifiques où l'or étincelle, *aurea tecta?* Cependant je suis tenté de penser que, comme il était venu surtout chercher le repos en Sicile, il fut encore plus touché des agrémens du climat et des beautés de la nature. Je m'imagine qu'il dut choisir quelque part, dans un site gracieux, le long de ces montagnes qui descendent vers la mer, une demeure solitaire où il pouvait travailler, sans être distrait, à sa grande épopée. La Sicile avait pour lui le mérite de rappeler la Grèce. Jeune encore, il avait exprimé dans des vers célèbres le bonheur qu'il éprouverait à parcourir les belles vallées de la Thessalie ou de la Thrace et à voir les jeunes filles de Sparte bondir sur les hauteurs du Taygète :

O ubi campi,
Sperchiusque, et virginibus baccata Lacænis
Taygeta!

On est fort étonné qu'il n'ait entrepris ce voyage si souhaité que la dernière année de sa vie ; il est probable que la Sicile lui fit prendre patience. La Sicile, c'était la Grèce aussi, mais une Grèce plus voisine de lui, plus à sa portée, et qui surtout était presque italienne : c'était pour Virgile une grande raison de l'aimer. Aussi a-t-il fait beaucoup d'efforts pour la rattacher tout à fait à l'Italie ; il affirme qu'elle en a fait primitivement partie, et qu'en réalité elle lui appartient, quoiqu'elle soit grecque d'apparence et de langage. « Ces lieux, nous dit-il, furent autrefois secoués et bouleversés par des convulsions profondes. Les deux terres ne faisaient qu'une, quand la mer furieuse se fraya entre elles un passage et les sépara par ses flots. C'est ainsi qu'elles furent détachées violemment l'une de l'autre et qu'un canal étroit courut entre ces villes et ces campagnes autrefois réunies. » Dès lors Virgile se trouvait autorisé à les confondre dans son affection et à traiter la Sicile comme le reste de l'Italie. Puisque l'origine des deux pays est la même, il pouvait bien lui donner une place dans ce poème national, qui devait contenir toutes les traditions et toutes les gloires de la patrie italienne. Cette place, nous allons le voir, est très large, et il n'y a que le Latium qui soit mieux partagé : la Sicile remplit un livre entier de l'*Énéide* et presque la moitié d'un autre.

III.

Le troisième livre de *l'Énéide* nous montre Énée à la recherche d'une nouvelle demeure. Le poète nous raconte qu'après s'être échappé de Troie, il s'est réfugié sur les cimes de l'Ida, où il passe une saison à se reposer de ses fatigues et à préparer son voyage. Il part ensuite, sans trop savoir où il va. Il a formé le dessein de se laisser guider par les oracles ; mais les oracles, comme on sait, ne sont pas toujours fort clairs, et il n'est pas aisé de les bien entendre. Ils recommandent à Énée de se retirer dans l'*Hespérie*, c'est-à-dire dans les régions de l'Occident. C'est une expression très vague qui lui fait connaître à peu près la direction qu'il lui faut suivre, mais ne lui permet pas de savoir le point précis où il doit s'arrêter. Même quand la prophétesse Cassandre lui parle du Latium et du Tibre, ces noms parfaitement inconnus d'un habitant de l'Asie-Mineure ne lui apprennent pas grand'chose. Quant à cette autre indication qu'il faut qu'il retourne dans le pays d'où ses pères sont sortis, pour qu'elle pût lui suffire, il aurait fallu qu'il connût à fond l'histoire de ses aïeux les plus lointains, et nous voyons que le souvenir s'en était perdu. Il n'est pas surprenant qu'ayant une connais-

sance si imparfaite du pays où les dieux lui ordonnent d'aller, il se soit souvent trompé de route. Heureusement ils ont soin de le remettre dans la bonne voie, toutes les fois qu'il s'en écarte. C'est ainsi qu'après beaucoup d'erreurs un coup de vent envoyé par la Providence le jette dans l'Adriatique, en face de l'Italie, puis le pousse jusque dans le golfe de Leucate, c'est-à-dire à l'endroit même où fut livrée la bataille d'Actium. On pourrait être tenté de croire que c'est Virgile qui a imaginé cet incident, qui lui permettait de rapprocher la fortune d'Énée et celle d'Auguste. Il n'en est rien, et la légende était beaucoup plus ancienne qu'Auguste et que Virgile, puisque Varron l'avait rapportée; mais on comprend que le poète en ait tiré un grand profit. Il est heureux de conduire le héros troyen sur les rivages où son grand descendant remportera la victoire qui doit le rendre maître du monde, de nous le montrer s'y arrêtant avec complaisance, entrevoyant d'une manière confuse et par une sorte de divination les grandes destinées auxquelles ces lieux sont réservés et déjà célébrant, avec sa petite troupe, des jeux qui semblent annoncer et préparer ceux qu'établira le grand empereur après la défaite d'Antoine.

D'Actium, Énée se rend en Épire, où il retrouve Andromaque avec Hélénus, son nouveau mari. Hélénus est un devin fort habile, et comme Énée ne manque jamais une occasion de connaître la volonté des dieux, il a grand soin de le consulter. C'est par lui qu'il apprend d'une manière un peu claire la route qu'il doit tenir. Les destins ordonnent qu'il porte ses dieux en Italie, mais la partie de l'Italie où il doit s'établir n'est pas celle qu'on aperçoit en face de l'Épire. Il faut qu'il longe les côtes de la Calabre, « que ses rames battent les flots de la mer de Sicile, » qu'il visite la Campanie et qu'il voie de près le rocher de Circé avant d'arriver à cette plage tranquille où il doit fixer sa demeure. Cette fois, Énée est très clairement renseigné, et, « lorsqu'il étend au souffle des vents les ailes de ses voiles, » il sait où il va et le chemin qui doit le mener au terme de son entreprise. — C'est dans ce voyage que nous allons le suivre.

Mais, dira-t-on peut-être, convient-il de prendre ainsi au sérieux des fictions poétiques? Devons-nous accompagner pas à pas un héros de légende, essayer de retrouver les lieux par lesquels il n'a jamais passé, et prendre la peine de dresser un plan régulier de ses courses imaginaires, comme s'il s'agissait de voyages véritables? — Pourquoi pas? Les poètes antiques aiment à mettre la raison dans la fantaisie et à donner à la fable les couleurs de la vérité. Le bon sens, quand on les lit, n'a qu'une concession à faire : il faut qu'il accepte le personnage fictif qu'on lui présente et les données merveilleuses du récit qu'on va lui raconter; cela fait, nous rentrons dans la réalité et nous n'en sortons plus guère. Ce héros d'imagi-

nation ne fera plus en général que des choses raisonnables, et son existence se déroulera le plus souvent dans les conditions ordinaires de la vie humaine. Cette façon d'introduire le vrai jusque dans le chimérique et de satisfaire à la fois l'imagination et le bon sens est un des plus grands charmes de la poésie ancienne. N'ayons donc aucune répugnance à nous mettre à la suite d'Énée; soyons convaincus que Virgile va nous décrire des paysages parfaitement réels et que, la plupart du temps, il ne nous dépeindra que ce qu'il a vu de ses yeux.

Il faut d'abord qu'Énée passe des rivages de l'Épire à ceux de l'Italie : c'est un bras de mer étroit à franchir, une traversée de quelques heures qui ne serait qu'un jeu pour un vaisseau de nos jours. Mais alors les pilotes n'osaient pas abandonner le rivage. Il faut voir toutes les précautions que prend celui d'Énée avant de se hasarder au milieu des flots et d'oser perdre la terre de vue. « La Nuit, conduite par les Heures, n'avait pas encore atteint le milieu du ciel, lorsque le vigilant Palinure se lève, interroge tous les vents et prête l'oreille au moindre souffle. Il observe les astres qui glissent dans l'espace silencieux; l'Arcture, les Hyades pluvieuses, les deux Ourses, Orion armé de son épée d'or. Puis, quand il voit que tout est calme dans le ciel tranquille, il donne du haut de la poupe le signal du départ. » Le voyage s'accomplit sans incident. Aux premiers rayons du jour, les Troyens aperçoivent en face d'eux un promontoire couronné par un temple, et, au pied de la colline, un port naturel, ouvert du côté de l'orient, où ils abritent leurs vaisseaux (1). C'est là que, pour la première fois, Énée touche à la terre d'Italie; il la salue pieusement, mais, fidèle aux ordres qu'il a reçus d'Hélénus, il n'y séjourne que quelques heures et continue son chemin, en rasant la côte.

« Ensuite, ajoute-t-il dans son rapide récit, nous arrivons à l'entrée du golfe de Tarente. De l'autre côté se dresse le temple de Junon Lacinienne; plus loin on aperçoit Caulon et Squillax fécond en naufrages. » Voilà tout, et trois vers lui suffisent pour dépeindre toute la côte de l'Apulie et de la Calabre, c'est-à-dire l'un des plus beaux paysages de l'Italie. Je suppose qu'il a dû lui en coûter un peu d'être si sobre. S'il n'avait pas pris la résolution de tout sacrifier à l'unité de son œuvre, il lui aurait été difficile de ne pas parler avec complaisance de cet admirable pays, et sa poésie s'y serait volontiers arrêtée un moment; mais il appartenait à une école sévère, qui se fait une loi de retrancher les descriptions inutiles.

(1) La description est si exacte qu'on n'a pas eu de peine à reconnaître de quel endroit Virgile veut parler. Il s'agit du petit village de Castro, à quelques lieues d'Otrante, non loin du promontoire d'Iapygie, aujourd'hui appelé *Santa-Maria di Leuca*.

C'est ainsi qu'il s'est résigné à ne rien dire des villes illustres qui peuplaient ce rivage; rien de Sybaris, dont le luxe était si célèbre dans l'antiquité; rien de Crotone, où vécut Pythagore; rien de Métaponte, où il mourut. Il n'a fait d'exception que pour Tarente; encore s'est-il contenté de prononcer son nom; ce qui ne semble guère, si l'on se souvient de l'importance qu'elle avait alors et de la place qu'elle tenait dans la vie de quelques riches Romains. Tarente était devenue un des lieux de villégiature qu'ils préféraient, quoiqu'elle eût l'inconvénient d'être bien loin de Rome. Mais lorsqu'une génération de gens ennuyés est prise de la manie des voyages, qu'elle éprouve le besoin de sortir de chez elle et de quitter ses affaires pendant une partie de l'année, il est de règle qu'elle ne reste pas longtemps fidèle aux lieux où elle va chercher quelque repos; comme tous les remèdes, ils cessent bientôt d'être efficaces et ne la guérissent plus de l'ennui. Il faut alors en chercher d'autres qui aient les agrémens de la nouveauté, et, en général, elle les choisit plus éloignés, moins abordables que les premiers, pour qu'ils lui rendent plus sensible le plaisir de changer de place. Les grands seigneurs de Rome s'étaient longtemps contentés du séjour de Tusculum ou de Véies, lorsqu'ils voulaient se délasser un moment des fatigues de la vie politique. Ils allèrent ensuite un peu plus loin, à Préneste, à Tibur, puis, quand toute l'Italie fut conquise, à Naples, à Baïes, à Cumes, à Pompéi, ce qui était déjà un voyage. A l'époque où nous sommes arrivés, Baïes semblait à beaucoup de ces dégoûtés un lieu trop couru, presque vulgaire, et pour se dépayser davantage, ils s'enfuyaient jusqu'à Tarente. Il faut reconnaître que « la molle Tarente » méritait la peine qu'on se donnait pour l'aller chercher. Horace avait bien raison de dire que rien au monde ne lui semblait préférable à ce coin de terre :

> Ille terrarum mihi præter omnes
> Angulus ridet.

C'était une ville de délices, faite à souhait pour être le séjour favori d'un épicurien, et qui, bercée par les flots, embaumée par l'odeur de ses jardins, achevait, depuis un siècle, de s'éteindre doucement dans l'oisiveté et le plaisir. Elle est située entre deux mers: d'un côté, le golfe qui porte son nom et qu'Énée traverse en cinglant vers la Sicile, de l'autre, un vaste lac intérieur, de 50 kilomètres de tour, qui ne communique avec le golfe que par une étroite coupure, et que cette langue de terre, sur laquelle la ville est bâtie, met à l'abri des tempêtes. Rien n'est plus intéressant, quand le temps est mauvais, que le contraste des flots irrités et des flots tranquilles. Tandis qu'en se tournant vers la haute mer, on a

le spectacle des navires battus par l'orage, dans la mer intérieure les petites barques des pêcheurs circulent tranquillement pour jeter les filets ou les relever (1). Un peu plus loin, s'étend une vaste plaine, sans grands accidens de terrain, mais riche et riante, comme les anciens les aimaient. Elle s'élève peu à peu vers les montagnes qui la ferment au nord et d'où descendent de petits ruisseaux qui vont se jeter dans la mer, après avoir répandu un peu de fraîcheur sur leur route. L'un d'eux est le Galèse, que Virgile a chanté dans ses *Géorgiques*, car Virgile était, comme Horace, un des visiteurs de Tarente. Il est difficile d'oublier le tableau qu'il nous fait de ce bon vieillard, qui, dans les lieux fortunés « où le noir Galèse traverse des champs jaunes d'épis, » défriche quelques arpens de terre abandonnée. Après y avoir semé, au milieu des broussailles, des carrés de légumes entourés d'une bordure de lis, de verveine, de pavots, et planté quelques ormes et quelques platanes pour abriter sa table rustique, il se croit l'égal d'un roi parce qu'il cueille avant tout le monde la rose au printemps, les fruits à l'automne. C'est dans ce passage charmant des *Géorgiques* qu'il faut chercher l'impression que Tarente a faite sur Virgile ; dans l'*Énéide*, comme son héros n'y séjourne pas, il n'a pas cru devoir s'y arrêter non plus, et se contente d'en prononcer le nom ; mais il était bien sûr que ce nom seul suggérerait à ses lecteurs des souvenirs que j'ai tenu à rappeler en passant.

Cependant Énée continue à longer les côtes de la Calabre. Quand il est arrivé à l'extrémité de la péninsule et qu'il en a franchi le dernier promontoire (*capo Spartivento*), il aperçoit tout à coup un magnifique spectacle : c'est la Sicile, dont il voit les rivages fuir dans le lointain ; c'est surtout l'Etna qui se dresse en face de lui. L'Etna tient une grande place dans l'admiration et la curiosité des anciens. On sait pourtant qu'ils n'étaient pas très sensibles aux beautés des sites sauvages ; les glaciers les épouvantaient, et il semble qu'ils n'aient jamais consenti à regarder de près les Alpes, tant il leur répugne d'en parler. Mais l'Etna, placé au cœur d'un pays qu'ils fréquentaient volontiers, s'imposait à leur attention ; il frappait trop souvent leurs regards, il était le théâtre de phénomènes trop redoutables pour qu'il leur fût possible de n'en rien dire. Voilà pourquoi, malgré leurs préférences pour les paysages calmes et reposés, ils se sont beaucoup occupés de la terrible montagne. Il y avait alors, comme de nos jours, d'assez nombreux tou-

(1) Déjà, dans l'antiquité, le *Mare piccolo* avait la réputation d'être un lieu de pêche incomparable. Horace nous dit que les gourmets faisaient grand cas des coquillages de Tarente

Pectinibus patulis jactat se molle Tarentum.

ristes qui se hasardaient à en faire l'ascension; Strabon, qui nous l'apprend, invoque plusieurs fois leur témoignage. On partait de la petite ville d'Etna, comme aujourd'hui de Nicolosi; de là on s'élevait péniblement, en suivant une région désolée, à travers la cendre et la neige, jusqu'aux approches du sommet. Le long de la route, on assistait quelquefois à de singuliers spectacles : des prêtres, penchés sur les bouches du volcan, y faisaient des sacrifices, ou, à l'aide de diverses pratiques, essayaient de deviner l'avenir. Arrivés presque au terme de la course, quelques superstitieux s'arrêtaient saisis d'une sorte de terreur subite : ils craignaient, en achevant le voyage, de surprendre des secrets dont les dieux se réservaient la connaissance. D'autres, plus audacieux, s'avançaient aussi loin qu'on pouvait aller. Les plus véridiques racontaient qu'il était presque impossible d'atteindre les bords du cratère, dont l'accès était défendu par la fumée et par la flamme. Du reste, leurs récits ne concordaient guère; Strabon en concluait que le sommet du volcan ne doit pas toujours présenter le même aspect, et que, sans doute, chaque éruption en modifie la forme. Le témoignage des voyageurs modernes confirme tout à fait cette opinion.

Une autre curiosité qui se comprend bien chez des gens qui étaient si souvent les témoins ou les victimes des colères de l'Etna, c'est d'en chercher et, s'il se peut, d'en découvrir la cause. D'où peut venir qu'à certains momens des pluies de cendre couvrent la montagne et des fleuves de lave coulent jusqu'à la mer? Comme il était naturel, on en donna d'abord des raisons empruntées à la mythologie : ce sont les vaincus des grandes batailles de l'Olympe que les dieux triomphans ont précipités dans l'abîme; c'est Typhée, c'est Encelade, ce sont les géans de la Fable, sur qui pèsent de lourdes montagnes et dont la poitrine écrasée par ce poids vomit la flamme. « Toutes les fois, dit Virgile, qu'ils retournent leur flanc fatigué, la Sicile entière tremble et mugit, et le ciel se voile de fumée. » Ces explications poétiques et enfantines, dont Énée se contente aisément, ne pouvaient pas toujours suffire. Un siècle après Virgile, un écrivain qui appartenait vraisemblablement à l'école hardie des Sénèques, ennemie des traditions antiques, voulut en donner une autre qui fût plus sérieuse et plus savante (1). Il suppose que l'eau de la mer s'engouffre dans les profondeurs de l'Etna par des cavités souterraines, tandis que le vent y pénètre par d'autres ouvertures; une fois entrés, il est naturel qu'ils se rencontrent dans ces couloirs étroits, qu'en se heurtant ensemble, ils se livrent des luttes

(1) On pense, sans en être certain, que c'était Lucilius, celui auquel Sénèque adresse ses fameuses lettres. Il fut intendant de la Sicile et il eut l'occasion, pendant qu'il y séjournait, d'étudier l'Etna.

furieuses qui font trembler la terre, et qu'enfin, quand ils trouvent quelque issue, ils s'échappent en tourbillons de feu. Tel est le système que l'auteur expose assez lourdement, dans un poème de plus de six cents vers. Il n'en garantit pas tout à fait la certitude, et le donne le plus souvent pour une hypothèse; il est pourtant fort heureux de le développer, parce qu'il le dispense d'accepter les fictions mythologiques. C'est un libre penseur, très fier de l'être, qui malmène beaucoup ses malheureux confrères quand ils se permettent de nous parler d'Encelade ou de Vulcain, et qui, pour son compte, fait profession de n'avoir souci que de la vérité, *in vero mihi cura*. Mais, malgré ses rodomontades, c'est au fond un libre penseur timide, mal dégagé de ces histoires fabuleuses dont il se moque et qui se rend coupable lui-même des faiblesses qu'il reproche durement aux autres. Il invoque Apollon, avant de commencer son poème, sous prétexte « que ce dieu nous aide à marcher avec plus d'assurance dans les routes inconnues, » et pour nous faire comprendre l'effrayante beauté des éruptions de l'Etna, il nous dit sérieusement « que Jupiter lui-même admire de loin ces jets de flammes et qu'il craint que les géans ne songent à se remettre en campagne, ou que Pluton, mécontent de son partage, ne veuille échanger les enfers contre le ciel. » Ce poète si peu d'accord avec lui-même me paraît l'image fidèle de la société au milieu de laquelle il vivait et que travaillaient des instincts contraires. Sceptique et croyante à la fois, railleuse et dévote, elle se moquait des dieux anciens et en cherchait partout de nouveaux.

Si rapide que soit la navigation d'Énée, il était impossible que l'Etna n'arrêtât pas un moment ses regards. Virgile était donc forcé de le décrire; il le fait en quelques vers où il le représente tantôt lançant dans les airs des nuages de fumée mêlés de cendres brûlantes, avec des flammes qui vont toucher les astres, tantôt vomissant des pierres calcinées et des roches fondues, tandis que la montagne bouillonne jusqu'au plus profond de ses abîmes :

Horrificis juxta tonat Ætna ruinis,
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem
Turbine fumantem piceo et candente favilla,
Attollitque globos flammarum et sidera lambit;
Interdum scopulos avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo.

Ces vers sonores et brillans furent, dès les premiers jours, appréciés des connaisseurs et cités dans les écoles comme un modèle achevé de description, si bien que Sénèque, qui n'est pas un juge prévenu, déclarait qu'il n'y a rien à y reprendre ou à y ajouter. Ce-

pendant un critique du IIe siècle, fort respectueux d'ordinaire des réputations établies et des opinions reçues, s'avisa de protester contre l'admiration générale ; il signala beaucoup de faiblesses dans ce prétendu chef-d'œuvre et conclut que c'était un de ces passages que le poète aurait refaits, s'il en avait eu le temps, et dont l'imperfection le tourmentait à son lit de mort. Voilà sans doute une grande exagération, et Scaliger n'a pas eu de peine à prouver que ce morceau célèbre contient beaucoup de beaux vers. Pour moi, je serais tenté de penser que les vers y sont trop beaux peut-être. On s'aperçoit que le poète cherche les mots à effet et accumule les hyperboles ; s'il faut dire toute ma pensée, j'y trouve, comme Aulu-Gelle, un peu de fracas et d'effort (1). Ce n'est pas le défaut de Virgile ; mais il s'agissait ici de l'Etna ; le poète a senti qu'il était aux prises avec un sujet important, difficile, et dont les imaginations étaient occupées. Il s'est un peu surmené pour répondre à l'attente du public.

Énée est trop prudent pour faire un long séjour au pied de l'Etna. Il faut d'ailleurs qu'il évite la colère des Cyclopes, qui sont les habitans du pays, et de Polyphème, leur chef, qui voudrait bien venger sur lui le mal qu'Ulysse lui a fait. Il se remet donc en route le plus promptement qu'il peut. Les vaisseaux troyens passent tout près de ces immenses blocs de lave qui, aux environs d'Aci-Castello, ont été projetés dans la mer par le volcan. Le peuple les appelle *Scogli de' Ciclopi*, et suppose que ce sont des quartiers de roches que Polyphème lança contre Ulysse qui lui échappait. Pour moi, quand je voyais de loin leur masse noire couverte d'écume blanche et dominant les flots de plus de 60 mètres, je croyais avoir sous les yeux les Cyclopes eux-mêmes s'avançant dans la mer à la poursuite d'Enée. « Nous les voyons debout, dit Virgile, nous menaçant de leur œil farouche, et portant jusqu'aux cieux leur tête altière. Effroyable assemblée, *concilium horrendum !* » Énée se sauve à force de rames. L'Etna s'éloigne peu à peu à l'horizon ; on passe à côté de Pantagia, du golfe de Mégare, de Thapsus « au soleil prosternée, » et l'on ne s'arrête qu'un peu plus loin, « à l'endroit où une île s'avance dans la mer de Sicile, en face de Plemmyre arrosé de tous côtés par les flots. » Cette île porte un nom illustre dans l'histoire : « Les premiers habitans l'ont appelée Ortygie. » C'est là qu'a commencé Syracuse. Plus tard, la ville immense a débordé sur le continent ; elle s'est sans cesse avancée dans la plaine jusqu'aux hauteurs des Épipoles et au fort d'Euryale ; mais l'île est toujours restée le cœur et le centre de la grande cité. Hiéron y avait bâti son pa-

(1) Aulu-Gelle, XVII, 10 : *In strepitu sonituque verborum laborat.*

lais, Denys la peupla de monumens magnifiques, elle fut la résidence des préteurs romains. Aujourd'hui, la ville entière y est renfermée, comme Tarente dans son ancienne acropole. C'est là qu'emprisonnée de tout côté par les flots, gardée par les bastions de Charles-Quint, Syracuse, avec ses rues étroites, ses vieilles maisons, ses balcons de fer, ses fenêtres monumentales, transporte le voyageur à quelques siècles en arrière, et lui donne le plaisir d'oublier un moment les banalités des villes modernes. De toutes ces curiosités Virgile n'en mentionne qu'une, celle que Syracuse tient de la nature et qui a dû exister chez elle de tout temps. C'est la fontaine d'Aréthuse, sur laquelle les Grecs faisaient tant de récits merveilleux. On pense bien que le pieux Énée, tout pressé qu'il est, s'arrête sur ce rivage pour y rendre ses devoirs à la source sacrée. Les voyageurs modernes font comme lui et ne manquent pas en passant d'aller voir Aréthuse. Il y a quelques années, ils éprouvaient un grand mécompte en la visitant. Elle était alors fort abandonnée, et les femmes de la ville, qui ne ressemblaient guère à Nausicaa, y venaient sans façon laver leur linge. Depuis, on l'a réparée, et nous la voyons à peu près dans l'état où elle était du temps de Virgile. C'est un bassin demi-circulaire, où pousse le papyrus et qu'une étroite jetée sépare de la mer ; il est rempli d'une eau limpide et contient en abondance des poissons de toute espèce et des oiseaux aquatiques de toute couleur. Le jour où je l'ai visité, le sirocco soufflait avec violence et les flots se brisaient en écumant contre le rivage. C'était vraiment une scène de légende que j'avais sous les yeux : Neptune acharné contre une pauvre nymphe qui lui résiste et travaillant à forcer le refuge tranquille où elle s'est retirée. Je dois dire qu'Aréthuse ne paraissait guère troublée de ce fracas. Pendant que la mer faisait rage, les poissons continuaient à courir après les morceaux de pain que leur jetaient les enfans, et les cygnes se promenaient gravement entre les touffes de papyrus. Cependant, quand j'entendais le bruit sourd des vagues, et que je voyais les panaches d'écume s'élever au-dessus de la jetée, je ne pouvais m'empêcher de craindre que la mer ne fût la plus forte. En regardant l'étroite langue de terre qui protège la petite source, je tremblais pour elle, et j'étais tenté de répéter le cri de Virgile :

Doris amara suam non intermisceat undam !

Au sortir d'Ortygie, Énée franchit le promontoire de Pachinum, un des trois qui donnent sa forme à la Sicile ; puis il longe toute cette côte parallèle aux rivages de l'Afrique, que les Grecs avaient peuplée de leurs colonies. C'était un pays illustre entre tous et qui

avait tenu une grande place dans l'histoire de l'humanité. Mais Énée passe vite. Il nous dit qu'un vent favorable le pousse ; il faut qu'il en profite pour arriver où les dieux l'envoient : il n'a le temps que d'indiquer quelques-unes des villes qu'il aperçoit au passage. Voici Camarina, Gela, Agrigente « qui se dresse sur la hauteur et montre au voyageur ses vastes remparts ; » voici Sélinonte, avec sa ceinture de palmiers ; voici enfin Lilybée « qui cache sous ses ondes des écueils perfides. » Dans ces vers rapidement jetés, je ne vois guère à retenir que le tableau d'Agrigente :

> Arduus inde Acragas ostentat maxima longe
> Mœnia.

il reste encore des débris de ces immenses murailles qui avaient frappé Virgile, et, à côté des grands blocs de pierre, que le temps a renversés, on peut voir une série de temples à moitié détruits qui formaient, quand ils étaient intacts, une sorte de couronnement aux remparts. L'effet devait être saisissant quand on voyait d'en bas d'abord une ligne de temples et de murs, puis la ville, avec ses admirables édifices, monter en étages jusqu'au rocher de Minerve (*Rupe Atenea*) et à l'Acropole. Le vers de Virgile nous donne assez bien l'idée de ce spectacle, et la précision de sa description nous montre qu'il avait Agrigente devant les yeux quand il nous parle d'elle. Il paraît s'être peu préoccupé de savoir si, à l'époque de la guerre de Troie, elle était comme il l'a décrite ; c'est un souci d'historien et d'archéologue qui le touche médiocrement. Quelques critiques rigoureux l'en ont blâmé ; d'autres ont essayé de le défendre en disant qu'à la vérité Agrigente ne fut fondée que plusieurs siècles après le voyage d'Enée, mais qu'il y avait déjà, sur les lieux où devait s'élever la ville grecque, une bourgade de Sicules, et que le poète veut parler de celle-là, quoiqu'il lui donne le nom de l'autre. Ce débat a peu d'importance ; mais nous voilà certains, dans tous les cas, que Virgile a visité ce qui, de son temps, restait des villes grecques le long de la mer africaine. Elles ne devaient pas être tout à fait dans l'état où nous les voyons aujourd'hui. Camarina et Gela n'avaient pas entièrement disparu, et les colonnes des temples de Sélinonte ne jonchaient pas le sol. Cependant, Strabon dit en termes formels « que la côte qui va du cap Pachinum à Lilybée est déserte et qu'on y trouve à peine quelques vestiges des établissemens que les Grecs y avaient fondés. » Il n'y avait donc déjà sur cette plage que des ruines. Nous voudrions savoir quel effet elles produisaient à Virgile et les pensées qui agitaient son âme pendant qu'il parcourait les rues de ces villes abandonnées et qu'il errait dans ces grands espaces vides d'où la vie s'était retirée. Il ne

nous l'a dit nulle part, mais je ne crois pas qu'il soit téméraire de l'imaginer. Il me semble qu'en contemplant ces ruines il devait remonter aux causes qui les avaient produites. Il se remettait devant les yeux l'histoire de ces malheureuses villes déchirées par les factions, passant de la plus extrême liberté à la plus dure servitude, toujours prêtes, dans leurs querelles domestiques, à invoquer l'appui de l'étranger et se détruisant sans pitié les unes les autres. Il se disait sans doute qu'une nation n'est pas uniquement faite pour bâtir d'admirables monumens, pour avoir des musiciens, des sculpteurs, des peintres, des poètes, qu'il faut avant tout qu'elle soit capable de sagesse, de modération, de discipline, qu'elle sache se conduire, conserver la paix intérieure, s'entendre avec les voisins. Puis il faisait un retour vers son propre pays, si pauvre dans les arts et dans les lettres, et je suppose qu'il prenait son parti de cette infériorité quand il le voyait posséder à un si haut degré les qualités politiques dont l'absence a perdu les Grecs, le respect de l'autorité, l'esprit de suite, l'oubli des querelles particulières en face de l'ennemi du dehors, l'union étroite des citoyens vers un dessein commun. Il lui semblait alors, quelle que fût la gloire de la Grèce, que Rome, par d'autres côtés, pouvait soutenir la comparaison : c'était assurément un grand peuple que celui qui, en sachant se gouverner lui-même, était devenu digne de gouverner le monde. C'est le sentiment qu'il exprime, avec un éclat incomparable, dans ces vers du sixième livre que quelques critiques, je ne sais pourquoi, lui ont reprochés : « D'autres sauront mieux animer et assouplir l'airain, tailler dans le marbre des figures savantes ; ils parleront avec plus d'éloquence... Toi, Romain, souviens-toi que c'est ta gloire de commander à l'univers. Forcer tous les peuples à se tenir en paix, épargner les vaincus, humilier les superbes, voilà les arts que tu dois cultiver. »

Excudent alii spirantia mollius æra...
Tu regere imperio populos, Romane, memento !

Je ne puis m'empêcher de croire qu'en visitant les ruines des villes grecques de la Sicile le contraste des deux pays, de leurs qualités contraires, de leurs destinées diverses est apparu à Virgile d'une manière plus saisissante et que c'est ce qui lui a inspiré ces beaux vers.

Nous voici arrivés au terme du premier voyage d'Énée en Sicile. De Lilybée il se dirige « vers le triste rivage de Drepanum (1), » et

(1) *Drepani illætabilis ora.* Est-ce seulement parce qu'il y a perdu son père qu'il l'appelle ainsi? Les commentateurs font remarquer que cette côte est marécageuse et

là, au moment où il croit approcher de la fin de ses peines, il perd son père. La légende plaçait la mort d'Anchise en différens endroits, et l'on montrait son tombeau dans presque tous les pays où les Troyens s'étaient arrêtés. Virgile était donc libre de le faire mourir comme il voulait. Il a tenu à le laisser accompagner son fils le plus longtemps possible; il lui convenait de placer à côté du pieux Énée une sorte d'interprète des dieux qui pût lui expliquer leurs oracles et lui transmettre leur volonté. Mais il ne pouvait pas sans de graves inconvéniens le lui conserver davantage. Nous touchons au moment où une tempête va jeter Énée sur les côtes d'Afrique; il doit y trouver l'hospitalité de Didon et « passer tout un long hiver dans les plaisirs. » Quelle figure aurait faite le vertueux Anchise au milieu de cette aventure amoureuse? Il ne pouvait ni l'empêcher puisque les dieux y consentaient, ni la permettre sans manquer à la gravité de son caractère; il valait mieux qu'il n'y assistât pas. Virgile a donc pris le parti de le faire disparaître à propos.

Après la mort de son père, Énée quitte la Sicile, mais ce n'est pas pour toujours : il doit y revenir quelques mois plus tard, lorsqu'il s'est enfui de Carthage, et y séjourner pendant toute la durée du cinquième livre.

IV.

On a souvent remarqué que le cinquième livre n'est pas uni d'une manière bien étroite au reste du poème. On pourrait le supprimer sans qu'il manquât rien, sinon à l'agrément de l'ouvrage, au moins à la suite et au développement de l'action. Il n'y est guère question que de cérémonies et de spectacles, et cette lutte acharnée d'un homme contre les divinités contraires pour accomplir une mission divine, qui est le sujet de l'*Énéide*, semble s'y reposer un moment. Énée, obéissant aux ordres de Jupiter, vient d'abandonner Didon et il navigue vers l'Italie. Tout d'un coup, le vent fraîchit; le pilote, qui s'épouvante vite, déclare qu'il n'ose pas continuer sa route avec un ciel aussi menaçant. Le prudent Énée se laisse aisément toucher par ces craintes et consent à s'arrêter en chemin. La Sicile est voisine : c'est une terre amie sur laquelle règne un Troyen,

stérile. Pour les anciens, c'était un pays désolé depuis le combat d'Éryx et d'Hercule, et longtemps il a gardé cette apparence. Aujourd'hui, tout est en train de se transformer; dans la partie basse, on a établi des salines qui paraissent très florissantes. La plaine qui les entoure se peuple de maisons neuves. On a même essayé, près du port de Trapani, de planter un jardin dont les arbres résistent courageusement au mistral qui les courbe.

le vieil Aceste, et qui contient la tombe d'Anchise. Il va justement y avoir une année qu'Anchise est mort; et, puisque l'occasion se présente de célébrer cet anniversaire, il convient d'en profiter.

Voilà donc la flotte troyenne revenue au port de Drepanum. Cette partie de la Sicile où Énée s'arrête n'a pas eu tout à fait les mêmes destinées que le reste de l'île. Elle échappa de bonne heure à la domination grecque et fut occupée par les Carthaginois, qui, pendant plus de deux siècles, en furent les maîtres. Il est clair que ce long séjour des Sémites doit avoir exercé quelque influence sur les anciens habitans, quoiqu'il soit aujourd'hui difficile de l'apprécier. Après les premières résistances, les Grecs de ce pays durent finir par s'entendre avec les conquérans; malgré les différences de mœurs et de races, on s'arrangea pour vivre ensemble, comme firent, au moyen âge, les Siciliens et les Arabes. Une tessère conservée au musée de Palerme représente d'un côté deux mains serrées ensemble et contient de l'autre une inscription qui nous apprend « qu'Imilcon Hannibal, fils d'Imilcon, a fait un pacte d'hospitalité avec Lison, fils de Diognète et ses descendans. » Les contrats de ce genre ne devaient pas être rares entre les deux peuples. Il est vraisemblable aussi que les vainqueurs, quoique leur esprit ne fût pas tourné de ce côté, ne résistèrent pas entièrement à la séduction de l'art grec. Quand ils prirent Ségeste, ils enlevèrent une statue de Diane en bronze, qui passait pour un chef-d'œuvre. « Transportée en Afrique, dit Cicéron, la déesse ne fit que changer d'autels et d'adorateurs. Ses honneurs la suivirent dans ce nouveau séjour et son incomparable beauté lui fit retrouver chez un peuple ennemi le culte qu'elle recevait à Ségeste. » Carthage dominait sur toute la partie occidentale de la Sicile; mais, pour ne pas s'affaiblir en disséminant ses forces, elle s'était fortement établie dans trois villes importantes : à Lilybée (Marsala), à Drepanum (Trapani) et à Panormos (Palerme). C'est au-dessus de Drepanum, au centre de la côte occupée par les Carthaginois, que s'élevait l'Eryx (aujourd'hui *monte San-Juliano*), dont ils avaient fait une de leurs principales citadelles. Il faut d'abord le parcourir et le décrire, car toute l'action du cinquième livre de Virgile va se passer autour de cette montagne.

La réputation du mont Eryx était très grande dans l'antiquité. Quoiqu'il ne s'élève pas tout à fait de 8,000 mètres au-dessus de la mer et qu'il y ait en Sicile plus d'un pic, sans compter l'Etna, qui le dépasse de beaucoup, il est d'une si belle forme, si régulièrement découpé et si bien posé, il se montre de tous les côtés avec tant d'avantages, que son nom revient de lui-même à Virgile, quand il veut nous donner l'idée d'une haute montagne : *Quantus Athos, aut quantus Eryx!* L'accès aujourd'hui en est facile ; une

belle route en lacets y mène de Trapani, et l'on atteint le sommet en trois ou quatre heures. Là, on est surpris de trouver une des petites villes assurément les plus curieuses qu'on puisse voir. Enfermé dans de solides murailles, qui remontent aux temps les plus reculés, défendu par des tours et des bastions, San-Juliano contient près de quatre mille habitans qui ont grand'peine à tenir dans un espace fort resserré. La ville a un air antique et sévère et peu de chose y a été fait pour l'agrément. Quand on parcourt ces rues étroites et escarpées, que bordent de petites maisons avec des portes basses et des fenêtres rares, quand on sent l'âpre bise qui souffle pendant les plus belles journées, et qu'on songe que, dans l'hiver, le temps doit y être souvent fort rigoureux, on se demande comment des hommes ont pu être tentés de placer si haut leur demeure. Cependant ce lieu est un des plus anciennement peuplés du monde ; on y a trouvé des restes d'armes en silex, ce qui prouve qu'avant même que l'on connût les métaux, il avait des habitans. Une montagne isolée, facile à défendre, dont les racines plongent dans la mer, et qui est pourvue, à son sommet, de sources d'eau intarissables, offrait un asile sûr à ceux qui voulaient mettre leur fortune et leur vie à l'abri d'un coup de main. Plus tard elle servit de forteresse à tous les conquérans de la Sicile, et les Grecs, les Carthaginois, les Romains, s'en disputèrent avec acharnement la possession. Les habitans y furent plus nombreux que jamais, au milieu des violences du moyen âge, et c'est alors que, pour leur faire place, les maisons furent obligées de se serrer, comme nous le voyons, les unes contre les autres. Aujourd'hui qu'on peut vivre sans danger dans la plaine, la montagne se dépeuple peu à peu, et l'on peut prévoir qu'un jour la petite ville, devenue presque déserte, ne sera plus guère fréquentée que par les curieux qui visitent ce pays à la recherche des souvenirs antiques.

Ce qui les attire surtout ici, c'est la renommée du fameux temple de Vénus qui couronnait autrefois la montagne. Ils ne l'y trouveront plus; le temple a péri tout entier, et il n'est guère possible que d'en reconnaître la place. Un peu au-dessus de San-Juliano s'étend un large plateau auquel on arrive par une petite promenade plantée d'arbres et bordée de fleurs. Ce plateau devait être primitivement plus étroit; on l'avait agrandi au moyen d'énormes substructions qui plongent quelquefois très bas et vont s'appuyer sur les saillies du rocher. Les ouvrages de ce genre étaient fréquens chez les anciens, qui ne reculaient devant aucun travail pour asseoir solidement les bases de leurs édifices. Mais celui-ci avait frappé par ses vastes proportions les anciens eux-mêmes, et, n'en connaissant pas l'auteur, ils l'attribuaient à Dédale, l'artiste légendaire,

absolument comme nous disons quelquefois que ce sont des monumens cyclopéens: ces façons de parler n'apprennent rien, mais elles sont commodes pour déguiser une ignorance. Nous sommes aujourd'hui plus avancés que les anciens, et nous pouvons dire quel peuple a bâti au moins les plus basses assises de ces murs immenses. Un archéologue distingué de Palerme, M. Salinas, a reconnu que les grands blocs de pierre sur lesquels reposent les murailles portent des lettres, et que ce sont des lettres phéniciennes. Nous avons donc la preuve que les premiers travaux pour établir le soubassement du temple et de la ville furent faits par les Carthaginois. Mais nous venons de voir que bien avant leur arrivée en Sicile le mont Eryx était peuplé, et rien n'empêche de croire que, sur l'emplacement où ils bâtirent leur édifice somptueux, il existait déjà un modeste sanctuaire construit par les anciens habitans. C'est ce que confirme de tout point le récit de Virgile. Il nous montre à l'approche d'Énée les gens du pays qui, du haut de la montagne, ont l'œil fixé sur la mer pour observer de loin les hôtes inconnus que les flots vont leur amener. Il les représente grossiers et à demi sauvages, comme ils devaient être, « tenant des javelots à la main et couverts de la peau d'une ourse de Libye. » Quant au vieux sanctuaire, qui avait précédé le temple phénicien, il en attribue la fondation à Énée lui-même. Au moment de partir, « le héros, nous dit-il, élève à Vénus sa mère, sur le sommet de l'Eryx, une demeure sacrée, voisine des astres. »

La divinité d'Eryx avait cet avantage d'être reconnue et honorée par tous les peuples qui naviguaient sur les rivages de la Méditerranée. Sous des noms différens, les matelots phéniciens, grecs, étrusques et romains, rendaient hommage à une déesse de la mer qu'ils invoquaient dans leurs dangers, et à laquelle ils se croyaient redevables de leur salut; qu'on l'appelât Astarté, Aphrodite ou Vénus, c'était au fond la même pour tous : ils lui accordaient les mêmes attributions, ils lui reconnaissaient la même puissance. Dans son sanctuaire d'Eryx, à côté d'inscriptions grecques et latines, on trouvait des *ex-voto* phéniciens où des Carthaginois se mettaient sous la protection d'Astarté « qui donne une longue vie. » Comme tous honoraient également la déesse, il arriva que, malgré leurs rivalités furieuses, son temple ne fut jamais dévasté et qu'il traversa sans dommage ces guerres terribles où l'on se permettait tout. Cette heureuse fortune augmenta le crédit dont il jouissait auprès des dévots. Elle était d'autant plus extraordinaire que le temple d'Eryx passait pour être l'un des plus riches du monde. Thucydide raconte que les habitans de Ségeste y menèrent les envoyés athéniens, quand ils voulurent les tromper sur les ressources

dont ils disposaient, et qu'ils leur firent croire qu'ils étaient les maîtres de tous les trésors qu'on y avait déposés. Parmi les dons qu'on avait faits à la déesse, Elien signale particulièrement des bagues et des anneaux; ce qui nous fait songer à *la Madonna di Trapani* dont l'église se trouve précisément au pied du mont Eryx. C'est une Vierge miraculeuse, en faveur de laquelle beaucoup de femmes du monde se sont dépouillées d'une partie de leurs parures. Elle est surchargée de diadèmes, de colliers, de bracelets, de bijoux, qui étincellent au feu des cierges, et porte même, accroché au bas de sa robe, un lot de montres de tout âge et de toute façon, qui ferait la joie d'un collectionneur. D'après le rapport d'Elien, j'imagine qu'on devait trouver quelque chose de semblable dans le temple de Vénus Érycine. Ainsi pensait-on que la déesse aimait beaucoup une demeure aussi opulente et qu'elle y séjournait volontiers. C'était une de ses résidences favorites; Théocrite lui dit en l'invoquant: « O toi, qui habites Golgos, Idalie ou le haut Eryx. » Les gens du pays prétendaient même qu'elle ne s'en éloignait qu'une fois par an, pour aller faire un tour en Afrique. Son absence se reconnaissait à ce signe qu'on ne voyait plus voler aucune colombe autour de l'Eryx: elle les emmenait toutes dans son voyage. Neuf jours après, elle revenait, et les colombes avec elle. Son départ et son retour étaient l'occasion de brillantes cérémonies.

Le culte de Vénus Érycine avait le caractère sensuel et voluptueux qui était ordinaire aux religions de l'Orient. La déesse était servie par de jeunes et belles esclaves, qu'on appelait en grec des *hiérodules*. Il y en avait mille dans le temple d'Aphrodite à Corinthe, qui faisaient oublier aux capitaines de navire, quand ils s'arrêtaient quelques jours, les ennuis des longues traversées. Il en devait être de même à Eryx; les marins de passage y venaient célébrer Vénus avec ces élans et ces excès que fait naître la joie de vivre chez des gens qui sont toujours en danger de mourir. On a trouvé, sur un des versans de la montagne, un grand dépôt d'amphores brisées, dont les anses portent des inscriptions grecques, latines et carthaginoises : il est vraisemblable que les matelots de tous les pays qui gravissaient l'Eryx apportaient leur vin avec eux, et le buvaient là haut en joyeuse compagnie. Les hiérodules les aidaient à dépenser l'argent qu'ils avaient laborieusement amassé dans leurs pénibles voyages. Aussi quelques-unes de ces femmes arrivaient-elles bientôt à faire fortune. Cicéron parle de l'une d'elles, nommée Agonis, d'abord esclave, puis affranchie de Vénus, qui était devenue très riche et qui possédait notamment des esclaves musiciens qu'on lui enviait et qu'on finit par lui enlever. Ces plaisirs de toute sorte qu'on trouvait sur l'Eryx font aisément comprendre la renommée dont il jouissait parmi les gens de mer dans toute la Méditerranée.

Le temple, situé au sommet de la montagne, s'apercevait de loin comme un phare. J'imagine que le pilote ou le capitaine qui venait de faire un long voyage, plein de fatigues et de périls, sentait son cœur battre de joie quand il voyait, en arrivant d'Italie ou d'Afrique, apparaître à l'horizon ce lieu de délices où il allait un moment oublier ses peines, et que, quand il partait de Drepanum il, devait tenir longtemps les yeux fixés sur la montagne qui lui rappelait de si agréables souvenirs. Du reste, les gens de cette sorte n'étaient pas les seuls qui venaient honorer Vénus Érycine dans son sanctuaire : on y voyait quelquefois des visiteurs plus importans. Diodore nous dit que les magistrats les plus considérables du peuple romain, les consuls, les préteurs, quand leurs fonctions les amenaient de ce côté, montaient au temple d'Eryx. Il ajoute qu'on leur savait gré d'oublier un moment leur gravité et de rendre hommage à la déesse en se prêtant aux plaisanteries et aux jeux des femmes qui la servaient. C'était pour eux une manière aisée de faire leurs dévotions (1).

Aujourd'hui le plateau de l'Eryx est désert ; le temple de Vénus, la demeure des hiérodules, tous ces édifices consacrés au plaisir ont disparu. Le silence s'est fait dans ces lieux où longtemps ont retenti des chants de fête. Ce qui leur reste, c'est l'admirable vue dont on jouit du haut de la montagne, cette série de plaines et de collines riantes qui s'étagent jusqu'au-delà du cap Saint-Vit, cette immense étendue de mer qui se déroule devant nous jusqu'aux côtes de l'Afrique. Mais ne portons pas nos regards si loin ; contentons-nous d'un horizon plus étroit. Nous devons nous borner à tenir nos yeux fixés sur cette petite bande de terre qui s'étend à nos pieds entre la montagne et la mer. C'est elle que Virgile a choisie pour y mettre la scène de son cinquième livre. Des hauteurs où nous sommes, nous allons en suivre sans peine les divers incidens.

On a vu plus haut que ce qui détermine Enée à s'arrêter pour la seconde fois en Sicile, c'est l'occasion qui s'offre à lui de visiter la tombe d'Anchise et de lui rendre de nouveaux honneurs. A peine débarqué, il rassemble ses soldats, et du haut d'un tertre, comme un empereur, il leur tient une de ces harangues solennelles qui plaisaient tant à la gravité romaine :

Dardanidæ magni, genus alto a sanguine divum, etc.

Il leur annonce, dans ce discours, la série des fêtes qu'il prépare

(1) Les femmes d'Éryx passent pour être les plus belles de toute la Sicile : c'est tout ce qui reste à ce pays de la protection de Vénus. Elles avaient déjà cette réputation au moyen âge. Le voyageur arabe Ben-Djobaïr, qui le constate, ajoute : « Que Dieu les fasse captives des musulmans ! »

pour honorer la mémoire de son père, et tout s'exécute comme il l'a dit. On se rend d'abord au tombeau d'Anchise, pour y jeter des fleurs et y faire des libations de lait, de vin et de sang. Ce n'est pas un mort ordinaire que celui qui a été honoré de l'amour de Vénus et qui est le père d'Enée ; c'est un dieu, et il le fait bien savoir à son fils, quand il suscite ce serpent qui sort de sa tombe et vient goûter aux mets qu'on lui a consacrés. Énée ne saisit pas très bien d'abord le sens de cette apparition merveilleuse, et il se demande si c'est le génie familier du lieu qu'il vient de voir, ou une sorte de démon domestique au service de son père dans l'autre vie. Il finit par comprendre, et immole à celui qu'il regarde comme une divinité nouvelle des brebis, des porcs et des taureaux. C'est une ébauche timide et un peu confuse d'apothéose. Quelques années plus tard, quand Auguste mourut et qu'il fut proclamé dieu par le sénat, on régla minutieusement les cérémonies de ses funérailles, et le rituel de l'apothéose impériale fut fixé. « Des soldats avec leurs armes, des cavaliers avec leurs enseignes, courant autour du bûcher funèbre, y jetèrent les récompenses qu'ils avaient reçues pour leur valeur. Des centurions s'approchant ensuite avec des flambeaux y mirent le feu. Pendant qu'il brûlait, un aigle s'en échappa, comme pour emporter avec lui l'âme du prince. » Ces cérémonies, il faut l'avouer, avaient plus grand air que les libations de lait et de vin versées par Énée sur la tombe de son père et le serpent mystérieux qui se glisse hors du mausolée. Mais Virgile n'a pas prévu ce qui se ferait après lui, et il s'est contenté, selon son usage, d'approprier à des circonstances nouvelles les pratiques anciennes de la religion nationale.

Les jeux funèbres qu'Énée a d'avance annoncés à ses soldats ont lieu neuf jours après le sacrifice : c'était l'usage, Servius nous l'apprend. La trompette en donne le signal ; les Troyens et les gens du pays se réunissent avec empressement pour y assister, et le poète emploie plus de cinq cents vers, presque tout le cinquième livre, à les décrire. Pour comprendre qu'il leur ait donné tant de place dans son œuvre, il faut se rappeler celle qu'ils tenaient dans la vie des Romains de son temps. Ils en étaient devenus le principal intérêt, depuis que le souci de leurs affaires leur était indifférent, et l'amphithéâtre ou le cirque occupaient le temps que le forum laissait libre. Il avait fallu, pour leur plaire, multiplier les jeux sans mesure, et, dans le Ier siècle de l'empire, après qu'on eut supprimé ceux qui semblaient inutiles, ils remplissaient encore cent trente-cinq jours de l'année. Virgile avait donc la certitude de charmer ses lecteurs en les entretenant de ce qui était leur plus violente passion. Il y trouvait de plus l'avantage de pouvoir imiter Homère,

qui, lui aussi, s'était plu à décrire longuement les jeux institués par Achille aux funérailles de Patrocle. La plus grande partie du morceau de Virgile est copiée de l'*Iliade;* mais là, comme ailleurs, il sait garder, même dans les traductions les plus exactes, une allure indépendante; il s'assimile ce qu'il reproduit, et, malgré l'empire que son grand prédécesseur exerce sur lui, il conserve la disposition de son génie propre. Il y a d'ailleurs deux de ces tableaux qui lui appartiennent tout à fait. D'abord il a remplacé la course des chars par celle des navires. On voit sans peine ce qui lui a donné l'idée de ce changement : les Troyens, qui naviguent depuis sept ans, ne doivent pas avoir beaucoup de chevaux à leur service, et, dans tous les cas, ils n'ont pas eu l'occasion de s'exercer à les conduire; comme ils ne se sont guère appliqués qu'à la direction de leurs vaisseaux, c'est dans ce genre d'exercice qu'il était naturel de les faire lutter entre eux. Les courses de char étaient un lieu-commun dont la poésie grecque avait abusé; on avait plus rarement dépeint les courses de vaisseaux, et elles pouvaient fournir quelques descriptions nouvelles. L'autre spectacle que Virgile n'a pas emprunté à Homère est celui qu'on appelait le jeu troyen (*ludus Trojanus*), sorte de carrousel où la jeunesse se livrait à des luttes d'adresse et de force et auquel on attribuait une antiquité très vénérable. Par elles-mêmes, ces évolutions des jeunes gens sous les yeux de leurs pères avaient quelque chose de touchant et de gracieux qui devait plaire à Virgile; il savait, de plus, qu'en les décrivant il entrait dans les desseins d'Auguste, qui les remit en honneur, sans doute pour y faire briller ses petits-fils et montrer au peuple, au milieu de pompes antiques, les maîtres futurs de l'empire. Le poète est ici fidèle à son système ordinaire, qui consiste à rapprocher le présent du passé et à redonner la vie à ces vieilles histoires en les animant des passions de son temps.

Je ne veux pas analyser ces récits, qui n'auraient pas pour nous le même intérêt que pour les contemporains de Virgile. Qu'il me suffise de dire qu'ici, comme partout, le poète a décrit exactement les lieux où se passe son drame. Du haut de l'Éryx, on peut remettre à leur place les divers jeux par lesquels Énée honore la mémoire de son père et s'en donner le spectacle. Voici d'abord la course des vaisseaux, par laquelle la fête commence. Le point d'où ils partent n'est pas indiqué; c'est sans doute quelque mouillage dans les environs du port de Drepanum, où ils se sont réfugiés pendant le mauvais temps. Mais, en revanche, on désigne très clairement l'endroit vers lequel ils doivent se diriger. « Au milieu des flots, vis-à-vis de la rive écumante, se dresse un rocher que les vagues furieuses battent et recouvrent quand les tempêtes de l'hi-

ver obscurcissent le ciel. Silencieux pendant le calme, il domine l'onde immobile, et les oiseaux de la mer aiment à s'y reposer au soleil. » Je l'aperçois à quelques kilomètres du rivage, et la description de Virgile m'aide à le reconnaître. On l'appelle aujourd'hui *Isola d'Asinello*. C'est autour de cette petite île, décorée pour la circonstance de branches de chêne, que les vaisseaux doivent tourner. Voilà bien l'écueil où la galère de Sergeste a brisé ses rames et sa proue; je la vois qui essaie péniblement d'avancer, avec les voiles qui lui restent, « semblable à un serpent sur lequel a passé la roue d'un char au milieu du chemin, qui se consume en efforts inutiles et se replie sur lui-même sans pouvoir faire un pas, » tandis que devant elle passe, comme un éclair, le vaisseau de Mnesthée, avec ses rameurs haletans courbés sur l'aviron. Cette première joûte finie, Énée, qui en a suivi les péripéties des environs du port de Drepanum, se rend, en longeant le rivage, « jusqu'à une prairie entourée d'un cercle de collines qu'ombragent des forêts. » Il serait aisé de trouver, le long des rampes de l'Éryx, plus d'un lieu qui répondrait exactement à la description de Virgile. L'Éryx ne tombe pas dans la mer d'une pente unie; il jette à droite et à gauche des contreforts qui s'avancent, enfermant entre eux de petites vallées verdoyantes adossées aux flancs de la montagne. Ces vallées ressemblent assez, selon l'expression du poète, à la partie circulaire d'un théâtre antique, et elles paraissent faites exprès pour des foules qui veulent assister commodément à quelque spectacle. Figurons-nous Énée assis au fond de cette espèce de cirque, sur un siège plus élevé; autour de lui, les Troyens et les Siciliens se placent comme ils peuvent sur le penchant des collines, et de là tous regardent, avec un intérêt passionné, la course à pied, la palestre, le tir de l'arc. Mais, pendant qu'ils sont tout entiers livrés au plaisir que leur causent les évolutions compliquées du jeu troyen, le spectacle est arrêté par un incident imprévu. Un messager accourt pour annoncer que les femmes, qu'on a laissées à Drepanum, désespérées de se remettre en route et cédant aux mauvais conseils de Junon, ont mis le feu aux navires. De l'endroit où Énée se trouve, le port est caché et il n'est pas possible d'apercevoir la flotte qui brûle; mais, par-dessus les hauteurs, on voit la fumée s'élever, comme un nuage, dans les airs. Iule, le premier, puis tous les Troyens à sa suite, se précipitent pour éteindre l'incendie.

Malgré la promptitude des secours et l'aide de Jupiter, on ne peut pas sauver tous les vaisseaux; quelques-uns sont tout à fait détruits, ou beaucoup trop endommagés pour être réparés. Il n'est donc plus possible à Énée d'emmener avec lui tout son monde, il

lui faut faire un choix. Les plus braves, les plus résolus l'accompagneront seuls; quant à ceux « qui n'éprouvent pas le besoin de la gloire, » ils resteront en Sicile. Il y laisse aussi les femmes, qui sont épuisées par sept ans de pénibles aventures; mais, avant de partir, il s'occupe à leur bâtir une ville dont il trace l'enceinte à la manière italienne, avec une charrue, et qu'il place sous l'autorité du bon Aceste. Cette ville est Ségeste, qui fut importante à son heure, et qui, pour vaincre sa rivale Sélinonte, appela les Athéniens et les Carthaginois à son aide. Elle était déjà bien déchue quand les Romains devinrent les maîtres de la Sicile. Elle se ressouvint alors à propos qu'on disait qu'elle avait été fondée par Enée, et se réclama auprès des vainqueurs de son origine troyenne. A l'appui de cette tradition, elle montrait une chapelle antique qu'elle avait élevée à son fondateur, elle rappelait que deux petits ruisseaux, qui coulent au fond de la vallée, avaient reçu le nom du Simoïs et du Scamandre. Les Romains accueillirent bien ses prévenances et la regardèrent comme une ville alliée et parente. On affecta de la traiter honorablement, on l'exempta d'impôts, et Virgile célèbra sa naissance dans son poème. Mais ces honneurs n'arrêtèrent pas sa décadence, elle devint de plus en plus pauvre et déserte sous l'empire; au moyen âge, elle a tout à fait disparu.

Cependant on va toujours visiter l'emplacement qu'elle occupait; car, si la ville n'existe plus, il reste d'elle deux monumens, un temple et un théâtre, qui conservent son souvenir et attirent les curieux. Le temple n'est peut-être pas le plus beau de ceux que possède encore la Sicile, mais il n'y en a pas qui produise un plus grand effet sur les voyageurs. Il est bon, pour en jouir pleinement et l'apprécier à sa valeur, de le voir d'un peu loin: c'est le caractère des monumens grecs qu'ils sont faits pour la place qu'ils occupent et que leur situation est un des élémens de leur beauté. Ici le temple s'élève sur une hauteur; la colline même sur laquelle il est bâti lui sert de piédestal; il fait corps avec elle, il en est le couronnement, et si l'on veut l'en isoler, on le tronque et on le mutile. Son aspect change entièrement suivant le côté d'où on le regarde. Quand on vient de Calatafimi, on l'aperçoit tout d'un coup, à un détour de la route, par une fente de rochers : c'est un coup d'œil merveilleux. Il apparaît de profil, et ses colonnes se dessinent dans le bleu du ciel avec une admirable netteté. Du pied du *Monte Barbaro*, on le voit de face; son fronton s'applique sur une belle montagne qui se dresse par derrière et lui sert de toile de fond. Il paraît alors plus ramassé, plus puissant, plus sévère. Cette qualité est celle qui domine à mesure qu'on approche. Il peut même se faire que l'ensemble, quand on est tout près, semble d'abord lourd

et trapu. Les colonnes, comme dans tous les temples siciliens, y sont très rapprochées les unes des autres, moins élancées, plus massives que dans les édifices de la Grèce propre. Mais songeons que les architectes avaient à résoudre ici un problème difficile : ils bâtissaient avec des matériaux inférieurs sur un sol agité et mouvant. Ils se sont résignés à faire leurs monumens un peu moins légers pour qu'ils fussent plus solides; et ils y ont réussi, puisqu'ils existent encore. C'est du reste un défaut auquel on s'habitue vite; la première surprise passée, on admire sans réserve cette noble architecture dorique, si sobre, si vigoureuse, si claire, si rationnelle, où il n'y a pas un ornement qui ne s'explique, pas un détail qui ne concoure à l'effet de l'ensemble, et qui est une satisfaction pour l'esprit autant qu'un régal pour l'œil (1). Le temple de Ségeste n'a pas été fini; les cannelures des colonnes sont à peine entamées, les frises n'ont jamais reçu de sculptures. Il est vraisemblable qu'on était en train de le bâtir quand Agathocle prit Ségeste d'assaut. On sait qu'il massacra sans pitié dix mille de ses habitans et vendit le reste. Depuis cette exécution terrible, la ville, qui ne fit plus que végéter, ne se trouva jamais assez de ressources pour terminer le temple qu'elle avait commencé sur de si vastes proportions au temps de sa prospérité. On dut l'approprier, tant bien que mal, au culte, et s'en servir pendant des siècles comme il était. C'est ce qui est arrivé depuis lors à beaucoup de cathédrales gothiques que la renaissance ou la réforme ont surprises avant qu'elles fussent achevées.

Quant à la ville elle-même, elle était située sur une montagne voisine, le *Monte-Barbaro*. On y grimpe avec peine à travers des rochers éboulés, et l'on rencontre en montant quelques pans de murs détruits, quelques seuils de porte de l'époque romaine : voilà tout ce que nous avons conservé de Ségeste. Une des choses qui étonnent le plus quand on court le monde à la recherche des souvenirs antiques, c'est de voir des villes importantes comme celle-ci, qui tint tête à Syracuse, périr si complètement qu'on n'en trouve presque plus la trace. Le théâtre, qui était taillé dans le roc, a survécu seul à la ruine commune. On en reconnaît l'orchestre et la scène; les gradins sont à peu près intacts, avec les escaliers qui conduisaient les spectateurs à leur place. Si l'on excepte celui de Taormine, qui est une merveille, je ne crois pas qu'il y en ait un

(1) A propos de ces qualités de l'ordre dorique, on peut lire les premières pages du *Cicerone* de Burckhardt. Cet excellent livre, qui rend tant de services à tous ceux qui veulent faire un voyage sérieux en Italie et y bien juger les chefs-d'œuvre de l'art, est aujourd'hui tout à fait à notre disposition. Il vient d'être traduit en un français très élégant par M. Auguste Gérard. (Paris, 1881; Firmin-Didot.)

autre en Sicile d'où l'on jouisse d'une vue plus large et plus variée. Il est placé au fond d'un cirque de montagnes pittoresques, dont le sommet forme tantôt de grandes lignes majestueuses, tantôt des dentelures bizarres et tourmentées. Devant lui, la plaine s'étend jusqu'à la mer, qu'on distingue à l'horizon, dans un cadre de collines, avec la petite ville de Castellamare, qui sans doute servait autrefois de port à Ségeste. Si l'on regarde à ses pieds, on est frappé de la variété d'aspects que présente le pays à ses diverses hauteurs. On peut y passer en revue d'un coup d'œil toutes les cultures qui en font la richesse : en bas, au bord des ruisseaux, les orangers, les citronniers, dont les fruits jaunes tranchent sur les feuilles d'un vert foncé ; un peu plus haut, à mi-côte, le blé, la vigne, l'olivier, tous ces produits qui ont fait de la Sicile, suivant l'expression de Caton, le grenier de l'Italie ; plus haut encore, le long des pentes abruptes, des palmiers nains, des aloès, une végétation vigoureuse, qui monte jusqu'en haut des collines et que broutent des moutons et des chèvres. Mais, malgré l'admiration que cause ce spectacle, on ne peut s'empêcher d'éprouver une vive surprise. Aussi loin que plongent les regards, on n'aperçoit ni village, ni ferme, ni chaumière, et, à l'exception de quelques pâtres à la mine sauvage, pas une figure d'homme. Les laboureurs n'arrivent ici que lorsqu'il faut semer ou récolter ; l'ouvrage fini, ils retournent chez eux, et ce pays fertile, un moment animé, redevient un désert. La solitude y est alors si profonde qu'on a grand'peine à se figurer que ces lieux, où aucun bruit humain ne frappe l'oreille, étaient autrefois si peuplés, si vivans, et que si l'on ne voyait à ses pieds les gradins d'un théâtre, et, sur le coteau voisin, le temple avec sa *cella* vide et son toit effondré, on n'imaginerait jamais qu'on se trouve sur l'emplacement d'une grande ville.

Après qu'Énée a fondé Ségeste et qu'il y a établi les Troyens qu'il n'emmène pas avec lui, il n'a plus rien à faire en Sicile. Il prend congé d'Aceste, immole aux dieux des brebis et des taureaux, et fait couper les câbles qui retiennent les vaisseaux au rivage. « Lui-même, la tête ceinte d'une couronne d'olivier, debout sur la proue, élevant la coupe qu'il tient à la main, jette dans la mer salée les entrailles des victimes et verse des libations de vin sur les flots. » Le vent souffle du côté de la poupe et le conduit vers l'Italie, où doivent s'achever ses destins.

GASTON BOISSIER.

EMMA

REINE DES ILES HAVAI

En 1789, la goëlette américaine *Pandora*, commandée par John Metcalf, mouillait en rade de Mauï, l'une des îles de l'archipel havaïen, auquel le capitaine Cook avait donné le nom, en 1778, d'*îles Sandwich*, en l'honneur de lord Sandwich, président de l'Amirauté. Situé dans l'Océan-Pacifique du Nord, sous les tropiques, à égale distance du continent américain et du Japon, cet archipel, découvert en 1555 par Juan Gaetano, navigateur espagnol, visité depuis par le capitaine Cook qui y avait trouvé une mort tragique, inspirait aux rares marins qui se hasardaient dans ces parages peu connus une terreur superstitieuse. On le disait secoué par de violens tremblemens de terre, dévasté par des éruptions volcaniques, peuplé de cannibales toujours en guerre, vivant de vol et de pillage. On ajoutait aussi que le pays contenait des richesses fabuleuses, des forêts de bois de santal, d'orangers, de citronniers, des fruits inconnus et merveilleux. Metcalf avait déjà fait un voyage dans ces îles et en avait rapporté un chargement qu'il avait vendu fort cher en Chine. Malgré son succès, on n'avait pas été tenté de l'imiter. Metcalf était peu communicatif. Il avait obtenu aux îles la faveur d'un jeune chef indigène dont il devinait la haute fortune et qui, en échange du fer que Metcalf lui appor-

tait d'Amérique, lui livrait du bois de santal dont il ignorait la valeur.

Ce jeune chef avait conçu le projet audacieux de réunir toutes les îles sous sa domination. Par la ruse, l'intrigue et les armes, il poursuivait son but, divisant ses adversaires, gagnant ceux qu'il ne pouvait vaincre, abattant ceux qu'il ne pouvait rallier, supérieur aux revers, ramenant la fortune par sa ténacité, sauvage de génie, capable de former et de réaliser de hautes conceptions.

Il avait nom Kaméhaméha (le solitaire). Son père était chef de Kona, l'un des districts de la grande île de Havaï, qui donne aujourd'hui son nom au royaume. A la mort de son père, et bien jeune encore, il lui succéda. Abrité des vents alizés par la haute montagne de Mauna-Loa, ce district, l'un des plus riches de l'île, était renommé pour ses pêcheries. Kiwalao, son voisin, chef de Kau, convoitait Kona et crut le moment opportun pour s'en emparer. Sous prétexte de venir assister, suivant la coutume, aux funérailles du père de Kaméhaméha, Kiwalao convoqua ses principaux guerriers et arma une flottille de pirogues de guerre pour se rendre à Kailua, capitale du district de Kona. Une tradition faisait, en effet, de Kailua le lieu consacré à la sépulture des grands chefs de Havaï. Kaméhaméha, soupçonnant ses desseins, l'invita à réduire son escorte et, sur le refus hautain de Kiwalao, déclara qu'il s'opposerait à le laisser entrer dans Kailua. Une lutte, d'autant plus acharnée que les deux chefs étaient parens, et qu'à la mort de l'un d'eux l'autre lui succédait de droit, s'engagea sur la plage. Les forces étaient égales et la bataille, alternativement reprise et suspendue, continua sans avantages marqués de part et d'autre jusqu'au soir du huitième jour, où Kiwalao fut tué dans la mêlée. Ses troupes se débandèrent et Kaméhaméha resta maître du champ de bataille, chef légitime de Kona et de Kau.

Néanmoins il lui fallut conquérir une à une les places fortes de son rival, défendues par ses lieutenans soutenus par les renforts que leur envoyaient les chefs de l'île de Mauï. Maître enfin de Kau, il entraîna ses soldats aguerris à la conquête du reste de l'île de Havaï, prodiguant les terres et le butin, attirant à lui par ses promesses et sa générosité les plus intrépides, s'ouvrant aux plus intelligens de ses projets de réunir sous ses lois des tribus divisées, en lutte perpétuelle entre elles-mêmes, de substituer l'ordre à l'anarchie, la paix à la guerre, et leur montrant, avec le but à atteindre, la récompense promise à leurs efforts.

Vainqueur d'Havaï, il tourna ses armes contre l'île de Mauï, dont le séparait un chenal de quinze lieues. Une prompte traversée, une descente heureuse, plus encore son courage et son sang-froid, lui

assurèrent une victoire éclatante. Le carnage fut considérable. Un cours d'eau, l'Iao, était tellement entravé de cadavres que cette digue humaine détourna son cours. Le champ de bataille en reçut le nom de Kapaniwaï : digue des eaux. C'est aujourd'hui une des plus riches plantations de l'île.

Pendant que Kaméhaméha luttait ainsi dans l'île de Mauï, une insurrection éclatait dans Havaï à la voix des partisans vaincus, mais non soumis de Kiwalao. Kiana, son lieutenant, auquel il avait confié le soin de le remplacer, tenait tête à ses ennemis avec des alternatives de succès et de revers, quand Kaméhaméha faisant force de rames vint le rejoindre et par sa présence assurer la victoire. Des représailles terribles brisèrent les dernières résistances et mirent un terme à toute tentative de révolte. Rassuré de ce côté, il retourna dans Mauï, où ses guerriers essuyaient, lui absent, défaites sur défaites et en étaient réduits à se tenir sur la défensive.

Lors de la visite de Cook, en 1778, Kaméhaméha, bien jeune alors, s'était cependant rendu compte de la supériorité des étrangers sur ses compatriotes. Il devinait l'avantage qu'il y aurait pour lui à s'attacher quelques-uns de ces hommes blancs, habiles dans l'art de manier les outils, de travailler le fer et le bois, de construire des embarcations en état de tenir la mer, alors que ses pirogues de guerre étaient à la merci d'un coup de vent. Au-delà de Mauï, il rêvait la conquête d'Oahu, de Kauaï, de l'archipel entier. Comment l'entreprendre avec des pirogues creusées dans un tronc d'arbre? Comment franchir avec ces frêles esquifs les cent lieues de mer qui le séparaient de Kauaï?

Mouillé en rade de Mauï, Metcalf attendait avec impatience le retour de Kaméhaméha pour obtenir de lui un chargement de bois de santal. En échange il lui apportait des outils, du fer et du cuivre, qui furent acceptés avec empressement. Mais ce que Kaméhaméha convoitait surtout, c'était une des embarcations de la goëlette, que Metcalf lui promettait, mais ne se pressait pas de lui livrer. Une nuit, la veille du départ de Metcalf, Kaméhaméha donna ordre aux siens de s'en emparer par la force. Ils échouèrent, la goëlette ouvrit sur eux un feu meurtrier, et Metcalf, levant l'ancre précipitamment, gagna le large, laissant une centaine de cadavres d'indigènes sur la plage et abandonnant à terre un quartier-maître de son équipage, Isaac Davis, et un matelot anglais, John Young, qui ne purent rallier le bord. Kaméhaméha les sauva de la fureur des Kanaques, les prit sous sa protection, les attacha à sa fortune par les liens de la reconnaissance, les éleva plus tard au rang de chefs et les combla d'honneurs et de bienfaits. Tous deux épousèrent des femmes indi-

gènes, tous deux ont laissé des descendans qui ont occupé aux îles des positions élevées. Emma, reine douairière des îles Havaï, qui vient de mourir à Honolulu, âgée de quarante-neuf ans, était petite-fille en ligne directe du matelot Young, devenu l'ami, le confident du fondateur de la dynastie des Kaméhaméhas.

Ce fut une étrange destinée, celle de ce matelot anglais abandonné sur une plage lointaine de l'Océanie, soustrait à la mort par le caprice prévoyant d'un chef avide d'apprendre de lui les rudimens d'une civilisation dont il sentait la supériorité, instructeur prisonnier d'un sauvage intelligent, grandissant avec lui et par lui, mourant enfin riche et honoré, gouverneur de l'île où le hasard l'avait jeté. Soixante années après sa mort, la petite-fille du matelot recevait à Windsor l'hospitalité de la reine Victoria et les honneurs rendus aux souverains.

I.

Emma naquit à Honolulu le 2 janvier 1836. Elle était fille de George Naea, chef indigène, et de Fanny Young. Elle perdit ses parens de bonne heure et fut adoptée par Thomas-Charles Rooke, riche médecin anglais établi dans l'archipel. En moins de cinquante années, la civilisation avait fait de rapides progrès. Kaméhaméha Ier était mort le 8 mai 1819, après avoir achevé son œuvre et fondé 'unité nationale. Impatient de civilisation, ce conquérant sauvage avait brisé toutes les barrières lentement édifiées par des siècles de barbarie. Maître incontesté de l'archipel, il en avait ouvert l'accès au commerce, à l'industrie, aux idées religieuses de l'Europe, demandant à l'Amérique et à l'Angleterre des matelots, des artisans, des armes, des missionnaires. En 1793, Vancouver reçut de lui l'accueil le plus empressé, et, en échange des approvisionnemens et des présens de toute nature que Kaméhaméha Ier lui prodigua, il lui remit des instrumens de labourage dont il lui enseigna l'usage, des graines, des outils, du fer; et, à sa visite suivante, il lui amena, sur sa demande, un taureau, cinq vaches, des brebis et quelques béliers. Les immenses troupeaux qui paissent aujourd'hui les pâturages de l'archipel proviennent de ce présent de Vancouver.

L'Amérique, de son côté, répondait avec empressement à l'appel de Kaméhaméha Ier et à celui de ses successeurs. Les États-Unis entrevoyaient dans un avenir peu éloigné l'importance maritime de l'archipel comme point de ravitaillement de leur flotte baleinière. Conquérir à leur foi une population païenne, ouvrir à leur com-

merce des débouchés nouveaux, prendre pied dans l'Océan-Pacifique, la perspective était trop tentante pour y résister. Les sociétés religieuses de la Nouvelle-Angleterre se disputaient l'honneur d'évangéliser les îles; les armateurs de New-Bedford et de New-Haven devinaient les avantages que leur offraient les ports de l'archipel havaïen, situés à peu de distance des nouvelles pêcheries et où leurs navires devaient trouver un hivernage facile et des vivres abondans. Les négocians de New-York, dont l'esprit d'entreprise grandissait avec le succès, aspiraient à ouvrir de nouveaux marchés à leurs produits; le gouvernement des États-Unis, enfin, sorti à son avantage de la guerre qu'il venait de soutenir, en 1812, avec l'Angleterre, tenait à honneur de devancer sa rivale et d'étendre au loin son influence politique. Le sentiment religieux, l'instinct commercial, l'ambition patriotique se réunissaient donc pour favoriser une tentative à laquelle les fonds, la sympathie et le dévoûment ne firent pas défaut un instant.

Fidèles à leurs traditions, les missionnaires américains se préoccupaient avant toute chose de l'éducation. L'école était le vestibule du temple. Sur tous les points où ils s'établirent, ils fondèrent des écoles publiques et gratuites. La première, créée à Honolulu, était destinée aux enfans des chefs. Emma y fut admise de droit et élevée avec les héritiers du trône, le prince Lot Kaméhaméha, né en 1831; son frère, Alexandre Liholiho, né en 1834; et leur sœur, la princesse Victoria. Elle y apprit moins l'anglais, qu'elle savait parfaitement, que l'histoire, la géographie, le piano, le dessin, et y reçut l'éducation que l'on donnait alors aux jeunes filles de Boston et de New-York.

Kaméhaméha II n'avait fait que passer sur le trône. Kaméhaméha III lui avait succédé et marchait dans la voie tracée par son ancêtre. Sous lui, les missionnaires étaient maîtres; ils gouvernaient en son nom sans rencontrer de résistance, réformant les mœurs à coups de décrets, faisant sur cette terre nouvelle et sur cette race, avide de civilisation et essentiellement maniable, l'essai longtemps caressé d'un gouvernement théocratique et libéral. Érigeant la Bible en code, à la fois éducateurs, législateurs et administrateurs, forts de la droiture de leurs intentions et de la sincérité de leurs convictions, ils n'admettaient aucun de ces tempéramens que suggère le maniement d'intérêts complexes et qu'impose un état de transition. En trente années, ils amenèrent le peuple havaïen de la barbarie à la civilisation; ils lui enseignèrent l'usage des vêtemens, leur langue, leur foi, leurs idées; ils lui imposèrent la monogamie, l'abstinence des liqueurs fortes; ils lui apprirent ses

droits et ses devoirs, la lecture, l'écriture, le calcul, travaillant sans relâche, semant sans compter les idées nouvelles sur ce sol où la semence germait si vite et si facilement.

Mais plus on forçait les étapes sur cette route d'ordinaire âpre et rude du progrès, plus la marche en avant était rapide, exempte de heurts et de résistance, plus aussi la mortalité croissait. Par un étrange phénomène, elle progressait en raison directe des conquêtes de la civilisation, conquêtes pacifiques en apparence, meurtrières en réalité. Tout ce qui, en Europe, en Amérique, contribue au bien-être de l'homme, au maintien de sa santé physique, à la prolongation de son existence, aboutissait à un résultat diamétralement opposé. L'usage du vêtement, brusquement imposé à une race primitive, sous un ciel tropical, lui inoculait des maladies jusqu'alors inconnues; une vie plus sédentaire, des habitations mieux closes, une alimentation différente, plus conforme aux lois de l'hygiène, ne faisaient qu'activer la dépopulation; cette civilisation nouvelle agissait sur cette race comme un poison mortel et sûr qu'elle absorbait avidement, confiante dans ceux qui la lui offraient et dont la bonne foi égalait l'impuissance.

Déconcertés par des résultats qui dépassaient toutes leurs espérances dans le présent, mais justifiaient les plus vives appréhensions pour l'avenir, les missionnaires américains se virent en outre en butte aux attaques et aux réclamations de ceux de leurs compatriotes que le négoce et l'espoir du gain attiraient seuls dans l'archipel. Ces lois restrictives, cette discipline austère les gênaient dans leurs affaires non moins que dans leurs plaisirs. Ils voulaient écouler leurs produits, vendre à haut prix leur gin et leur whiskey, acquérir des terres, cultiver la canne à sucre, fabriquer du rhum; or, les lois faites par les missionnaires interdisaient la vente des spiritueux, la fabrication des liqueurs fortes, le transfert des propriétés aux étrangers non naturalisés. Les capitaines et matelots baleiniers qui, après six mois de pêche dans les rudes parages de la mer d'Ochotsk et du détroit de Behring, venaient passer quelques semaines sous le chaud soleil des tropiques, dans ces îles qu'ils avaient entendu vanter comme une nouvelle Cythère, s'irritaient d'y trouver les cabarets fermés, les femmes cloîtrées chez elles par l'ordre des missionnaires, l'ivresse et la débauche punies comme des crimes.

Ces prescriptions excessives avaient leur raison d'être. La population indigène, livrée depuis des siècles à une licence sans frein, luttait avec peine contre les entraînemens de sa nature passionnée pour le plaisir et la volupté. Chez elle, comme chez la plupart des races primitives, l'idée de pudeur n'existait pas plus dans l'ordre

moral que le mot dans la langue. On avait fabriqué le mot, mais l'idée était lente à pénétrer ces cerveaux, qui n'en comprenaient pas l'utilité et n'en appréciaient pas les avantages. Ils se soumettaient pourtant, en apparence, sans conviction aucune, toujours prêts à revenir à leurs anciens erremens, et trouvant dure, parce qu'elle leur était inintelligible, la loi nouvelle que leur prêchaient les missionnaires.

L'histoire des règnes de Kaméhaméha II et de Kaméhaméha III fut celle des luttes soutenues par les missionnaires pour conserver le pouvoir et suscitées par leurs adversaires pour le leur enlever. Les indigènes n'y prirent pas part. Bien qu'investis de droits politiques, entre autres celui de voter les lois par l'intermédiaire d'un parlement où ils siégeaient en grande majorité, l'habitude de l'obéissance passive sous un maître absolu paralysait toute velléité de résistance. Puis ils reconnaissaient la supériorité intellectuelle et morale de ces nouveaux instituteurs, qui leur en imposaient, autant par la confiance que leur témoignaient le roi et les chefs, que par une vie irréprochable, conforme aux maximes qui faisaient le fond de leur enseignement.

Législateurs médiocres, les missionnaires américains furent, en revanche, des initiateurs éminens. Ils introduisirent aux îles les méthodes d'enseignement adoptées aux États-Unis, où l'instruction primaire est si largement répandue. Intelligente et docile, la race indigène fit, sous leur direction, des progrès rapides, et si, à l'heure actuelle, on trouverait difficilement dans l'archipel havaïen un ou une indigène de vingt ans ne sachant pas lire, écrire et compter, c'est à eux qu'est dû ce résultat remarquable. A côté des écoles primaires, ils créèrent des écoles normales où se formèrent des instituteurs kanaques. L'éducation des enfans des chefs fut l'objet de leurs soins particuliers. A ces héritiers des traditions féodales ils enseignèrent les principes politiques, les doctrines égalitaires des États-Unis et aboutirent à ce résultat de convertir ces représentans des idées rétrogrades en partisans des théories avancées et en chefs d'un mouvement qui, en peu d'années, effaça toute trace de féodalité et substitua au pouvoir absolu les formules du gouvernement parlementaire.

Cette organisation nouvelle date de 1840. A sa tête, comme ministre de l'intérieur et président du conseil, figurait John Young, oncle d'Emma, l'un des partisans les plus dévoués du parti missionnaire. Ce parti reconnaissait pour chef le docteur Judd, homme sincère et convaincu, autoritaire par tempérament, d'idées étroites, mais de volonté tenace, puisant dans la foi que sa cause lui inspirait le sentiment de son infaillibilité, administrateur intègre, mauvais diplomate, comptant trop sur la Providence pour réparer les

bévues auxquelles l'entraînait son zèle à la servir. Pendant quelques années, conseiller occulte et tout-puissant du roi, le docteur Judd consentit, en 1840, à prendre en mains le pouvoir avec le titre de ministre des finances et à appeler auprès de lui pour le seconder, en qualité de ministre des affaires étrangères, M. R.-C. Wyllie.

Né en Écosse, M. R.-C. Wyllie avait beaucoup voyagé; possesseur d'une fortune considérable, acquise au Mexique et aux Indes, les hasards d'une vie aventureuse l'avaient amené aux îles, où le retenaient les charmes d'un climat merveilleux et l'étude d'une civilisation naissante. Curieux d'observer et d'apprendre, il avait réuni et publié, sous forme de notes, le résultat de ses excursions dans les îles et les travaux statistiques auxquels il s'était livré sur la population, la production agricole, les recettes et les dépenses de l'administration. Ce travail, qui se terminait par des appréciations dont le temps a démontré la justesse, avait attiré l'attention sur lui et le désignait pour être l'un des ministres du régime nouveau que l'on inaugurait. Pas plus que le docteur Judd, M. R.-C. Wyllie ne consultait son intérêt en entrant aux affaires. L'ambition d'être utile le décida seule à accepter.

Chaque année voyait grossir le nombre des étrangers, des Américains surtout, que le développement du commerce, l'affluence des navires baleiniers, les fortunes rapides réalisées par les premiers colons attiraient dans l'archipel. Américains, Anglais, Allemands fondaient des comptoirs, créaient des plantations. Bien accueillis du roi, des chefs et de la population, leurs prétentions croissaient avec leurs forces. Les Américains, bien que jalousant l'influence prépondérante des missionnaires de Boston, en tiraient orgueil; la conquête religieuse de l'archipel ne suffisait plus à leur ambition nationale; ils y voyaient le prélude d'une annexion qu'autorisait à leurs yeux la décroissance rapide de la race indigène.

Sur la demande de Kaméhaméha III, la France et l'Angleterre s'étaient engagées, en 1843, à reconnaître et à respecter l'indépendance havaïenne. Invité à suivre l'exemple de ces deux puissances et à se joindre à elle, le gouvernement des Etats-Unis avait refusé, alléguant sa politique traditionnelle de ne se lier par aucun acte diplomatique de nature à l'obliger, à un moment donné, à une action collective. Il protestait toutefois de sa volonté bien arrêtée de respecter, en toute circonstance, l'autonomie d'un royaume à l'indépendance duquel il avait toujours pris le plus vif intérêt. Le cabinet de Washington était sincère dans ses déclarations. Il n'entrait pas dans ses intentions d'annexer à son immense territoire un archipel situé à sept cents lieues de ses côtes. L'influence considérable qu'il y exerçait par ses missionnaires, par son commerce, ses baleiniers

et ses nationaux lui suffisait. Mais ce point de vue n'était point celui où se plaçaient les missionnaires et les colons américains. Pour les premiers, l'annexion était la consécration politique de leur œuvre religieuse. Pour eux, comme pour les colons, elle assurait, en outre, en l'augmentant, leur fortune personnelle. L'annexion, c'était la hausse considérable du prix des terrains dont ils étaient propriétaires, c'était une grande impulsion donnée à l'exploitation du sol, au commerce, aux armemens pour la pêche de la baleine; aucun de ces avantages n'échappait à l'œil clairvoyant et pratique de l'Américain du Nord.

Divisés sur presque toutes les questions, les missionnaires et les colons américains se recontraient sur ce terrain commun. Par des moyens différens ils tendaient au même but. Les missionnaires, par leurs rapports et leurs publications, s'attachaient à gagner à leurs vues l'opinion publique si puissante aux États-Unis et à vaincre par elle la résistance du cabinet de Washington et du congrès lui-même. Les colons s'efforçaient de persuader le roi et les chefs, de les amener à prendre l'initiative d'une demande d'annexion, leur faisant entrevoir des indemnités considérables, le maintien de la plupart de leurs privilèges, une existence large et facile sous la protection des Etats-Unis, et, en cas de refus, une annexion inévitable dans un délai peu éloigné, sans aucun des avantages qu'ils pouvaient encore stipuler.

A la population indigène hésitante, répugnant par instinct à l'aliénation de ses droits, on parlait de l'occupation de Tahiti et des îles Marquises par la France ; on affectait de craindre qu'après avoir pris pied dans l'Océan-Pacifique du sud, elle ne convoitât l'archipel havaïen. On exagérait à dessein quelques difficultés locales entre le représentant de la France et le gouvernement au sujet des missionnaires catholiques; on attribuait enfin à l'Angleterre des visées de même nature et on s'efforçait de persuader aux indigènes que la perte de leur indépendance n'était qu'une question de temps, et qu'ils avaient tout à gagner à devenir citoyens libres de la grande république.

La découverte de l'or en Californie en 1848 donnait un point d'appui inattendu à la propagande annexioniste. Un nouvel état se créait et se peuplait en peu d'années; une ville riche et puissante surgissait sur la côte du Pacifique, attirant à elle des flottes entières, devenant le centre d'un commerce considérable, offrant à l'archipel un débouché qui dépassait de beaucoup sa puissance de production. Au début, tout manquait, sauf l'or, à San-Francisco, et l'or de San-Francisco affluait à Honolulu, où les navires se succédaient sans interruption, achetant à haut prix fruits, légumes, bé-

tail, sucre, café, enrichissant les Kanaques, qui d'ailleurs partaient en foule pour ces merveilleux placers où la fortune, semblait-il, était aux premiers arrivés. Quelle preuve plus palpable, plus tangible de la puissance et de la richesse des États-Unis que cet afflux soudain de l'or, que ces nombreux navires se disputant les produits du sol, que cette hausse énorme et soudaine du prix de la main-d'œuvre, décuplant le salaire des matelots, des ouvriers du port et de toute cette population indolente, vivant de peu et brusquement envahie par la fièvre du gain !

Antour du roi les intrigues, les sollicitations redoublaient. Elles assombrirent les dernières années de son règne. Sous la pression des principaux chefs du parti missionnaire et des résidens américains, il consentit enfin à examiner le traité de cession qu'on lui soumettait; il hésitait à le signer quand il mourut subitement le 15 décembre 1854. Il est constant que les excès dans lesquels on l'entraînait, pour lui arracher une signature qu'il ajournait, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, hâtèrent sa fin. Les honteux moyens auxquels on eut recours et auxquels les missionnaires restèrent étrangers, se tournèrent ainsi contre leurs auteurs. Kaméhaméha III, vieux avant l'âge, usé par les excès d'une jeunesse dissolue et les luttes d'un règne de vingt-neuf années, n'avait que quarante et un ans lorsqu'il mourut. Il ne laissait pas d'héritiers directs, mais il avait adopté pour fils et successeur son neveu, le prince Alexandre Liholiho, fils cadet de Kekuanaoa et de Kinau, fille de Kaméhaméha Ier.

Né le 9 février 1834, le nouveau souverain n'avait que vingt ans quand la mort de son oncle l'appela au trône. Comme presque tous les nobles havaïens, il était de haute stature, mais l'obésité, autre signe caractéristique des chefs, ne déformait pas sa taille mince et élancée. Ses traits étaient réguliers, le front haut, le sourire charmant. Ses yeux vifs et intelligens éclairaient une physionomie très sympathique. Ses manières étaient celles d'un gentilhomme anglais de haute race ; il en affectait volontiers la tournure et la tenue. Son intelligence était plus prompte qu'étendue, plus en superficie qu'en profondeur. L'imagination dominait chez lui ; il concevait rapidement, mais se rebutait facilement, et la mobilité de son esprit nuisait à la fixité de ses plans. Son frère, le prince Lot, son aîné de deux ans, et depuis roi sous le nom de Kaméhaméha V, offrait avec lui un contraste frappant. Plus sérieux, plus réfléchi, le prince Lot avait toutes les qualités qui manquaient à Kaméhaméha IV, moins ce don de séduction qui, chez ce dernier, suppléait à ses lacunes. La plus sincère amitié unissait les deux frères, et bien qu'il fût l'aîné, le prince Lot avait vu, sans le moindre sen-

timent de jalousie, son frère cadet appelé, par la préférence de leur oncle, à hériter du trône.

En 1848-1849, les deux princes âgés de quinze ans et de dix-sept ans, avaient fait un voyage en Europe. Ils avaient successivement visité les Etats-Unis, l'Angleterre et la France. Ce voyage laissa dans leur esprit des impressions très vives et très différentes de celles qu'en attendait le docteur Judd, chargé de les accompagner. Aux Etats-Unis, ils furent blessés par les préjugés de couleur et le peu de distinction que l'on y semblait faire entre la race cuivrée et la race noire. En Angleterre, ils reçurent au contraire un excellent accueil ; la cour et l'aristocratie leur firent fête. En France, les préoccupations politiques dominaient tout ; aussi revinrent-ils très imbus des idées anglaises et grands admirateurs d'un système politique dont la stabilité ressortait encore à leurs yeux par le contraste de la France révolutionnaire et des États-Unis républicains.

Élevée auprès des deux jeunes princes et de leur sœur, la princesse Victoria, Emma avait pris part à leurs études et à leurs jeux. Née en 1836, elle était de deux ans plus jeune que le roi. De taille moyenne et bien prise, elle avait le front haut, les traits réguliers, les yeux beaux, beaucoup de grâce et de charme dans les manières. Sa physionomie respirait la douceur et la bonté. Bonne musicienne, éprise des choses de l'intelligence, elle était très au courant de la littérature anglaise. De goûts sérieux et d'esprit réfléchi, elle aimait s'occuper d'œuvres de charité et de questions religieuses. Ses qualités, autant que son rang, la désignaient au choix du nouveau souverain, épris d'elle depuis son enfance.

II.

Leur mariage fut célébré le 19 juin 1856. La popularité du roi, l'estime et l'affection dont la jeune reine était l'objet, donnèrent aux fêtes officielles le caractère de réjouissances nationales. On espérait que Kaméhaméha IV, uni à la femme de son choix, à la compagne de son enfance, renoncerait aux amours faciles et à des excès de nature à compromettre sa santé. On augurait favorablement de l'influence qu'Emma devait exercer sur cette nature brillante, mais faible, si facilement dominée par son entourage immédiat. Aussi, dès le début, la reine s'occupa-t-elle d'introduire dans le palais des habitudes d'ordre et d'étiquette, de réformer et de monter leur maison, d'ouvrir ses salons, d'attirer autour du roi et d'elle une société agréable et de l'y retenir par le charme de son accueil. Très épris

de sa jeune femme, Kaméhaméha IV se prêta de bonne grâce à ses projets. Préoccupée de l'avenir de la race havaïenne, de la décroissance constante de la population, elle prit l'initiative de la fondation d'un hôpital national et réunit par ses efforts et ses contributions personnels un capital assez considérable pour créer et assurer le maintien d'un vaste établissement construit et outillé d'après les données les plus récentes de la science, dirigé par des médecins bien rétribués et auquel la population reconnaissante donna le nom d'hôpital de la Reine.

Très imbue des idées anglaises sur le rôle et les devoirs de la femme, Emma était sévère pour elle-même et pour les autres. Ce n'était pas chose facile de réformer dans l'entourage du roi les mœurs dissolues, tradition d'un passé encore bien récent, et de convertir en une cour correcte l'assemblage assez hétérogène de jeunes chefs et de jeunes étrangers que la conformité des goûts et des amusemens groupait autour d'un roi jeune lui-même et amoureux de plaisirs. Si rapides qu'eussent été les progrès faits par la race indigène, si favorablement accueillis qu'eussent été les enseignemens des missionnaires, ils n'avaient pu changer en quelques années le fond même de la nature d'une population sensuelle. C'était déjà beaucoup pour les missionnaires d'avoir obtenu, comme ils l'avaient fait, une décence apparente, d'avoir contraint le vice à se dissimuler, d'avoir gagné à leur foi et converti à leur morale une grande partie des indigènes.

Kaméhaméha IV était un de leurs adeptes les plus sincères. Les dogmes du christianisme avaient séduit et charmé son imagination. Sa nature délicate et fine répugnait aux traditions grossières de la théogonie kanaque, mais il n'avait pu secouer entièrement le joug des vices héréditaires. En dépit de lui-même, il se laissait ressaisir à certains jours par les passions violentes et brutales de sa race et de son sang. Il se plongeait alors dans l'orgie, noyant sa raison dans l'eau-de-vie, s'abandonnant aux instincts sensuels qui sommeillaient en lui. Terrible dans sa colère et ses emportemens, il rougissait, la crise passée, des excès auxquels il s'était laissé entraîner et dont sa santé délicate subissait longtemps le contre-coup. Ces crises étaient rares; laissé à lui-même, il les eût peut-être évitées, mais il avait dans son intimité, comme amis et aides-de-camp des jeunes hommes de son âge, Américains et Anglais, adonnés, eux aussi, au vice de la race anglo-saxonne, qui l'entraînaient par leur exemple et faisaient naître l'occasion pour satisfaire leurs passions et réveiller les siennes. L'influence de la reine le retenait sur cette pente dangereuse; il l'aimait sincèrement; mais imbue des traditions du respect et de la soumission que les femmes devaient

à leurs maris et surtout aux chefs, Emma se bornait à de timides remontrances et n'osait demander au roi d'éloigner de lui des compagnons dangereux. Une circonstance pourtant lui permit d'intervenir et elle le fit avec énergie.

En janvier 1857, le roi réunissait à dîner son frère, le prince Lot, sa sœur, la princesse Victoria, ses aides-de-camp et ses secrétaires. Aucun excès n'avait été commis pendant le repas auquel la reine présidait. Suivant la coutume anglaise, les dames se retirèrent après le dessert; les invités se mirent à fumer et à boire. Le roi et le prince Lot les quittèrent pour rejoindre la reine, et les libations continuèrent jusqu'à une heure assez avancée de la soirée. Au nombre des convives du roi se trouvait M. M..., son aide-de-camp. Excité par le vin et les liqueurs, il avait quitté la salle du banquet sans que ses compagnons eussent remarqué son absence, lorsque des cris dans le parc qui entourait le palais vinrent donner l'alarme. Au détour d'une allée, ils rencontrèrent le prince Lot, le roi et M. M... Le roi, très ému et très irrité, donna ordre à l'officier de service d'arrêter et de détenir au palais M. M..., l'accusant d'avoir insulté la princesse Victoria. Le lendemain, la jeune femme de M. M... vint supplier le roi de pardonner à son mari, coupable, disait-il, d'avoir, trompé par l'obscurité et en état d'ébriété, abordé la princesse qu'il prenait pour une des femmes de la reine. Le roi était disposé à se montrer indulgent, mais Emma, blessée dans sa dignité et résolue à obtenir du roi qu'il fît un exemple, insista si vivement que M. M... ne recouvra la liberté qu'à la condition de quitter le royaume et de s'engager à n'y plus rentrer. Peu s'en fallut que cet incident n'amenât des complications graves. M. M... se refusait à partir ; excipant de sa qualité d'étranger, il en appelait au représentant de l'Angleterre. Le roi fit acte d'autorité. M. M... fut transporté de nuit à bord d'un paquebot en partance pour San-Francisco, et le gouvernement anglais s'abstint d'intervenir, estimant qu'en acceptant, sans lui en avoir référé, les fonctions d'aide-de-camp du roi, il avait aliéné sa qualité de sujet anglais.

Toujours mobile dans ses impressions, Kaméhaméha IV, renonçant, pour un temps au moins, aux plaisirs de la table et d'une vie oisive, se consacra avec ardeur aux soins du gouvernement et aux œuvres charitables dont la reine Emma avait pris l'initiative. Généreux par nature, bon et compatissant, il apportait dans ses aspirations philanthropiques l'ardeur et l'enthousiasme qu'il mettait en tout, ainsi qu'un fond d'exaltation religieuse qui se réveillait en lui à la suite des écarts dans lesquels l'entraînait trop facilement son tempérament. La reine encourageait en lui ses dispositions nouvelles; l'annonce de sa grossesse augmentait encore

son influence. Le 20 mai 1858, elle accouchait d'un enfant mâle qui recevait le titre de prince de Havaï. La joie des souverains fut partagée par le pays tout entier, qui vit dans la naissance d'un héritier la consolidation d'une dynastie reconnue par les puissances étrangères et chère aux indigènes. De grandes réjouissances publiques fêtèrent cet heureux événement, et la jeune reine reçut de tous côtés les preuves les plus évidentes de la sympathie qu'elle inspirait.

Le seul danger qui pouvait menacer l'indépendance havaïenne venait des tendances annexionnistes de la colonie américaine, riche, nombreuse et puissante. Le contrepoids naturel se trouvait dans les sympathies de la France et de l'Angleterre. Celles de l'Angleterre n'étaient pas douteuses, mais avec la France les rapports étaient tendus. L'hostilité des missionnaires américains contre les missionnaires catholiques, les lois restrictives sur l'importation des vins et des spiritueux avaient provoqué, de la part de la France, des remontrances dont il n'avait pas été tenu compte, et la proposition de négocier un traité, proposition à laquelle le gouvernement havaïen n'avait répondu jusqu'ici que par des fins de non-recevoir. Cette situation préoccupait Kaméhaméha IV; il se décida à y mettre un terme et à ouvrir avec le représentant de la France qui, depuis trois ans, attendait vainement une réponse, des conférences pour régler par un traité les questions pendantes. Il désigna comme plénipotentiaires M. Wyllie, son ministre des affaires étrangères et son frère, le prince Lot, qu'il venait d'appeler au ministère de l'intérieur. C'est de cette époque que datent mes premiers rapports avec ce prince qui devait, plus tard, être roi sous le nom de Kaméhaméha V, et dont je devins le ministre et l'ami. Rien alors ne faisait prévoir ces changemens. Kaméhaméha IV était jeune et plein de vie, la reine venait de donner un héritier au trône et, pour le moment, simple chancelier du consulat, je devais seconder mon chef dans ses négociations comme secrétaire des conférences.

J'aimais le pays où je me trouvais; je ne désirais pas changer de résidence, j'étudiais beaucoup et je m'appliquais surtout à me rendre un compte exact des forces productrices du sol, des conditions du commerce, de la législation qui le régissait et de l'avenir qui lui était réservé. Entouré de gens qui prédisaient, dans un avenir peu éloigné, l'absorption de la race indigène par les États-Unis, je cherchais à démêler si tel était vraiment le cours fatal et nécessaire des choses. Je m'intéressais à ce peuple dont les qualités comme les défauts sont tout en dehors, dont l'hospitalité, vis-à-vis des étrangers, méritait un autre retour. Partisan sincère de son indépendance, j'avais peu à peu épousé cette idée avec passion. Je

me révoltais contre ce fatalisme politique et religieux qui condamnait un peuple à périr pour ajouter une étoile de plus au drapeau de l'Union. Une race autochtone, au sein d'un archipel distant de plus de sept cents lieues de mer du continent américain et de l'Asie, offrant à tous un sol hospitalier et une sécurité absolue, sollicitant timidement son admission dans les rangs des nations civilisées, me paraissait avoir des droits incontestables à vivre de sa vie propre et à conserver sa place au soleil. Mes convictions n'étaient un secret pour personne; on me considérait comme un adversaire déclaré de l'annexion, mais mon opinion n'avait alors que peu de poids; plus théorique que pratique, elle ne s'appuyait pas encore sur les données de l'expérience, sur des argumens solides. Je demandais les unes au temps, les autres au travail et j'accumulais patiemment des provisions de faits et d'observations, arsenal dans lequel je devais un jour puiser pour édifier et défendre tout un système politique.

Ouvertes le 12 août 1856, les conférences se terminèrent par la signature, le 29 octobre 1857, du nouveau traité. La discussion fut vive et, sur certains points, notamment celui relatif à la réduction des droits de douane sur les spiritueux, la résistance des plénipotentiaires havaïens était pleinement justifiée. Ils représentaient que la réduction de ces droits ne profiterait en rien à la France, qui n'entretenait aucun commerce direct avec l'archipel; ils prouvaient, en outre, ce qu'il était impossible de contester, que la consommation des spiritueux était un fléau pour la race indigène et que la France, qui l'interdissait à Tahiti aux indigènes, ne pouvait logiquement l'imposer aux îles Havaï. Mais de Paris les ordres étaient péremptoires, et le gouvernement havaïen, forcé d'accepter le traité tel quel ou de courir les risques d'une rupture, céda. Le traité fut signé à la grande satisfaction des négocians allemands, anglais et américains, qui profitèrent seuls de la réduction des droits sur les spiritueux en important du gin et du whiskey. Pas un baril d'eau-de-vie français ne bénéficia de ce dégrèvement, dont la France assuma bénévolement la responsabilité.

Plus habile, l'Angleterre recueillait les avantages de nos exigences et s'appliquait, en toute occasion, à ménager les légitimes susceptibilités d'un peuple vis-à-vis duquel elle se posait en protectrice et amie. Ses navigateurs, Cook et Vancouver, avaient laissé dans l'archipel d'impérissables souvenirs. Un Anglais, M. Wyllie, possédait la confiance du roi et dirigeait la politique extérieure; Kaméhaméha IV et son frère n'avaient pas oublié l'accueil sympathique qu'ils avaient reçu en Angleterre; enfin, la reine Emma, Anglaise d'origine, était, en ce moment même de la part de la reine

11.655

Victoria, l'objet d'une offre délicate qui flattait à la fois son amour-propre de femme et de mère, celle d'être marraine du jeune prince de Havaï, dont le prince de Galles acceptait d'être parrain.

Tout entier à la joie que lui causait la naissance de son fils, Kaméhaméha IV semblait avoir entièrement renoncé aux liqueurs fortes. Sa santé s'était rétablie, mais toujours impuissant à résister à la tentation quand la vigilance de la reine ne réussissait pas à l'écarter, il devait une fois encore se laisser entraîner à des excès plus graves, destinés à avoir une profonde influence sur le reste de sa vie.

Le 3 août 1859, le roi, accompagné de la reine, de son secrétaire particulier, M. Neilson, et de ses aides-de-camp, quittait Honolulu pour aller passer deux mois dans l'île de Mauï, où il possédait des terres considérables. Les habitudes d'intempérance de M. Neilson n'étaient un secret pour personne, et la reine Emma avait plusieurs fois sollicité le roi de l'écarter de sa personne. Le roi s'y était refusé : son intimité avec Neilson datait de plusieurs années, il avait pour lui une amitié que justifiaient, d'ailleurs, les qualités d'esprit et de cœur de ce compagnon de sa jeunesse. Ainsi que le roi, Neilson semblait avoir, depuis quelque temps, réformé ses habitudes, mais dans l'oisiveté de la vie de la campagne il se laissa entraîner par son vice avec d'autant plus de violence qu'il s'était abstenu plus longtemps. Dans le pavillon détaché qu'il occupait à quelque distance de la demeure du roi, on jouait et on buvait chaque soir. Kaméhaméha IV ne sut pas résister à la tentation de l'exemple; pendant plusieurs jours, il se plongea dans l'orgie, noyant sa raison dans l'eau-de-vie, sourd à toutes les sollicitations de la reine jusqu'au jour où, dans un paroxysme de rage, de colère et de folie, il s'arma d'un revolver et tira sur son compagnon de débauche en lui disant : « Que Dieu vous damne, Neilson! » Le malheureux tomba, frappé à mort. Subitement revenu à lui-même à la vue du sang qui coulait et de sa victime qui râlait, Kaméhaméha IV s'abandonna à un accès de désespoir tel que les assistans réussirent à grand'peine à l'empêcher de tourner contre lui-même l'arme dont il venait de se servir.

Extrême dans ses résolutions, aussi passionné dans ses remords que dans ses emportemens, le roi n'avait qu'une idée : rentrer dans sa capitale, faire l'aveu public de son crime, se condamner, abdiquer en faveur de son fils, remettre la régence aux mains de la reine et de son frère, et chercher l'expiation dans la solitude. La reine avait peine à modérer ses transports. Agenouillé au pied du lit de sa victime, il sollicitait son pardon. Immédiatement prévenu, le prince Lot accourait auprès de lui. Son influence et son affection,

les soins de la reine ramenèrent enfin un peu de calme dans l'esprit du roi. Ils le décidèrent à surseoir à ses résolutions extrêmes et à se laisser guider par leurs avis. Prenant les devans, le prince revint à Honolulu, où la nouvelle du meurtre commis était l'objet de tous les commentaires. Il réunit le conseil privé, exposa les faits, les remords du roi, son désir d'abdiquer, sa résolution bien arrêtée de s'y opposer et de refuser la régence. Il invita le conseil à joindre ses efforts aux siens pour ramener le roi à une appréciation plus saine de la situation. Son dévoûment, son affection pour son frère, la sympathie que Kaméhaméha IV inspirait à tous, provoquèrent des manifestations publiques, des adresses dans lesquelles on invitait le roi à ne pas se démettre de ses fonctions. A Lahaina, la reine s'efforçait de relever son courage et secondait de son mieux le prince Lot. Elle montrait à Kaméhaméha IV l'expiation dans l'accomplissement de ses devoirs de père et de souverain, dans le bien qu'il pouvait encore accomplir, elle faisait appel à ses sentimens religieux. Les adresses qu'il reçut l'émurent, et il revint à Honolulu, où son frère l'attendait, profondément repentant, résolu à racheter les écarts de sa vie passée et à justifier la confiance et l'affection de ses sujets.

Dès son retour, il s'en expliqua nettement devant le conseil privé, fit, sans rien atténuer, l'aveu de ses excès et de son crime, proclama son fils héritier du trône en cas de décès, désigna la reine comme régente, et confirma son frère son successeur au cas où le prince de Havaï viendrait à mourir sans héritiers. Puis, reprenant une idée de son ancêtre Kaméhaméha Ier, il écrivit en Angleterre pour solliciter l'établissement, dans ses états, d'une branche de l'église réformée, l'envoi d'un évêque et d'un clergé anglican. Sa nature imaginative s'accommodait mal des formes ascétiques du culte méthodiste, mais, élevé dans la religion protestante, il répugnait à l'adoption du catholicisme. La liturgie et les cérémonies du High Church, fort en faveur en Angleterre, le séduisaient. De son côté, la reine, anglicane elle-même, désirait vivement l'établissement d'une église avec laquelle elle fût en parfaite communion d'idées. Tous deux enfin se proposaient de confier à l'évêque dont ils demandaient l'envoi l'éducation du jeune prince. Kaméhaméha IV appuyait sa demande de l'offre d'un terrain pour l'érection d'une église et d'une souscription annuelle assez considérable pour défrayer en grande partie les dépenses du nouveau clergé. Cette demande, bien accueillie en Angleterre, fut prise en sérieuse considération. Kaméhaméha IV s'occupa lui-même de tout préparer pour l'installation de cette mission, et se plongea dans l'étude et l'examen des questions théologiques avec l'ardeur qu'il mettait

à tout ce qu'il entreprenait. Le temps n'avait ni affaibli ses résolutions, ni diminué l'amertume de ses regrets. Agité de sombres pressentimens, il croyait sa fin prochaine; il redoutait de n'avoir pas le temps d'expier sa faute et cherchait dans ses études religieuses une consolation et une espérance. La reine l'y encourageait. Elle connaissait mieux que personne cette nature impressionnable à l'excès, toujours en lutte avec elle-même, chez laquelle les aspirations les plus élevées se heurtaient aux appétits violens, les élans vers le bien aux vices héréditaires, nature complexe, mais si étrangement séduisante qu'on ne pouvait l'approcher sans sympathie, ni la connaître sans l'aimer.

La mort de mon chef, la gestion du poste, m'avaient beaucoup rapproché du roi. Je le voyais alors fréquemment et intimement. Spirituel et intelligent, il causait bien, avec tact et simplicité. Il avait beaucoup lu et retenu. Passionné pour la littérature anglaise, il appréciait surtout Shakspeare, Tennyson, Dickens et Thackeray. D'un commerce aimable et facile, il était très aimé de ses inférieurs. Son attachement pour la reine avait quelque chose de chevaleresque et de touchant. Il adorait son fils. Le jeune prince était d'une santé délicate; il portait la peine des excès de son père et Kaméhaméha IV suivait avec une sollicitude inquiète sa croissance lente et tardive. Dans les anxiétés qu'elle lui causait, il voyait le châtiment de sa faute, la peine du talion, et maintes fois, les larmes aux yeux, je l'ai entendu dire : « Je mourrai jeune, mais je verrai mourir mon fils. » Il ne se trompait pas. Le 27 août 1862, le prince de Havaï succombait à un accès de fièvre après une maladie de huit jours.

Le désespoir du roi fut navrant et, pour ceux qui le voyaient de près, il n'était pas douteux qu'il n'avait plus lui-même longtemps à vivre. Par une singulière ironie du sort, le jeune prince expirait au moment même où la corvette anglaise *Termageant* amenait dans le port de Honolulu l'évêque anglican et son clergé, ainsi que le consul général anglais et sa femme, chargés de représenter la reine Victoria et le prince de Galles, marraine et parrain du prince de Havaï, dans la cérémonie du baptême. Le coup ne fut pas moins terrible pour la reine Emma; elle le supporta plus vaillamment, s'attachant à relever le courage du roi, demandant et trouvant des consolations dans ses devoirs de religion et dans ses œuvres de charité, qui l'absorbaient de plus en plus.

La mort du jeune prince de Havaï faisait du prince Lot l'héritier présomptif du trône. Ministre de l'intérieur, le prince Lot, s'il n'avait pas les qualités brillantes de Kaméhaméha IV, possédait une rare fermeté, beaucoup de bon sens pratique et une volonté opi-

niâtre. Comme son aïeul, Kaméhaméha Ier, auquel il ressemblait beaucoup physiquement et moralement, il aimait la solitude, n'avait aucun goût pour les cérémonies d'apparat et les réceptions officielles. Les différens partis qui se disputaient l'influence et le pouvoir ne savaient trop ce qu'ils avaient à espérer ou à redouter de son avènement. Bien que plus âgé que son frère, sa santé robuste, son genre de vie ne permettaient pas de douter qu'il ne lui survécût. Kaméhaméha IV, en effet, dépérissait lentement. Le 30 novembre 1863, il s'éteignait subitement.

Il avait régné huit ans. Dans ce court espace de temps l'archipel havaïen avait franchi une nouvelle et considérable étape dans la voie du progrès et de la civilisation. Il ne restait plus trace de l'antique barbarie; le régime féodal, fondé par Kaméhaméha Ier, avait disparu. Un roi jeune, épris des idées modernes, entraîné lui aussi par le courant de son siècle, avait inauguré une ère nouvelle, attiré et retenu l'immigration, développé l'agriculture, pratiqué le régime constitutionnel. Malgré ses écarts et ses fautes, il emportait avec lui l'affection de ses sujets et de la colonie étrangère, dont il avait encouragé l'esprit d'entreprise et favorisé la propagande religieuse. Le jour même de la mort de son frère, le prince Lot était proclamé roi sous le nom de Kaméhaméha V.

Le premier acte du nouveau souverain fut un acte de déférence et de courtoisie à l'adresse de la reine Emma. Il l'invita à continuer de résider au palais, au moins jusqu'après les funérailles de son mari, et lui témoigna, par les attentions les plus délicates, la part qu'il prenait à son chagrin. Puis, après avoir pourvu à l'expédition des affaires courantes, il quitta Honolulu et se retira dans sa résidence de Waikiki, à quelques kilomètres de la ville, où il se renferma dans une solitude absolue pour mûrir ses plans et arrêter le choix de ses ministres. Il projetait, en effet, des changemens considérables et voulait, pour les mener à bonne fin, s'entourer d'hommes résolus, en communion d'idées avec lui et sur le concours desquels il pût faire fond. La constitution essentiellement démocratique de 1852, œuvre du parti américain, imposée à l'ignorance de Kaméhaméha III, subie ensuite par Kaméhaméha IV, lui inspirait une répugnance absolue et lui paraissait incompatible avec les traditions monarchiques du royaume et le maintien de son indépendance. A l'époque où cette constitution avait été élaborée, le parti américain poussait de toutes ses forces à l'annexion des îles aux États-Unis. Aussi un article spécial de sa constitution donnait-il au souverain le droit d'aliéner son royaume et d'en négocier la cession à la république américaine.

Bien résolu à ne jamais faire usage de ce droit, Kaméhaméha V

estimait que, tant qu'il serait maintenu, il provoquerait et justifierait les tentatives annexionistes. Il répugnait également à la nomination des membres de l'assemblée par le suffrage universel sans aucune restriction, la loi accordant le droit de vote à tout étranger qui se faisait naturaliser, et le nombre de ces derniers croissant d'année en année. D'autre part, et aux termes de cette même constitution, le roi devait, à son avènement, prêter serment de l'observer et de la maintenir. Kaméhaméha V était bien décidé à n'en rien faire. Il entendait détruire complètement cette œuvre de parti et lui substituer une constitution nouvelle, libérale, mais essentiellement monarchique et qui affirmât hautement l'autonomie de la race indigène. L'entreprise n'était pas sans danger; il était évident que les Américains résisteraient et pousseraient les indigènes à la résistance, qu'ils se poseraient en défenseurs de l'ordre et de la légalité, en partisans d'une constitution ratifiée par deux souverains et que ne pouvait supprimer le caprice de leur successeur.

Le parti américain ignorait absolument les intentions du roi. Très silencieux d'ordinaire, il s'était jusqu'ici renfermé dans un mutisme absolu sur les questions de politique générale. A la chambre, au conseil, il prenait rarement la parole et n'abordait la tribune que pour les discussions administratives de son ministère de l'intérieur. Il vivait retiré, sans autre véritable intimité que celle de son frère et de sa belle-sœur. Son entourage se composait de quelques Américains qu'attiraient auprès de lui sa fortune, sa générosité et l'absence d'étiquette de sa vie de garçon. Ils étaient ses commensaux, se croyaient ses amis et, depuis que la mort du prince de Havaï et la santé chancelante de son frère l'avaient rapproché du trône, ils aspiraient à devenir ses conseillers et ses ministres.

L'opinion publique partageait leurs illusions; aussi apprit-on avec étonnement que le roi, rompant ouvertement avec le parti américain, appelait au ministère des hommes nouveaux, connus pour leur hostilité à l'annexion et à la constitution de 1852. Le ministère des affaires étrangères, celui de l'intérieur et la place de secrétaire du roi étaient confiés à des Anglais; le roi m'appelait au ministère des finances; un Américain, ancien sénateur au congrès des États-Unis, mais antiannexioniste, M. E.-H. Allen, devenait garde des sceaux et juge en chef de la cour suprême. Ces choix étaient une déclaration de guerre très nette aux partisans de l'annexion; ils ne s'y trompèrent pas et commencèrent, dans les journaux locaux et dans la presse des États-Unis, très répandue dans l'archipel, une campagne violente contre le nouveau ministère.

Sommé par eux de prêter serment à la constitution de 1852, Kaméhaméha V fit savoir qu'il n'en ferait rien. Il invita ensuite par une

proclamation ses sujets à élire des délégués spéciaux, chargés de discuter avec les nobles et lui une constitution nouvelle et me désigna, avec l'un de mes collègues, pour le représenter dans les discussions, porter la parole en son nom, exposer ses vues et soutenir ses idées. Un moment égarée par les accusations violentes que le parti américain dirigeait contre le roi et contre nous, affirmant que nous ne tendions à rien moins qu'au rétablissement du pouvoir absolu, à la suppression du droit de vote, de la liberté de la presse, etc., l'opinion publique subit dans une certaine mesure la pression de nos adversaires, et lorsque la convention s'ouvrit, le 5 mai 1864, les Américains ne mettaient pas en doute que le ministère ne fût bientôt obligé de se retirer et le roi de renoncer à ses projets.

Abandonnant la clause relative à la cession de l'archipel, clause impossible à soutenir et à justifier, c'était sur la question du suffrage universel que l'opposition entendait livrer bataille. Le roi était convaincu, ainsi que nous, que la république est le dernier mot du suffrage universel, et que la république aux îles n'avait aucune espèce de raison d'être. Les traditions monarchiques y étaient trop enracinées, les institutions républicaines trop peu goûtées et trop peu comprises des indigènes. L'article 62 de la constitution soumise par le roi à l'approbation des délégués substituait au suffrage universel un cens électoral restreint et exigeait certaines conditions de séjour avant d'obtenir la naturalisation. Les articles précédens furent vivement discutés, mais, sur aucun d'eux, l'opposition ne réussit à rallier la majorité. Sur celui-là seul elle avait concentré tous ses efforts. Le roi et ses représentans à la convention étaient, de leur côté, bien décidés à ne pas céder sur ce point, qu'ils estimaient le plus important de tous, aussi la lutte se poursuivit-elle pendant plusieurs jours avec une violence passionnée de la part de l'opposition et une persévérance obstinée de la part du gouvernement. L'agitation n'était pas moins vive au dehors que dans la salle des séances. Chacun sentait qu'une crise était imminente. Les uns s'étonnaient de la longanimité du roi et de notre patience, que l'on attribuait à la crainte que nous inspiraient les menaces de l'opposition. Les autres, convaincus de notre chute prochaine, en concluaient la défaite de la monarchie et voyaient poindre l'annexion. Les partisans de cette mesure, enhardis par leur succès, pleins d'ardeur, se croyaient soutenus au dehors et suppléaient à la force du nombre, qui leur faisait défaut dans le pays, par l'audace qui en tient souvent lieu.

Les amendemens se succédaient, successivement rejetés par les deux partis, qui ne voulaient entendre à aucun compromis. Le roi

présidait l'assemblée, sans prendre part aux débats, que mon collègue et moi soutenions en son nom. Le 13 août, la discussion s'ouvrit sur un dernier amendement présenté par un membre de la chambre des nobles. Je me disposais à prendre la parole pour le combattre lorsqu'un huissier me prévint que le roi désirait m'entretenir dans le salon qui lui était réservé. Je me rendis auprès de lui. Il me demanda si j'augurais favorablement de la tournure que prenaient les débats. Je lui répondis que je n'en attendais aucun résultat satisfaisant; que l'amendement proposé serait peut-être accepté par les délégués, mais qu'il était inadmissible pour nous et ne tranchait nullement la question. Le roi s'enquit ensuite de ce que je pensais d'un projet qu'on lui avait suggéré et qui consistait à provoquer un ajournement de six semaines pour laisser le temps aux passions de se calmer et nous permettre de ramener à nos vues les délégués dissidens. Je dis au roi que je considérais ce plan comme impolitique et dangereux; qu'au point où nous en étions, provoquer, ou même accepter un ajournement, c'était renvoyer dans les districts une opposition triomphante qui se présenterait aux électeurs comme défenseurs de leurs droits, et qui mettrait cet ajournement à profit pour organiser la résistance et achever d'entraîner l'opinion publique. J'ajoutai qu'au cas où le roi s'arrêterait à ce projet, il serait indispensable de modifier son ministère et que, pour moi, j'estimerais ma présence dans le cabinet impossible.

Le roi m'écouta jusqu'au bout sans m'interrompre; puis il me dit que, dans une entrevue qu'il venait d'avoir avec sa belle-sœur la reine Emma, elle avait soutenu la même thèse et développé les mêmes argumens; quant à lui, son parti était pris, il refusait tout compromis et était prêt à agir. Il nous priait de tenter un dernier effort, il attendrait le résultat du vote. Je rentrai avec lui. Le roi prit place au fauteuil et la discussion commença. La partie réservée au public était comble, les couloirs regorgeaient de monde. On sentait que l'on touchait à la crise, on attendait les événemens. L'amendement fut rejeté.

Le résultat du scrutin fut accueilli par un profond silence. Le roi se leva et s'adressant à l'assemblée :

« Depuis cinq jours, cet article fait l'objet de vos délibérations et il est devenu évident pour moi que la majorité des délégués se refuse à l'adopter. Dans mon opinion, cet article est le plus important de tous. S'il est rejeté, mon gouvernement cesse d'être une monarchie pour devenir une république. Je vous déclare donc qu'ici s'arrêtent vos travaux.

« Je remercie les délégués de leur empressement à répondre à

mon appel. La constitution de 1852 a été octroyée par mon oncle, Kaméhaméha III, lequel a déclaré en termes exprès qu'il l'octroyait à titre d'essai et se réservait le droit de l'abroger. Ce droit, j'en suis le dépositaire. Aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de me maintenir sur ce trône, j'en suis le seul défenseur. Je déclare donc la constitution de 1852 abrogée ; j'en octroierai une nouvelle.

« J'invite mes ministres à conserver leurs portefeuilles ; si toutefois quelques membres ou officiers de mon gouvernement désirent se retirer dans les circonstances actuelles, je suis prêt à accepter leur démission.

« Si quelque jour mon peuple, par la voix de ses députés, exprimait le désir de discuter avec les nobles et moi les termes d'une constitution nouvelle, il me trouverait prêt à faire droit à une si juste requête.

« Les travaux de la convention sont terminés, et la convention est dissoute. »

Les délégués ne croyaient pas à tant d'audace de la part du roi ; ils s'attendaient en effet à une proposition d'ajournement qui, laissant le gouvernement sous le coup d'un échec, leur permettrait de se rendre dans leur districts respectifs pour rendre compte de l'exercice de leur mandat. Aucun d'eux ne se dissimulait qu'il avait été beaucoup plus loin que ne le voulaient ses électeurs. Ils n'ignoraient pas que presque tous les indigènes étaient avec le roi, sympathisaient avec lui et voyaient en lui, plus encore qu'en son prédécesseur, le véritable représentant de leur race et de leurs aspirations. La tâche des délégués opposans devenait difficile. Ils n'étaient pas prêts, quoi qu'ils en pussent dire, à tenter une résistance à main armée. Très peu les eussent suivis sur ce terrain. Ils en avaient fait la menace ; essayer de l'exécuter, c'était courir au-devant d'un échec certain ; s'abstenir était un aveu d'impuissance. Ils se décidèrent à attendre les événemens et à laisser se dessiner l'opinion publique. Elle leur fut hostile, et ils purent s'en apercevoir à leur sortie de la salle des séances. Les membres de l'opposition furent accueillis par un profond silence, tandis que de nombreux hurrahs saluaient le roi qui, remontant en voiture, se faisait conduire au palais.

La reine Emma l'y attendait et le félicita chaleureusement. Elle était au courant de ses projets, elle savait la répugnance que lui inspirait la constitution de 1852, elle approuvait son refus de prêter serment. Maintes fois elle avait assisté aux entretiens intimes de son mari et de son beau-frère, aux sollicitations de ce dernier pour décider Kaméhaméha IV à prendre l'initiative d'une revision, aux atermoiemens du roi, peu soucieux d'entreprendre une si lourde

tâche. Elle estimait très haut le caractère énergique du nouveau souverain ; elle était sensible aux témoignages de confiance et aux marques de sympathie qu'il lui prodiguait. Longtemps elle avait caressé le désir et l'espoir de visiter l'Europe avec son mari. Kaméhaméha IV l'entretenait souvent du voyage qu'il y avait fait avec son frère. Née à Honolulu, n'ayant jamais quitté l'archipel, la reine Emma souhaitait ardemment voir l'Angleterre, patrie de son aïeul. Kaméhaméha V l'encourageait à donner suite à ce projet. La mort de son fils et de son mari avait éprouvé sa santé et rendait désirable un changement de climat et de milieu. La fortune personnelle de la reine ne lui permettait guère une aussi forte dépense ; le roi lui vint en aide, et, en mai 1865, elle acceptait l'invitation de la reine Victoria de se rendre à Windsor et s'embarquait à bord de la *Clio*, bâtiment de guerre anglais, que l'amirauté mettait à sa disposition.

III.

Fort bien reçue aux États-Unis, elle n'y séjourna cependant que peu de temps et se rendit en Angleterre, où on lui fit un chaleureux accueil. L'aristocratie anglaise rivalisa d'attentions auprès de la petite-fille d'un matelot anglais abandonné sur une plage presque inconnue de l'Océan-Pacifique et qui n'avait certes jamais rêvé qu'un demi-siècle après sa mort son unique descendante serait traitée à Windsor, par la reine d'Angleterre, en souveraine et en amie. En France, l'empereur et l'impératrice l'accueillirent avec une sympathie marquée. Elle passa l'hiver en Italie et revint s'embarquer en Angleterre pour New-York et San-Francisco, où le gouvernement américain avait donné ordre à l'amiral Thatcher, commandant l'escadre du Pacifique, de ramener la reine à Honolulu.

Les impressions qu'elle rapportait de ce voyage n'étaient nullement celles que l'on aurait pu attendre d'une femme, jeune encore, intelligente et instruite, mais n'ayant jamais rien vu d'autre que l'archipel des Sandwich. Je m'attendais bien à ce que le climat de l'Angleterre, de la France et même de l'Italie lui paraîtrait sombre et triste après le radieux soleil et les merveilleux paysages des tropiques, mais je n'avais pas prévu que ce qui l'impressionnerait le plus serait l'aspect, et, pour elle, la révélation de la misère. Toujours préoccupée de questions religieuses et philanthropiques, elle avait beaucoup lu sur ces sujets, mais jamais elle n'avait vu, rencontré des êtres humains souffrans de la faim, du froid, aux prises avec les privations matérielles, et ce spectacle semblait avoir terni

à ses yeux l'éclat de notre civilisation européenne. Dans les fréquens entretiens que j'eus avec elle, elle y revenait constamment, et le souvenir des pauvres, des malheureux, avait plus vivement frappé son imagination que les splendeurs de Windsor et des Tuileries. Elle s'estimait heureuse de vivre dans un pays où la misère est inconnue, où le climat, les productions du sol et les conditions économiques rendent la pauvreté facile à subir, facile aussi à éviter. Elle revenait plus passionnée que jamais pour ses œuvres charitables, pour la diffusion de l'enseignement et la moralisation de la race indigène, auxquelles elle consacrait ses loisirs et ses revenus.

Elle retrouvait l'archipel calme et prospère. Le roi avait eu raison de l'opposition à ses projets de réforme. L'agriculture faisait chaque jour de nouveaux progrès; la production du sucre, du riz, du coton, du café, augmentait rapidement, et, avec elle le bien-être, l'aisance et la fortune publique. Il n'y avait qu'une ombre à ce tableau : le roi était le dernier de sa race, et, s'il venait à mourir sans héritier direct, il fallait procéder à l'élection d'un nouveau souverain et traverser une crise qui pouvait être redoutable pour l'indépendance havaïenne. La nouvelle constitution avait prévu le cas et remis l'élection à la chambre des nobles et à celle des représentans, mais tous les partisans sincères de l'autonomie souhaitaient ardemment le mariage de Kaméhaméha V.

J'avais eu plusieurs fois l'occasion d'aborder cette question avec lui. Depuis la mort de M. Wyllie, le roi m'avait appelé aux fonctions de ministre des affaires étrangères. L'amitié qu'il me témoignait, l'intimité qui existait entre nous, me permettaient d'insister auprès de lui pour qu'il donnât satisfaction aux désirs de son peuple; mais, sous ses ajournemens, je devinais une autre cause que l'indifférence ou le désir de conserver sa liberté. Je soupçonnais la vérité; il me la dit enfin dans un entretien que nous eûmes ensemble quelques semaines avant le retour de la reine Emma. Le culte chevaleresque qu'il professait pour elle, la confiance qu'il lui témoignait, prenaient leur source dans un sentiment plus vif qu'une affection fraternelle. Il aimait la reine; mais, connaissant ses idées religieuses et l'opposition du clergé anglican aux mariages entre beau-frère et belle-sœur, il doutait fort qu'elle consentît à l'épouser. Il m'autorisa cependant à lui en parler à son retour, à lui transmettre l'assurance qu'il saurait respecter son refus et à la prier, si ses scrupules religieux ou ses propres sentimens ne lui permettaient pas de l'accepter pour mari, de lui conserver l'amitié d'une sœur. L'impression que me laissa cet entretien fut que, si la reine Emma refusait, Kaméhaméha V ne se marierait jamais.

Dans une conversation avec la reine j'abordai ce sujet délicat, mais, ainsi que je le prévoyais, et que le roi le devinait, ses scrupules religieux et le souvenir de son premier mari étaient d'insurmontables obstacles. Je crois que, dans une situation autre et moins en vue, elle eût plus écouté ses sentimens personnels, et que l'estime et l'affection qu'elle avait pour lui eussent triomphé de ses hésitations. Elles étaient telles qu'il était impossible d'insister, et le roi s'appliqua par tous les moyens en son pouvoir à lui faire oublier sa demande et à maintenir leurs rapports sur le même pied qu'autrefois.

De retour à Honolulu, la reine prit possession de la villa que son beau-frère avait fait préparer pour elle pendant son voyage en Europe, dans un des plus beaux sites de la vallée de Nunanu et à peu de distance de la ville. Elle en fit sa résidence favorite et y passait la plus grande partie de l'année. A la mort de son père adoptif, le docteur Rooke, elle avait hérité de sa fortune et de la maison qu'il possédait en ville. Elle la fit aménager et l'habitait de temps à autre quand quelque cérémonie officielle ou la présence sur rade d'un vaisseau amiral obligeaient le roi à recevoir. La reine Emma présidait à ces réceptions et à ces dîners, pour lesquels il s'en reposait entièrement sur elle.

Pendant le règne de Kaméhaméha V, Emma s'adonna exclusivement à ses œuvres de bienfaisance, créant et présidant des associations charitables, usant de son influence sur le roi, qui l'appelait en riant son ministre des aumônes, pour venir en aide à ses nombreux protégés.

Kaméhaméha V mourut subitement le 11 novembre 1872, jour anniversaire de sa naissance. Il atteignait sa quarante-troisième année. Fort et vigoureux, il semblait avoir de longues années devant lui. Comme son frère, il fut emporté en quelques heures sans que les médecins, appelés trop tard, lui fussent d'aucun secours. Avec lui s'éteignait la dynastie des Kaméhaméhas. Aux termes de la constitution, les chambres se réunirent pour désigner un nouveau souverain. Ce choix ne pouvait toutefois porter que sur un chef, de la race des *aliis* ou nobles. Trois candidats étaient désignés par leur rang. En première ligne venait le prince William Lunalilo, cousin du roi, âgé de trente-trois ans. Membre de la chambre des nobles, actif, intelligent, ambitieux, il avait eu une jeunesse orageuse. Possesseur d'une grande fortune, il en avait usé pour s'abandonner à tous les excès d'une nature ardente, mais telle était la vigueur de sa constitution qu'il avait résisté à cette vie de plaisirs et que sa santé ne paraissait même pas en être affectée. Très populaire parmi les indigènes, aimé des étrangers, William Lunalilo avait

contre lui le souvenir de son passé et la crainte de le voir retomber dans des excès qui avaient eu un regrettable retentissement. Le seul parmi les chefs qui pût lui porter ombrage était David Kalakaua, jeune noble, de moindre rang, mais bien vu et estimé de tous, et dont la vie régulière contrastait avec celle du prince William.

Aucune loi n'excluait les femmes du trône. La reine Emma pouvait donc être élue, et son inépuisable charité, sa vie exemplaire, lui auraient rallié les suffrages, si elle avait consenti à se mettre sur les rangs; mais ce nouveau deuil qui la frappait ravivait ses douleurs passées. Elle déclara qu'elle n'acceptait aucune candidature et invita ses partisans à voter en faveur du prince William. Le choix était donc circonscrit entre ce dernier et David Kalakaua. Le 8 janvier 1873, William Lunalilo fut élu à l'unanimité moins 3 voix.

Je l'avais beaucoup connu alors qu'il siégeait à la chambre des nobles. A une beauté physique remarquable il joignait une intelligence active, éveillée, beaucoup de dignité. Prodigue comme un grand seigneur, adoré de ses inférieurs, il gâtait tous ses dons naturels par son penchant à l'ivrognerie. Comme Kaméhaméha IV, il luttait vainement pour s'en rendre maître ; pendant des mois entiers il étonnait par son absolue sobriété ceux qui l'approchaient, jusqu'au jour où le prétexte le plus futile, le hasard d'une rencontre ou d'une réception, l'amenaient à goûter un verre de champagne ou d'eau-de-vie. Alors commençait l'orgie furieuse dont il sortait brisé; quelques jours de repos suffisaient à sa merveilleuse constitution pour en effacer toutes traces apparentes.

Elevé par les missionnaires américains, il avait reçu d'eux une éducation soignée, des convictions religieuses et des idées libérales avancées qui faisaient de lui, dans le parlement, un chef d'opposition éloquent et redoutable, et, parmi les nobles, l'unique adversaire du régime monarchique et le seul partisan des institutions républicaines. On n'avait d'abord vu dans son attitude politique que le désir de se singulariser et de faire au roi, son cousin, une opposition peu dangereuse, à tout prendre. Il n'en était rien. Avec la naissance et les qualités extérieures d'un chef et d'un prince, il avait les instincts et les goûts d'un radical. Élu roi, il apportait sur le trône ces contradictions et, dès le début, il s'en expliquait franchement, discutant lui-même sa raison d'être et tout prêt à mettre en doute sa propre autorité. Il n'était pas marié; invité par le parlement à désigner son successeur pour le cas où il mourrait sans héritier, il s'y refusa nettement, alléguant que, n'étant pas convaincu de l'excellence de la forme monarchique, il ne se reconnaissait pas le droit de désigner un roi; il laissait donc à ses sujets, lui mort, et même

lui vivant, toute liberté d'exprimer leurs préférences et de lui redemander, s'ils le désiraient, le mandat qu'il tenait d'eux. Il eût été plus logique de ne pas le solliciter, mais il ne devait pas le conserver longtemps. Le 3 janvier 1874, il mourait après un règne de treize mois.

Une fois de plus le trône était vacant et l'assemblée appelée à procéder à une nouvelle élection. David Kalakaua se présentait. Les partisans de la reine Emma la décidèrent à se mettre sur les rangs. C'était une faute. Quels que fussent sa popularité et ses titres, son élection ne résolvait rien. Veuve sans enfans, décidée à ne pas se remarier, elle ne pouvait fonder une dynastie ni donner au pays des garanties d'avenir. David Kalakana était marié, assez jeune pour avoir des héritiers, à défaut desquels son frère pouvait lui succéder. Ces considérations militaient en sa faveur et, dans l'assemblée, elles entraînaient la grande majorité. Au dehors, il n'en allait pas de même. La reine Emma était l'idole des classes inférieures; sa charité lui avait conquis tous les cœurs. Son règne leur apparaissait comme un millénium, un âge d'or, et leurs acclamations passionnées pour celle qu'ils appelaient la bonne reine, leurs objurgations violentes à l'adresse des membres de l'assemblée connus pour leurs sympathies en faveur de la candidature de David Kalakaua, faisaient redouter un mouvement populaire et des désordres graves.

On savait, en outre, que le gouvernement des États-Unis, désireux d'assurer à sa marine de guerre un port de ravitaillement dans l'Océan-Pacifique, avait offert au gouvernement havaïen de lui acheter, à l'embouchure de la rivière la Perle, à quelque distance de Honolulu, une zone de territoire pour y installer un dépôt de charbon et des magasins de vivres. La reine était hostile à ce projet, dans lequel elle voyait, avec raison, une menace pour l'avenir et un premier pas dans la voie de l'annexion. On affirmait, au contraire, que David Kalakaua était favorable à cette cession. Il n'en avait pas fallu davantage pour surexciter encore la population indigène, réveiller sa passion pour son autonomie et lui inspirer tout à coup une défiance profonde vis-à-vis de tous les résidens étrangers, même de ceux qui, établis depuis de longues années dans l'archipel, s'étaient toujours montrés partisans déclarés de l'indépendance.

En réalité, aucun des deux candidats n'était en faveur de la cession d'une partie quelconque du territoire; aucun d'eux, l'eût-il voulu, n'eût pu la faire accepter par la population; l'assemblée le savait; douée de plus de sens politique, elle écarta, dès le début, ces appréhensions aussi vaines que passionnées et élut, par 39 voix, David Kalakaua roi des îles Havaï; 6 voix seulement se portèrent sur la reine Emma.

La foule entourait la salle des séances. Presque tout entière favorable à la reine, elle accueillit la proclamation du scrutin par des clameurs violentes. Un comité de six membres délégués par l'assemblée pour porter au nouveau souverain la nouvelle de son élection fut assailli à la sortie par la multitude exaspérée. En un instant, la salle des séances fut envahie, les membres de l'assemblée arrachés de leurs sièges et obligés de s'enfuir; plusieurs furent grièvement blessés. Vainement la force armée intervint; la populace dispersa les troupes, mit à sac le palais de l'assemblée, brisant les meubles, détruisant les archives. Maîtresse de la ville, tout était à redouter de sa fureur; la présence dans le port de deux frégates américaines, le *Portsmouth* et le *Tuscarora*, et d'une corvette anglaise, le *Ténédos*, prévint de grands malheurs. Sur la demande du ministère, les commandans firent débarquer leurs équipages en armes et rétablirent l'ordre par la force.

La responsabilité des violences commises n'incombait d'ailleurs en aucune façon à la reine Emma, qui avait fait ce qui dépendait d'elle pour les prévenir et fut la première à les désavouer publiquement. Le jour même de l'élection, elle s'inclinait devant le choix de l'assemblée et faisait acte d'adhésion au nouveau souverain, lequel, de son côté, s'empressait de la maintenir en possession de ses titres et privilèges.

A dater de ce jour, la reine Emma se tint à l'écart de la politique et de la cour. Retirée dans sa villa, elle se consacra de plus en plus à ses œuvres de charité et à ses pratiques religieuses. C'est là qu'elle mourut, en mars dernier, âgée de quarante-neuf ans. La reconnaissance et l'affection des indigènes ont déjà créé autour de son nom une légende. Dans l'histoire de ce petit pays de l'Océanie, elle gardera le nom de la bonne reine. La petite fille du matelot anglais a largement payé à la dynastie éteinte des Kaméhaméha la dette de reconnaissance contractée par son grand-père le jour où le chef barbare de cette dynastie lui sauva la vie sur la plage de Lahaina. A l'œuvre naissante de civilisation dont son aïeul avait été l'instrument elle donna la consécration suprême. Montée sur ce trône, que John Young avait aidé Kaméhaméha Ier à édifier par la force, elle enseigna par son exemple la loi d'amour du christianisme : la charité.

C. DE VARIGNY.

LA

VIE DE SHAKSPEARE

ET LE

PARADOXE BACONIEN

I. J.-O. Halliwell Philipps, *Outlines of Shakspeare.* — II. *The Promus of formularies and elegancies*, by Francis Bacon, illustrated and elucidated from Shakspeare, by Mrs Henry Pott. — III. *Did Francis Bacon write Shakspeare? 32 reasons for believing that he did.* — IV. *Der Shakspeare-Mythus.* — *William Shakspeare und die Autorschaft der Shakspeare Dramen*, von Appleton Morgan. Deutsche Bearbeitung, von Karl Müller-Mylius.

« *Who wrote Shakspeare?* — Qui a écrit Shakspeare? » — Cette question irrévérencieuse, posée il y a environ vingt ans dans une des premières revues de l'Angleterre (1), semble avoir fouetté le sang des critiques shakspeariens et leur avoir donné une nouvelle ardeur au travail. Ces vingt dernières années ont été fécondes en découvertes, en observations nouvelles. Au point du siècle où nous en sommes, Shakspeare n'est pas un inconnu, comme il l'a été si longtemps. Je voudrais résumer ce qu'on sait de certain sur sa vie, ne m'attachant qu'aux faits, et laissant de côté les œuvres.

Les œuvres, en effet, ont été l'objet d'innombrables commentaires. On a, dès longtemps, analysé les caractères, interprété les pensées et les paroles, supposé même, plus qu'il n'aurait fallu, des systèmes psychologiques et moraux. On a divisé le génie de Shakspeare en provinces, et on se les est partagées. Lord Campbell a étudié ses connaissances juridiques; il a été surpris de trouver,

(1) *Fraser's Magazine.*

dans le poète, un juriste presque érudit, rompu aux rubriques des tribunaux, et au difficile usage du langage judiciaire anglais. Bucknill et Stearns l'ont montré instruit de la médecine, et spécialement de la pathologie mentale (1); suivant R. Smith, il avait des notions d'agriculture; d'autres ont remarqué qu'il dut posséder la pratique du jardinage, et quelque teinture de botanique, qu'il fut au courant de l'étiquette de la cour, que l'équitation et le dressage des chevaux lui étaient familiers. Thoms voit en lui un soldat à qui l'art de la guerre n'était pas inconnu. Blades le croit initié au métier ardu du typographe. L'évêque Wadsworth lui attribue une science étendue des saintes Écritures. Paterson, poussant la minutie plus loin que tout autre, a écrit une *Entomologie shakspearienne*, histoire naturelle de tous les insectes que Shakspeare a nommés. Partout où il y a des Anglais, et c'est à dire dans le monde entier, on parle et on écrit sur Shakspeare; à New-York, à Bombay, à Montréal, à Melbourne, il paraît sans cesse des livres, des articles, des brochures. C'est une des singularités de ce merveilleux génie, que chacun se cherche en lui, et s'y retrouve; il semble qu'aucune des directions de la pensée humaine ne lui soit demeurée étrangère et que son esprit ait été une véritable encyclopédie de son temps et de son pays.

L'homme dont l'esprit, naturellement si beau, paraissait orné d'une culture si variée et si rare, ne fut longtemps connu que par des traditions sans preuves, des anecdotes peu authentiques, des biographies insuffisantes. Ce que l'on savait de positif se réduisait à ceci : fils d'un cultivateur illettré du Warwickshire, devenu un acteur médiocre, il était mort ayant acquis quelque fortune, et n'avait pas pris la peine de réunir les œuvres que la postérité devait si avidement rechercher, ni même de les publier toutes. Cela a paru si peu satisfaisant que Schlegel n'hésitait pas à traiter de fable cette histoire tout entière.

De ce contraste, si saisissant, entre la splendeur du génie et l'obscurité de la vie, est né il y a trente ans bientôt, le plus étrange paradoxe littéraire. Avant de m'attacher à la personne de Shakspeare, il faut rappeler que cette personne même a été contestée. C'est un curieux incident des études shakspeariennes.

Voici le paradoxe : Shakspeare n'est qu'un pseudonyme. L'obscur acteur n'a pas pu écrire les drames ni les poèmes que nous possédons sous son nom; il y a eu une longue supercherie, ou, comme on l'a écrit, « une mystification de trois siècles. » Le grand philo-

(1) Voir aussi, dans la *Revue* du 1er avril 1876, l'étude de M. Onimus sur *la Psychologie médicale dans les drames de Shakspeare.*

sophe et écrivain Francis Bacon est le véritable, le seul auteur des drames; il les a fait paraître sous le nom d'un acteur pour éviter la défaveur qui s'attachait alors à la production des œuvres théâtrales.

Une demoiselle américaine, miss Delia Bacon, flattée sans doute d'apporter une nouvelle gloire à son illustre homonyme, lança l'hypothèse pour la première fois, en 1856, dans le *Putnam's Magazine*, et l'appuya, l'année suivante, d'un gros volume. Miss Delia n'eut pas de bonheur. Elle se plaignait avec raison que des plagiaires peu scrupuleux lui eussent, dès l'origine, dérobé son idée sans la nommer. Il était injuste d'oublier l'auteur d'une pareille invention. Il faut dire pourtant que l'idée gagna à passer dans d'autres mains que les siennes. Elle ne l'avait pas soutenue, à sa naissance, d'argumens bien sérieux. La pauvre demoiselle semble avoir été d'un esprit rêveur, enthousiaste et vague, plein de songes philosophiques et d'utopies. On apprend avec regret, mais sans surprise, qu'elle est morte dans une maison de santé. C'est le sort ici-bas de bien des inventeurs. Les héritiers de sa pensée, le juge Holmes aux États-Unis, et William Smith en Angleterre, furent plus heureux.

Smith eut la bonne fortune d'attirer l'attention de lord Palmerston, qui, comme tous les grands politiques anglais, se piquait de littérature. Peu de temps avant sa mort, en 1864, comme il recevait quelques amis, à la campagne, Palmerston les régala de la théorie baconienne, encore peu connue, et qu'il soutenait avec une parfaite conviction. Comme on lui opposait le témoignage positif de Ben Jonson et des acteurs, camarades de Shakspeare : « Bah! — répondait-il, — ces gens-là sont toujours d'accord ensemble; et puis, il est possible aussi que Jonson ait été trompé comme les autres! » Enfin, comme peut-être les argumens lui manquaient, il sortit du salon, passa dans sa bibliothèque, revint en tenant le livre de Smith, et dit : « Tenez! lisez cela, et vous vous rendrez à mon opinion. »

Vingt ans ont passé, et l'Angleterre ne s'est pas rendue à l'opinion du noble lord. La haute société intellectuelle a résisté. Les écrivains spéciaux, la Société Shakspearienne, n'ont pas même daigné examiner le problème étrange que l'on venait jeter au travers de leurs études.

Ce n'est pas à dire que le paradoxe n'ait eu, même en Angleterre, de nombreux partisans. Par sa nouveauté, il a surtout séduit les femmes, et une femme est aujourd'hui son plus ferme soutien. Mrs Henry Pott, avec la ferveur que les Anglaises apportent souvent aux choses nationales et littéraires, a entrepris un véritable apostolat. La foi et le dévoûment dont elle fait preuve sont vraiment

méritoires. Elle a contribué à la fondation d'une Société Baconienne, qui compte environ cent cinquante adhérens. La Société s'efforce de faire naître un mouvement d'opinion ; elle publie les *tracts* qu'écrit Mrs Pott et mène une propagande à l'anglaise. Elle a gagné quelques partisans dans la curieuse et chimérique Allemagne, ainsi que le prouve un article inséré en 1884 dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung*.

Des observations ingénieuses, et une certaine coïncidence entre les faits et les dates des deux vies de Bacon et de Shakspeare, ont donné à la théorie une apparence sérieuse, où de bons esprits ont pu être trompés. On a remarqué notamment, chez Bacon, une inclination vers les choses du théâtre, qui ne paraît point naturelle en un philosophe et un jurisconsulte. Il avait du théâtre une haute opinion, qui n'était point celle de son siècle, le considérant comme « un moyen de développer l'esprit des hommes. » Il n'était pas d'ailleurs sans génie poétique, comme l'a observé Macaulay ; mais il en faisait surtout preuve dans ses ouvrages en prose, car, jusqu'à présent, on ne connaît de lui que de mauvais vers. Sa vie ne fut pas toujours aussi grave que le comportaient ses hautes fonctions. A vingt-huit ans, il fut nommé membre du parlement, et s'y trouva mêlé à la jeune noblesse dorée, aux Southampton, Essex, Rutland, Montgomery, avec lesquels il se lia d'amitié. C'était une compagnie galante et lettrée, curieuse du théâtre et le fréquentant. Bacon en mena la vie : il fit des sonnets et des dettes, dédia ses vers à la reine, et signa des billets chez les lombards et les juifs. Il tomba ainsi dans une piteuse situation, et, en 1592, l'année même où l'on représenta le premier drame historique de William Shakspeare, le futur chancelier d'Angleterre, « pauvre et malade, travaillait pour vivre. » Ce travail misérable et nécessaire était celui que Bacon appliquait aux pièces de théâtre ; il avait obtenu que l'obscur acteur Shakspeare lui prêtât son nom, moyennant quelque part dans les bénéfices. Telle est la conjecture.

En effet, ajoute-t-on, Bacon n'était point tout à fait étranger à la production dramatique. Il écrivit, à plusieurs reprises, pour des fêtes de Noël ou du carnaval, de ces sortes de pièces de circonstance, coupées de pantomimes, que l'on appelait *Masques*. M. Spedding, l'excellent biographe de Bacon, a retrouvé et publié les fragmens de ces *masques*. Après les avoir lus, on peut pourtant se demander pourquoi l'auteur qui a avoué ces médiocres productions, aurait nié *Jules César* et *Hamlet*. Cependant le jeune seigneur passait une partie de son temps en des occupations inconnues. Sa mère, lady Ann, l'austère et guindée protestante, s'en alarmait. « Francis, écrit-elle, est continuellement souffrant par l'habitude qu'il a de se coucher à des heures indues et de rêvasser, *nescio quid*, aux heures où il devrait dormir. »

Elle s'effrayait aussi de le voir fréquenter une compagnie dissipée et aimer à paraître dans des représentations théâtrales privées, « pour la joie, dit-elle, d'Essex et de sa joyeuse bande, mais pour le péril de l'âme de mon fils. »

Bacon aurait donc écrit les pièces pour satisfaire à un goût naturel et à des besoins d'argent. On remarque, de plus, qu'il en eut le loisir, car sa conduite douteuse, lors du procès d'Essex, ne l'empêcha pas d'encourir la disgrâce d'Élisabeth, et, pendant les dernières années du règne, il fut privé de tout emploi public. En 1613, l'année même où l'on croit généralement que Shakspeare renonça au théâtre, lord Bacon fut nommé attorney général, et, tout naturellement, le labeur énorme de cette nouvelle fonction le détourna du théâtre. Ici, les baconiens triomphent, pensant expliquer un mystère qui, depuis deux siècles, a intrigué les critiques : la retraite prématurée de Shakspeare et le silence de ses dernières années. Sans entrer dans une discussion qui me semble vaine, je ferai remarquer que le mystère reste le même : Bacon, comme Shakspeare, passa ses dernières années dans la retraite, et personne n'a prétendu qu'il ait pu écrire aucun drame de 1621 à 1626.

Voilà des argumens historiques. Il en est de critiques. Mrs Pott, dont le zèle est infiniment respectable, a cru en découvrir une nouvelle source en publiant un manuscrit inédit de Bacon, le *Promus des formules et des élégances*. C'est une collection bien précieuse de toutes les formes du langage, proverbes, bons mots, citations d'auteurs, formules de politesse, que cet esprit coquet et raffiné notait au passage, pour s'en servir dans ses écrits ou dans sa conversation. C'étaient des parures pour la pensée : *ornamenta rationalia*. Il les recueillait « comme provision et munition préparatoire pour la fourniture du langage et la promptitude de l'invention. » Mrs Pott rend aux lettres et à l'histoire un service notable en publiant le *Promus*. Sans le paradoxe baconien, le manuscrit eût dormi longtemps encore dans la poussière du *British Museum*. Ainsi, les erreurs dans les sciences ont souvent leur utilité. Cette publication est d'ailleurs le profit le plus net de la discussion. En effet, les analogies qu'a laborieusement relevées Mrs Pott sont de celles, à nos yeux, qui ne prouvent absolument rien. Souvent ces analogies sont purement imaginaires. S'il en est de réelles, il est aisé de les expliquer : ne serait-il pas extraordinaire qu'il n'y eût aucune rencontre de pensée ou d'expression entre deux auteurs si voisins l'un de l'autre et qui avaient sous les yeux les mêmes spectacles, les mêmes hommes et les mêmes livres? Si l'on prenait fantaisie de comparer Bossuet et Corneille, on ne serait pas surpris de rencontrer des pensées communes et des tours de phrase tout semblables.

Il y a, selon Mrs Pott, trente-deux raisons de croire que Bacon a écrit les drames de Shakspeare. Trois ou quatre sont curieuses. Ce sont des argumens dès longtemps connus et classés par les baconiens, et dont quelques-uns sont assez fameux parmi eux pour avoir reçu des noms, comme les syllogismes de l'ancienne scolastique. Il y a, par exemple, une phrase d'Aristote que l'on trouve inexactement citée par le poète et le philosophe, sans que l'on connaisse une traduction d'Aristote d'où ils auraient pu tirer leur commune erreur; il y a aussi une énumération de fleurs et de plantes presque identique chez les deux auteurs. Si l'on admet qu'ils ont pu se faire l'un à l'autre des emprunts, l'observation n'en demeure pas moins intéressante. La correspondance de Bacon a fourni les argumens les plus singuliers. On y trouve des phrases mystérieuses, des mots inexplicables. Une fois, par exemple, il s'agit de « poètes cachés. » Une autre fois, un correspondant de Bacon joue sur ces mots : « mesure pour mesure, » qui sont précisément le titre d'une comédie de Shakspeare. Bacon envoyait toutes ses œuvres, à mesure qu'elles paraissaient, à sir Tobie Matthew, son ami et correspondant familier; quelquefois, à l'œuvre sérieuse, il joignait une « récréation. » Que pouvaient être ces « récréations, » sinon des pièces de théâtre? Mais surtout, à une lettre fameuse, et qu'il eût rendue plus claire, s'il eût su quels tourmens il préparait aux critiques futurs, sir Tobie a ajouté un *post-scriptum* qui fait presque toute la force de la théorie baconienne. Il s'agit ici de l'argument que l'on appelle couramment *the Matthew Postscript*. Voici la phrase dans toute son obscurité : « L'esprit le plus prodigieux que j'aie connu, de ma nation et de ce côté de la mer, est du nom de Votre Seigneurie, *quoique connu sous un autre*. » Je ne prétends pas expliquer le sens exact de ce compliment entortillé; il est possible que sir Tobie ait joué sur les différens noms que porta Bacon, tels que lord Verulam et vicomte Saint-Albans. De plus, il semble probable que Bacon et son confident intime aient fait usage, comme il arrivait souvent dans les anciennes correspondances, d'un jargon convenu dont nous ne possédons pas la clé. Je ne saurais décider; mais il paraîtra à tous les esprits critiques que quelques obscurités dans la correspondance d'un auteur du XVIe siècle ne peuvent suffire pour trancher d'aussi graves questions.

Tous ces argumens ont été de nouveau mis en lumière par un critique américain qui ne manque ni de finesse ni d'érudition, M. Appleton-Morgan. Le livre de M. Morgan, dont il a paru cette année, à Leipzig, une édition allemande, fort augmentée par l'auteur mérite d'être lu. Il fait au moins ressortir avec un grand relief les difficultés des études shakspeariennes. Ce livre, en effet,

est moins baconien que antishakspearien. Il tend surtout à prouver que Shakspeare n'est pas l'auteur des drames, des sonnets et des poèmes. M. Morgan a apporté au service de cette cause détestable une remarquable pénétration. Il s'est appliqué surtout à infirmer la valeur des témoignages contemporains et a été amené ainsi à étudier de très près une partie de la société litteraire anglaise, à la fin du XVIe siècle. Il fait bien apercevoir, par exemple, quel pauvre diable besogneux et sans scrupules dut être Ben-Jonson.

La théorie baconienne, pour fausse qu'elle soit, n'aura pas moins servi à appeler une attention minutieuse sur les œuvres de Shakspeare et sur plusieurs personnages et livres de son temps. Elle a excité l'activité de bien des esprits divers. Wyman, qui dressait, en 1882, la bibliographie de la discussion, relevait à cette époque 255 livres, brochures ou articles ; dans ce nombre, l'Amérique figurait pour 161 et l'Angleterre pour 69 (1). Mon intention n'est pas d'ajouter un 256e *item* à ce volumineux catalogue. Mais je ne pouvais passer sous silence une controverse qui a donné naissance à une si abondante littérature. J'ai donc exposé cette théorie en abrégé, mais avec une parfaite bonne foi et sans rien dissimuler d'important. On a prouvé, non sans réplique, mais d'une ingénieuse façon et avec quelque vraisemblance, que lord Bacon eût pu écrire les drames de Shakspeare. Ce qu'on n'a pas prouvé, c'est que Shakspeare lui-même ne les a pas écrits. Et pourtant, tout est là. La partie la plus importante de la discussion aurait dû être la *destructive*, comme disent les baconiens. Elle a été la plus négligée. On a rejeté d'avance tous les témoignages contemporains : de Greene, de Nash, de Meres, de Davis, de Carew et de tant d'autres, en déclarant, en bloc, comme Palmerston le faisait pour Ben Jonson, que tous ces gens-là étaient dupes ou complices. Mais, en passant même sur ces impossibilités, il nous faudra toujours revenir à une affirmation première, qui est celle-ci : William Shakspeare n'a pas pu posséder assez de science ni de culture littéraire pour écrire les drames qui sont venus jusqu'à nous sous son nom.

Ce que l'on sait aujourd'hui de la vie de Shakspeare suffit pour démentir cette affirmation. Une critique patiente et sagace a réussi à dégager la figure de Shakspeare, écartant les brouillards du temps et des légendes. On s'est attaché à connaître les moindres faits de sa vie, sa famille, sa demeure, son caractère. Résistant à la tentation dangereuse de deviner l'homme au travers de ses œuvres, ne se fiant qu'aux documens certains et authentiques, on a ressuscité

(1) M. H. Wyman, *Bibliography of the Bacon-Shakspeare Controversion*. Cincinnati, 1882.

et rendu vivant celui dont la pensée seule nous était connue. Rien de ce qui se rapportait à lui n'a paru indigne d'être noté : on a fait sortir du tombeau les familles entières, oubliées depuis des siècles, de paysans, de bourgeois du Warwickshire, dont les seuls titres à l'attention de la postérité sont quelques relations d'affaires, de parenté et de voisinage avec William Shakspeare. Qui ne suivrait avec une émotion profonde cette exhumation de tout ce qui a touché à cet homme, cette recherche patiemment conduite à travers cinquante villes d'Angleterre et menée à bien, grâce à la bonne volonté de tous pour une œuvre vraiment nationale? On apercevra vite combien cette recherche a été ingénieuse et efficace. La fantaisie baconienne fait voir combien elle était nécessaire.

Mon dessein n'est pas de relever, point par point, tous les détails de cette immense enquête. Je veux apporter seulement les résultats les plus nets, énumérer les faits certains, y ajouter les probables, écarter les douteux, et voir, dans cet état, quelle image on peut aujourd'hui se faire de William Shakspeare.

I.

Vers le milieu du XVIe siècle, sous les règnes de Henry VIII et d'Édouard ~~IV~~ VI, vivait à Smitterfield, petit hameau du Warwickshire, non loin de Stratford-sur-Avon, le fermier Richard Shakspeare. On ne sait rien de lui, si ce n'est qu'un voisin, du nom de Thomas Atwood, lui légua en 1543 une paire de bœufs. Ce fut sans doute un des plus graves événemens de sa vie. Il vécut, comme ses bœufs, de la terre et sur la terre, et mourut sans avoir seulement rêvé de l'immense gloire qui allait tout à coup éclater sur son nom. On l'eût bien surpris en lui disant que quelqu'un se soucierait de lui et de sa vie modeste, trois siècles après qu'il serait mort.

C'est pourtant de cette souche vigoureuse de paysans anglais que devait sortir William Shakspeare. Des deux fils de Richard, l'un, Henri, continua la vie paternelle et garda la chaumière, les prés et les bœufs ; l'autre, John, eut d'autres ambitions, et sortit du village où s'était écoulée la paisible vie des ancêtres. En 1551, nous trouvons John Shakspeare établi à Stratford, où il exerce, dans Henley-Street, le commerce de gantier.

Stratford-sur-Avon n'était pas alors la ville riante et proprette que l'on visite aujourd'hui. Aucune tentative de drainage ou d'irrigation n'avait été faite dans la boueuse et humide vallée de l'Avon. La rivière, dont la pente est insuffisante, se répandait en toute

liberté, se dispersant, à travers la ville, en bras et en ruisseaux, dont plusieurs avaient assez d'importance pour faire tourner des moulins, s'étalant en fossés et en mares d'eau dormante, croupissant dans les bas-fonds. Presque chaque rue était bordée de fossés mal curés, où l'eau ne circulait pas et débordait sans cesse. Des porcs et des oies s'ébattaient à plaisir parmi toute cette humidité dégouttante. C'est l'image d'une bourgade sordide et malsaine. Au XVIe siècle, pour la première fois sans doute, la municipalité de Stratford s'alarma de ce fâcheux état de choses, et résolut d'y remédier par des arrêtés de police. Elle prétendait empêcher au moins que les ordures et les détritus de toutes sortes fussent jetés directement à la rue, ou au fossé, ainsi que les bourgeois de Stratford en avaient la séculaire habitude. On créa donc des dépôts d'ordures, où chaque habitant reçut ordre de porter chaque jour les résidus de la vie domestique. La chose n'alla pas toute seule, et nous apprenons notamment que John Shakspeare n'y mit point d'empressement. Il fut condamné en avril 1552 pour avoir négligé de porter ses ordures au dépôt municipal, et avoir laissé se former devant sa maison une véritable sentine. Il était d'ailleurs sans excuse, nous dit-on, car le dépôt public était à peine à un *jet de pierre* de sa porte. Mais il fit comme les autres, et l'histoire locale nous informe que, deux siècles plus tard, on condamnait encore les citoyens de Stratford aux mêmes amendes pour les mêmes contraventions, sans plus de succès. La ville était et resta longtemps déplorablement sale.

Cette amende de douze *pence* nous donne une peu flatteuse idée des lieux où va paraître William Shakspeare. Elle nous apprend beaucoup sur son enfance, sur les jeux aquatiques et malpropres où elle dut se passer. La vérité est ainsi faite : il est rare qu'elle s'accorde avec les images poétiques que l'on se crée.

Le commerce de John Shakspeare fut longtemps prospère. Il ne se bornait pas à faire et à vendre des gants. Les professions n'étaient pas si exactement définies, ni la séparation des métiers bien absolue. Comme les autres gantiers de Stratford, John étendait son commerce autour de son métier principal. Des gants il passait aux cuirs, aux peaux, des peaux aux animaux mêmes, aux moutons, au bétail. Il revenait ainsi à son origine paysanne, et, resté en rapport avec son frère et les fermiers de son village natal, il achetait et vendait des grains. La spéculation sur les grains occupait d'ailleurs toute la ville : les greniers et les granges y étaient presque aussi nombreux que les maisons. John Shakspeare fut heureux. Il gagna de l'argent, et put acheter, en 1556, « deux petites maisons libres de redevances. » Il gagna aussi de la considération, et

fit un brillant mariage, qui dut satisfaire le plus complètement du monde son amour-propre. Il épousa, en 1557, Mary, fille de feu Robert Arden, riche paysan propriétaire, et devint ainsi le maître de ces terres de Smitterfield et de Wilmecote, dont son père Richard avait été fermier. Mary lui apportait aussi une forte somme d'argent liquide, chose rare à l'époque et dans ces contrées rurales, et de plus une petite gentilhommière, un « fief absolu, » *the Ashbies*, avec soixante acres de terre. Du coup, la famille entrait dans la haute bourgeoisie, et presque dans la noblesse, à laquelle le nom militaire de *Shake-speare* (*secoue-lance*) et certaines traditions semblaient lui avoir donné des prétentions.

La fortune de John et son mariage le portèrent à ces fonctions municipales, si estimées et si enviées par tout le moyen âge. Il fut d'abord *aletaster*, officier chargé de la police des boissons ; puis il entra dans la *Corporation des bourgeois* et fut, en 1558, élu un des quatre constables de la *Court-leet*. C'était une magistrature municipale importante, une sorte de justice de paix, avec des pouvoirs étendus. Il y fut réélu l'année suivante et, en même temps, comme *affeeror*, reçut mission de fixer le *quantum* des amendes aux cas où la loi l'omettait. Il occupait encore cette fonction délicate, lorsqu'il fut élu *chamberlain* de la ville pour deux ans. A sa sortie de charge, en 1564, il rendit compte de son administration à la corporation. John était illettré ainsi que la plupart de ses concitoyens. Il signait d'une croix, au bas des actes, et le clerc de la ville notait en marge : *Signum Johannis Shakspeare*. Il n'en résulte pas qu'il s'acquittât plus mal de l'administration de la ville, ni qu'il rendît plus mal la justice sous l'orme, où l'on dit qu'elle se rendait.

Pendant ses années fortunées, John eut ses douleurs : il perdit en bas âge ses deux filles premières-nées. Mais une grande consolation lui fut envoyée. Il lui naquit un fils le 22 avril 1562, qu'il fit baptiser le 26 avril sous le nom de William Shakspeare. Elle existe encore, cette maison de Henley-Street où il a vu la lumière, cette voûte sombre d'église gothique, où ses vagissemens ont retenti lorsqu'il a goûté pour la première fois l'amertume du sel de la sagesse.

La tradition, qui orne si volontiers de traits miraculeux l'enfance des grands hommes, garde ici le silence. Je ne m'en plains pas ; et j'aime à croire que cette enfance fut semblable à toutes les enfances, qu'elle eut ses joies et ses pleurs, ses jeux, ses maladies, sa beauté et son charme naïf. J'aime à croire que l'enfant parut le plus beau et le plus intelligent à sa mère, et peut-être à son père, qu'il grandit, comme une vigoureuse plante d'Angleterre, dans le limon natal de sa ville obscure. Mais il est bon de savoir quels objets rencontrèrent ce premier regard jeté sur le monde par un des plus

grands parmi les hommes, quels furent pour lui ces premiers souvenirs et ces premières images, qui restent toujours, à travers toutes les vies, imprimées si fortement dans toutes les âmes.

Il fut élevé dans une maison confortable et vaste, pour le temps et le pays, dans un milieu bourgeois et rural à la fois, dans l'aisance. Les premiers mots sérieux qu'il put entendre furent d'agriculture, de commerce et aussi de jurisprudence et d'administration municipale. L'existence de sa famille a peu d'incidens, mais, si minces qu'ils soient, il les faut noter, car ils durent faire longtemps le sujet des propos qu'écoutait l'enfant. L'année même de sa naissance avait été sinistre : une peste avait ravagé la contrée. Les Shakspeare ne perdirent aucun parent, et l'on apprend que John se montra digne de sa situation dans la ville et contribua charitablement au soulagement des malades. Quoique ses charges publiques fussent parvenues à leur terme, il s'occupait encore des affaires. Il semble avoir été très apte à la comptabilité. Différentes personnes et la commune le chargeaient de faire leurs comptes. Deux fois il revise les comptes des *chamberlains*, et, en 1566, reçoit, pour sa peine, la somme de 3 livres sterling. Chacun a connu de même des paysans qui ne savaient pas écrire et n'en faisaient pas moins des comptes fort exactement. En 1567, John prétend à la dignité de haut-bailli de la ville, et s'il n'y parvient pas, on remarque au moins qu'il est, pour la première fois, distingué dans les actes par le titre de *mister* Shakspeare, ce qui avait son importance. Il devenait vraiment une personne notable, et, en 1568, il atteignit au point culminant de sa carrière municipale et fut élu enfin haut-bailli. William avait quatre ans, capable déjà peut-être de prendre sa part de la gloire paternelle, au moins des réjouissances domestiques.

John Shakspeare, pendant ses fonctions, put donner à Stratford un divertissement fort goûté : la ville fut visitée par deux troupes de comédiens, celle de la reine et celle du comte de Worcester. Chacune donna sans doute plusieurs représentations ; elles en donnèrent d'abord deux gratuites et publiques, pour lesquelles le haut-bailli, voulant « montrer aux comédiens le cas qu'il faisait de leur talent, » leur paya les sommes modiques de 12 pence et de 9 shillings. Il est peu douteux que l'enfant William fût présent à ses représentations, car il est prouvé que les enfans étaient conduits aux spectacles et aux divertissemens populaires. Un certain Willis, de Gloucester, a laissé un récit d'une représentation dramatique à laquelle il assista vers l'âge de cinq ans et à l'époque justement où nous nous trouvons. On peut, sans hasarder rien de grave, changer les noms et croire que le jeune Shakspeare vit les mêmes choses et reçut les mêmes impressions. De quels yeux il dut dévorer ces rares

et mystérieux spectacles, ces costumes aux couleurs éclatantes, ces actions violentes ou grotesques, ces masques bizarres dont s'affublaient les acteurs !

Il vit sans doute, comme Willis, quelqu'une de ces allégories dramatiques que le goût français avait mises à la mode dès le XVe siècle et dont les personnages, bien vivans aux imaginations symboliques du moyen âge, s'appelaient Luxure, Orgueil, Avarice. C'étaient de rudes moralités (*morals*), où le bien triomphait du mal par des artifices compliqués et naïfs à la fois, où les auteurs sacrés et profanes mêlaient leurs préceptes en la plus parfaite confusion. Mais l'enfant dut voir aussi des Mystères, car, jusqu'en 1580, la représentation en était encore fréquente et populaire. L'église les avait encouragés, car elle y trouvait de puissans secours pour pénétrer les esprits, par les yeux, de la réalité des histoires sacrées. Le peuple les aimait, par un goût naturel des spectacles et des drames, par un sentiment de foi très primitif, avide de représentations sensibles. Des foules immenses accouraient de toute l'Angleterre centrale à Coventry, où les Mystères se célébraient avec une pompe et un luxe extraordinaires. Mais les acteurs de Coventry transportaient aussi, par les villes et les bourgs, leur énorme chariot dramatique, s'arrêtant partout où la piété et la curiosité populaires leur promettaient une recette acceptable. Là, ils disposaient le chariot, découvrant une assez vaste scène à deux étages, dont le plus haut seul était ouvert : le bas servait aux machines.

Il y avait des praticables, des trucs et des trappes, des apparitions venant du ciel et des disparitions dans les enfers ; parfois des accessoires aussi compliqués que des navires, des nuages, des chars. Le théâtre était garni de tentures et de tapisseries, dont les dessins désignaient le lieu de la scène. Il y avait des accessoires permanens et populaires, tels que la gueule de l'enfer : c'était une tête colossale, avec des yeux lumineux et un nez énorme et très rouge. La bouche était munie de deux rangs de dents aiguës ; les mâchoires s'agitaient et l'on apercevait des flammes au fond de la gorge. Par cette gueule flamboyante on voyait passer les têtes noires des âmes damnées, leurs corps bariolés de jaune et de noir. Parfois le Christ venait en saisir quelqu'une et la tirer à lui, à travers l'horrible mâchoire du monstre. Ainsi était représentée la Rédemption. Les costumes ne variaient guère et étaient composés suivant une constante tradition. Pilate portait un manteau vert ; Adam et Ève avaient des vêtemens de cuir, afin de paraître nus ; Hérode, dont l'apparition sur la scène causait toujours la plus vive impression, avait des gants rouges, un costume multicolore, et, brandissant un sabre, se démenait comme un possédé. Tout ce matériel

était tenu en bon état, comme on l'apprend par les compt des acteurs de Coventry ; c'est chaque jour : tant pour avoir raccommodé l'Enfer, repeint la tête d'Hérode, reprisé Pilate, mis à neuf les masques des personnages.

Il y avait de la terreur tragique dans ces représentations. Le moyen âge ne reculait jamais devant l'horreur, et la scène de Coventry présentait aux yeux la Mort toute décharnée et rongée de vers. Mais les scènes grotesques et plaisantes y trouvaient place aussi, comme dans le bizarre Mystère des bergers, qui fait penser à la farce de *Pathelin*. Il est peu douteux que les souvenirs de Shakspeare aient été peuplés de ces images aux vives couleurs. La troupe de Coventry dut passer à Stratford en se rendant à Bristol, en 1570. Mais aussi il a bien pu arriver que le gantier John et sa famille se soient transportés à Coventry pour jouir du spectacle qui faisait courir toute l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, Shakspeare connut les Mystères; les souvenirs qu'il en garda se tournèrent au comique : le nom d'Hérode, le terrible Hérode de la juiverie (*Herod of Jewry*) lui revient souvent aux lèvres, et, dans Hamlet, il forge un mot pour critiquer le jeu exagéré d'un acteur, et l'accuse de vouloir *surhéroder Hérode*. Ailleurs, une mouche posée sur le nez rubicond de l'ivrogne Bardolph lui rappelle les *âmes noires* dans les flammes de l'enfer.

Des spectacles, des cérémonies, des mascarades et des processions, telles étaient les seules fêtes de la vie dans une petite bourgade rurale. William dut en jouir comme tous les enfans. D'ailleurs, il n'eut pas la triste enfance des fils uniques : son frère Gilbert, sa sœur Jeanne, n'étaient guère plus jeunes que lui. Quoique élevé dans une ville, il eut les amusemens et la vie d'un enfant des champs. Tous les parens de son père et de sa mère cultivaient; et le souci des saisons, les sains travaux de la terre, l'élève du bétail devaient tenir plus de place dans les propos de ce petit monde modeste que les mouvemens de la politique, ou même les querelles religieuses qui agitaient l'Angleterre. La société où se retrouvait l'enfant était d'abord celle de son oncle Henry Shakspeare ; il habitait une grande ferme auprès de Smitterfield, dont les ruines se voient encore, le long de la grand'route, à droite en quittant Stratford. Agnès Arden, la seconde femme de son aïeul maternel, vivait à Wilmecote; Alexandre Webbe, frère d'Agnès Arden, était aussi des amis de la famille, puisqu'il nomme John Shakspeare dans son testament et le choisit pour exécuteur testamentaire. Puis c'étaient les Hill de Bearley, parens proches des Arden, les Lambert, de Barton-on-the-Heath, les Stringers de Bearley, les Etkyns de Wilmecote, tous fermiers et petits propriétaires.

L'enfant pouvait donc apprendre à aimer la nature et à connaître

les champs; on ne s'étonnera plus autant de le trouver versé dans l'agriculture, l'élevage et même l'entretien des jardins. De même, les magistratures de son père peuvent être la source de ce goût que montra Shakespeare pour les matières juridiques, et de la connaissance qu'il en acquit plus tard. Ce goût et cette connaissance sont choses si notables, qu'on a voulu croire que William avait dû traverser au moins la carrière judiciaire : une patiente recherche à travers les archives de tous les hommes de loi, par toute l'Angleterre, n'en a pu fournir la moindre preuve. Il n'est pas indifférent de savoir qu'il put apprendre les premières notions du droit, auprès de son père, à Stratford. L'enfant qui devait être un tel homme dut posséder, dès ses premières années, la puissance pour percevoir, comprendre et se souvenir.

A l'âge de sept ans, comme il était d'usage, l'enfant fut mis à l'école libre (*free school*) de Stratford. Il devait, pour y pouvoir entrer, avoir reçu d'avance les premiers élémens. Il est donc probable qu'il apprit à lire et à écrire chez ses parens, qui tinrent à honneur, comme il arrive souvent, de lui donner l'instruction qu'eux-mêmes ne possédaient pas. L'école libre ne se bornait pas à l'enseignement primaire. On y apprenait le latin, assez, dit-on, pour pouvoir entretenir en cette langue une correspondance; assez du moins pour pouvoir lire quelques auteurs classiques : cela est plus important. Quels furent les livres que l'enfant put trouver, enchaînés à son pupitre, dans l'école de Stratford? Bien peu nombreux devaient-ils être, et bien élémentaires. Ce fut le livre de rudiment que l'on nommait « Accidence », et dont une page entière est citée dans les *Joyeuses Commères*. Ce furent les *Sententiæ pueriles*, un de ces recueils d'adages et d'apophtegmes, tant sacrés que profanes, comme le moyen âge en vit tant compiler. Ce fut encore la grammaire latine de Lilly, et peut-être aussi quelque auteur classique, quelque fragment des *Métamorphoses* d'Ovide, quelque ancien recueil de fables. Peu de choses assurément. La Renaissance mit du temps à faire pénétrer l'usage des classiques dans les parties reculées de l'Angleterre. L'enfant ne put pas acquérir une connaissance bien sérieuse de l'antiquité; il acquit du moins un instrument, indispensable en ce temps plus qu'en tout autre à toute étude et à toute lecture, la langue latine Shakspeare, au dire de Ben Jonson, possédait « peu de latin et moins de grec. » On peut même admettre qu'il ne sut pas de grec du tout; mais ce peu de latin suffit pour expliquer l'usage d'auteurs non traduits, si l'on trouve vraiment la preuve que Shakespeare dut les connaître.

Cependant William ne put achever ses études. Son père le retira brusquement de l'école en 1579. Il n'en résulte pas qu'il n'apprit rien. Il avait quinze ans, et il était depuis huit ans écolier. Il eut

seulement, plus tôt qu'on ne devait craindre, une soudaine rencontre avec les réalités de la vie. La spéculation, comme il arrive souvent, avait mené John Shakspeare de la prospérité à la misère, au moins aux embarras d'argent. Ces embarras paraissent dès 1578 : John emprunte 40 livres sterling à son parent John Lambert, et donne en hypothèque *the Ashbies*, la petite terre seigneuriale qu'il tient de sa femme. Aussi ne se trouve-t-il plus en mesure de subvenir à l'éducation classique de William, et, pour lui donner un bon état, il le met en apprentissage chez un boucher. La boucherie est encore, dans bien des campagnes, le plus lucratif des commerces ruraux. Il ne faut pas s'exclamer, ni voir là rien qui pût dégrader le fils du gantier John Shakespeare. On ne dit pas que William se déplût à ce métier vigoureux, ni qu'il y fût malhabile ; bien au contraire, s'il faut en croire Aubrey, auteur peu critique, mais auquel la tradition locale était familière : « s'il tuait un veau, dit Aubrey, il le tuait dans un grand style, et faisait un discours. »

En quelle circonstance, et pourquoi, trois ans après sa sortie de l'école, le jeune garçon de dix-huit ans prit-il le parti de se marier? C'est ce qu'on ne peut savoir certainement. Voici un des points où l'imagination des auteurs a pu se donner le plus librement carrière. Et cela est naturel. Ce mariage fut sans doute une action romanesque et inconsidérée, et il n'est pas bien vraisemblable que le bonheur domestique s'ensuivit. Anne Hathaway, née d'une famille de cultivateurs aisés, avait huit ans de plus que son mari. S'aimèrent-ils? Un entraînement de jeunesse rendit-il le mariage nécessaire? C'est ce qu'il est permis de supposer, si l'on considère que le *bond* (acte) de mariage porte la date du 28 novembre 1582, et que Suzanna, la première née de William Shakspeare, fut baptisée moins de six mois après, le 26 mai 1583. La chose paraît bien claire, et cette naissance prématurée ne semble guère laisser de doute. Mais les critiques shakspeariens ont une si complète admiration pour le poète national, qu'ils ne veulent pas d'ombre au tableau et n'admettent pas une faute à l'entrée de cette grande vie. N'ont-ils pas été chercher dans des livres de médecine les exemples des gestations les plus courtes, pour justifier Shakspeare et Anne Hathaway? C'est aller bien loin. La faute est probable, elle est naturelle, d'après ce que nous pouvons supposer d'un tempérament vif et indiscipliné. C'est bien assez que William Shakspeare ait été un homme de génie, sans vouloir encore en faire un saint. Ce serait tomber dans l'invraisemblance.

Pourtant, il faut le reconnaître, un autre argument a été mis en avant, qui est plus sérieux. Il est utile de savoir que les fiançailles solennelles et religieuses, le *precontract*, étaient souvent, aux yeux

du peuple, aussi efficaces que le mariage même. Les écrivains ecclésiastiques se sont plaints souvent de cet abus. Quelques-uns plus tolérans, comme l'évêque Watson, qui écrivait en 1558, admettent que les fiancés « sont parfaitement mariés ensemble, quoique, — ajoute-t-il naïvement, — leur mariage à la face de l'église, par le ministère d'un prêtre, ne soit pas superflu. » Il y avait là assurément une tolérance usuelle, dont il me paraît juste d'étendre le bénéfice à la mémoire de Shakspeare. On sait d'ailleurs combien sont larges encore aujourd'hui, en Angleterre, les idées courantes en matière de mariage, et le peu de souci qu'on y prend des formes, quand le consentement mutuel est certain. L'histoire de Gretna-Green est d'hier.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le mariage était mal assorti, et que le bonheur conjugal, s'il exista, ne fut pas de longue durée. Trois ans après son mariage, William quitta Stratford, et, pendant les longues années de son séjour à Londres, il est peu probable que sa femme ait jamais été le rejoindre. Mais, pendant même les trois ans qu'ils passèrent ensemble, la tradition ne veut pas qu'ils aient été des époux bien unis, ni que William ait montré des qualités de ménage que son âge ne comportait guère.

Le biographe Rowe, qu'on trouve, le plus souvent, prudent et bien renseigné, place ici une histoire qui doit être vraie et qu'on ne peut rejeter. Le jeune Shakspeare ne fréquentait point la bonne société, mais vivait de compagnie avec les vauriens et les jeunes étourdis. La bande se livrait au braconnage et s'en trouva mal. Un gentilhomme campagnard, sir Thomas Lucy, de Charlecote, qui tenait sans doute la chasse plus encore pour un privilège nobiliaire que pour un divertissement, fit poursuivre les mauvais garçons qui dérobaient ses cerfs et ses lapins. Shakspeare, qui n'était peut-être pas bien coupable, le devint, aux yeux de sir Thomas, par une ballade satirique qui courut le pays et fit beaucoup rire aux dépens du gentilhomme. Sir Thomas, qui eût peut-être pardonné les lapins, ne pardonna pas la satire ; l'autorité d'un seigneur était redoutable en tous lieux, mais surtout en un canton rural reculé, loin de toute publicité et de toute autorité supérieure. La famille prit peur ; le jeune coupable, dont l'humeur indépendante devait se fatiguer d'ailleurs de la plate vie de province, se laissa effrayer. Shakspeare prit la fuite et quitta tout, laissant trois enfans derrière lui, car deux jumeaux venaient encore de lui naître, son fils Hamnet et sa fille Judith.

II.

Chassé de son pays par un méfait auquel on aime à trouver une couleur littéraire, entrant dans la vie d'homme par une voie irrégu-

lière, hanté sans doute de rêves grandioses, où devait-il aller? Là où s'en vont des campagnes tous les rêveurs et tous les dévoyés, là où l'on cherche la gloire et la fortune, là où se trouve souvent la misère, à la grande ville, à Londres. Arrivé à Londres, il disparaît à nos yeux pour de longues années. Qui garde le souvenir des jours misérables que traînent tant d'hommes dans les bas-fonds des grandes villes? Un compatriote de Shakspeare qui vint à Londres vers la même époque, John Sadler, de Stratford-sur-Avon, a laissé un récit de ses propres débuts dans la ville. Sadler alla d'abord vendre son cheval : ainsi dut faire Shakspeare; c'était la première chose pour vivre et pour s'ôter l'espoir du prompt retour. Puis, « n'ayant aucune relation à Londres pour le recommander ou l'aider, il alla de rue en rue, de maison en maison, demandant si l'on avait besoin d'un apprenti; il reçut bien des refus et mille rebuffades à perdre le courage... » Ce douloureux pèlerinage, Shakspeare le fit assurément.

Le hasard le conduisit à travers champs, à un petit village de banlieue, à Shoreditch, à la porte d'un théâtre. Là, il put utiliser au moins ses habitudes campagnardes; il s'offrit pour tenir les chevaux des *gentlemen* qui entraient au théâtre, et, pour quelques liards, il en prenait soin tout le temps du spectacle. Telle est du moins l'antique tradition, venue à nous de bouche en bouche. Jonson la tenait de Pope, qui l'avait reçue de Rowe; à Rowe, elle venait de Betterton, et celui-ci l'attribuait à sir William Davenant, qui avait connu personnellement Shakspeare. Ainsi une critique ingénieuse remonte de proche en proche et trace une généalogie des propos, des bruits publics et des anecdotes pour arriver à jeter une lueur dans ces obscures années. Une discussion intelligente donne à cette tradition toute la valeur d'un fait historique. On observe d'abord qu'elle est assurément fort ancienne, car l'usage se perdit très tôt d'aller au théâtre à cheval. Cela était regardé déjà comme un ridicule en 1599; la dernière comédie où il y soit fait allusion est de 1632. La coutume tomba d'elle-même lorsque les principaux théâtres furent bâtis au sud de la Tamise et que les bacs du fleuve furent la meilleure et presque la seule voie pour s'y rendre. En 1585, il n'y avait probablement à Londres que deux théâtres, le *Théâtre* et le *Curtain* (rideau), tous deux au nord de la Tamise, tous deux au village de Shoreditch. Le voyageur qui voit la Londres moderne et traverse le quartier populeux et tumultueux de Shoreditch a peine à se représenter que c'était là, aussi tard que la fin du XVIe siècle, la pleine campagne. Le botaniste Gerard rapporte qu'un jour, allant au théâtre, il découvrit dans un pré une nouvelle sorte de renoncule. Le fait vaut la peine d'être noté et l'on sera moins surpris de rencontrer dans les épigrammes de Davis ce personnage

qui « chevauche par les champs pour voir des comédies. » N'est-ce pas charmant?

Les abords des théâtres, comme il arrive encore aujourd'hui, n'étaient pas très bien hantés. Un lord-maire nous les représente comme le rendez-vous des « vagabonds, gens sans aveu, filous, *voleurs de chevaux*, escrocs, farceurs et autres personnes désœuvrées et dangereuses. » Aussi le bourgeois ou le gentilhomme, qui venait « par les champs pour voir des comédies, » en ce temps où carrosses et chaises étaient peu connus, était-il anxieux de trouver à qui confier son cheval. On dit que Shakspeare eut quelque succès dans cette modeste profession, y acquit un certain renom et engagea plusieurs jeunes gens pour l'aider à satisfaire aux demandes. Quand un cavalier s'arrêtait au Théâtre, un enfant se présentait à la bride avec ces mots : « Je suis un des garçons de Shakspeare, monsieur. » Et plus tard, quand William eut passé la porte du théâtre et monté à de plus hauts emplois, les enfans qui tenaient les chevaux s'intitulaient encore « les garçons de Shakspeare » (*Shakspeare's boys*). Il faut ajouter que James Burbage, le propriétaire du théâtre, homme de ressources variées, tenait une hôtellerie et aussi une écurie à Smithfield, où il louait des chevaux et en prenait en pension. Si Shakspeare vendit son cheval en arrivant à Londres, ce dut être dans Smithfield, où se faisait tout le commerce des chevaux. On peut donc supposer qu'il entra ainsi d'abord en relations avec le théâtre et le propriétaire du théâtre, et que le premier pain qu'il gagna à Londres, le premier travail qu'il y trouva pour échapper à la faim ou à la mendicité lui vinrent du théâtre.

Toutes ces conjectures sont raisonnables et doivent être bien voisines de la vérité.

Cependant les choses n'allaient pas bien à Stratford. En 1587, John Shakspeare, n'ayant pu payer ses dettes, était mis en prison. Il proposa alors à John Lambert, son principal créancier, un arrangement par lequel il lui cédait the Ashbies, la terre qu'il lui avait hypothéquée, moyennant quittance de sa dette, et 20 livres sterling. Il est certain que William prit part à cet arrangement, et il paraît probable qu'il revint alors pour la première fois à Stratford, bien misérable lui-même et pour une misérable cause, afin de tirer son père de prison (1). Lors de cette première visite à sa femme, à ses enfans, à sa ville natale, on sait qu'il était déjà lié à une troupe de comédiens et qu'il y remplissait un emploi très humble. William Castle, qui fut vicaire à Stratford vers le milieu du XVIIe siècle et

(1) L'arrangement n'eut pas de suite, sans doute par l'inexécution des conditions, John Lambert étant mort sur ces entrefaites. Les Shakspeare soutenaient encore à ce sujet, en 1589, un procès contre Edmond Lambert, fils de John.

vécut certainement en rapports avec plusieurs personnes de la famille de William, dit qu'il entra d'abord au théâtre comme « serviteur. » On croit que sa fonction fut celle de *prompter's attendant* (aide souffleur), ou autrement *call boy*. Il avertissait les acteurs d'entrer en scène. Il était *avertisseur*.

On voudrait savoir au moins à quelle troupe Shakspeare fut lié d'abord. Il y en avait alors plusieurs, existant chacune sous le patronage d'un grand seigneur, d'un ministre ou de la reine, et s'intitulant *serviteurs* du personnage qui leur accordait protection. En cette même année 1587, où Shakspeare retourna pour la première fois à Stratford, les *serviteurs* des lords Essex, Leicester et Stratford y vinrent donner des représentations. Mais il n'y a pas de raisons de croire que Shakspeare en fit partie. Il est certain qu'il était attaché au théâtre de Burbage; mais cela n'apprend rien, car le fameux entrepreneur théâtral n'avait plus alors de troupe à lui et louait sa salle à toutes celles qui lui en offraient un bon prix.

Aussi l'obscurité devient de plus en plus profonde. L'arrangement auquel Shakspeare intervint en 1587 est le dernier fait connu de sa jeunesse. Jusqu'en 1592, nous n'entendrons plus parler de lui. Il est au théâtre, passant d'un emploi infime à un autre moins bas, apprenant le métier dramatique par le plus long et le plus dur apprentissage.

Le théâtre en ce temps, pas plus qu'en tout autre, n'était un lieu bien pur. Les gens moraux, les hauts bourgeois de la cité, les pasteurs, les puritains surtout, le regardaient comme un antre de Satan, un palais de Vénus, une des abominations de l'Antéchrist. « Satan, dit Northbrook, n'a pas de moyens plus sûr, ni de meilleure école pour conduire les hommes et les femmes dans les embûches de la concupiscence et dans les sales plaisirs de la criminelle débauche. » En 1580, après un tremblement de terre qui terrifia la ville, les prédicateurs tonnèrent en chaire contre les horreurs des théâtres, qui appelaient sur Londres les éclats de la colère divine. C'est que les représentations étaient pour les prêches une redoutable concurrence, et un prédicant se trahit lorsqu'il dit : « Un coup de trompette vous réunira mille pour voir une sale comédie, et la cloche pourra tinter une heure sans vous réunir cent pour entendre un sermon. » Pourtant les femmes ne paraissaient pas sur la scène, et tous les rôles étaient tenus par des hommes. Cela semble exclure une des sources les plus communes de scandale. Mais les théâtres n'en paraissaient pas moins aux yeux des bourgeois rigides, comme de dangereux mauvais lieux. Il faut dire que le peuple de la plus basse classe y accourait en foule; des rixes et des désordres y étaient fréquens. On y avait de mauvaises façons, mangeant et buvant,

aspirant, dans des pipes de terre, la fumée de cette herbe de Tabago qui s'appelait en France *herbe de la reine mère*. Les représentations, d'ailleurs, n'étaient pas toujours d'un ordre bien relevé. Après les tragédies, les comédies, les moralités et les farces, les théâtres étaient loués pour toutes sortes d'exhibitions : on y dansait des ballets; on y donnait aussi des assauts d'escrime et, pour attirer la foule, les bretteurs et les spadassins parcouraient la ville en procession, quelques heures avant le combat. On y montrait les grandes curiosités d'outre-mer, les monstres et les animaux féroces. Le goût naturel de l'époque portait les esprits vers les contrées lointaines et les choses inconnues. Le peuple n'était pas seul à se plaire à ces spectacles variés; les nobles et la cour y trouvaient aussi leur plaisir. Elisabeth, avant d'être reine, assistait un jour, avec la reine Marie, « au divertissement d'un combat d'ours, » et l'on rapporte que leurs altesses en furent « tout à fait contentes. » Elles aimaient les mêmes plaisirs que leur peuple.

Faut-il enfin ajouter aussi que les théâtres étaient, comme toujours, le facile rendez-vous des gens de plaisir? « Dans les théâtres, à Londres, écrit Gosson, la mode des jeunes gens est d'aller d'abord au parterre et de promener leurs yeux autour des galeries; puis ils volent et s'empressent, le plus près qu'ils peuvent, des plus jolies femmes; ils leur offrent de petites pommes, jouent avec leurs vêtemens pour passer le temps, font la conversation et les mènent dans les tavernes à la sortie du théâtre. Celui-là se croit le meilleur compagnon qui se fait remarquer pour être le plus empressé auprès des femmes. » — En vérité, rien n'est nouveau sous le soleil.

Vus d'un mauvais œil par le lord-maire et les membres du *Privy Council*, les théâtres ne purent, de longtemps, s'établir dans la cité de Londres. Les plus fameux seront construits au sud de la Tamise, à Southwark, les plus anciens, au nord, dans le village de Shoreditch. Quand Shakspeare arriva à Londres, il n'y avait pas dix ans qu'un théâtre permanent existait; jusque-là, à travers tout le moyen âge, les représentations se donnaient sur les tréteaux roulans que j'ai décrits, ou dans les *halls* des municipalités et des *guilds*. James Burbage, d'abord menuisier, puis acteur dans la troupe du comte de Leicester, loua, le 13 avril 1576, un terrain à Shoreditch, au lieu dit « la Liberté de Halliwell, » et y éleva le bâtiment de bois qui porta toujours, par excellence, ce nom : *le Théâtre*. Le lieu était marécageux et il y poussait des saules. On y voyait tourner, comme dans l'ancienne banlieue de Paris, les grandes ailes des moulins à vent. Shakspeare put y retrouver quelque souvenir de Stratford et du Warwickshire. Le paysage pourtant n'était

point gai, quoiqu'on commençât à construire de ce côté quelques maisons de plaisance : il y avait un gibet et l'on pendait près du théâtre.

James Burbage avait loué, pour vingt et un ans, les deux jardins, les quatre masures et la grange qui devinrent le « Théâtre.» Il ne dirigea les représentations que trois ans; en 1579, tout en restant propriétaire du théâtre et locataire du terrain, il céda la direction à un certain John Hyde, qui la garda jusqu'en 1589. Très près du « Théâtre, » dans un pré que l'on appelait le « Rideau vert » (*Green Curtain*), s'était élevé, un an après le premier, un second théâtre, le *Curtain*. Les spectacles que l'on y donnait étaient d'un caractère plus varié, quoique la tragédie y eût aussi sa place. Ces salles de spectacle étaient ouvertes au plein air; c'étaient des sortes de cours, entourées de tribunes et de galeries. La scène et les galeries étaient ouvertes; le centre, *the pit* ou *the yard*, où le public populaire se tenait debout, était exposé à toutes les intempéries des saisons. Les représentations, comme il paraît naturel, avaient lieu le jour, et il en fut ainsi tant qu'il n'y eut pas de théâtre couvert. L'entrée au théâtre, qui donnait seulement droit à se tenir debout dans le *pit*, était de un penny. On payait deux pennys pour être admis aux galeries, trois pennys pour les loges (*rooms* ou *boxes*). Les gens à la mode s'asseyaient sur les côtés de la scène, comme il fut longtemps d'usage en France, au grand détriment de l'illusion scénique ; ils payaient six pence ou un shilling. Quoique la valeur de l'argent soit bien changée, on voit que le théâtre était un divertissement à bon marché et, par conséquent populaire.

Les décors et les trucs, quoique évidemment simples, n'étaient point aussi puérils qu'on se le figure souvent. La machination déjà compliquée des mystères nous est une preuve que les légendes courantes à ce sujet se trompent de siècle et doivent remonter à une époque plus ancienne.

On peut se figurer le jeu des acteurs comme très libre et violent, leur déclamation comme forte et un peu enflée; le côté comique, grotesque même des scènes, devait toujours être mis en relief, en faveur d'un public qui, nous dit-on, supportait avec peine de rester longtemps grave. L'acteur, alerte et bien découplé, ignorait la crainte du ridicule. Ainsi nous savons que Richard Burbage, jouant *Hamlet*, avec un immense succès, ne craignait point d'emporter dans ses bras, en sortant de scène, le cadavre de Polonius. Ceci était presque une nécessité, car le théâtre n'avait point de rideau. Mais l'acteur recherchait d'autres effets dont la bizarrerie était la seule raison. Dans la scène entre Hamlet et sa mère, au moment où le spectre paraissait, Burbage, qui était assis, se levait brusquement

et renversait son siège. Au cinquième acte, Burbage sautait dans la tombe d'Ophélie, ce que peu d'acteurs, en Angleterre même, osent faire aujourd'hui. Le fossoyeur, avant de se mettre à l'ouvrage, réjouissait fort le public du parterre, par une facétie qui est encore de mode dans nos cirques forains. Il ôtait lentement une douzaine de vestes qu'il avait enfilées les unes par-dessus les autres. A chacune, c'était un éclat de rire. Ces précieux détails, qui nous sont parvenus sur la représentation d'*Hamlet*, peuvent donner quelque idée de ce qu'un public anglais du XVIe siècle goûtait dans le jeu des acteurs.

Ce public était tumultueux, passionné, impressionnable. Il se prenait vivement aux choses, il était saisi par les entrailles. On raconte comme un fait naturel qu'une femme, meurtrière de son mari, se dénonça elle-même, en voyant un drame où le spectre d'un mari assassiné hantait les nuits d'une femme coupable. *Hamlet* contient une péripétie semblable. Le peuple anglais était avide de drame, passionné pour le jeune art dramatique, né du génie national, au souffle de la Renaissance. L'acteur James Burbage avait deviné son temps, et, après son premier essai, de nombreux théâtres s'élevèrent. Un grand mouvement littéraire et mondain se produisit. Les théâtres furent le rendez-vous des jeunes seigneurs élégans : ils menaient ou suivaient la mode vers les choses du théâtre et des belles-lettres. Nous allons retrouver Shakspeare, toujours attaché au théâtre, mais lié avec cette jeunesse élégante et lettrée, lié aussi avec des libraires, dans les boutiques desquels il put assurément beaucoup apprendre. C'était le monde de la cour et le monde des lettres. Ces relations nous permettent d'imaginer comment il passa son temps pendant les cinq années d'obscurité profonde. Il fit son métier d'acteur et n'y brilla pas d'un grand éclat ; il jouait des rôles secondaires, ce qu'on appellerait des *utilités*. Les Burbages le regardaient, nous dit-on, comme « un homme méritant » (*a deserving man*). Il était bien ce *Johannes factotum* du théâtre que ses ennemis lui reprochaient d'être.

Cependant il pensait, il observait, il étudiait. Le spectacle de la vie humaine passait sans cesse devant ses yeux, dans ces salles de théâtre où défilaient la cour et la ville : c'était l'homme à la mode avec son langage fleuri d'*euphuisme*, l'homme de lettres barbouillé de latin, le bourgeois et le spadassin, le fermier des banlieues et l'ouvrier de la ville, le tire-laine et le ruffian, l'étudiant et l'homme de loi. C'était la vie enfin, toute la vie d'un peuple et d'un siècle, cette vie qu'il devait faire passer tout entière dans ses drames. Il était là, ses grands yeux bleus ouverts, l'oreille tendue, l'âme palpitante d'ambitions et de désirs.

Puis on partait pour ces longs voyages d'aventures, ces tournées de province où les troupes passaient une bonne partie de l'année. On courait de ville en ville, de bonheur en malheur, jouant où l'on pouvait, dans les granges, dans les salles des châteaux, dans les halles communales, souffrant le froid, la faim, poussant les chars à la roue et rapiéçant les costumes. Les acteurs n'étaient point, comme aujourd'hui, de grands personnages cités dans les gazettes pour leurs moindres actions. Leur existence était joyeuse, mais accidentée et misérable. Une troupe errante, fût-ce celle de Molière ou de Shakspeare, est toujours ce qu'on peut se figurer : une bande assez pauvre, à la merci de la mode locale, de la bonne ou de la mauvaise société, promenant les accidens divers de son éternel roman comique, un chariot de Thespis, où, depuis les siècles, on se barbouille toujours le nez pour faire rire, on se hausse toujours sur les cothurnes pour faire trembler. Mais le poète était là, se remplissant l'esprit de paysages, de figures et d'aventures, connaissant par le menu ce peuple anglais, dont il allait, pour les siècles, fixer la pensée.

Je demeure persuadé que, pendant ces sept années d'obscurité, Shakspeare ne se contenta pas de voir les hommes et d'observer les mœurs. Mais, par tous les moyens et à toute occasion, il dut acquérir toutes les connaissances qui lui manquaient, tout ce que son éducation insuffisante et tronquée lui laissait à apprendre. On appuie toujours sur ce point, qu'il n'avait point terminé ses études. Mais l'école n'est pas le seul lieu où l'on puisse apprendre, et c'est trop avoir la superstition scolaire que de conclure qu'un homme ignore tout parce qu'il n'a pas fini ses études. Il est à croire qu'un jeune homme intelligent, vivant pendant sept années dans une grande ville, dans une profession qui confinait à la littérature, put lire tous les livres qui avaient cours de son temps. Si j'ajoute que ce jeune homme avait du génie, c'est-à-dire au moins la perception rapide, la mémoire fidèle, l'imagination puissante, la faculté toujours en éveil de généraliser et d'associer les idées, — je ne m'étonnerai plus de trouver dans ses œuvres la preuve de connaissances variées et l'indice d'une vaste culture. Il paraîtra naturel que ce jeune homme ait lu des livres de droit quand les continuels procès de sa famille et de ses théâtres avaient dû exciter son attention, des livres de théologie quand l'Angleterre était pleine de disputes théologiques, des livres de médecine dans un temps qui goûtait les sciences naturelles. Je trouverai même facile à croire qu'il ait appris quelques notions de français et d'italien pour mieux connaître le mouvement littéraire de son siècle. Mais surtout je le vois dévorant les anciennes chroniques anglaises, tous les auteurs antiques qui purent tomber en ses mains, les recueils de nouvelles et de romans

étrangers dont les traductions avaient déjà paru. D'ailleurs, il ne faut rien exagérer : il était plus aisé d'acquérir une teinture de toute la science courante de l'époque que ce ne serait aujourd'hui ; tous les livres alors imprimés en Angleterre n'auraient pas formé une bien considérable bibliothèque. Je repousse donc absolument l'argument fondé sur l'ignorance probable de Shakspeare ; les dures années d'épreuve, passées à Londres dans des emplois modestes, furent le temps où le génie se forma et acquit les matériaux qu'il lui fallait. Et si l'on demande : Un obscur acteur a-t-il pu écrire des pièces qui contiennent en abrégé toute la science de son temps? — Oui, répondrai-je, s'il avait du génie.

Je puis reprendre maintenant la vie de Shakspeare presque jour par jour. Étant parvenu à la période de production, je serai amené à prononcer le titre de quelques drames et à indiquer la date de leur première apparition publique. Il n'entre pas dans mon dessein de discuter la chronologie, ni la difficile question des sources. Par cette étude, on pourrait s'assurer que Shakspeare n'a peut-être jamais inventé aucun de ses drames. Si l'on aperçoit à travers tous la constante unité de son esprit, on reconnaît, dans chacun aussi, une part impersonnelle, le bagage ordinaire du théâtre de son temps. Les situations qu'il a faites immortelles étaient, le plus souvent, au répertoire avant lui. Le théâtre était un divertissement où peu de gens cherchaient une haute production littéraire ; il fallait donner au peuple les situations qui lui plaisaient, et, souvent même, celles que le succès avait déjà éprouvées. Aussi Shakspeare a mis la main aux pièces des autres et d'autres ont mis la main à ses pièces. Avant lui, il y avait déjà une tragédie de *Hamlet, prince de Danemarck*, où paraissait un fantôme. Cela va-t-il diminuer Shakspeare? En rien. On sourira seulement en pensant aux petites querelles littéraires de nos jours et aux procès solennels qui se soulèvent pour établir la priorité d'une bien modeste invention dramatique et la propriété d'une mince intrigue. Le génie fait d'une histoire banale un drame palpitant. En ramassant toutes les histoires qui étaient venues de l'antiquité et des traditions populaires, par les ténèbres du moyen âge, en fournissant à son temps, à son peuple suivant ses désirs, ses besoins et ses goûts, Shakspeare a formé une œuvre nationale et vivante. Son drame est fait de la substance même de sa nation. Il doit à sa race autant qu'il lui apporte. De quelle veine du sol anglais est sorti chaque flot de son inspiration? Quelle est, dans chaque œuvre, sa part et son rôle? C'est un sujet tout autre que le mien et d'un profond intérêt pour l'histoire de l'esprit humain. Ce que j'ai dit suffira, car je cherche seulement à dégager la figure de Shakspeare et à montrer quel fut son caractère.

III.

Le 3 mars 1592, les « serviteurs » de lord Strange, sous la direction de l'acteur Henslowe, jouaient, dans un théâtre qui se trouvait au sud de la Tamise, un drame dont le sujet était tiré de la vie du roi *Henry VI*. Il est fort vraisemblable qu'il s'agit ici du premier *Henry VI*, qui serait ainsi le premier drame représenté de Shakspeare. Ce drame, tiré des chroniques de Holinshed, fut remanié et augmenté par Shakspeare plutôt qu'écrit par lui. Il obtint un immense succès. Nash, qui écrivait au mois de juillet, assure que plus de 10,000 spectateurs avaient vu déjà *Henry VI*.

Le succès attire toujours l'envie; Shakspeare en goûta l'amertume. La méchante attaque d'un confrère jaloux, Robert Greene, est le premier témoignage que nous ayons de l'importante situation qu'avait subitement conquise Shakspeare. On n'envie que les gens enviables, et ce devait être déjà un personnage de quelque importance que celui dont Greene a écrit : « Il y a un parvenu, un corbeau embelli de nos plumes, qui, « avec un cœur de tigre sous une peau d'acteur, » se croit aussi capable que le meilleur d'entre nous d'enfler un vers blanc, et, n'étant qu'un vrai *Johannes factotum*, se croit, dans sa pensée, le seul « secoueur de scène » de ce pays. » Il s'agit assurément de Shakspeare et d'*Henry VI*. En effet, Greene s'indigne de voir un acteur, « embelli des plumes » des auteurs, aspirer lui-même aux succès dramatiques; il parodie un vers de *Henry VI* : « O cœur de tigre caché sous une peau de femme! » Il joue même sur le nom du jeune poète, l'appelant *Shake-scene* (secoueur de scène), au lieu de *Shake-speare* (secoueur de lance). Par l'effet de ce mauvais calembour, personne, au XVIe siècle, ne put s'y tromper.

Shakspeare ne s'y trompa pas, et il paraît qu'il se trouva blessé. En effet, Greene étant mort sur ces entrefaites, l'éditeur Henry Chettle crut devoir un peu plus tard s'excuser auprès de Shakspeare, dans un livre dont il était lui-même l'auteur. Par les termes dont il se sert, on aperçoit, pour la première fois, que Shakspeare, à travers les aventures de sa vie irrégulière, avait su s'assurer quelque considération : « J'ai pu moi-même, dit Chettle, reconnaître la civilité de ses façons et son excellence dans sa profession; de plus, diverses personnes respectables m'ont rapporté la droiture de ses procédés, ce qui prouve son honnêteté, et la grâce facétieuse de ses écrits, ce qui prouve son art. » Il courait sans doute déjà quelque copie manuscrite de ses poèmes, au moins de *Vénus et Adonis*, qui allait voir le jour.

C'est un enfant de Stratford qui imprima le premier poème de

Shakspeare. Toujours fidèle à sa province, le poète, qui ne signa jamais son nom sans ajouter : *of Stratford-upon-Avon*, dut naturellement fréquenter à Londres ses compatriotes du Warwickshire. L'imprimeur Richard Field avait avec la famille Shakspeare des relations de voisinage et d'amitié. L'année même où Richard Field s'occupait à Londres d'imprimer le premier poème de William, John Shakspeare, à Stratford, se chargeait de l'inventaire après décès de John Field, père de l'imprimeur. Je pense bien que ce fut un service réciproque. Field n'était pas un imprimeur médiocre; son édition des *Métamorphoses* d'Ovide est charmante, et il préparait déjà sans doute le *Plutarque* de North, où Shakspeare devait si abondamment puiser. Ayant imprimé le poème du jeune acteur, il lui trouva un bon éditeur, et *Vénus et Adonis*, que Shakespeare regardait comme « le premier fils de son invention, » était mis en vente chez le libraire Harrison, près de Saint-Paul, à l'enseigne du *Lévrier blanc*.

Le poème était dédié au comte de Southampton. Cette dédicace, où la familiarité se mêle au respect, nous montre Shakspeare en relations cordiales avec un jeune seigneur de vingt ans, chéri de la mode, riche, élégant, dissipé. Cette protection n'était pas à dédaigner, elle rapprochait Shakspeare de la cour, du monde poli et raffiné. L'année suivante, le jeune lord recevait la dédicace d'un second poème *Tarquin et Lucrèce*. Il restera à sa gloire d'avoir encouragé les débuts de Shakspeare pauvre et ignoré. D'ailleurs les poèmes furent appréciés. Comme il arrive souvent, ce que les contemporains goûtèrent le plus est précisément ce qu'a le plus négligé la postérité. Ces deux poèmes, gracieux et d'un beau style, mais auxquels manque l'originalité, firent plus pour la gloire de Shakspeare et pour sa situation dans le monde que bien des drames admirables. Écrire des drames était une partie de sa fonction au théâtre; c'était un article de son traité, et, à un moment de sa vie, il s'était engagé à en écrire deux par an, bien différent en cela de ces artistes qui doivent toujours attendre les rares momens de l'inspiration. Ses drames lui assuraient l'estime de ses directeurs, et aussi une large popularité plébéienne. Mais ses poèmes le faisaient sortir de sa situation inférieure, et il prenait pied dans la société des honnêtes gens. Son succès y fut grand : lady Helen Branch le cite parmi « les plus grands poètes; » il est loué par Drayton, par Willobie; on l'appelle *sweet Shakspeare*, le doux Shakspeare!

Sans doute, dès cette époque il commença, pour le plaisir de ses élégans amis et pour son plaisir, à composer des sonnets. C'est bien en vain qu'on s'est efforcé à y voir de nos jours autre chose qu'un très ingénieux exercice littéraire. Les détails autobiographiques

qu'on a voulu y découvrir paraissent de pure fantaisie, et on n'a pu établir aucun lien entre les sonnets. Ce sont de petits poèmes très soignés dans la forme, faits pour le seul plaisir de renfermer dans une forme rare et agréable une pensée gracieuse ou forte, amoureuse ou morale, descriptive ou lyrique. Il n'y a pas autre chose dans ces « sonnets sucrés, qui sont connus par les intimes amis de Shakspeare. » Mais ils plurent tant par la beauté du mètre et de l'invention que le poète fut comparé à Ovide : « L'âme douce et délicate d'Ovide revit dans Shakspeare à la langue de miel (1) ».

Cet homme à la langue de miel venait de fournir au théâtre et de disposer pour la scène un drame sombre et sanguinaire, dont il n'était pas sans doute l'auteur principal, *Titus Andronicus*. Presque en même temps il s'essayait dans la comédie, ayant tiré des *Ménechmes* de Plaute *la Comédie des erreurs;* elle fut représentée à la Noël, pendant les fêtes, joyeusement célébrées par les étudians, dans la grande salle de Gray's Inn, dont la belle voûte de bois est encore aujourd'hui debout. Cependant, l'auteur de plusieurs drames applaudis passait de troupe en troupe, recherché à cause de ses succès, et commençait à gagner quelque argent. Il appartint à la troupe de lord Strange, à celle du comte d'Essex, enfin à la troupe du lord Chamberlain, qui devint celle de lord Hunsdon.

C'est aux « serviteurs » de ce lord qu'il fournit l'occasion d'un triomphe inouï, et c'est avec eux qu'il parut vraiment ce qu'il était : le premier génie de l'Angleterre. Pendant l'été de 1596, le théâtre du *Curtain* donnait *Romeo et Juliette*. On dit que Shakspeare lui-même jouait le rôle de Mercutio ; il y mettait une fougue extrême, et disait plaisamment : « J'ai dû le tuer au troisième acte, sans quoi c'est lui qui m'aurait tué. » Dryden, qui rapporte le propos, a pu connaître encore des spectateurs de ces incomparables représentations.

A partir de ce moment, la vie de Shakspeare est gloire et prospérité. Déjà, deux ans plus tôt, il est assez notable comédien pour être cité, parmi ceux qui ont joué, à Greenwich, devant la reine Élisabeth, à côté d'acteurs aussi renommés que Kemp et Burbage. On ajoute à son nom, dans les actes publics, le titre de *gentleman*, » qui ne se donnait pas à la légère. Vers cette époque, il commence à insister auprès du « collège des armes, » pour faire accorder à son père une *coat-of-arms*, c'est-à-dire une reconnaissance authentique des droits de sa famille à la noblesse. Il ne semble pas que cette demande ait été jamais admise ; mais la prétention même est un indice curieux qui nous renseigne sur les désirs de Shaks-

(1) Francis Meres, *Palladis Tamia*. 1598.

peare et ses goûts. Il ne songe dès lors qu'à acquérir fortune et considération, pour pouvoir un jour, riche et honoré, retourner à Stratford, qu'il a si piteusement quitté. Souvent cet esprit de retour, cet amour du village natal reste au fond des âmes les plus aventureuses, traverse les vies les plus agitées.

Aussi Shakspeare fut économe. Son histoire privée est surtout celle de ses heureux placemens et de ses bonnes opérations. L'argent ne lui manqua pas. Southampton avait payé, dit-on, 1,000 livres sterling la dédicace d'*Adonis* et de *Lucrèce*. L'usage de l'aristocratie a souvent été d'encourager les lettres et d'aider les auteurs; mais rarement on trouve la preuve d'un don aussi magnifique. Il honore la noblesse anglaise et explique cet esprit aristocratique que l'on retrouve dans toutes les œuvres de Shakspeare et qui choque si fort les critiques américains.

Dès lors aussi, les drames avaient une valeur marchande. Les libraires cherchaient à s'en assurer la propriété en les faisant enregistrer à la *Stationer's Company*. En effet, les lois étaient si mal fixées sur la propriété littéraire, que les éditions de contrefaçon abondaient, et qu'un auteur n'avait nulle arme pour s'en défendre. Les directeurs de théâtre étaient d'ailleurs très peu enclins à laisser imprimer les pièces avant que le succès en fût usé; car elles tombaient alors dans le domaine public, et la première troupe venue pouvait s'en emparer. Mais les pirates littéraires prenaient fréquemment les devans, et, sur des notes prises maladroitement à la représentation, publiaient, à grand bruit, le drame à la mode. Ils ne se gênaient même pas pour attribuer à l'auteur en renom telle ou telle production inférieure où il n'était pour rien. Cette mésaventure arriva plusieurs fois à Shakspeare. Ce sont des preuves de la vogue de ses pièces, et, par conséquent de sa gloire et de sa fortune croissantes.

A ce moment heureux de sa vie, une douleur cruelle le frappa; son fils unique Hamnet mourut et fut enterré à Stratford, le 11 août 1596. Il est impossible de douter que Shakspeare fut frappé au cœur, et, pour une fois, on peut bien voir l'expression d'un sentiment personnel dans ces paroles touchantes, écrites vers le même moment : « On dit qu'au ciel nous verrons et nous connaîtrons nos amis. Si cela est vrai, je verrai encore mon petit enfant... Ma douleur remplit la chambre de mon enfant absent, dort dans son lit, va et vient avec moi; elle prend ses jolis regards, redit ses paroles, me rappelle toutes ses grâces; elle remet ses formes dans ses vêtemens vides. Aussi j'ai bien raison d'aimer ma douleur (1). »

Il semble, à partir de cette douloureuse année, que Shakspeare

(1) *King John* (publié en 1598).

ait été plus fortement attiré vers Stratford, où reposait son petit enfant. Pourtant il ne s'exempta pas du labeur de sa vie de comédien, joua à la Noël, la même année, devant la reine à Whitehall, puis suivit la troupe, à laquelle il était lié, dans une grande tournée à travers les comtés de Sussex et de Kent. Mais sa pensée était ailleurs, dans son Warwickshire. Son père revenait peu à peu à la prospérité, après de difficiles années ; il faisait une demande pour recouvrer le fief, the Ashbies, dont les Lambert avaient pris possession dix ans plus tôt. Il est bien vraisemblable que William l'y aida, et que l'argent gagné par l'enfant prodigue fut le salut de la famille.

William, en même temps, se trouvait assez riche pour devenir lui-même propriétaire d'une petite maison et d'un jardin. C'était une pauvre masure à moitié ruinée, bien qu'on l'appelât *New-Place* (la maison neuve). Shakspeare la rebâtit à nouveau et vendit à la ville, sans doute pour combler les fondrières des rues, une partie des décombres de l'ancienne bâtisse. Il fit faire un verger et put goûter des fruits de son jardin. La tradition veut qu'il ait aimé le jardinage. Il avait même planté de ses mains un mûrier, à l'époque où cet arbre fut à la mode en Angleterre. Les fragmens du mûrier sont encore aujourd'hui les reliques les plus authentiques que l'on ait gardées de Shakspeare. En effet, l'arbre, plein d'années et vigoureux encore, fut mis à bas, au milieu du XVIIIe siècle, par un certain Gastrell, peu soucieux des souvenirs nationaux, et impatient de l'ombre portée sur ses fenêtres par les branches feuillues de l'arbre historique. Du bois de l'arbre on fit des encriers et des *tobacco-stoppers*, qui se vendirent un grand prix, par toute l'Angleterre, et dont quelques-uns ont été conservés.

On aimerait à se représenter Shakspeare dans sa maison et son jardin, dans ce lieu où il venait se reposer et qu'il s'appliquait à embellir. Mais tout change, et les lieux mêmes. Il ne reste pas debout, dans Stratford, dix maisons que Shakspeare ait pu voir : il faut que l'imagination remette à leur place ces chaumières de boue et de chaume, ces moulins à vent, ces rues non pavées, ces innombrables ruisseaux que traversaient des ponts en bois. La maison même de New-Place a été démolie, moins de cent ans après la mort du poète. Les ruines qu'on vénère aujourd'hui sont celles d'un bâtiment plus récent. Sur le mur d'une maison voisine, où s'appuyait celle de Shakspeare, on découvre seulement la trace des poutres de son toit. La forme du toit qui a abrité Shakspeare, voilà tout ce qui reste. On ne connaît même pas bien les bornes e limites exactes de cette parcelle de terre qu'il a foulée ; les propriétaires successifs, par des ventes et des acquisitions, en ont changé les contours. Il avait deux granges et deux jardins, et d'un

côté l'enclos était bordé d'une haie vive; d'un autre, il était longé par *Chapel-Lane*, une infecte ruelle à la mode de Stratford. Cette ruelle, moins large que le fossé stagnant qu'elle suivait, était creuse et presque toujours pleine de boue. On y jetait les débris et les ordures du quartier : c'étaient, tout le long, des tas de fumier, de cendres, de pots cassés. Malgré ce voisinage malsain, Shakspeare ne dut pas moins trouver charmant ce coin du monde qui était à lui.

Il installa sans doute à New-Place sa femme et ses enfans, puis il retourna au travail. *Richard III*, *Peines d'amour perdues*, *Henry IV* sont joués devant la reine. Elle prit tant de plaisir aux bouffonneries de Falstaff qu'elle ordonna au poète de lui faire une pièce où sir John serait amoureux. Sur cet ordre royal, Shakspeare écrivit *les Joyeuses Commères de Windsor*, ce tableau si plaisant des mœurs anglaises contemporaines. On dit qu'il ne mit pas une semaine à l'achever. La reine vierge ne détestait pas les farces gaillardes.

Pour peindre les mœurs de la province, Shakspeare se souvint du Warwickshire et de sa jeunesse. Il n'avait pas oublié le petit braconnier de Stratford qui fuyait, douze ans plus tôt, la colère ridicule d'un gentilhomme campagnard. Sir Thomas Lucy de Charlecote ne dut pas être bien flatté d'être représenté devant la cour et d'y faire rire; il aurait bien donné quelques lapins pour éviter la mésaventure. Shakspeare était alors hors de son atteinte. Stratford, malgré les préjugés de la province, commençait à faire quelque cas du comédien qui jouait devant la reine, approchait les grands et gagnait de l'argent. La preuve de sa fortune était sous tous les yeux, sa maison neuve de New-Place, ses greniers, où nous le voyons, en 1598, rentrer six *quarters* de blé. Aussi on commençait à s'adresser à lui pour des services privés et publics. Un bourgeois de la ville, Richard Quiney, lui emprunte trente livres sterling, et l'appelle son « très cher ami et compatriote. » La municipalité lui recommande les affaires en souffrance.

Son crédit devait être grand, en effet, si on le mesure à ses succès. Les éloges qu'il reçoit deviennent plus nombreux et plus magnifiques. On ne le compare plus seulement à Ovide, mais à Catulle et à Térence. « Notre Térence anglais » semble avoir été une expression à la mode. Les drames, d'ailleurs, se succédaient avec une continuité merveilleuse. Il n'est point d'année où l'on n'en voie représenter quelqu'un devant la reine à Whitehall, à Hampton-Court ou à Richmond. On les choisit pour les représentations de gala que l'on offre aux ambassadeurs et aux princes étrangers. Shakspeare est assez maître de sa situation pour songer à aider les autres. Par son influence, Ben Jonson fait accepter à la troupe

du lord Chamberlain une comédie d'abord refusée. Et pourtant, celui que l'on appelait le « rare Ben » n'était plus un débutant, ni comme auteur ni comme acteur.

Le théâtre faisait de bonnes affaires et les Burbages profitaient de la vogue des pièces. A la mort de James Burbage, un long procès commença entre Allen, propriétaire du terrain où était bâti le *Théâtre*, et Cuthbert et Richard, fils de James. Les Burbages construisaient alors leur nouveau théâtre, le fameux *Globe*, dans Southwark ; ils avaient la prétention d'enlever de Shoreditch les matériaux de leur ancienne bâtisse de bois. De là le procès, dont ils n'eurent pas la patience d'attendre la fin. Avec une audace cavalière ils se jetèrent un jour, avec tous leurs acteurs et employés, sur le théâtre de Shoreditch, et, de force, malgré les cris d'Allen, ils enlevèrent eux-mêmes tout ce qui valait quelque chose pour l'emporter à Southwark. Il est bien probable que Shakspeare était là, prenant sa part du joyeux pillage. Ni sur lui, ni sur les Burbages ces procédés sommaires n'attirèrent aucun désagrément. Il y avait une grande liberté d'allures et peu de police.

IV.

La fortune de Shakspeare fut liée à celle du *Globe*. Tous ses drames les plus fameux, *Hamlet*, *le Roi Lear*, *Othello*, *Macbeth*, furent donnés dans ce vaste théâtre rond. Les profits du théâtre étaient les siens, car il était associé à l'exploitation. Aux fêtes, telles que la Noël, le jour des Rois, le mardi gras, la troupe jouait devant la reine et recevait de beaux honoraires. Le reste du temps, elle jouait au *Globe* avec un succès considérable. Les principaux acteurs étaient Heminge, Condell et surtout Richard Burbage, qui tenait les premiers rôles. Shakspeare ne semble pas être jamais sorti des *utilités*, où il avait débuté. Un frère cadet de Shakspeare, parvenu à une vieillesse avancée, se rappelait, dit-on, l'avoir vu jouer le rôle du vieil Adam dans *Comme il vous plaira*. C'est un rôle qui n'est pas de premier plan, mais qui a pourtant son importance. Shakspeare s'y montrait fort touchant. Cependant, d'après un passage assez obscur de Ben Jonson, il semble qu'on lui reprochât de tourner volontiers ses rôles au comique.

Jouant sans cesse, écrivant avec une facilité et une abondance surhumaines, livrant au théâtre ces manuscrits tout d'une venue et sans rature aucune, dont s'émerveillaient les comédiens, Shakspeare trouvait encore le temps de songer à Stratford, à sa famille, à ses affaires. Il reste patiemment économe et habile à faire valoir son épargne. En 1602, il se trouve en mesure d'acheter, pour 20 livres sterling, une terre auprès de Stratford, dont son frère

Gilbert prend possession pour lui. Peu de mois après, il va lui-même prendre possession d'une petite maison, qu'il a achetée dans la ville, en face de ses terrains de New-Place.

Il reçut aussi quelques legs, qui s'ajoutèrent à ses profits du théâtre. Et il continua à acheter des immeubles : 20 acres de pâturages en 1610; en 1613, une maison à Londres, moyennant 140 livres sterling. Son père était mort en 1601, sans avoir obtenu sans doute cette *coat armour*, cette assurance de noblesse authentique, qu'il avait tant désirée. William avait perdu aussi sa mère, Mary Arden, en 1608, son frère Richard en 1612; plusieurs de ses frères et sœurs étaient morts déjà. Enfin tout nous montre que, par ses économies aussi bien que par les héritages de sa famille, il devenait peu à peu un propriétaire de quelque importance. Il avait de plus entrepris en 1605 une affaire lucrative. Il avait acheté pour 440 livres sterling la moitié restante d'un bail de quatre-vingt-douze ans sur les dîmes de Stratford, Old Stratford, Bishopton et Welcombe. Il devint fermier des dîmes et toucha, de ce chef, un revenu annuel de 60 livres. C'était un heureux placement.

Un homme aussi entendu en affaires ne pouvait faire moins que prendre un soin très précis de ses intérêts et de ne rien laisser perdre. Aussi le voyons-nous assez âpre à harceler les débiteurs peu exacts. Il poursuit un certain John Clayton, qui lui devait 7 livres; puis Philippe Rogers, avec qui il avait été en affaires pour la vente de plusieurs boisseaux de drêche; Rogers lui redevait 1 liv. 15 shillings 10 pence. Il eut encore un long procès contre John Addenbroke, qu'il fit condamner à lui payer 6 livres. Addenbroke n'ayant point payé, Shakspeare reprit la poursuite contre Horneby, qni s'était porté caution.

Shakspeare ne gaspillait point son argent; rien ne prouve pourtant qu'il fût avare, comme on n'a pas manqué de le dire. Il savait ouvrir la main à l'occasion, et on le voit notamment souscrire pour la réparation des routes dans son pays natal. Ses opérations financières me paraissent parfaitement naturelles et légitimes. Les critiques prêtent à rire qui se sont indignés de trouver chez le grand poète ce qu'ils appellent des préoccupations bourgeoises. L'homme ne vit pas seulement d'ambroisie. Je suis persuadé qu'en notre siècle même, les romantiques les plus truculens ont touché bourgeoisement leurs revenus et ont été heureux de les augmenter. L'épargne et la propriété ont toujours honoré l'homme; à mon sens, elles honorent Shakspeare. Il n'était pas l'homme des attitudes convenues, des systèmes et des paradoxes. Un inaltérable bon sens est le fond de toutes ses œuvres au travers des fantaisies de son imagination.

Il était sans cesse sur la route de Stratford ; il y était lors de la mort de sa mère, car peu de temps après, dans l'église où il avait été baptisé lui-même, il tenait sur les fonts un enfant qui reçut le nom de William Walker. Il y était encore sans doute lorsqu'il donna en mariage au docteur Hall, médecin, sa fille Susanna. A mesure que l'âge lui venait, il se rapprochait plus du lieu natal.

En se rendant à Stratford, il s'arrêtait à Oxford à l'auberge de la Couronne, *Crown's Inn*, chez son ami l'honnête aubergiste John Davenant, homme de savoir et d'esprit, aimé des gens de lettres et fort célébré par la poésie locale. L'hôte de la Couronne était de complexion mélancolique, bien qu'il aimât les comédiens et les reçût volontiers lorsqu'ils venaient jouer à Oxford. Il possédait une fort belle femme, renommée par la ville pour ses charmes, son intelligence et l'agrément de ses propos. Après plusieurs autres enfans, Mrs Davenant avait mis au monde, le 3 mars 1606, un fils. Le bon Davenant désira que le fils fût tenu sur les fonts par son illustre ami Shakspeare, et l'enfant, qui devait à son tour acquérir quelque renommée, fut baptisé William. Les méchantes langues, et il n'en manque jamais, ont trouvé à gloser sur ce parrainage. On a fait courir de mauvais propos alors que John Davenant, sa femme et Shakspeare n'étaient plus là pour se défendre. Le pire fut que le filleul, devenu sir William Davenant et poète, ne trouva pas aussi mauvais qu'il aurait fallu qu'on pût lui attribuer un tel père ; il défendit sa mère plus mollement qu'on n'aurait voulu ; il laissa dire et sourit. Plus d'un, dans d'autres temps, n'a-t-il pas fait de même, sans que l'histoire fût plus vraie ? La vanité n'épargne rien, pas même l'honneur d'une mère.

Mrs Davenant était la plus honnête femme du monde, je suis incliné à le croire, et les critiques anglais m'y encouragent, car, avec ce souci pudique que nous les avons déjà vus prendre de la mémoire de leur héros, ils ont établi, preuves en mains et par le testament même de sir John, que le ménage Davenant fut le plus tendre des ménages, cité dans tout Oxford comme modèle achevé de l'amour conjugal. Ainsi souvent doit-on renoncer à ce qu'on avait aperçu de romanesque dans la vie d'un grand homme. La vie est bien plus simple qu'on ne l'imagine. N'est-on pas heureux déjà de s'arrêter devant un tableau vrai et pittoresque ? Je me figure Shakspeare, attablé avec ses camarades à la table de chêne de l'auberge gothique, devisant gravement avec l'hôte, gaîment avec l'hôtesse, s'approchant du berceau où dormait le nouveau-né. Rarement il nous est arrivé de le voir devant nous aussi vivant ; nous aimons à l'imaginer courtois et cavalier, beau diseur et gracieux compagnon, avec sa belle tête chauve encadrée de barbe et d'une couronne de

cheveux blonds ardens, son œil clair et bleu; sur la collerette blanche du règne d'Élisabeth se dessine un type bien complet de vigoureuse race anglaise.

V.

La troupe du lord Chamberlain joua encore le 2 février 1603 devant la reine Élisabeth. Moins de deux mois plus tard, le 24 mars, la reine mourait à Richmond. La troupe, dont elle avait été l'intelligente et généreuse patronne, ne perdit pas, autant qu'on aurait pu croire, à l'avènement de Jacques Ier. Le roi aimait les lettres; il manda près de lui les comédiens en renom, prit plaisir à les voir jouer et leur accorda une « licence. » Le 15 mars 1604, quand le roi fit son entrée solennelle dans Londres, les neuf acteurs qui avaient reçu la « licence » suivaient le cortège, et, parmi eux Burbage, Heminge, Condell et William Shakspeare. Chacun reçut la largesse de quatre *yards* de drap rouge. La troupe ne fut plus celle du lord Chamberlain et passa au service personnel du roi; les comédiens prirent place parmi les *grooms* de la chambre royale.

La plupart des pièces paraissaient devant le roi avant d'être produites au *Globe*. Ni la faveur royale, ni la popularité ne manquaient à Shakspeare. On a trouvé de cette popularité une preuve bien particulière : peu d'années après la première représentation d'*Othello*, un bourgeois de Shoreditch, William Bishop, fit baptiser sa fille sous le nom de Desdemona. Voilà qui en dit plus que bien des éloges.

Donc, Shakspeare jouissait, vivant, de la gloire, de la fortune et de la considération. Chaque année a son triomphe; c'est *le Roi Lear*, *le Conte d'hiver*, *Macbeth*, *Antoine et Cléopâtre*, *Cymbeline*, *la Tempête*; c'est ce bizarre et grossier *Périclès*, que nous comprenons à peine, et qui fit fureur alors. Au *Globe*, ou au théâtre de *Blackfriars*, où la troupe du roi se transporta en 1609, après l'incendie du *Globe*, partout Shakspeare retrouve la même faveur populaire.

A ce moment même où on attend de lui des œuvres nouvelles, où on le voit en pleine possession de sa gloire et de son génie, il s'arrête et se retire; il quitte Londres et retourne à Stratford. « Quand tu sentiras ta bourse bien garnie, dit un auteur contemporain, achète-toi quelque bien ou quelque seigneurie dans ton pays, et ainsi, lorsque tu seras las de jouer, ton argent t'apportera dignité et bon renom. » Ce conseil pratique, Shakspeare le suivit. Depuis le 1er novembre 1611, où fut représentée *la Tempête*, avec la musique de Robert Johnson, « un des musiciens royaux pour les luths, » jusqu'à la mort de Shakspeare, quatre ans et demi vont

s'écouler. L'on n'a pu découvrir aucune preuve certaine qu'une pièce nouvelle ait été représentée pendant ce temps. Dès longtemps on s'est étonné de ce silence prolongé. J'ai dit quel parti les baconiens ont voulu en tirer.

S'il s'agissait d'un autre homme que Shakspeare, on serait moins surpris de le voir prendre du repos. Mais sa fécondité fut telle que l'on s'étonnera toujours de la voir subitement interrompue. Cependant, malgré tout, il était un homme; après trente ans du travail physique et intellectuel le plus effroyable, il a pu se trouver épuisé, peut-être malade; il a bien pu être tenté de ces loisirs, de cette retraite honorable, acquise au prix de tant de soins. Le désir de cette retraite avait rempli sa vie d'homme et constamment soutenu son courage et excité son génie. J'en demeure convaincu. En se retirant à Stratford, il accomplissait donc un vœu ancien et cher à son cœur. Rien ne nous prouve, d'ailleurs, qu'il voulût tout à fait renoncer au théâtre; nous n'avons aucun moyen de savoir quels étaient ses desseins au moment où la fièvre native, sortie des bas-fonds de l'Avon, est venue le prendre pour mourir.

Il y a donc bien des façons d'expliquer le silence de Shakspeare pendant les dernières années de sa vie. Il semble, d'ailleurs, que ce silence ne fut pas si long qu'on l'a cru. Il y a six pièces, toutes authentiques, au moins en partie, toutes insérées à l'in-folio de 1623, et dont la place chronologique, dans la vie de Shakspeare, n'a pu être établie (1). Quelques-unes peuvent appartenir aux dernières années de sa vie. Une au moins y appartient très probablement, c'est *Henry VIII*; les principaux critiques sont d'accord à ce sujet. La période de quatre ans et demi est donc déjà diminuée.

D'ailleurs, la retraite à Stratford ne dut pas être définitive avant 1613. En 1612, Shakspeare y avait été appelé pour un procès au sujet des dîmes. Mais il fut encore à Londres l'année suivante, où il achetait sa maison de Black-Friars. Peu après, il revenait à Stratford, où sa famille était émue par un grave procès : sa fille Susanna, ayant été faussement accusée d'adultère avec un certain Ralph Smith, le docteur Hall poursuivit les calomniateurs devant la cour ecclésiastique, à Worcester, et les fit condamner à l'excommunication. L'avocat Whatcot, ami personnel de Shakspeare, plaidait pour le docteur Hall.

En 1614, nous voyons Shakspeare intéressé à des affaires municipales assez obscures au sujet des biens communaux. Il semble qu'il fût en dissentiment avec la corporation de la ville, qui lui adressa une lettre de représentations. Les actes où il est question

(1) *Henry VIII, Tout est bien qui finit bien, Timon d'Athènes, la Méchante Femme domptée, Jules César, Coriolan.*

de ce différend nous apprennent qu'il était allé à Londres en novembre. Son exil à Stratford n'était donc pas bien absolu.

L'obscurité se répand sur les dernières années de cette vie, comme elle s'est répandue sur les premières. Shakspeare est un bourgeois notable; il a pignon sur rue, il cultive ses terres et vit de ses rentes. Son revenu était estimé, dans le pays, à 1,000 livres sterling, ce qui, d'après le calcul ordinaire, vaut bien 75,000 francs de notre monnaie. C'était un personnage, et sir Thomas Lucy, s'il eût vécu, lui eût tiré son chapeau. Il vivait, entouré d'une nombreuse famille : sa femme, sa fille Susanna et son gendre Hall, sa fille Judith et son gendre Thomas Quiney, sa sœur Joan Hart et ses trois neveux William, Thomas et Michael, sa petite-fille Élisabeth Hall, qui devint plus tard lady Barnard.

Il n'avait pas rompu toute relation avec ses amis de Londres, et l'on sait que Ben Jonson et Drayton étaient venus le visiter à Stratford en 1616. On prétend même qu'il les régala à la taverne si joyeusement, que son équilibre en souffrait lorsqu'il rentra chez lui. Cela est vraisemblable, et je n'y contredis pas : ce n'est pas un Anglais du XVIe siècle qui pouvait bouder devant quelques brocs de bière, en fêtant de vieux camarades. Mais je refuse d'admettre que cet excès eût été tel que Shakspeare dût s'en aliter pour mourir. Ce sont de mauvais propos; ou bien il faut croire, comme j'ai été déjà amené à le supposer, que Shakspeare était malade. C'est bien possible, car on a la preuve que, le 25 janvier, il songeait à faire son testament. Il le signa le 25 mars, d'une main déjà tremblante. La mort était sur lui.

Pour la première fois, un document, venant de Shakspeare lui-même, nous instruit de ses pensées, de ses affaires, de ses affections, de ses sentimens intimes.

« Moi, dit-il, William Shakspeare, de Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, *gentleman*,.. je recommande mon âme entre les mains de Dieu, mon créateur, espérant et croyant avec certitude, par les seuls mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, que je jouirai de la vie éternelle, et mon corps ira à la terre, dont il est fait. »

Ces paroles religieuses ne semblent point être une banale formule; elles ne nous éclairent pourtant pas sur la religion de Shakspeare, question qui demeure parfaitement obscure. Après s'être au moins ouvertement déclaré chrétien, il dispose de ses biens avec sagesse, en ami fidèle, en bon père de famille, et aussi en homme rompu aux affaires. Il règle la succession entre les différentes branches de la famille, au cas où l'une viendrait à défaillir. Les biens immeubles dont il fait mention sont le manoir de Rowington, la maison de New-Place, « où, dit-il, j'habite présentement, » une autre

maison dans Henley-Street, une maison à Londres, dans le quartier de Blackfriars, enfin « toutes mes granges, étables, vergers, jardins, terrains et droits, dans les villes, villages, hameaux, champs et terres de Stratford-sur-Avon, Oldstratford, Bishopton et Welcombe. »

La liste des legs mobiliers comprend le nom de tous ses parens et amis; le total des legs en argent est de 473 livres sterling 11 shillings 4 pence, c'est-à-dire, en calculant comme je l'ai déjà fait, près de 40,000 francs de notre argent. Outre les sommes d'argent, il désigne peu d'objets particuliers ; pourtant Judith sa fille devait avoir sa tasse de vermeil, à laquelle il semble attacher une valeur particulière ; son gendre Hall héritait de ses bijoux, et sa petite-fille Élisabeth, de son argenterie.

On s'est souvent étonné du legs, en apparence dérisoire, que Shakspeare fit à sa femme. « *Item*, je lègue à ma femme mon second meilleur lit, avec la fourniture. » C'est la seule mention d'Anne Hathaway qui soit faite au testament, et l'on peut croire que, devant la mort même, la pauvre femme délaissée n'avait pas trouvé grâce aux yeux de son époux. Ici, du moins, il faut savoir gré à la pieuse diligence des critiques, et reconnaître qu'ils ont lavé Shakspeare de la méchante intention qu'on lui prête. Shakspeare n'avait pas lieu de léguer aucun bien à sa femme, puisqu'un douaire, suivant la loi, devait assurer son existence. Le legs d'un objet particulier, quel qu'il fût, était toujours regardé comme une preuve d'affection. On a vu des testateurs laisser un objet aussi humble qu'une paire de bottes, sans avoir voulu par là offenser le légataire. Mais un lit était une importante pièce de mobilier ; les lits du moyen âge étaient pompeux, artistement sculptés ; c'était un des plus précieux meubles de la maison, et le *second* lit n'était autre que le lit conjugal, le *premier* étant un lit de parade, destiné aux étrangers. On voit qu'il ne faut jamais se hâter de juger les actions des temps passés avant d'en connaître parfaitement les coutumes.

A ces derniers momens de sa vie, Shakspeare n'avait pas oublié le théâtre. Les vieux compagnons de travail et d'aventure étaient présens à sa pensée, Richard Burbage, John Heminge, Henry Condell, « *my fellows*, dit-il, mes camarades. » Il leur lègue à chacun 26 shillings, « pour s'acheter des anneaux. » Ce souvenir, si délicat, nous en apprend beaucoup sur Shakspeare et sa vie au théâtre ; c'est un attribut de noblesse qu'il laisse, un anneau, en mémoire de cette profession dramatique, qu'il avait tant fait pour ennoblir.

Il mourut le 23 avril 1616. On l'enterra avec honneur, comme bourgeois notable, et surtout comme fermier des dîmes, dans le chœur de l'église paroissiale, sous une pierre, avec cette inscription, qu'il avait composée lui-même : « Bon ami, pour l'amour de Jésus,

garde-toi, — de profaner la poussière ici enfermée : — Béni soit l'homme qui respecte ces pierres, — et maudit celui qui toucherait à mes os. »

Cette dernière prière a été exaucée ; Shakspeare repose encore, dans le coin obscur de l'église de campagne ; ni la curiosité malsaine, ni le désir de faire au poète un monument digne de sa gloire n'ont pu décider le respectueux peuple d'Angleterre à violer cette volonté formelle. On n'a pas touché à ses os.

Le plus beau monument lui fut élevé par ses camarades du théâtre, qu'il n'avait point oubliés, et qui, eux non plus, ne lui furent point ingrats. C'est l'in-folio de 1623, sans lequel assurément la plus grande partie du théâtre de Shakspeare ne nous serait point parvenue, livre d'un prix inestimable, que nul ne peut voir ni toucher sans émotion.

Voilà le dernier, le plus précieux des témoignages. Les camarades de Shakspeare, ceux qui ont suivi son esprit pas à pas, pénétré et interprété tous les jours sa pensée, vécu sa vie pendant vingt ans, Heminge, Condell, se sont levés pour rendre hommage à une chère mémoire. Toute idée d'une vaste supercherie littéraire, si elle n'était pas écartée déjà, ne tomberait-elle pas devant ce seul fait ? Si toute une ville, tout un pays ont été trompés, Heminge et Condell pouvaient-ils l'être ? Laissons cette inutile question, pour les écouter seulement, lorsqu'ils nous disent : « Lisez-le, encore et encore. Et si alors vous ne l'aimez pas, c'est que vous risquez fort de ne pas l'avoir compris. »

La parole de ces acteurs oubliés est ce qui nous reste de plus touchant. Après cela, j'entends avec joie les vers éloquens de Ben Jonson, qui crie : « Lève-toi, mon Shakspeare ! Tu vis encore ! »

Oui, il se lève. Il est devant nous, vivant, présent, réel. Les traits épars, réunis par la patiente recherche des critiques et des érudits, forment une figure complète ; la suite logique des actions de sa vie apparaît ; l'histoire raisonnable de sa pensée se développe. On le voit et on le connaît.

Désormais, et quelles que soient les nouvelles découvertes de l'avenir, la vie de William Shakspeare appartient à l'histoire certaine et établie. On conçoit comment s'est formé ce singulier esprit. Il sort du peuple, et il parle pour un peuple entier. Il vint, au seuil du moyen âge, l'esprit plein de l'abondance de pensées et d'images qui fleurissait alors dans l'âme de sa nation. Il donne à cette pensée débordante une forme merveilleuse dans sa force et sa variété. Ben Jonson a bien dit, et l'on ne saurait dire mieux :

« Toutes les muses étaient dans leur jeunesse, quand il vint, comme Apollon ! »

HENRY COCHIN.

EN DEÇA ET AU DELA DU DANUBE

V[1].

DE BELGRADE A SOPHIA. — LA BULGARIE ACTUELLE.

Pour mieux étudier les conditions économiques, je me décidai à me rendre à Constantinople par la voie de terre, en traversant la péninsule balkanique diagonalement, d'un bout à l'autre. Le chemin de fer de Belgrade à Nisch, qui a été inauguré depuis, n'était pas encore terminé, mais mon voyage fut singulièrement facilité par la gracieuseté du gouvernement serbe, qui voulut bien mettre à ma disposition une voiture de poste, en me donnant pour guide et interprète un jeune Français, M. Vavasseur, qui, étant venu combattre comme volontaire dans la guerre de l'indépendance, avait épousé une jeune fille serbe et était attaché ici au ministère des affaires étrangères. Nous partons pour Smederevo (Semendria) par un temps splendide. Les étés sont secs et chauds dans toute l'Europe orientale; sauf en cas d'orage, il ne pleut guère. En sortant de Belgrade, je suis surpris de voir la terre si mal cultivée. Point de villas, nulle culture maraîchère, l'aspect d'une lande déserte. Les légumes qu'on consomme à Belgrade sont cultivés par les Bulgares, de l'autre côté de la Save, et apportés chaque matin de Semlin; ils coûtent très cher. On gagnerait gros à établir, près de Belgrade, des laiteries

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin, du 1er août, du 15 septembre et du 15 octobre.

avec jardins potagers. Cela vaudrait mieux que de solliciter des places ou de créer des industries précaires et aléatoires.

Quand la route que nous suivons se rapproche du Danube, elle devient charmante; elle passe au pied de collines couvertes de vignes, de noyers et de chênes. De temps à autre apparaît une habitation entourée de pruniers. En Serbie, comme en Bosnie, les prunes séchées sont un grand objet de commerce. On en a exporté en 1881 plus de 12,000 tonnes, valant 0 fr. 50 le kilogramme. On fait aussi de l'eau-de-vie de prunes, la slivovitza, connue chez tous les Jougo-Slaves. La slivovitza commune, très faible, ne vaut que 0 fr. 20 le litre; mais quand elle est concentrée, elle se vend 1 franc.

Nous changeons de chevaux à Grotchka. Près d'ici, les Autrichiens, sous le général Wallis, subirent en 1739 une humiliante défaite qui mit fin à la guerre de trois ans qu'ils avaient entreprise contre les Turcs. La force de résistance de l'empire ottoman était encore énorme à cette époque. C'est l'essai de s'assimiler notre civilisation qui le tue aujourd'hui. Nous arrivons vers midi à Smederevo. Quel aspect imposant présente sa vieille forteresse avec ses hautes tours du moyen âge, qui se dressent fièrement sur les bords du Danube! Elle a été bâtie par George Brankovitch en 1432. La principale église, dédiée à Saint-George, a été construite par un architecte tzintzare. Les Tzintzares, comme je l'ai dit, sont les grands bâtisseurs de ces pays-ci. Grande activité sur le port: de longs bateaux plats embarquent des porcs, d'autres déchargent du sel de roche splendide, clair comme du cristal; il vient des salines de Maros Ujvar en Transylvanie. J'y ai vu exploiter des couches d'une puissance de plus de 100 mètres, comme des carrières de pierres de taille. L'hôtel où nous dînons à l'autrichienne, c'est-à-dire très bien, est rempli de marchands serbes et hongrois. Sur les murs, des cadres, où s'étalent des femmes peu vêtues et en des poses par trop provocantes, ne donnent pas une haute idée des mœurs de Smederevo. Dans l'intérieur du pays, je n'ai rien retrouvé de pareil. Les gravures des murs représentent les saints nationaux, les souverains actuels et surtout les héros de la dernière guerre. En Serbie, la moralité est partout très grande, m'affirme-t-on.

Notre route quitte ici le Danube. Nous remontons les bords de la Jessava, qui forme une des bouches de la Morava, dont le bassin, ramifié en tous sens, comprend la plus grande partie de la Serbie. Sur les collines qui dominent Smederevo, j'admire de beaux vignobles. C'est l'*aureus mons*, planté de vignes, affirme Eutrope, par les soldats de l'empereur Probus. Un chemin de fer est établi, parallèlement à notre route, de l'autre côté de la Jessava: c'est un tronçon provisoire qui est destiné à amener les matériaux du Danube sur la

Morava; ce tronçon devra être conservé, car il est le chemin le plus court vers un port d'embarquement sur le Danube. La vallée de la Morava est très ouverte jusqu'à Nisch, et les montagnes qui la bornent des deux côtés sont boisées et point abruptes. C'est, en des proportions un peu moindres, la vallée du Rhin entre Strasbourg et Bâle. La terre est riche et pas trop mal cultivée. L'assolement dominant est le triennal: froment ou seigle, maïs et jachères. Il en est de même presque partout, avec cette différence que, dans les parties fertiles, on cultive du maïs plusieurs années de suite et que, dans les terres ingrates, c'est la jachère qui est maintenue pendant un temps plus ou moins long. Les maisons d'habitation sont grandes et accompagnées de plusieurs dépendances, écurie, étable, gerbier à maïs, grange, le tout réuni dans une grande cour entourée de haies, où vaguent les animaux domestiques. Ces constructions sont ordinairement couvertes en chaume et faites en pisé ou en bois; mais, blanchies à la chaux, elles offrent un aspect riant, parmi les arbres fruitiers qui forment un vrai bocage. Près de chaque village, on remarque, le long de la route, au milieu d'une grande prairie ouverte, un bouquet de vieux chênes qui fait bon effet dans le paysage. C'est là que se reposent et que peuvent brouter librement les troupeaux en voyage et les attelages de buffles et de bœufs. Chaque famille de paysans possède un petit domaine de 5 à 10 hectares et, en outre, des droits d'affouage dans les bois de la commune et de l'état. Les oies, les canards ou les poules sont très abondans, et le cultivateur n'a pas besoin de les vendre pour payer la rente. Propriétaire de son exploitation, il les mange lui-même; il a la « poule au pot. »

Les chevaux de poste qui traînent notre voiture viennent tous de Hongrie. Le cheval serbe n'est pas plus grand qu'un poney; il est laid de formes, mais très dur à la fatigue et aussi sobre qu'un mulet. C'est une bête de somme plutôt que de trait. Aussi le prix en est minime: de 70 à 150 fr. dans l'intérieur du pays, 300 fr. pour les meilleurs types. Le prince Michel désirait beaucoup améliorer la race chevaline. Il a fondé deux haras, l'un à Pazarevatz, l'autre à Dobritchevo, près de Tchoupria. Pour obtenir des résultats appréciables, il faudra du temps et le concours des cultivateurs eux-mêmes. Ce serait pour eux une source facile de profits. Sur la route, nous rencontrons un nombre incalculable de chars, de forme très primitive, traînés par une couple de buffles noirs et maigres. Les uns transportent au Danube des céréales, du froment et surtout du maïs; les autres en rapportent du sel, du sel et toujours du sel, et parfois quelques ballots d'étoffes et de denrées diverses. Le mécanisme de l'échange se montre ici dans toute sa simplicité. Il ne s'applique qu'à un pe-

tit nombre d'objets, parce que chaque famille produit encore sur place presque tout ce qui lui est nécessaire.

Nous soupons à Bagredan, dans une *mehana* (auberge) tenue, comme partout, par un Tzintzare. On m'y sert le mets national par excellence, la *kissala tcherba*, c'est-à-dire « la soupe aigre. » C'est une sorte de brouet aigrelet, fait de bouillon de poulet, où nage le volatile découpé en morceaux. Je le trouve excellent. Puis vient du mouton rôti avec des haricots verts à la crème. Le vin des environs ressemble à du mâcon. Je m'étais préparé à jeûner ; je suis donc très agréablement surpris de trouver la cuisine serbe si bonne et l'écot à payer si étonnamment modéré. Il est vrai que, dans les *mehanas*, tout est soumis à un tarif officiel, comme dans nos gares de chemins de fer. Ce sont des entreprises publiques et privilégiées. La *mehana* de première classe paie une taxe spéciale de 300 francs, celle de la seconde de 250 fr. et celle de la troisième, de 200 fr. Le nombre de chambres de voyageur que chaque *mehana* doit avoir est aussi déterminé d'après la classe. Si l'hôtelier rançonne le voyageur, il s'expose à perdre sa patente. Pour ouvrir un café ou un débit de boissons, il faut également une autorisation. En aucun pays, la réglementation n'a été aussi généralement et aussi logiquement appliquée. Ce n'est pas le voyageur qui s'en plaint. Par ce temps d'alcoolisme envahissant, il faudra bien finir par limiter partout le nombre des débits de boissons.

Nous passons, la nuit, par deux localités importantes, Jagodina et Tchoupria. Elles ressemblent à de petites bourgades autrichiennes ; mais elles n'offrent rien de remarquable. Le matin, nous déjeunons à Alexinatz. La ville a été à moitié brûlée par les obus turcs, durant la dernière guerre. Elle en a profité pour s'embellir : jolies maisons très gaies, rues plantées d'arbres, beaucoup de boutiques et de cafés, et, au bord d'un petit affluent de la Morava, une immense et magnifique brasserie. Je constate de nouveau ici que cet irrésistible conquérant, le dieu de la bière, Gambrinus, envahit les domaines de Bacchus. Nous gravissons une colline qui domine Alexinatz. On y a élevé une pyramide en l'honneur des volontaires russes morts dans les sanglantes batailles qui ont eu lieu dans les environs. A nos pieds s'ouvre la vallée de la Morava bulgare, par où s'avançaient les armées turques venant de Nisch. Des combats acharnés s'y sont livrés, trois jours durant. Autour de nous, sur les hauteurs, on voit encore les relèvemens de terre qui protégeaient les batteries serbes. Vers le nord-ouest, du côté de Stalatch, au pied de hautes montages, on entrevoit le confluent de la Morava serbe et de la Morava bulgare.

On a reproché aux Serbes de s'être mal battus dans la dernière

guerre. On n'a plus retrouvé chez eux, dit-on, cette héroïque bravoure qu'ils avaient déployée dans la lutte de 1805 à 1815, où ils avaient conquis leur indépendance. Le reproche me paraît peu fondé. Quand les Serbes ont fait la guerre en guérilleros, comme les Monténégrins, ils se sont montrés aussi braves que ceux-ci. Mais quand on a opposé, en rase campagne et avec la tactique régulière, des milices mal armées et mal encadrées à de vieux soldats munis des meilleurs fusils et des meilleurs canons, ceux-ci devaient nécessairement l'emporter. Stuart Mill remarque que les pertes et les ruines occasionnées par un incendie ou une guerre se réparent extraordinairement vite, quand les forces productives de la nation ne sont pas atteintes. Alexinatz apporte à l'appui de la vérité de cette observation une preuve nouvelle, qui vient s'ajouter à celle que fournit le merveilleux relèvement de la France après 1870.

Pour arriver à Nisch, nous traversons pendant deux heures une immense plaine, très fertile, emblavée en maïs et en froment, mais sans une maison et sans un arbre. Nous entrons dans un territoire récemment occupé par les Turcs. Les environs des villes turques sont toujours déserts, parce que les cultivateurs n'osaient s'y établir, crainte des exactions des gouvernans et des rapines de la soldatesque. Nisch a déjà pris l'aspect d'une ville hongroise. Après la cession à la Serbie, les musulmans ont émigré. Leurs maisons, tout en bois, ont été vendues à vil prix. La municipalité les a démolies pour tracer de larges rues, où s'élèvent des maisons neuves en pierres, avec des boutiques d'aspect occidental. Je vais présenter mes respects au consul de France, qui habite une maison turque, au milieu d'un joli jardin au bord de la Nischava. Rien ne rappelle plus la domination ottomane, sauf quelques Turcs riches, qui sont revenus pour régler la vente de leurs biens. Voici la femme de l'un d'eux qui rentre dans sa demeure. On dirait un ballot de soie violette. Deux servantes la suivent, aussi enveloppées dans leurs feredgés.

Le seul monument remarquable de Nisch est une grande forteresse qui date de la conquête; elle sert encore de caserne. Il est inouï combien, depuis l'annexion si récente à la Serbie, tout s'est transformé et a pris des allures occidentales. Rien ne me surprend plus que l'hôtel dans lequel nous sommes logés. C'est un bâtiment si vaste, qu'il renferme, dans le quadrilatère de ses dépendances, un grand jardin planté d'arbustes et de fleurs, où le soir nous soupons en plein air, en nombreuse compagnie et aux sons d'une musique jouant des tsardas hongroises. Les chambres sont propres, élégantes même. Un immense café, avec salle de billard, est rempli de monde. Tous les lits sont occupés. C'est que Nisch est déjà un centre

commercial important; par la route de Lescovatz, il attire les produits de la Macédoine, laine, cuirs, peaux, et reçoit, en échange, des étoffes et des quincailleries d'Angleterre importées par Salonique. A Nisch, le chemin de fer où nous voyons déjà rouler la locomotive, se bifurquera : il ira rejoindre d'un côté, par Pirot et Sophia, la ligne déjà construite de Sarambey-Constantinople, de l'autre par Vrania, celle de Mitrovitza-Salonique, soit à Varosch, soit à Uskub.

Le médecin du département vient souper avec nous. Il me donne des détails sur l'application du fameux règlement sanitaire que j'ai analysé précédemment, et sur la façon de vivre des habitans. « Le Serbe, me dit-il, se soumet volontiers aux prescriptions de la loi quand il croit qu'elles ont son intérêt en vue. Ainsi la vaccination générale et obligatoire ne rencontre pas de résistance. Elle se fait gratuitement; mais les médecins des districts et des communes touchent sur le fonds sanitaire 0 fr. 40 par vacciné, ce qui les engage à tenir la main à l'exécution du règlement. Notre population est très saine et très robuste. Quoique le maïs soit sa principale nourriture, la pellagre italienne est inconnue ici, parce que nos paysans mangent tous du porc, du mouton et du sel à suffisance; chose excellente, le sel est très peu imposé. Nous consommons déjà par tête, environ 10 kilogrammes de sel, 2 kilogrammes de sucre et 1/2 kilogramme de café ; n'est-ce pas la preuve d'une certaine aisance? Ce qui affaiblit nos cultivateurs, ce sont les jeûnes et les jours « maigres, » qui prennent presque un jour sur deux. Ils y tiennent plus qu'à la fréquentation de l'église, même le dimanche. »

Quoique les routes soient complètement sûres, quand je quitte Nisch pour me rendre à Pirot, le préfet et le médecin départemental nous accompagnent dans leur voiture, jusqu'à la prochaine étape, et deux gendarmes à cheval nous précèdent ; c'est encore une amabilité de M. Pirotchanatz. A peu de distance de la ville, on me fait mettre pied à terre, et on me conduit vers un monument très étrange qui semble la ruine d'une tour romaine. Elle est faite en un béton singulier: on dirait de grosses pierres rondes et blanches engagées dans du ciment. Je m'approche, et je vois que ces pierres sont des crânes humains. On me rappelle cet héroïque épisode de la guerre de l'indépendance. En 1809, les Serbes attaquent les Turcs non loin d'ici, au village de Kamenitza, et sont vaincus. Leur chef Singgelitch se retranche dans un fort sur le Vojnik, et au moment où l'ennemi emporte les retranchemens, il se fait sauter. La bande héroïque et les assaillans sont ensevelis sous les ruines. Le pacha vainqueur, pour dompter les populations par la terreur, fait construire la tour des crânes, la *Kele-Kalessi*. Les alentours font contraste avec cet

horrible monument. Mahmoud-Pacha y a construit, en 1860, une jolie fontaine en marbre blanc avec inscriptions du Koran. L'eau y a fait pousser un groupe de saules magnifiques et gracieux. La gelée et les passans emportent peu à peu des débris de la tour sinistre. Si on ne la préserve pas, elle disparaîtra. Naguère les rayas le désiraient. Maintenant qu'ils sont affranchis, ne vaudrait-il pas mieux conserver un monument qui leur inspire l'horreur de la domination étrangère? En tout cas, il faudrait ériger là une dalle qui rappelle l'exploit de Singgelitch.

Si j'essaie de résumer l'impression que me laissent mon séjour en Serbie et l'étude des documens qui m'ont été fournis, j'arrive à cette conclusion, que la nation serbe est une des plus heureuses de notre continent, et qu'elle possède tous les élémens d'un brillant avenir. Elle réunit les conditions de la vraie civilisation, de celle qui apporte à tous moralité, liberté, lumières et bien-être. Ici ont survécu des autonomies locales et des libertés communales intimement rattachées au passé, tandis que, dans notre Occident, nous devons les reconstituer et leur donner une vie nouvelle. La production de la richesse est encore limitée; mais toutes les familles vivent sur une terre qui leur appartient. Un certain bien-être est le lot de chacun, et l'on ne rencontre pas ce poignant contraste, trop fréquent chez nous, entre l'extrême opulence et l'extrême dénûment. L'instruction n'est pas assez répandue, et comme l'a bien compris le gouvernement, c'est à la développer qu'il faut consacrer tous les efforts. Mais la poésie et l'histoire sont apportées au foyer domestique par les chansons populaires. La nation se gouverne elle-même par ses représentans, qu'élisent tous ceux qui paient l'impôt. La démocratie, qu'ailleurs on s'efforce de fonder, parfois au prix de sanglantes révolutions, existe ici comme une institution antique et une coutume héréditaire. En outre, les meilleures lois, les règlemens les plus parfaits sont empruntés à l'Occident pour favoriser le progrès. Ainsi que je l'ai dit, ce que je redoute, c'est que, pour imiter l'éclat extérieur de nos capitales, qui nous coûte si cher de toutes façons et qui crée de si sérieux dangers, on ne rompe trop brusquement avec le passé, au risque de sacrifier la liberté.

La centralisation, l'action énergique de l'autorité imprime certainement à la marche en avant d'une nation une allure plus rapide, plus régulière, plus uniforme. Mais elles affaiblissent l'initiative individuelle et diminuent l'énergie native du peuple, en le jetant de force dans une voie qui n'est pas la sienne. C'est ce qu'a fait la main de fer de Pierre le Grand, et je ne crois pas que les Russes aient eu lieu de s'en féliciter. La situation de notre Occident n'est

pas assez enviable, pour qu'on s'efforce de reproduire dans la péninsule balkanique les causes qui ont fait naître les difficultés qui nous assaillent de toutes parts.

— L'étape de Pirot jusqu'à la capitale de la Bulgarie, Sophia, est longue et difficile à franchir. La route est mal entretenue et il n'y a ni poste ni relais. On m'a accordé que la voiture de Belgrade pourrait m'amener jusqu'à Sophia, mais trouverons-nous à changer de chevaux? La question est grave, car, récemment ici, le contrôleur général des finances, M. Queillé, a perdu l'un des siens, mort de fatigue en chemin. A la sortie de Pirot, jusqu'à la frontière bulgare, nous traversons une plaine assez bien cultivée, mais sans une maison de ferme, sans une habitation. Comme à Nisch, c'est la conséquence de l'administration turque qui portait les habitans à se réfugier dans les lieux écartés. La chaussée que nous suivons est plantée de saules. C'est la signature que Midhat Pacha a apposée sur les routes qu'il a fait construire. Des femmes se rendent au travail ; sur leur longue chemise se détachent un tablier noir et une ceinture rouge ; la tête est protégée par un mouchoir rouge à l'italienne, et sur le dos elles portent un enfant dans un sac. Plus loin, une petite fille dort dans un hamac suspendu aux saules, et un chien la garde. On laboure la terre où sont restées les tiges desséchées du maïs. La charrue est étonnamment lourde et grossière. Deux couples de bœufs la traînent en tirant sur des perches qui rattachent ensemble les deux jougs. Je remarque à un char attelé de deux buffles l'aspect ultra-primitif des roues. Les quatre parties qui en forment le cercle ou plutôt le « polygone » laissent entre elles un certain intervalle. On les dirait inachevées, et elles sont toutes ainsi. Le cocher me dit que c'est pour leur donner plus d'élasticité.

Nous entrons en Bulgarie, au poste de douane de Soukofski-Most. On voit que ce n'est ni l'histoire, ni la configuration géographique, mais un traité qui a tracé ici la frontière. Rien ne l'indique, sauf deux poteaux. Comme nous voyageons dans une voiture de l'administration serbe, les gendarmes bulgares nous présentent les armes et les douaniers ne visitent pas nos bagages ; mais j'assiste aux nombreuses formalités que l'on fait subir à un juif qui transporte, dans un grand chariot, des étoffes autrichiennes de Smederevo à Sophia. Quel long trajet et que de frais de transport ! Comme le chemin de fer sera bien venu ici ! La Serbie a jusqu'à présent un tarif douanier très réduit, qui ne dépasse pas de 3 à 5 pour 100 de la valeur et, chose exceptionnelle, il s'applique aussi aux exportations. Le tarif bulgare est plus élevé et a des tendances protectionnistes. Ainsi il frappe le vin d'un droit de 0 fr. 25 l'oka de 1 kil. 20 gr. Il en résulte que le vin, qui coûte à Pirot 0 fr. 20, se vend à Sophia 0 fr. 80

et 1 franc. Le douanier me dit que les importations de Serbie en Bulgarie se composent surtout de beurre et de fromage qui vont jusqu'à Constantinople, puis de chanvre et de cordes pour plus de 10 millions de francs. Cependant la valeur de toutes les marchandises passées par Soukofski-Most n'a été en 1882 que de 2 millions 1/2 de francs. Tout le commerce entre la Bulgarie et la Serbie, importations et exportations, ne s'est élevé, la même année, qu'à 4 millions 1/2 de francs, c'est prodigieusement peu. Ne dirait-on pas qu'une muraille de la Chine sépare les deux pays? Il est vrai que les communications sont très difficiles. Les deux états voisins auraient intérêt à supprimer cette ligne de douanes. Elle ne doit guère rapporter à chaque état, au-delà de 30,000 fr., et comme il y a sept bureaux de douane avec leurs employés, sans compter les gardes pour la surveillance de la frontière, la dépense doit être bien plus considérable. Ce serait une union douanière de fait qui pourrait se réaliser, de ce côté-ci, même sans convention pour établir l'identité du tarif et un partage des recettes. Quand le chemin de fer sera terminé entre Sophia et Belgrade, il suffirait de rétablir un seul bureau à l'endroit où il franchirait la frontière bulgare. Mais le but élevé, vraiment national, qu'il faut poursuivre à la fois et dans l'intérêt du progrès général et dans celui de l'avenir de la race jougo-slave, serait l'union douanière entre les deux pays voisins. Ce n'est pas le fisc qui peut y mettre obstacle, car la recette totale de la douane en Serbie n'a été, en 1883, que d'environ 3 millions, dont à déduire les frais de trente et un bureaux de douane. Ce que l'union douanière pourrait faire perdre en revenu serait donc tellement insignifiant qu'il n'y a pas lieu de s'en préoccuper. En outre, les pays importateurs, l'Autriche-Hongrie principalement, applaudiraient à la suppression d'une barrière intérieure qui entrave les échanges et qui les gênera bien plus encore quand la ligne ferrée Belgrade-Sophia-Constantinople sera entièrement achevée.

Nous continuons de courir en plaine jusqu'à Tzaribrod, mais déjà au nord, au sud et surtout vers l'est, s'élève la barrière des Balkans, avec ses ramifications couvertes de broussailles. C'est là que se décidera la question importante pour nous des chevaux de rechange. Le préfet de Pirot nous a fait accompagner par son *pissar* (secrétaire) jusqu'à Sophia pour lever toutes les difficultés. Quoique ce digne et obligeant fonctionnaire ait conservé son habit noir et toutes ses décorations, il ne peut obtenir qu'un cheval, et il nous en faut trois ou quatre. Nous continuerons donc avec les nôtres à tout hasard.

A Tzaribrod, je me crois soudainement transporté en Russie. Voici une enseigne bien russe : Dimitri Bochkoff; c'est cependant

celle d'un Bulgare. Le sous-préfet qui vient nous souhaiter la bienvenue est vêtu tout de blanc, comme Skobelef, à qui il ressemble. Sa grande barbe rousse se déploie en éventail. Il a une casquette blanche avec un liséré vert, de hautes bottes fortes et il porte son sabre en bandoulière, à la façon russe. Ses pandours, avec leurs larges pantalons et une veste brune à soutaches noires et des bonnets en astrakan, ont un aspect très martial. La petite bourgade est formée d'une seule large rue, bordée de maisons de bois et d'échoppes basses et ouvertes « à la turque; » mais déjà on bâtit des maisons en briques à étage, et ce qui fait plaisir à voir, voici une école toute neuve, bon signe pour l'avenir. J'invite le sous-préfet à dîner avec nous à la *mehana*. Elle est bien blanchie à la chaux et tout y est très propre ; mais presque point de meubles. Dans les deux chambres à coucher, rien; au lieu de lit une plate-forme sur laquelle le voyageur peut arranger ses tapis et ses coussins pour dormir. Sur les murs quelques gravures représentant des saints du rite orthodoxe et un cadre plus grand, où l'on voit le prince Alexandre « knèze de Bulgarie. » Deux lions redressés lui présentent des strophes rimées, et plus bas, deux femmes enchaînées, la Macédoine et la Thrace, implorent son secours, aussi en vers, afin qu'il les délivre du joug ottoman.

C'est dans cette région que les Russes sont restés le plus populaires. Je remarque partout, outre des images de saints venues de Moscou, les portraits des héros de la dernière guerre, l'empereur Alexandre, le prince Nikita, du Montenegro, Skobelef, Gourko et Kiréef. Rien de plus héroïque que la mort de Kiréef; elle a été racontée par l'éminent historien anglais Froude, dans la préface qu'il a écrite pour le livre *Russia and England*, de Mme Olga de Novikof, sœur de ce martyr de la cause slave. Combattant les Turcs à Isvor, Kiréef s'avance à la tête des milices serbes, le drapeau à la main; une balle lui casse le bras. Il saisit l'étendard de son autre main et continue à s'avancer. Deux balles le jettent à terre, il n'est pas encore tué. Il se relève, crie : « En avant! » et fait quelques pas jusqu'à ce qu'une nouvelle volée l'achève. Cette mort légendaire, portée aux nues dans tous les journaux russes et surtout dans les églises, où des services solennels furent célébrés, produisit un tel soulèvement de l'opinion, qu'elle fut une des causes qui hâtèrent ou décidèrent l'intervention de la Russie. Je me plais à croire, avec Froude, que si la Serbie ou la Bulgarie ont été défendues par les armes russes et ainsi définitivement affranchies, c'est à Kiréef, ce héros digne des anciens temps, qu'on le doit.

Le sous-préfet est de Sistow; il a fait la dernière guerre contre les Turcs. Il est enthousiaste de Gourko. — « Si on l'avait

écouté, dit-il, la guerre aurait été terminée presque au début et on n'aurait pas vu la Russie obligée de concentrer toutes ses forces, pour ne réussir à vaincre qu'avec l'aide des Roumains. Il fallait masquer Plewna, au lieu de s'acharner à s'en emparer, soutenir Gourko au-delà du Chipka et marcher bravement sur Andrinople. A Constantinople, on avait perdu la tête. Le sultan se préparait à passer en Asie. Il aurait rappelé en arrière Osman-Pacha, et on aurait ainsi pu terminer la campagne sans verser des flots de sang, et avec un tel prestige, que l'Angleterre n'eût même pas songé à s'opposer à l'affranchissement complet de la péninsule. Maintenant, la besogne est à moitié faite : c'est à recommencer. » Le sous-préfet me parlait en allemand, mais il savait aussi quelques mots de français. Au télégraphe, l'employé me répond en cette langue. En Bulgarie, la plupart des personnes instruites la connaissent suffisamment.

Nous partons vers une heure. — Vous aurez de la chance si vos chevaux vous mènent ce soir à Sophia, me dit le sous-préfet. Un orage récent a mis la route en très mauvais état. — Autour de Tzaribrod, la culture est pauvre ; les paysans sont occupés à biner le maïs, qui forme également ici leur principale nourriture. Quelques champs d'avoine sont empoisonnés de mauvaise herbe. Bientôt nous entrons dans la gorge de Derwent, en suivant le cours d'un torrent qui en occupe tout le fond. Les parois du ravin sont formées, non de rochers à pics, mais de pentes très abruptes et hautes, couvertes de broussailles. Par-ci, par-là, on aperçoit, se découpant sur le ciel bleu, des sommets saupoudrés de neige ; mais pas de sapins, ni de roches perpendiculaires, comme dans l'Oberland suisse. La route a été très mal faite ; elle n'est pas défendue contre les attaques des eaux, qui la minent, de sorte que des parties en ont été enlevées. Nous sommes obligés de nous hasarder dans le cours même du torrent. A un autre endroit, ce qui reste du chemin est si étroit qu'il faut dételer le troisième cheval ; c'est à une montée : les deux autres s'arrêtent, la voiture recule, elle est à un pouce du précipice. Heureusement, le *pissar*, doué d'une force herculéenne, l'arrête en plaçant une grosse pierre sous la roue. Un bon coup de fouet et nous sommes sauvés. Plus loin, un pont, le seul que nous rencontrons, est fait en poutres juxtaposées et recouvertes de terre ; mais l'une d'elles a cédé et un trou béant s'est formé. Ici encore nous passons sans accident. Qu'on veuille bien remarquer que ceci est la grande route qui unit la Serbie à Sophia et à Constantinople. Ce devrait être la voie de communication la plus importante de la péninsule. Toutes les migrations, toutes les expéditions, toutes les armées, toutes les relations postales et administratives n'ont pas eu

d'autre passage. C'est encore à Midhat qu'on doit ce qui existe. Seulement, l'orage a fait tous ces dégâts il y a un mois déjà, et on ne travaille pas à les réparer. Cela ne semble pas indiquer un empressement très grand de la part de la Bulgarie à faciliter les relations avec la Serbie. Il est vrai que récemment encore on se trouvait ici en Turquie, et cela explique tout.

Nous laissons souffler un moment nos chevaux devant un cabaret, la seule demeure humaine que nous rencontrons durant les cinq heures que dure le trajet dans cette gorge sinistre. Nous y entrons pour prendre un petit verre de slivovitza (eau-de-vie de prune). Je crois pénétrer dans une caverne. Sous les pieds, la terre battue est couverte d'os et de débris de toute espèce; la charpente, les poutres et le toit sont noircis par la fumée et la suie que dégorge un poêle en fer sans cheminée et sans issue au dehors. Ni chaise, ni table; quelques escabeaux grossiers; sur les murs en moellons crus, aussi noirs que le reste, pendent des peaux de moutons récemment écorchés; elles répandent une odeur infecte. L'hôte et sa femme sont couverts d'une couche de bistre aussi foncée que leur taudis. Ils vivent ici, dans ce désert farouche, de deux arpens plantés en maïs et du produit d'un petit troupeau de moutons et de porcs qui paissent dans les montagnes voisines. Ce sont aussi des Tzintzares, et l'on prétend qu'ils ont 100,000 francs à eux. On a raison de dire que le Tzintzare est aussi économe que laborieux. Un peu plus loin je ramasse, le long du chemin, une grosse tortue qui va devenir notre compagne de voyage. Je m'étonne de la trouver dans une région aussi élevée, mais le cocher me dit qu'elles ne sont pas rares ici.

Nous arrivons enfin au col du Dragoman. La route abandonne le torrent que nous avons suivi jusque-là et monte en zigzags très raides. La végétation devient plus maigre. Les rochers, nus et couleur de sang, manquent de grandeur. Aucune belle montagne ne profile ses arêtes; l'aspect est désolé et morne. Arrivé au sommet, je m'attends à redescendre la pente opposée; mais point : un vaste plateau se déroule devant nous à perte de vue. Ce n'est pas un pâturage, mais une terre en friche. Cependant, de distance en distance, quelques parties sont emblavées en maïs. Le long de la route, pas une habitation à voir; seulement, très loin, dans le repli d'un relèvement de rochers qui borde la plaine vers le nord, j'aperçois quelques toits de chaume : c'est là que vit cachée la population. Dans cette laide et triste solitude, un objet tout à coup se présente qui rappelle la civilisation sous sa forme la plus charmante : c'est une fontaine en marbre blanc où sont gravés des versets du Coran. Deux petites filles, venues je ne sais d'où,

étaient là, puisant de l'eau dans des vases en poterie grossière, mais de forme élégante. Je m'avance pour boire; mais ces enfans se cachent la figure et fuient épouvantées. Voilà bien le contraste entre l'idéal religieux de l'islamisme et la réalité politique et administrative actuelle. Comme le christianisme, le Coran recommande les œuvres utiles aux hommes. Sans doute, un musulman pieux se sera souvenu qu'il avait manqué d'eau en passant le col du Dragoman et il aura constitué en vakouf quelque bien pour y ériger une fontaine. C'est ainsi que, partout en pays musulman, on rencontre, sous l'ombrage d'arbres magnifiques, ces gracieux monumens qui offrent leur onde bienfaisante aux bêtes et aux gens altérés par la chaleur et aux croyans pour leurs ablutions; mais, en même temps, la terre est abandonnée, la population est invisible, et les femmes fuient à l'approche de l'étranger. Le régime administratif et judiciaire est si détestable qu'il ruine le pays.

Après avoir cheminé pendant une heure encore, au petit trot de nos chevaux fatigués, nous voyons s'ouvrir devant nous une plaine infinie, qui paraît avoir sept ou huit lieues de longueur sur deux à trois de largeur. Elle est plate, nue et couleur d'herbe séchée. On n'y aperçoit ni un arbre ni une habitation, sauf, au milieu, un point d'un blanc éclatant, qui est Sophia. Si ce vaste bassin n'était pas entouré d'un cercle ininterrompu de hauteurs, j'aurais cru me retrouver dans le désert africain. Rarement ce que les géographes appellent un plateau élevé apparaît aussi clairement. Depuis Tzaribrod, nous avons monté, cinq heures durant, pour atteindre le sommet du passage, et voilà cette plaine immense qui est presque au même niveau. Elle semble le fond d'un ancien lac; elle est située au nord des Grands-Balkans, et si l'Isker ne s'y était pas frayé un passage à travers une sorte de fissure, la seule qui perce la chaîne, tout le plateau de Sophia serait encore sous les eaux.

Il est six heures du soir quand nous arrivons à Slivnitza, et il faut encore quatre heures pour atteindre Sophia. Les chevaux et nous-mêmes avons besoin de nous réconforter; mais ils sont plus heureux que nous : l'avoine et le foin ne leur font pas défaut, tandis que nous ne trouvons rien dans l'auberge, tenue comme partout par des Tzintzares. Quelle différence avec les *mehanas* serbes! Nous ne pouvons obtenir que de la polenta de maïs, quelques morceaux de mouton froid, horribles amas de suif couverts de mouches, et un vin exécrable. Heureusement, le Tzintzare jette le filet dans le petit ruisseau qui traverse le village et nous prend une friture de goujons. L'aspect de l'intérieur de l'auberge est presque aussi repoussant que celui de l'affreuse hutte de Derwent. Dans une vaste chambre noircie par la fumée, sur la terre glaise battue qui

sert de pavement, point d'autres meubles que des tables et des bancs de bois; dans un coin, à l'abri d'un grillage, comme un caissier dans une banque, on entrevoit l'aubergiste, et, sur des rayons, des verres à côté de quelques bouteilles de slivovitza et de raki. Dans la chambre commune destinée aux voyageurs qui logent, absolument rien, sauf quelques planches mal jointes, en forme de banc, le long du mur : c'est là qu'on peut s'étendre pour la nuit dans son manteau. Ce n'est que dans les montagnes de la Galice, en Espagne, que je me rappelle avoir rencontré des *posadas* isolées aussi dénuées de tout que l'est ce han de Slivnitza. Si je rapporte ces détails, c'est pour montrer dans quel état l'administration ottomane a laissé la route principale de cette région. Celle qui réunit Sophia au Danube à Lom-Palanka, par Berkovitch, n'est pas plus facile ni mieux pourvue de ce qu'il faut aux voyageurs. Il est vrai qu'ils sont rares : depuis la frontière serbe jusqu'ici, nous n'avons rencontré ni voiture, ni chariot, ni piéton, littéralement personne.

De Slivnitza, la route se dirige vers Sophia, en ligne droite. Quoiqu'elle traverse une plaine parfaitement horizontale, elle est très mal entretenue. Quand déjà, l'obscurité venue, nous apercevons au loin les lumières de la ville, nous sommes arrêtés net : un gros ruisseau qui se creuse un lit dans le sol argileux, entre des berges à pic, a emporté le pont, et nous nous apprêtons à passer la nuit dans notre voiture, quand le cocher découvre un gué, plus bas, dans la prairie. Nous n'arrivons à Sophia qu'à onze heures du soir. Là, après une longue journée de seize heures de voiture, je puis me reposer, en jouissant de tout le confort de l'hospitalité française la plus exquise. M. Queillé avait mis à ma disposition, en attendant son arrivée, sa maison, son domestique et son cheval. Après ce rude passage des Balkans et ces habitations semblables à des antres, se trouver transporté tout à coup dans un intérieur d'artiste, avec des tapis d'Orient à terre et aux murs, des tentures de Perse, des trophées d'armes rares, des aquarelles, des tableaux, des livres, tous les raffinemens de la vie parisienne, c'était vraiment un rêve.

L'indestructible vitalité de la nationalité bulgare s'est révélée surtout dans sa résistance à l'hellénisation. Ceci est un très important chapitre de l'histoire de ces pays-ci. Après la conquête ottomane, l'église bulgare, auparavant autonome, avait perdu son indépendance. Elle resta jusque tout récemment soumise au patriarche grec de Constantinople. Le Phanar exploitait la Bulgarie d'après les mêmes procédés que la Bosnie. La Porte accordait au plus offrant le pontificat suprême de l'église orientale, qui, pour rentrer dans ses avances, vendait les sièges épiscopaux. L'évêque, à son tour,

vendait les paroisses aux popes et les pauvres rayas avaient à rembourser tous les frais de cette échelle descendante de transactions simoniaques. Tous les évêques étaient des phanariotes ignorant et méprisant le dialecte national. Le grec était la langue du culte et le turc celle de l'administration. Dans les écoles, on enseignait en grec; dans les églises, les offices avaient lieu en grec. Les Bulgares, qui généralement ne savaient pas le grec, étaient ainsi privés de toute culture intellectuelle, et l'on put croire un moment que le pays s'était complètement hellénisé. Le haut clergé était l'ennemi acharné du réveil national. Après que le gouvernement turc eut fait une loi pour obliger les communes à créer des écoles, les évêques phanariotes s'y opposèrent par tous les moyens. On cite, à ce propos, le mot de l'archevêque de Nisch : « Les écoles ne font que des hérétiques. Mieux vaut employer l'argent à bâtir des églises. » On affirme que le métropolitain de l'ancienne capitale, Tirnovo, fit brûler une admirable collection de manuscrits relatifs à l'histoire de la Bulgarie du VIIe au XVIe siècle, qui se trouvait conservée dans le trésor de la cathédrale. Il n'est point pour un peuple de pire destinée que de trouver dans les chefs de sa religion les ennemis de sa nationalité.

A la résurrection de la nationalité et de la langue bulgares se rattache le nom vénéré de l'évêque Sophronius, qui, le premier en ce siècle, se servit dans ses sermons de l'idiome populaire au lieu du grec. Il enseigna en bulgare dans sa ville natale, Kazan, pendant plus de vingt ans et fit naître ainsi l'idée de la patrie bulgare. Parmi les patriotes qui ont donné le branle au mouvement littéraire et national, on cite encore Pierre Béron, qui a publié des livres très utiles pour l'enseignement et est mort à Paris en 1871, et Rakowski, poète et historien, à qui l'on doit un poème sur les haidouks et des études sur les anciens tzars bulgares.

Les événemens de 1830, en éveillant les aspirations populaires, fortifièrent la résistance à l'hellénisation. En 1835, s'ouvrit la première école où l'on enseigna en bulgare. Après la guerre de Crimée, les écoles bulgares se multiplièrent. On alla jusqu'à demander au patriarche de ne plus nommer que des évêques parlant la langue nationale et, en outre, d'admettre dans le synode supérieur quelques évêques bulgares. Ces demandes si justes ne furent pas agréées. Un refus aussi peu explicable provoqua une indignation profonde. Les évêques phanariotes furent chassés de leur diocèses par leurs ouailles; c'était une insurrection sur le terrain ecclésiastique. Le gouvernement turc, sous l'inspiration d'Ali-Pacha, favorisait alors le mouvement bulgare. Il voulait diminuer l'influence du patriarcat, qui, fort des droits obtenus jadis, à l'époque de la

conquête ottomane, et appuyé sur la Russie, se montrait souvent disposé à résister au grand-visir. Il désirait aussi affaiblir l'élément hellénique, en qui il voyait l'adversaire irréconciliable et le successeur probable de la puissance musulmane.

La lutte dura quinze années. Les Bulgares y déployèrent une persistance et une habileté diplomatique remarquables ; un moment même, ils se tournèrent vers Rome, qui espéra les voir accepter la situation mixte des grecs unis. Enfin, en 1872, le sultan reconnut par un firman impérial l'autonomie de l'église nationale, sous le nom d'exarchat bulgare. Ce firman soumet à l'autorité religieuse de l'exarque qui réside à Constantinople et obtient son investiture du sultan, toutes les éparchies (évêchés) dont la population est entièrement bulgare. Celles des vilajets d'Andrinople et de Macédoine où, d'après le recensement à faire, les deux tiers des habitans se trouveront être des Bulgares ont le droit de se mettre sous la juridiction de l'exarchat bulgare. Peu de temps avant la dernière guerre, les deux éparchies de Velese (Keupruli) et d'Ochrida se soumirent ainsi à l'exarque bulgare ; mais il reste encore neuf éparchies où domine l'élément bulgare qui réclament en vain d'être réunies à leur église nationale. Aujourd'hui, dans cette question, le gouvernement turc a complètement changé de politique. Il s'est retourné contre les Bulgares et il appuie le Phanar. Récemment il avait nommé deux évêques bulgares pour la Macédoine ; mais il s'est laissé intimider par les violentes attaques de l'église grecque, et, jusqu'à ce jour, il n'a pas accordé l'investiture aux prélats qu'il avait désignés. Le traité de Berlin garantit aux chrétiens de l'empire ottoman la liberté de conscience et celle des cultes ; il donne, par conséquent, aux Bulgares de la Macédoine le droit de se rattacher à l'église de leur choix. Malgré cette disposition récente, et, malgré le firman de 1872, qui renferme un engagement formel de la Porte, on maintient ces malheureux sous le joug des évêques grecs, ligués contre eux avec les Turcs. On ferme les écoles et les églises qu'ils construisent de leurs deniers ; on emprisonne, on exile leurs popes, leurs maîtres d'écoles surtout. Tous les moyens de culture morale et intellectuelle leur sont refusés. N'y aura-t-il donc aucune puissance qui réclamera en ceci l'exécution du traité de Berlin, qu'on invoque sans cesse pour mettre obstacle à la réalisation des vœux des populations ?

Le clergé bulgare n'a guère d'influence sur le peuple et il s'occupe peu de politique. Il est ignorant, parce que les évêques grecs ne désiraient nullement qu'il s'instruisît. Il vit d'une minime rétribution qu'il reçoit de l'état et de ce qu'il touche pour les services religieux. Les paysans ne se font pas plus qu'en Serbie un devoir

d'aller régulièrement à la messe, et cependant ils sont très attachés à leurs popes et à leurs moines, parce que ceux-ci représentent la nationalité.

Sophia a été, du temps des Romains, sous le nom de Serdica, une ville peuplée et importante. Constantin, avant qu'il se fût fixé à Byzance, disait : « Ma Rome est Serdica. » On voit encore vers le sud, sur la route de Berkovitsa, les traces de ses anciens murs. Au moyen âge, elle partageait avec Tirnovo et Preslaw l'honneur d'être la capitale du pays. Aujourd'hui c'est une ville de 20,000 habitans et de 2,968 maisons. La vieille ville a l'aspect d'une cité turque : rues étroites et tortueuses, bordées d'échoppes ouvertes et de pauvres maisons en bois ; les seuls monumens non récens sont huit ou neuf mosquées, dont une est très belle et imposante, et un grand établissement de bains, où jaillit en abondance une eau fort chaude, dans un vaste bassin en marbre blanc. Plus de 5,000 Turcs ont émigré ; leurs maisons sont tombées en ruine ou ont été achetées et démolies, et ainsi a pu surgir, vers l'est de la ville, tout un quartier nouveau, avec de larges rues disposées en damier. C'est là que s'élève le palais du prince, construction imposante qui a coûté, dit-on, plus de 4 millions de francs ; en face, un magnifique hôtel, imitation de ceux du Ring à Vienne, avec restaurant, café à dorure et boutiques à grandes glaces ; plus loin, de magnifiques hôtels ou plutôt des palais pour les consulats d'Angleterre, de Russie, d'Autriche, d'Italie et d'Allemagne. Près de là s'élèvent de grands bâtimens tout blancs : ce sont les ministères, l'école militaire créée par les Russes, le casino des officiers, et dans des jardins un assez grand nombre de jolies villas, avec un rez-de-chaussée sans étage, comme la maison romaine. Ceci est très commode, mais prend beaucoup de place. Voici la distribution de la maison de M. Queillé, où je suis logé : sur un vestibule central s'ouvrent, à droite, la salle à manger et le salon, en face, le cabinet de travail et la principale chambre à coucher ; à gauche, encore trois chambres à loger ; en arrière, un petit corps de logis contenant la cuisine et la dépendance. Beaucoup de caves, mais pas de grenier ; car le toit recouvert de tôle peinte, comme en Russie, est très plat. Cette maison peut valoir 30,000 francs. Le terrain se vend déjà ici 40 à 50 francs le mètre, près du grand marché, ailleurs 14 à 15 francs. Les constructions se font en moellons qui viennent des environs et qui disparaissent sous un stucage en ciment élegant et soigné. Le bois de construction coûte très cher, car il est amené ici par charrettes à buffles d'une distance de quatre à cinq journées.

Je ne connais pas de ville aussi malheureusement située que So-

phia. De toutes parts s'étend, à perte de vue, l'immense plaine déserte, sauf vers le sud, où s'élève l'imposant massif granitique du Vitosch, dont le sommet, à l'altitude de 2,330 mètres, conserve de la neige une partie de l'année. Mais cette montagne, assez imposante de ligne, est complètement dénudée. Les arbres y ont été coupés et les chèvres n'y laissent repousser que des broussailles. On vient de faire contre elles un règlement sévère qui permettra aux chênes et aux hêtres de repousser. La seule promenade est celle de Bali-Effendi, où, à côté d'un ruisseau et de quelques saules, se trouvent un bon restaurant et des cafés. On y arrive par une route poudreuse, sans ombre, où les chevaux et les voitures soulèvent une poussière si épaisse qu'on en est aveuglé. La steppe commence au sortir de la ville, sans transition. Aux alentours, les arbres font complètement défaut. Chez le consul d'Angleterre, on discute longuement la question de savoir s'il y en a trois ou quatre. Les Turcs les ont coupés, comme en Bosnie, pour éviter les surprises. Dans la plaine, grande comme dix fois la campagne romaine et bien plus déserte et mélancolique, il y a, paraît-il, des villages cachés dans les plis des terrains. Invisibles à distance, ils sont habités par la tribu des Chops, qui descendent, croit-on, des Petchènegues vaincus, que les Byzantins ont établis ici au XIe siècle. Le climat est très rude sur ce plateau situé à 545 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'hiver, la bise vous gèle et, l'été, le soleil vous grille. Souvent aussi le sol est ébranlé par les tremblemens de terre. Celui de 1858 a renversé un grand nombre de maisons et fait jaillir des sources thermales. Et le pire est que, quand on veut s'en aller, il faut deux jours d'un voyage fatigant et d'une durée incertaine, pour regagner soit le Danube au nord, soit le chemin de fer ottoman à Tatar-Bazardjik. Le siège du gouvernement aurait dû être Tirnovo, qui se trouve dans une ravissante vallée descendant des Balkans et qui est la capitale historique. Sophia, placée à l'extrémité sud-est du pays, est si éloignée de tout, que certains députés n'y arrivent qu'après cinq ou six jours de voyage. On attribue le choix de cette ville à deux motifs principaux. Premièrement, elle est assise sur la grande ligne stratégique et sur le chemin de fer qui réunira l'Occident à Constantinople. En second lieu, située sur le versant sud des Grands-Balkans, elle est plus rapprochée que Tirnovo de la Roumélie et de la Macédoine, dont elle doit un jour devenir la capitale. Cette dernière considération rentrerait dans celles qui ont dicté le traité de San-Stefano.

La première chose à faire pour rendre le séjour de Sophia plus agréable serait de créer près de la ville un grand parc comme celui

de Topchidéré, près de Belgrade, et, dans toute la plaine, des massifs boisés. Rien de plus facile, car beaucoup de terres appartiennent à la ville et à l'état. Si le prince Alexandre aimait les arbres autant que le roi de Roumanie, comme il pourrait transformer les tristes alentours de sa capitale! Il est plus urgent de planter des arbres que de construire des palais.

La Bulgarie possède-t-elle du charbon? De ceci dépend son avenir industriel, car aujourd'hui la grande industrie est impossible là où manque le précieux combustible. J'obtiens à ce sujet les renseignemens les plus précis; car je rencontre ici un de nos jeunes ingénieurs sortis de l'école spéciale de Liège, M. Thonard, qui a été nommé récemment directeur-général des mines de la Bulgarie. Il m'apprend qu'on a trouvé du charbon de différens côtés. D'abord sur le penchant septentrional des Balkans, près de Travna, se rencontre une formation qui paraît s'étendre jusqu'aux environs de Gabrovo et d'Élena. Puis au sud des Balkans, près de Slivno et au nord-ouest de Kezanlik, on a reconnu des couches qui pourraient bien appartenir au même bassin que celles du nord, dont elles auraient été séparées par le relèvement de la chaîne balkanique. Les trois couches de Travna ont été mises en exploitation par les Turcs, avant la dernière guerre, et le charbon est de bonne qualité; mais les transports étaient trop coûteux : ils se faisaient jusqu'à Tirnovo et même jusqu'à Sistow, sur le Danube, par charrettes à bœufs et pour le tiers de la route, soit 50 kilomètres, à dos de cheval. Impossible de continuer ainsi : l'exploitation a été abandonnée. La présence de la houille a été aussi constatée près de Trojan et de Belagradtchik. Au sud-ouest, à 28 kilomètres seulement de Sophia, un dépôt de lignite tertiaire de très bonne qualité s'étend sur 90 kilomètres carrés. Ce bassin houiller de Tcherkova est une vraie bonne fortune pour la capitale, car le bois y est excessivement cher et il le devient chaque année davantage. Le charbon coûte à Sophia 24 francs la tonne; on n'en extrait encore que 16,000 tonnes par an. Le transport par charrettes coûte cher. Pour l'amener, il faudrait construire un petit chemin de fer à voie étroite. Il est probable qu'il sera exécuté par M. Grosef, entrepreneur bulgare, à qui le gouvernement vient de concéder l'exploitation de ces houillères pour quinze ans.

Le minerai de fer se rencontre en différentes parties des Balkans, mais dans des lieux où il est actuellement impossible d'en tirer parti. Les forges de Samakof produisent du fer supérieur même à celui de la Suède. Le minerai se présente sous une forme très spéciale. La syénite, dont est formé le mont Vitosch, renferme de petites particules de fer titané. Les pluies, et surtout la fonte des

neiges, entraînent dans les vallées des alluvions où ces sables ferrugineux se déposent en mince couche noirâtre qu'on recueille par des lavages. Ils contiennent 60 à 70 pour 100 de fer magnétique. On les traite dans des fours catalans. Quand le Vitosch a eu beaucoup de neige, les dépôts sont plus abondans. En Suède, j'ai vu des lacs d'où on extrayait des dépôts ferrugineux de première qualité et du même genre. Les forges de Samakof obtiennent leur force motrice des eaux de l'Isker. Elles envoyaient leurs produits, employés surtout à faire des armes, dans toute la Turquie et jusqu'en Asie-Mineure. Leur production annuelle est encore d'environ 2,000 tonnes; mais elle décroît parce que le fer anglais, bien meilleur marché, enlève leurs débouchés. L'exploitation des minerais de plomb argentifère deviendra une source de richesse quand les routes seront faites, car on en trouve de différens côtés dans les environs d'Elena et de Kustendil, dans les Balkans de Trojan et d'Étropole, et surtout près de Tschiprovitza, où des mineurs saxons ont jadis exécuté des travaux dont on reconnaît encore les traces; mais les exigences des Turcs les ont mis en fuite.

— Je porte au ministre d'Angleterre, M. Lascelles, la lettre que lord Edmond Fitz-Maurice du *foreign office* m'avait donnée pour lui. On m'introduit dans son cabinet de travail. Au moment où il entre, il me trouve examinant avec la plus vive attention une grande carte de la péninsule, où sont indiquées en couleur rouge très visible les limites de la Bulgarie créée par le traité de San-Stefano, et en couleur bleue moins apparente, les frontières fixées par le traité de Berlin : « Mes collègues prétendent, dit M. Lascelles, que je devrais enlever cette carte, parce qu'elle suggère des idées dangereuses et révolutionnaires. — Non, répondis-je, des idées justes qu'un prochain avenir réalisera ; mais en même temps, permettez-moi de l'ajouter, de profonds regrets du mal qu'a fait votre cabinet tory en annihilant les conditions obtenues par la Russie à San-Stefano. »

Le fait est que tout ce que je vois, tout ce que j'apprends ici me porte à maudire l'œuvre de lord Beaconsfield au traité de Berlin. Et dire que l'Angleterre l'a applaudie quand il est revenu, après avoir accompli ce crime de lèse-justice et de lèse-humanité! En coupant la Bulgarie en deux tronçons séparés : la principauté et la Roumélie, et en remettant la Macédoine sous le joug des Turcs, il a non-seulement sacrifié les populations chrétiennes à ce qu'il croyait être, très à tort, l'intérêt de l'Angleterre, mais il a fait une chose inintelligente, car il a préparé un champ toujours ouvert à l'influence russe qu'il voulait éliminer, et il a fait naître ainsi des causes de complications et de conflits pour l'avenir. En constituant la grande Bulgarie de San-Stefano, la Russie avait apporté à la question

d'Orient une solution presque définitive et à laquelle les amis de l'humanité devaient applaudir. Presque toutes les populations de langue bulgare se trouvaient réunies et affranchies. Elles constituaient un état d'environ 5 millions d'habitans, assez fort pour se développer et même pour se défendre, et, en tous cas, n'ayant plus à appeler le secours de l'étranger pour atteindre son idéal. C'était là un résultat considérable.

On a objecté que cette grande Bulgarie aurait absorbé un certain nombre de villages mixtes, ce qui aurait sacrifié l'élément grec. Si cette difficulté n'a pas empêché de faire de la Roumélie un état semi-indépendant, elle ne peut pas être invoquée contre l'affranchissement de la Macédoine, où le nombre des Grecs n'est pas relativement plus considérable. Dans des contrées où les races sont si mêlées, il faut nécessairement prendre pour base des limites géographiques celles de la race qui y est en grande majorité. Quant aux minorités, si on les laisse libres de conserver leur langue et leur culte et si, d'ailleurs, elles jouissent du droit commun, elles n'ont point lieu de se plaindre. Le morcellement de la Bulgarie a créé une cause d'agitation permanente qui ira s'irritant sans cesse. On l'a vu l'été dernier (1884), lors du pétitionnement universel en faveur de l'union de la Roumélie à la principauté, et, récemment, quand cette union a été proclamée d'enthousiasme par la population tout entière.

La situation actuelle des chrétiens de la Macédoine est bien plus affreuse que jadis, parce que les Ottomans comprennent que le seul moyen d'empêcher l'émancipation des rayas est de les écraser complètement. Et c'est ce qu'ils font, loin des yeux de l'Europe, car l'Angleterre y a même supprimé les deux vice-consulats qu'elle y entretenait précédemment. Elle ne veut pas voir les tristes conséquences de l'œuvre de Beaconsfield. Heureusement, les voyageurs parlent, et ici, à Sophia, et à Philipopoli, arrive l'écho des plaintes des victimes. En traçant d'après les « livres bleus » anglais, le tableau de tout ce qu'avaient à souffrir les chrétiens dans les provinces de la Turquie, Saint-Marc Girardin n'a pas peu contribué à faire naître en Europe les sentimens de sympathie pour ces infortunées populations, qui ont abouti à l'émancipation de la Bosnie, de la Servie, de la Bulgarie et de la Roumélie. Aujourd'hui, il faudrait venir en aide de la même façon aux rayas sacrifiés par l'Angleterre dans le traité de Berlin. Leur situation est désolante : rien ne peut donner une idée de ce qu'ils ont à souffrir de la part des Arnautes et de la soldatesque turque. Voici ce que dit à ce sujet un tory, un ami de lord Beaconsfield et de lord Salisbury, le marquis de Bath, dans un livre publié récemment, après un voyage

dans la péninsule : « La Macédoine offre en ce moment l'exemple de la condition d'une province soumise au joug de la Turquie. L'anarchie règne partout : le gouvernement est sans autorité, ou bien il refuse de faire usage de celle qu'il possède. Il n'y a nulle part ni ordre, ni sécurité, ni pour les personnes, ni pour les propriétés. Là où passe un chemin de fer, on risque d'être assassiné à deux cents pas des gares. Hors des portes des villes, la vie est en danger. Les marchands n'osent voyager qu'avec une forte escorte, et, souvent, ils sont enlevés, rançonnés ou égorgés malgré l'escorte ou avec sa complicité. Chaque jour, quelque raya est assassiné par les beys albanais ou turcs, qui outragent les femmes, pillent les villages ou lèvent sur eux de fortes rançons, et il n'y a moyen d'obtenir des autorités turques ni protection, ni répression. Et tout cela se passe sous les yeux des Bulgares affranchis et frémissant d'indignation. » (*On Bulgarian Affairs*, p. 80.) M. Arthur Evans, qui, récemment, vient de visiter la Macédoine, trace de cet infortuné pays un tableau tout aussi affligeant et peint sur le vif.

La publicité est le seul moyen de porter remède à une situation plus cruelle que nulle autre en ce monde. Aussi les patriotes de Sophia ont-ils eu raison de fonder un journal, *la Voix de la Macédoine*, où est publié en français le récit de tous les crimes commis en Macédonie, ainsi que l'a fait, avec tant de courage, M. Arthur Evans dans les journaux anglais. En envoyant cette feuille aux députés et aux ministres des grandes puissances, on finira par créer dans l'opinion publique un tel sentiment d'indignation, que le gouvernement turc se rappellera les obligations que le traité de Berlin lui a imposées, ou que l'Europe, enfin remuée, interviendra comme en 1828 et en 1876.

— D'après le dernier recensement, dont j'ai vu les élémens classés avec soin par M. Sarafof, la Bulgarie comptait, en 1881, 349,905 ménages établis dans 339,870 maisons, chacun ayant donc la sienne ; 1,016,730 hommes et seulement 975,253 femmes, total : 1,998,983. Les chiffres suivans, relatifs à la production et à l'exportation, donnent une idée de la richesse du pays. Production : froment 800,000 tonnes ; maïs 150,000 ; orge 375,000 ; seigle 185,000 ; avoine 225,000. Le nombre des têtes de gros bétail est de 489,115. L'exportation de céréales diverses s'élève, année moyenne, à plus de 200,000 tonnes, dont 78,684 expédiées par les ports du Danube, Routschouk, Nicopoli, Sistow, Rahowa, Lom-Palanka et Widdin, et le reste par le port de Varna sur la Mer-Noire. Les transports, à défaut de chemins de fer, doivent se faire par charrette, et comme on paie de 1 à 2 francs par tonne-kilomètre, les marchandises pondéreuses ne peuvent être profita-

blement amenées jusqu'au point d'embarquement; aussi à l'intérieur les prix restent-ils très bas. On récolte du vin surtout dans les environs de Varna et de Kustendil; mais il est si mal fait qu'il ne supporte pas le transport; quand il arrive à Marseille, il est aigri.

Par suite de l'émigration considérable de musulmans qui partent pour ne pas obéir dans l'armée à des chrétiens, la population a beaucoup diminué dans les villes. Celle de Widdin, qui est maintenant de 13,602 âmes, était, dit-on, avant la dernière guerre de 30,000. On prétend que 200,000 musulmans ont émigré. Qu'on ne s'en plaigne pas et qu'on les laisse partir. Leurs maisons et leurs biens se vendent à vil prix: grand avantage pour qui les achète. Un élément de discorde se trouve ainsi éliminé pour l'avenir. Le pays n'a pas trop souffert de leur départ, car le commerce a notablement augmenté: de 52,230,654 francs en 1879; il s'est élevé à 90,279,000 francs en 1882. En si peu d'années il a presque doublé. Comme en Serbie, le principal trafic se fait avec l'Autriche, puis vient l'Angleterre, et en troisième ligne la Roumanie. Les relations avec la France sont presque nulles. Les importations françaises en Bulgarie ont été seulement de 3,019,800 francs en 1881.

La Russie s'efforce de faire rentrer la Serbie dans la sphère de son commerce. Elle vise à la construction d'un chemin de fer qui irait des bouches du Danube à Sophia, en traversant diagonalement tout le pays. En octobre 1882, elle a accordé au prince Gagarine un subside annuel de 1,200,000 roubles pour l'aider à maintenir la navigation à vapeur entre Odessa et les échelles du Danube, mais le succès est douteux. L'industrie russe, ultra-protégée, ne peut lutter contre l'Occident, et, en outre, les conditions économiques de la Russie et de la Bulgarie sont trop semblables pour que beaucoup d'échanges puissent se faire.

Malgré les efforts du délégué français, M. Queillé, qui apporte dans l'exécution de sa mission un dévoûment absolu au pays et une expérience consommée, acquise dans l'inspection des finances en France et en Algérie, la réforme du système d'impôts est loin d'être achevée. On en est toujours au régime turc, sauf que la dîme en nature a été convertie en un impôt fixe, réglé d'après la moyenne de la taxe perçue durant les trois dernières années. Il n'y a point, comme chez nous, de receveurs et de contrôleurs pour les contributions. Les villages paient collectivement à l'état l'impôt qui est perçu par le maire (*kmète*), sans quittance régulière, après qu'il a été réparti entre les habitans. De là beaucoup d'inégalités et d'irrégularités. On m'affirme que, par exemple, le district de Widdin est parvenu à dissimuler la moitié de son revenu imposable. L'impôt foncier, le *verghi* turc, comprend 4 par

1,000 sur la valeur des immeubles et 3 pour 100 sur leur valeur locative; il y a en outre un impôt de 3 pour 100 sur le revenu, une taxe sur le bétail, sur les tabacs, sur les boissons. Le revenu total est de 35 millions de francs, dont la moitié provient des impôts fonciers et de la taxe sur le bétail. Les douanes rapportent 5 millions, le tabac 2 millions. Quant aux dépenses, le budget de la guerre prend 11 millions, et la gendarmerie, qui dépend du ministre de la guerre, 2 millions, la liste civile du prince 600,000 fr., la chambre 300,000 francs : ses membres reçoivent une indemnité de séjour pendant les sessions et des frais de déplacement. Plus de 2 millions sont accordés au ministère de l'instruction publique, le seizième du revenu total; c'est bien pour un commencement.

Un point noir pour les finances de la Bulgarie, c'est l'obligation que le traité de Berlin lui impose de reprendre le chemin de fer de Routchouk-Varna, très utile à l'Europe pour les communications avec Constantinople, mais parfaitement inutile aux Bulgares. On exige 50 millions de cette ligne, qui n'en vaut pas 20 et qui sera entièrement délaissée quand la ligne Belgrade-Sophia-Sarembey sera achevée. On s'étonne de voir l'Angleterre appuyer d'iniques exigences. La Bulgarie a adopté, comme la Serbie, la Grèce, la Roumanie et la Finlande, le système monétaire français; seulement le franc s'appelle ici *leff*. Une banque nationale a été fondée sur le modèle de celle qui existe en Belgique. Elle a le droit d'émettre des billets de banque, de faire l'escompte et même, sous certaines conditions, de faire des avances. Elle est dirigée par l'un des hommes les plus distingués de sa nationalité, M. Guéchof, ancien ministre des finances en Roumélie. D'après ce qu'il m'apprend, la banque fait encore peu d'affaires, faute de « matière escomptable. » Une cour des comptes a été établie, mais elle se borne à faire le relevé des dépenses effectuées. Pour empêcher le renouvellement des graves abus commis récemment, il faudrait qu'elle fût complètement indépendante, ses membres étant inamovibles, et qu'elle fut investie du droit d'examen préalable de tous les mandats, dont aucun ne serait payable que revêtu de son approbation (1).

Comme en Serbie, les conditions sociales en Bulgarie sont aussi bonnes qu'on les peut désirer. Point de grande propriété, point d'aris-

(1) Ce qui prouve la nécessité de ce système de contrôle, ce sont les faits qu'a révélés l'enquête ordonnée par la chambre (1885) sur les abus commis sous le ministère du coup d'état. On voit que, 2,553,556 francs n'étant pas suffisans pour la construction et l'ameublement du palais, 200,000 francs ont été dépensés en plus, sur un ukase du prince, sans vote de l'assemblée ! 200,000 francs pour les voyages princiers et des supplémens de traitement ont été pris au trésor ou à la banque nationale, toujours sans le vote préalable ou postérieur de la chambre, ce qui était contraire à la constitution, même telle qu'elle était modifiée par le coup d'état.

tocratie, aucune hostilité de classe. Presque partout les cultivateurs possèdent la terre qu'ils font valoir et qui suffit à leurs besoins. Le bail à ferme est inconnu. Dans quelques districts le métayage existe, mais il est devenu rare aujourd'hui, parce que les begs turcs, ayant émigré en grand nombre, ont vendu leurs terres à vil prix aux paysans. Au sud-ouest du pays, du côté du Rhodope, le régime féodal turc avait survécu. Le territoire des villages appartenait aux begs. Les paysans leur donnaient pour les fêtes du Bairam une certaine quantité de blé, de beurre, de fromage et de bois, et en outre ils étaient tenus à exécuter des travaux de culture sur les terres des tchifliks (fermes). A la mort du père de famille, le beg avait le droit de réclamer certaines prestations en nature, à titre d'impôt de succession, ce qui équivalait au droit du *meilleur chastel*, général en Occident au moyen âge. Cet état de choses ne date, m'affirme-t-on, que du commencement de ce siècle. Les begs musulmans des districts de Vrania et de Kustendil, qui étaient allés combattre les Serbes et Karageorge, exaspérés d'être repoussés, s'en prirent aux rayas et leur enlevèrent la propriété du sol, en les y laissant à l'état de tenanciers corvéables.

Les Bulgares ont au plus haut degré la qualité qui assure la prospérité des nations : ils sont d'admirables travailleurs, infatigables, intelligens, économes. Ils sont bons agriculteurs, bons charpentiers, bons maçons. Comme je l'ai déjà dit, ce sont eux qui, dans toute la péninsule et même le long du Danube, depuis Semlin jusqu'à Bucharest et Braïla, cultivent les légumes, aux environs des villes. Trente mille d'entre eux vont, chaque année, aider à faire la récolte en Serbie et en Roumanie, et on les y rencontre aussi en grand nombre, maçonnant et préparant charpente et menuiserie. Dans les plaines, partout où passaient les soldats turcs, la culture est encore primitive. Avec une charrue informe, attelée de quatre ou six bœufs, la terre est déchirée plutôt que labourée ; elle donne une récolte de blé, puis une ou deux de maïs, et après elle reste en jachère, à l'état vague, parcourue par le bétail. C'est cette mauvaise agriculture entrevue par M. de Blowitz, voyageant en train-éclair, entre Routchouk et Varna, qui lui a fait émettre un jugement si sévère sur tout ce qui se fait en Bulgarie. Il ignorait probablement que c'est dans cette partie du pays que domine l'élément musulman, pour lequel il réserve toutes ses sympathies. S'il avait, comme M. Kanitz, parcouru la région des collines et surtout les vallées aux abords des Balkans, loin des grandes routes, il aurait trouvé des bourgs prospères, de charmans villages cachés parmi des arbres fruitiers, des champs bien exploités, des vignes, des mûriers, des cultures industrielles, tabac, lin, chanvre.

Toujours prêt au travail, le Bulgare saura aussi créer le second agent de la production, le capital, car il est très âpre au gain et très économe. Dans la plupart des villes, on trouve des marchands qui habitent des maisons confortables et qui ont épargné de petites fortunes. Ils entendent le commerce et entrent volontiers en relation avec les pays étrangers. Ils visitent régulièrement les places commerciales de l'Occident pour y faire leurs achats.

Le Bulgare diffère beaucoup du Serbe. Celui-ci est plus vif, plus ouvert, plus dépensier, plus éloquent, plus chevaleresque, plus poète, mais moins laborieux et moins persistant. Le Bulgare est froid, concentré, réfléchi, même taciturne ; il marche lentement et sûrement vers son but. Le Serbe ressemble au Polonais, le Bulgare au Tchèque ou au Saxon. Le premier contribuera plus au développement littéraire ; le second, au progrès économique. On m'affirme que la moralité est grande. Rares sont les jeunes filles et plus rares encore les femmes mariées qui se conduisent mal. Les cafés-concerts ornés de beautés complaisantes, que Midhat-Pacha avait fait ouvrir dans les villes du Danube, pour y apporter la civilisation occidentale, et ceux qu'on a essayé de naturaliser à Sophia, n'ont pas réussi. Les hommes sont occupés et ils passent volontiers les soirées au foyer de la famille. Au total, race solide, forte, prolifique, morale, qui fournira d'excellens matériaux pour une société libre et prospère. La plupart des voyageurs, même les Anglais, en font grand éloge. Je citerai, outre lord Bath, sir George Campbell, Forster, l'ancien ministre de l'instruction publique, et même, dans ses écrits réunis par sa femme, lord Stratford de Redcliffe, un juge non suspect. Dans les derniers jours de la guerre russo-turque, les légions bulgares, nouvellement organisées, montrèrent le plus grand courage. A Eski-Zagra, sur 1,800 volontaires engagés dans le combat, 800 furent tués ou blessés. A Chipka, la légion bulgare Depreradovitch se battit admirablement.

— En allant en voiture visiter les abords du Vitosch, je vois exercer les jeunes recrues sur la plaine des manœuvres. Ils sont habillés de toile grise, avec la coiffure nationale en peau de mouton, le kalpak, et portent le sabre en bandoulière. Ils sont commandés en russe par des officiers russes. Ceux-ci viennent de donner leur démission. Un capitaine me dit que les Bulgares forment d'excellens soldats, sobres, obéissans, durs à la fatigue. Je les vois manœuvrer avec une correction irréprochable. D'après le dernier recensement qu'on m'a remis et qui est rédigé en bulgare et en français, l'armée active compte 16,625 hommes sur une population totale de 1,998,983. Mais, comme d'après la constitution, tout Bulgare est soumis au régime militaire, il sera facile de créer des réserves, dans la mesure où

le budget le permettra. Actuellement la principauté pourrait appeler, dit-on, 60,000 hommes sous les drapeaux en cas de guerre, non compris les volontaires.

On a dit que, pour Napoléon III, la liberté était un article d'exportation. Ceci a été bien plus vrai pour la Russie, quand elle a doté la Bulgarie de l'une des constitutions les plus libres et les plus démocratiques qu'il y ait en Europe. C'est à peu près la constitution belge, mais avec le suffrage universel et sans seconde chambre. Les libertés les plus larges sont garanties. La presse est libre sans cautionnement ni censure. Droit de réunion sans arme et droit d'association. Les tribunaux seuls prononcent des peines, même en matière de presse, et jugent les contestations civiles. Plus de confiscation. La propriété et le secret des lettres sont inviolables. Toute loi, tout impôt doivent être votés par l'assemblée nationale. L'enseignement est obligatoire et gratuit. L'assemblée nationale se compose de représentans élus au suffrage direct pour trois années, dans la proportion d'un député par 10,000 habitans. Tout citoyen est électeur à l'âge de vingt ans et éligible à trente ans, s'il sait lire et écrire. L'assemblée a le droit d'initiative et d'amendement. Le budget doit être présenté et voté chaque année. La session ordinaire dure du 15 octobre au 15 décembre, mais elle peut être prolongée avec le consentement du prince et de l'assemblée. La constitution ne peut être modifiée que du consentement de la grande assemblée nationale, composée d'un nombre double de députés et à la majorité des deux tiers des voix des membres présens. Le prince a les droits habituels d'un souverain constitutionnel : il ne peut agir que par l'intermédiaire des ministres responsables qu'il nomme, qu'il révoque et qui ont le droit et le devoir d'assister aux séances de l'assemblée. Comment la Russie a-t-elle fait voter à Tirnovo, en 1879, une constitution donnant aux Bulgares tant de droits dont aucun n'est accordé aux Russes, ce qui est certes très peu flatteur pour ceux-ci? On peut y voir la preuve d'un grand désintéressement, car la Bulgarie sera peu disposée à échanger ses libertés pour le régime despotique qui règne dans l'empire moscovite. D'autres, les malveillans, supposeront qu'elle a voulu, en partant, laisser à la nouvelle principauté une boîte de Pandore, d'où devaient sortir tant de maux qu'elle serait bientôt rappelée pour y porter remède.

Et c'est bien en effet ce qui a failli arriver. Mais par la faute de qui, de la constitution, du prince ou de ses sujets? Les premières élections amenèrent, à deux reprises, une majorité libérale et démocratique. Celle-ci, quoi qu'on ait dit, ne se montra nullement ingouvernable ; mais elle était défiante, portée à l'économie et nulle-

ment à la dévotion du pouvoir. Cela déplut au prince, mieux préparé à commander un régiment qu'à se plier au rôle difficile et délicat d'un souverain constitutionnel. On lui persuada qu'il était impossible de gouverner avec des institutions aussi républicaines. L'Autriche, prétend-on, lui conseilla un coup d'état et la suspension de la constitution. Quand je me trouvai à Sophia, cet essai de gouvernement personnel continuait. Les élections s'étaient faites *manu militari*. Les chefs du parti libéral modéré étaient exilés, et le principal d'entre eux, Zankof, interné. Les généraux russes Kaulbars et Sobolef étaient les maîtres. Quoique non naturalisés, ils entraient à la chambre, qu'ils faisaient marcher haut la main. Trois partis s'étaient formés : les conservateurs, les libéraux et les radicaux. Les conservateurs soutinrent d'abord le prince et le régime despotique; mais bientôt ils se lassèrent d'être menés, comme des conscrits, par les généraux étrangers, dont l'administration autoritaire et peu capable provoquait un mécontentement universel. Ils tendirent la main aux libéraux : l'entente s'établit entre les chefs des deux partis, Zankof et Natchovitch, et, d'un commun accord, ils demandèrent au prince le retour à la constitution de Tirnovo. Alexandre céda et un ministère libéral se forma renfermant des hommes de grand mérite : Zankof, Balabanof, Sarafof, Pomianof. Tout récemment, il a dû se retirer pour faire place à un ministère radical, sous la présidence de M. Karavelof. Cet homme d'état a fait preuve d'une grande habileté, car il semble inspirer toute confiance au prince, en même temps qu'au peuple. Si l'on veut connaître l'histoire parlementaire de la Bulgarie depuis la proclamation de la constitution de Tirnovo, il faut lire l'ouvrage d'un écrivain bulgare, M. Drandar, intitulé *le Prince Alexandre de Battenberg; cinq ans de règne*. Ce livre est à la fois amusant et instructif. Il prouve que, comme on l'a vu en Belgique, un souverain ne peut se maintenir sous un régime démocratique qu'en s'inspirant toujours de la volonté de la nation, mais à ce prix il acquerra popularité et autorité.

Il est très probable que le régime constitutionnel démocratique établi en Bulgarie finira par y fonctionner régulièrement, mais à deux conditions : premièrement que le prince renonce définitivement au gouvernement personnel et qu'il accepte les ministres que lui indique la majorité; en second lieu, qu'on respecte l'antique autonomie communale et qu'une centralisation excessive n'impose pas une trop difficile besogne au parlement. Quand le roi Léopold arriva en Belgique, il crut également que la constitution de 1830 donnait si peu d'autorité au pouvoir exécutif qu'il lui serait impossible de gouverner. Son ami Stockmar lui conseilla d'essayer, et

l'on a vu depuis un demi-siècle que l'épreuve a réussi. Il en sera de même en Bulgarie; mais qu'on s'y défie du fonctionnarisme et du parlementarisme, deux fléaux dont souffre particulièrement un autre pays libre de la péninsule, la Grèce. L'assemblée nationale compte un grand nombre de « peaux de mouton, » c'est-à-dire de paysans portant la veste fourrée du costume national. La toilette de ces ruraux est assez peu en harmonie avec les élégances des dîners et des bals de la cour; ils sont, en outre, très économes, très défians de l'étranger, — en quoi ils n'ont pas tort, — et ils ne voteront peut-être pas facilement des fonds pour des dépenses de luxe; mais ils forment une excellente base d'opération pour tout gouvernement qui restera fidèle aux traditions du pays, qui en respectera les institutions séculaires et qui n'empruntera pas à l'Occident la déplorable habitude de trop dépenser et de combler les déficits par des emprunts périodiques.

Il est une question que je voudrais poser à tout le monde ici: Et les Russes, les aime-t-on? Les tories anglais avaient-ils oui ou non raison de craindre que ces provinces affranchies ne fussent les avant-postes de l'empire du Nord, dans sa marche sur Constantinople? Tout ce que j'apprends me fait croire que le marquis de Bath a parfaitement résumé les sentimens des Bulgares à l'égard des grands états, quand il a dit qu'ils les aimaient dans la mesure où ils croyaient pouvoir compter sur l'appui de chacun d'eux. Ils ont des sympathies pour la France et sans arrière-pensée; ils n'ont rien à craindre d'elle. Elle a toujours défendu le principe des nationalités et elle a créé l'Italie en 1858. En Orient, elle a protégé les chrétiens et elle n'aurait rien à objecter à la réunion des populations bulgares. Faut-il ajouter que la France a été représentée ici par un homme instruit, aimable, dont la table hospitalière était un des charmes de Sophia, M. Schefer, nommé récemment au Montenegro? Pour l'Angleterre, leurs sentimens sont bien mêlés. Ils ont un vrai culte pour Gladstone et ils savent par cœur ses discours au sujet des *Bulgarian atrocities*, mais ils exècrent les tories et Beaconsfield, les aveugles amis des Turcs. Ils n'aiment pas l'Autriche. Ils lui reprochent d'être hostile à leurs libertés, de pousser le prince dans la voie de la réaction, d'être l'ennemie des Slaves, et surtout de s'opposer à l'affranchissement de la Macédoine, afin de pouvoir s'en emparer et de favoriser le prosélytisme de l'église romaine. Ils ne sont nullement intolérans, ils voient même dans les Pomaks musulmans des frères, parce qu'ils sont de race bulgare; mais, depuis les débats ecclésiastiques de 1860 à 1872, ils redoutent extrêmement les intrigues des agens du pape et des jésuites. Envers la Russie, qui les a récemment délivrés au prix de tant de sacrifices en hommes et en argent, ils sont profondément

reconnaissans. Ils vénèrent le tsar « libérateur et protecteur. » La communauté de race et de religion constitue un lien puissant. Les soldats russes, doux, bons, complaisans, s'étaient fait aimer de tous. Enfin, le premier gouverneur, le prince Dondoukof, avait admirablement administré le pays, créant l'armée, ouvrant des écoles, poussant à la construction des routes, inspirant à ces populations, brisées par un despotisme séculaire, le respect de leur dignité et la confiance en l'avenir. Malgré tout cela, les Bulgares n'ont nulle envie de devenir Russes, ni même de continuer à être gouvernés par les Russes. La façon dont on s'est affranchi de leur bienveillant appui, et en Roumélie et récemment en Bulgarie, le prouve suffisamment. Mais s'ils ne devaient rencontrer chez toutes les autres puissances qu'indifférence ou hostilité, ils se tourneraient vers la Russie : qui pourrait leur en faire un reproche? D'ailleurs, par opposition à l'Autriche, les envoyés russes, et surtout M. Joanin, ont toujours soutenu le parti libéral. Veut-on écarter définitivement tout danger de voir les Bulgares devenir un jour les instrumens des desseins ambitieux que l'on prête à la Russie dans ces parages, qu'on leur permette de constituer un état assez fort pour se suffire et pour n'avoir plus à redouter un retour offensif de la Turquie. L'union de la Bulgarie et de la Roumélie, qui vient d'être proclamée, était ardemment désirée par la population entière. Imposée par les convenances ethniques, géographiques et historiques, elle est certes aussi justifiée que le fut naguère celle de la Valachie et de la Moldavie, qui fut appuyée par la France, et même par lord Cecil, aujourd'hui lord Salisbury, chef du cabinet anglais. Cette union, sous la suzeraineté de la Porte, devrait être sanctionnée par l'Europe et par la Turquie, car elle ferait disparaître une cause de perturbation dans la Péninsule balkanique, qui menace la paix de l'Europe et qui achèverait la ruine des finances ottomanes.

ÉMILE DE LAVELEYE.

ALEXANDRE FARNÈSE

PRINCE DE PARME

Correspondance d'Alexandre Farnèse avec Philippe II, dans les années 1578, 1579, 1580 et 1581, publiée par M. Gachard.

Quand don Juan d'Autriche, épuisé par la fièvre, sentit venir la mort (1), il laissa tous ses pouvoirs à Alexandre Farnèse, prince de Parme; il ne pouvait choisir un successeur plus capable d'entreprendre la tâche de remettre les Pays-Bas sous l'autorité du roi d'Espagne. Au moment où il remplaçait don Juan, Farnèse avait trente-cinq ans; il était né en 1544, à Rome, d'Octave Farnèse, deuxième duc de Parme et de Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint. Les amours du grand empereur eurent toujours quelque chose de bas et d'obscur. Don Juan était le fils d'une servante : vingt-cinq ans avant la naissance de don Juan, Charles-Quint avait passé par Audenarde, il y avait remarqué une femme de chambre de la baronne de Montigny, Jeanne Vandergheyst; celle-ci devint mère d'un enfant qui fut élevée par les tantes de Charles-Quint et qu'on maria à l'âge de quatorze ans à Alexandre de Médicis; la jeune Flamande ne vit pas même son époux, qui fut assassiné avant qu'elle eût pu aller le trouver en Italie. Elle fut donnée ensuite à Octave Farnèse, petit-fils du pape Paul III, qui avait besoin de conquérir la faveur impériale pour conserver son duché de Parme. Farnèse n'eut que des froideurs pour une femme qu'il n'avait épousée que par ambition, qui était laide, d'aspect masculin,

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 février 1884, l'étude sur *Don Juan d'Autriche*.

avec de la barbe au menton et aux lèvres, gauche et brusque. Marguerite, de son côté, méprisait son époux ; pourtant, après que Farnèse eut suivi Charles-Quint pendant la guerre d'Alger, elle le reçut avec quelque joie à son retour ; et ce feu d'un moment donna le jour à deux frères jumeaux, dont l'un seulement devait vivre, qui fut Alexandre Farnèse. Marguerite avait pour confesseur Ignace de Loyola, elle était fort livrée à la dévotion et aux œuvres de piété, et son esprit était d'un ordre si sérieux que Charles-Quint lui offrit le gouvernement de la Belgique, qu'elle conserva depuis 1559 jusqu'à 1568. On connaît l'histoire de ces années troublées ; la régente tenta en vain de faire triompher la politique, qui, plus tard, devait si bien réussir à son pays ; elle voulut s'appuyer sur la haute noblesse, sur le prince d'Orange, sur Egmont, sur de Horn ; elle remit, avec leur concours, toutes les villes dans l'obéissance. Elle protesta en vain contre l'envoi du duc d'Albe : « A présent, écrivait-elle à Philippe II, que l'autorité est plus assurée que du temps de l'empereur, le roi veut en donner l'honneur à d'autres ; moi j'ai eu seule les fatigues et les dangers ;» et, en effet, elle ne s'était pas épargnée, elle se levait de grand matin, tenait deux conseils par jour et remplissait sa journée d'audiences. Quand l'envoi du duc d'Albe fut décidé, elle osa écrire à son frère : « pour le bien de ce pays, pour la réputation et les intérêts du roi, nos choix ne pouvaient être plus funestes. Cet homme est tellement détesté par la population qu'il suffirait seul à faire haïr toute la nation espagnole. » Elle se souvenait de qui elle était fille ; le duc d'Albe arrivé, elle donna sa démission et obtint l'autorisation de se retirer à Parme. Violente, prompte à changer ses amitiés en haines, la régente n'était pas exempte de fourberie ; aussi cruelle par momens que Philippe II lui-même, elle dut pourtant à la férocité du duc d'Albe une sorte de popularité qui dura longtemps dans les Flandres. Fille naturelle, elle avait un respect instinctif pour Orange et pour la grande noblesse belge ; et ce respect lui avait plus d'une fois tenu lieu de modération et de sagesse.

Pendant que la régente était à Bruxelles, son jeune fils était à Madrid, où Philippe II le faisait élever avec don Carlos, son fils et don Juan d'Autriche. Le jeune prince avait, à l'âge de douze ans, suivi Philippe II dans sa campagne de France ; il avait, disent les historiens, pleuré de dépit de ce que le roi ne lui avait point permis de monter à l'assaut de Saint-Quentin. Quand il atteignit sa vingt et unième année, le roi le maria à Marie de Portugal, fille du prince Edouard et d'Isabelle de Bragance, et petite-fille d'Emmanuel, roi de Portugal. Farnèse n'avait nulle envie d'épouser cette princesse, qui parlait grec et latin, qui s'entendait aux ma-

thématiques, à la théologie, passait son temps en prières et poussait la pruderie jusqu'à fuir tous les spectacles et à fermer Pétrarque quand elle tombait sur un passage un peu tendre. Quand la flotte amena Marie de Portugal aux Pays-Bas, où le mariage devait avoir lieu, Farnèse, lit-on dans les papiers de Granvelle, souhaita que « la flotte et tout ce qu'elle contenait restât au fond de la mer. » Peu s'en fallut que ce vœu ne fût exaucé, car le vaisseau qui portait la princesse n'arriva à Flessingue qu'après avoir essuyé une furieuse tempête et après un commencement d'incendie. Les noces furent célébrées à Bruxelles et les jeunes époux se rendirent en Italie. Marie de Portugal eut deux fils en deux ans : Ranuce, qui devint prince de Parme, et Odouard, qui entra dans l'église.

Alexandre Farnèse, n'ayant aucune occupation sérieuse à Parme, passait son temps à la chasse et aux tournois ; il se promenait la nuit sous des déguisemens, cherchant des adversaires pour les forcer à se battre à l'épée. Cette folie ne dura pas trop longtemps, car don Juan d'Autriche invita Farnèse à le rejoindre sur sa flotte. Celui-ci amena avec lui une troupe de 700 soldats et 82 gentilshommes de Parme et de Plaisance ; il prit la part la plus glorieuse à la fameuse journée de Lépante, où, l'espadon à la main, il sauta le premier sur une galère turque.

Don Juan, qui avait son neveu en grande affection, l'appela auprès de lui dans les Flandres et Philippe II donna à Farnèse la permission de s'y rendre après la mort de Marie de Portugal. Alexandre rejoignit son oncle au mois de décembre 1577, et, quelques jours après, quand arrivèrent les 6,000 Espagnols qu'attendait impatiemment don Juan, Farnèse trouva du premier coup l'occasion qu'il venait chercher. L'armée des états s'était mise en retraite : le 31 janvier, Alexandre Farnèse, allant en reconnaissance dès l'aube avec quelques cavaliers, surprit l'infanterie des états en marche, la chargea, et mit le plus complet désordre dans ses rangs. La vigueur de Farnèse assura une victoire facile à don Juan ; en deux heures, les Espagnols tuèrent 6,000 ennemis, prirent les drapeaux, l'artillerie, les bagages. La bataille de Gembloux fut le dernier sourire de la victoire à l'infortuné don Juan, qui était près de sa fin. Son neveu l'avait trouvé très changé : il avait été frappé de sa tristesse et de son air hagard. Don Juan lui avait témoigné la plus entière confiance ; il lui avait montré toutes les lettres de Philippe, l'avait mis au courant de toutes les affaires, il l'avait forcé à recevoir tous les mois mille couronnes d'or, la somme qu'on ne donnait qu'aux vice-rois et aux généraux en chef.

Après la journée de Gembloux, Farnèse fut occupé à la réduction de diverses places. Il se montra très dur envers Sichem pour

punir cette bicoque d'avoir osé résister à une armée espagnole. Il livra la ville au pillage, fit pendre en plein jour trois habitans sur les murailles de la citadelle et étrangler de nuit soixante-dix soldats, qui furent jetés à la rivière. Plusieurs villes, effrayées de ces rigueurs, ouvrirent leurs portes sans combat : Diest, Lierre, Nivelle. Don Juan et son neveu prirent en quinze jours Binche, Maubeuge, Reux, Beaumont, Soignies, Barlemont, Chimay et Philippeville. Chimay fut enlevé de force, Philippeville capitula après une courte résistance.

Pendant que don Juan, déjà miné par la maladie, était contraint de demeurer à Namur, Farnèse fit le siège de Limbourg, place importante qui donne un pied dans le Luxembourg. Il se porta devant la ville par une marche de nuit, enleva les faubourgs et ouvrit aussitôt la tranchée. Au bout de peu de jours, la garnison capitula et quand Farnèse entra dans la place, il y trouva tout en si bon état de défense qu'il s'étonna d'avoir rencontré si peu de résistance.

Les états ayant refait leur armée et donné le commandement au comte de Boussu, don Juan alla le chercher dans ses retranchemens entre Malines et Lierre, et, malgré l'avis de Farnèse, il livra bataille le 1er août 1578. Cette fois, don Juan, après un combat long et indécis, dut se mettre en retraite et les états reprirent Arschot, Genappe, Nivelles. Le duc d'Anjou, qui était en Hainaut, s'empara de plusieurs places. Don Juan, irrité du mauvais résultat de la dernière bataille qu'il avait livrée, s'enferma dans son camp de Bouges. Il se sentait perdu ; la veille de sa mort, il fit ses adieux au prince de Parme, qu'il aimait comme un frère et lui transféra tous ses pouvoirs civils et militaires. Le fardeau était lourd : le représentant de l'Espagne avait à lutter contre bien des ennemis, contre les peuples irrités, contre l'archiduc Mathias, que les états avaient élu gouverneur, contre le prince d'Orange, qui cherchait à réunir tous les Pays-Bas dans le même faisceau, contre le frère du roi de France qui occupait le Hainaut, contre Casimir, le frère du palatin, établi à Gand avec ses mercenaires allemands. L'état déplorable des affaires aurait fait reculer plus d'un courage ; mais le prince de Parme, impatient de trouver un théâtre digne de lui, aimait passionnément les armes et se sentait propre en même temps aux négociations les plus difficiles. Sa finesse italienne devait se trouver tout de suite à l'aise au milieu de tant d'intérêts divers et de consciences troublées : après un moment d'hésitation, il accepta l'héritage qui lui était offert. Il écrivit dans ce sens au roi, qui confirma le choix fait par don Juan. Les ennemis de l'Espagne n'étaient pas toujours d'accord, et Philippe II avait réussi à fomenter un parti de *malcontens* ; le sieur de La Motte, qui commandait à Gravelines, avait, peu

de temps avant la mort de don Juan, abandonné la cause des états et était entré en négociation avec Emmanuel de Lalaing, seigneur de Montigny, pour attirer au parti du roi les troupes wallonnes. M. Gachard, le savant archiviste du royaume de Belgique, a publié la correspondance que Farnèse eut à ce sujet avec Philippe II en même temps que les lettres relatives aux négociations que le prince de Parme ouvrit lui-même avec les états d'Artois, du Hainaut, avec Lille, Douai et Orchies. Du premier coup, Farnèse se montrait ce qu'il devait toujours demeurer, aussi prêt à traiter qu'à se battre, habile diplomate autant qu'homme de guerre. Par nous ne savons quel miracle, l'esprit de Philippe II s'était ouvert enfin à une vision plus claire des nécessités; il avait fait longtemps violence à ses sujets les plus loyaux, désespéré les fidélités les plus complaisantes, donné du courage aux plus timides; sa politique sans merci avait déjà enlevé plusieurs provinces à l'Espagne; pour conserver le reste, une autre politique était nécessaire, et Philippe II s'y était résigné, soit qu'il fût capable d'apprendre quelque chose de l'expérience, soit plutôt qu'il crût devoir dissimuler quelque temps, espérant reprendre plus tard ce qu'il était contraint de donner : « Il convient, écrivait-il dans les premières instructions qu'il donna à Farnèse, que, par tous les moyens possibles, vous tâchiez d'arranger les affaires. C'est la fin que je désire et que j'ai toujours désirée, comme mon intention est de pardonner toutes les choses passées. Que les Pays-Bas se réduisent à mon obéissance, que la religion catholique romaine y soit observée : pour tout le reste, vous pouvez prendre les arrangemens que l'état des affaires vous fera juger convenables. »

Les négociations de Farnèse amenèrent la conclusion d'un traité conclu à Arras, le 17 mai 1579, entre les commissaires du roi d'Espagne et les députés des provinces d'Artois, de Hainaut et des villes de Lille, Douai et Orchies. « Les provinces wallonnes, dit M. Gachard, obtinrent, par le traité d'Arras, des concessions qui allaient au-delà de tout ce que, avant les troubles, les plus ardens patriotes avaient jamais espéré. Ainsi, le roi confirmait la pacification de Gand et l'union de Bruxelles; il accordait l'oubli du passé; il prenait l'engagement de faire sortir du pays les troupes étrangères, et même les régimens bourguignons; de ne commettre au gouvernement général que des princes du sang; de faire décider par le conseil d'état toutes les affaires, comme du temps de Charles-Quint; de ne composer le conseil que de naturels du pays, dont les deux tiers devaient être agréables aux états, et avoir suivi leur parti depuis le commencement jusqu'à la fin; de ne conférer de même qu'à des personnes agréables aux états les charges des con-

seils privé et des finances, ainsi que les gouvernemens des provinces et des villes; de restituer tous les privilèges, etc. On peut s'étonner que de telles concessions n'aient pas engagé les autres provinces des Pays-Bas, le Brabant et la Flandre surtout, à rentrer sous l'obéissance de Philippe II : elles se seraient épargné par là bien des maux, des calamités, des ruines, et le traité d'Arras serait devenu la base du droit public des Belges dans leurs rapports avec leurs princes, tandis qu'il tomba en désuétude, les grandes villes de la Flandre et du Brabant n'ayant pas obtenu des conditions aussi avantageuses lorsqu'elles furent forcées de se soumettre. »

Farnèse réussit à se débarrasser des reîtres de Jean-Casimir, il n'eut qu'à leur offrir un sauf-conduit pour les faire partir; il sema la division parmi les mécontens; distribua adroitement les biens confisqués sur les rebelles, prodigua les titres; il fit un véritable trafic des faveurs du roi d'Espagne, il caressa dans tout le pays wallon la grande haine qu'on y portait à l'hérésie : il comprit que l'intolérance religieuse divisait secrètement ceux qui s'étaient un moment liés à Gand contre l'Espagne; qu'ici les catholiques, ailleurs les protestans, voulaient être les maîtres; et qu'ils se lasseraient bien vite de leurs complaisances réciproques. Il n'y avait pas d'union véritable dans les Provinces-Unies; dès que le poids d'une tyrannie intolérable cessa de peser sur elles et de les tenir immobiles, elles se séparèrent en deux groupes : l'un fut retenu en faisceau par Orange, l'autre fut soudé par l'habile politique de Farnèse. Au moment où celui-ci préparait ses forces, les états étaient déchirés par les factions. « Ils oublient, s'écriait le prince d'Orange, qu'ils doivent pourvoir à la chose publique; » il prédisait que leurs vaines querelles feraient tout « choir en la fosse; » il se plaignait en ces termes : « Chascune province a son conseil, et presque chascune ville, chascun païs, ses forces et son argent. » (*Correspondance de Guillaume d'Orange*, tome IV, décembre 1581.)

Après s'être débarrassé des reîtres sans effusion de sang et avoir réussi à ramener beaucoup de Wallons sous ses drapeaux, Farnèse alla mettre le siège devant Maëstricht. Le prince d'Orange avait fait mettre cette place en bon état de défense par Sébastien Tapin, un Lorrain, qui s'était rendu fameux à la défense de La Rochelle. L'attaque et la résistance furent également tenaces; c'est dans ce siège, qui dura quatre mois, qu'Alexandre Farnèse disait avoir appris que le mineur était de plus d'usage que le soldat; il savait pourtant être soldat, et dans une des attaques on eut beaucoup de peine à l'empêcher de marcher avec la colonne d'assaut la pique à la main. Tapin se couvrit de gloire, mais il fut grièvement blessé, et la ville fut enfin prise. Il s'y fit un horrible carnage; les femmes ayant pris part à

la lutte, on ne leur fit aucune grâce. Les ministres calvinistes cherchèrent une mort volontaire dans la Meuse. Alexandre faillit mourir au milieu de sa victoire; il tomba gravement malade; mais, un abcès étant crevé, il recouvra rapidement la santé et fit son entrée triomphale parmi 20,000 hommes de guerre, parés de hoquetons, de chaînes d'or, de casques chargés de plumes. On entra par la brèche de la porte de Bruxelles; Alexandre, encore faible, était porté sur une chaise dorée. Il fit traiter avec grand soin Tapin et le fit conduire à Limbourg, où ce brave soldat mourut de ses blessures. En portant son heureux effort sur Maëstricht, Alexandre Farnèse s'assurait d'une position de la plus haute importance, politiquement et stratégiquement. Il se plaçait sur le flanc des Pays-Bas, toujours prêt à couper en deux les Provinces-Unies, et, en cas de défaite, à se replier sur la Meuse et le pays wallon.

Si l'argent n'eût pas manqué à Farnèse, la conquête de toute la Belgique aurait suivi d'assez près la prise de Maëstricht; mais, non content de le laisser sans argent, Philippe II lui ordonna de congédier les Espagnols. Le prince fut désespéré et demanda la permission de retourner en Italie. Philippe la lui refusa et lui permit seulement de faire de nouvelles levées chez les Wallons. Il fallut licencier les Espagnols en leur promettant que l'arriéré de leur solde leur serait payé à Milan. Alexandre leur distribua nombre de chaînes d'or, de bagues, de casques, d'épées, de poignards. Il fallut renvoyer du même coup les Bourguignons et les Allemands. Sitôt que les troupes étrangères furent parties, les Hollandais reprirent leur audace. Montigni prit Courtrai; l'Anglais Norris surprit Malines et mit la ville au pillage pendant un mois: on garda longtemps le souvenir de ce pillage sous le nom de « la furie d'Angleterre. » Alexandre tint conseil à Mons, avec le marquis de Roubaix, le comte de Lalaing, le comte de Rossinghem, et leva une armée de 30,000 hommes de pied et de 5,000 chevaux. Roubaix fit lever le siège de Ninove et fit prisonnier La Noue; le duc de Parme traita le huguenot français avec les plus grands égards, mais le retint prisonnier pendant cinq ans.

C'est au moment où le prince organisait une armée en quelque sorte nationale que Philippe II envoya Marguerite de Parme pour gouverner avec lui la Belgique. La régente n'avait obéi qu'à regret aux ordres du roi; elle arriva à Namur, où son fils vint la recevoir, quand les Allemands se mutinaient pour obtenir leur solde; à peine avait-elle passé quelques jours avec lui, il dut courir à Mons: partout les garnisons réclamaient leur paie, celle de Maëstricht menaçait d'ouvrir les portes aux Hollandais; Alexandre fut contraint de donner aux mutins 2,000 écus que son père Octave lui envoyait.

La régente semblait prisonnière à Namur et ne pouvait entrer à Bruxelles, qui tenait alors pour les Hollandais. L'archiduc Mathias, qui pendant quelque temps avait servi d'instrument au prince d'Orange, était tombé sous le mépris général et était reparti pour l'Allemagne. Les états hollandais, réunis à Anvers, avaient secoué ouvertement le joug du roi d'Espagne et appelé à leur aide François de Valois, duc d'Alençon. Le prince d'Orange ne partageait point l'entraînement qui poussait la noblesse du Brabant vers un fils de Catherine de Médicis. Il craignait que ce prince ne voulût livrer les provinces à la France; certes, l'occasion était belle, l'anarchie des Pays-Bas semblait tout permettre; mais la France n'avait plus de pilote et sa dynastie expirante ne pouvait suivre de longs desseins. L'histoire a été sévère pour le duc d'Alençon et pour son entreprise; elle pourrait l'être aussi pour son frère, qui le désavoua et se fit contre lui le soutien de l'Espagne, dans un moment où les provinces belges se portaient tout naturellement vers la France. Le duc d'Alençon était au reste peu digne du rôle auquel il avait aspiré. Il se fatigua vite des Pays-Bas et offrit lui-même au roi d'Espagne de les lui vendre pour 300,000 écus d'or et la souveraineté de Dunkerque et de Calais. Alençon essaya de mettre des garnisons françaises dans toutes les villes; mais on sait que son entreprise échoua, et il fut bientôt, suivant le mot de d'Aubigné, « mocqué en France, en mespris aux Espagnols, en horreur aux états. »

Farnèse n'avait pu l'empêcher d'entrer dans les Pays-Bas, ni l'attirer à une bataille rangée, mais il avait pris Tournai, Audenarde, Cateau-Cambrésis, L'Écluse, Ninove, où son armée fut contrainte de manger des chevaux, d'où vint le mot « la faim de Ninove. » Il avait battu dans la Campine les Écossais, les Hollandais et les Français, commandés par le maréchal de Biron. Aussitôt que le duc d'Alençon fut sorti de Dunkerque pour retourner en France, il y vint mettre le siège, et en six jours il fit tomber la place et enleva Nieuport, Furnes, Dixmude, Menin et plusieurs petites places. Tournant ses efforts sur la Flandre, il prit Ypres après sept mois de siège, sentant bien que c'était le vrai moyen de ramener Gand et Bruges sous l'obéissance. Bruges lui ouvrit, en effet, ses portes, et il y entra triomphalement presque au même temps où la mort vint frapper à Château-Thierry, où il s'était retiré, François de Valois, qui, entré en Belgique comme un protecteur, en avait été chassé comme un tyran. Ce prince avait été duc de Brabant sans avoir vu Bruxelles. Biron, son lieutenant-général, ne pouvant se faire recevoir dans aucune ville de la Belgique, s'en retourna en France en prenant la route de la mer.

Dans le même mois de juillet 1583 où mourut le duc d'Alençon, Alexandre Farnèse fut débarrassé d'un ennemi bien autrement redoutable. Le 10 juillet, le prince d'Orange fut assassiné par Balthazar Gérard. Philippe II avait envoyé, dès le 30 novembre 1579, à Farnèse l'ordre de publier un ban contre Orange et de mettre sa tête à prix; le prince avait résisté. On estime, écrivait-il, qu'il « pourra sembler une bassesse et indécence à un prince si grand que, ayant contre lui commencé la guerre et employé telles forces, maintenant il en viendrait à un autre remède... » Philippe II avait d'autres sentimens, l'assassinat d'un rebelle lui semblait chose légitime; il renouvella ses ordres; Farnèse garda six mois le texte du ban; il obéit enfin, mais en protestant : « Jamais je n'ai approuvé ce ban ou placard » (lettre du 4 avril 1581); en l'envoyant aux gouverneurs, il ajouta : « Comme le roy, par deux réitérées lettres siennes, nous a mandé expressément de faire incontinent publier la prescription et le ban ci-joint, nous ne pouvons laisser, pour obéir au commandement de Sa Majesté, de vous l'envoyer. » Le ban promettait à l'assassin du prince d'Orange 25,000 écus et l'anoblissement.

Le 16 mars 1582, Jean Sauréguy essaie de tuer le prince d'Orange; il le blesse seulement, mais le bruit de sa mort se répand partout. Farnèse s'était-il habitué à l'idée de l'assassinat? Voulait-il flatter la passion de Philippe? Il lui écrit : « Je ne saurais exprimer à Votre Majesté le contentement d'avoir vu infliger à ce personnage (le prince d'Orange) le châtiment qu'il méritait; on ne saurait assez louer, assez vanter la décision et l'incroyable audace du jeune homme qui a accompli une action si héroïque, avec des intentions si salutaires, sous l'inspiration de Jésus-Christ. » Quand, plus tard, Balthazar Gérard réussit dans sa criminelle entreprise, Farnèse écrivit que celui-ci « laissait de lui et de son acte si héroïque la mémoire pour exemple au monde. » (*Correspondance de Guillaume*, t. VI.) Ainsi, dans ces temps troublés, les âmes les plus nobles devenaient indulgentes au crime; l'épaisse nuit morale où vivait Philippe II jetait une ombre sur tous ses serviteurs.

Après la mort de Guillaume le Taciturne, Alexandre Farnèse se hâta de faire des ouvertures aux états et aux villes. Ses avances furent repoussées en Hollande et en Zélande, mais rencontrèrent des dispositions moins intraitables dans les Flandres et en Brabant. Les ducats d'Espagne n'y nuisaient point. Des Pruneaux l'envoyé écrivait à Catherine de Médicis que l'or espagnol avait vaincu beaucoup de courages. Farnèse menaçait à la fois Gand, Dendermonde, Malines, Bruxelles et Anvers. Le 17 août 1584, il prit Dendermonde, Gand fit sa soumission le 17 septembre, et la reddition de cette ville lui donna toute la Flandre occidentale, à l'exception de la côte. Guil-

laume le Taciturne avait fort bien compris que Gand était le point qu'il fallait défendre à outrance, l'attache et, pour ainsi dire, le cordon ombilical entre les provinces catholiques et celtiques et les provinces calvinistes et flamandes. Philippe II lui-même avait senti qu'il fallait bien traiter cette ville et que le traitement qui lui serait fait déciderait la conduite des autres villes. Il ne réserva que la question religieuse, ne voulant à aucun prix accorder la liberté de conscience; on donna deux ans à ceux qui ne voulaient point aller à la messe pour mettre leurs affaires en ordre avant de partir pour l'exil; mais on laissa à la ville tous ses privilèges municipaux. Cette politique porta bientôt ses fruits : Bruxelles et Malines eurent le sort de Gand.

Restait Anvers, le centre commercial des Pays-Bas, avec son fleuve magnifique, son port immense ouvert sur la Mer du Nord et uni aux îles de Zélande par d'innombrables canaux. Farnèse avait considéré tout de suite cette ville comme l'objectif le plus important de la guerre; si on pouvait la remettre sous l'autorité du roi d'Espagne, toute union politique entre les provinces des rives opposées ne pouvait être de longue durée. Si elle demeurait la tête de pont de la Hollande, l'autorité espagnole dans le Brabant et dans les Flandres ne pouvait plus être rétablie que d'une manière éphémère. Aussi le siège d'Anvers reste-t-il, même en ces temps où les sièges étaient continuels, un épisode du plus haut intérêt.

II.

Anvers était si bien considéré comme la clé des possessions espagnoles, que les soldats avaient coutume de dire : « Si nous prenons Anvers, vous irez à la messe avec nous, si vous gardez Anvers, nous irons au prêche avec vous. » Le duc de Parme commença son entreprise avec de faibles moyens. Son armée active n'était guère que de 8,000 à 10,000 hommes; il n'avait pas d'argent. Philippe II ne répondait pas à ses demandes incessantes. Orange avait toujours dit que, si Farnèse entreprenait le siège d'Anvers, il y trouverait sa perte. Comment prendre une ville située si près de la mer, entourée de ses bras, libre de communiquer avec la Hollande et la Zélande? Le prince d'Orange avait conseillé de couper les digues de la Scheldt pour faire l'inondation, isoler complètement la ville et empêcher toutes les approches. Les digues principales étaient le Blaw-Garen et le Kowenstyn; en les perçant, en entourait la ville d'une véritable mer et rien ne pouvait plus empêcher l'arrivée des flottes de la Zélande et le ravitaillement de la ville. Le bourgmestre de la ville était

Sainte-Aldegonde; il avait accepté ces fonctions par dévoûment, sans ignorer qu'il aurait à lutter contre une oligarchie municipale jalouse et turbulente. Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde avait été élevé à Genève sous les yeux de Calvin, il avait épousé avec passion les principes de la réforme ; théologien, poète, jurisconsulte, pamphlétaire, soldat, il était au premier rang parmi les ennemis de l'Espagne; il avait été un moment séduit par les grâces du duc d'Anjou, puis il s'était donné cœur et âme à Guillaume le Taciturne.

A quelque distance de la ville, en aval, les états avaient deux forts sur les deux rives de la Scheldt. Il était essentiel pour Farnèse de s'en emparer, pour construire le pont qu'il méditait de jeter sur la rivière afin d'isoler la ville de la mer. L'un de ces forts, Liefkenshoek, fut surpris par les Wallons du marquis de Richebourg et emporté sans résistance. Le jour même où eut lieu la prise de ce fort, le 10 juillet 1584, Guillaume le Taciturne était assassiné à Delft. Lillo, le second fort, avait une garnison composée d'Anversois, commandée par Téligny, le fils de La Noue, « Bras de Fer, » de quelques Français et Écossais, en tout de 1,000 hommes. Farnèse donna 5,000 hommes à Mondragon pour s'en emparer à tout prix. Le siège dura trois semaines, et Mondragon perdit 2,000 soldats dans les tranchées; après une brillante sortie de Téligny, il dut renoncer à vaincre la résistance de Lillo.

Farnèse s'était établi sur la rive gauche de la Scheldt; il avait mis le comte Pierre Mansfeld sur la rive droite et il résolut de jeter un pont fortifié sur la rivière à Kalloo. Des batteries furent élevées sur les deux rives, mais il ne se passait pas de jour que de hardis bateaux n'allassent porter du blé et des vivres à Anvers. On n'avait malheureusement pas suivi les conseils d'Orange à temps; les grandes digues émergeaient au-dessus de la plaine inondée et l'espace laissé à une navigation chaque jour plus périlleuse était ainsi beaucoup trop étroit. Quand l'ordre fut donné de percer le Blaw-Garen et le Kowenstyn, il était trop tard. Farnèse s'empara de cette dernière digue et s'y établit fortement. Le pont avançait lentement, à travers le pays inondé, avec ses pilotis, ses palissades, ses canons, ses arquebusiers; protégé par les batteries de la côte, il arrivait déjà à la Scheldt; de distance en distance, il portait des redoutes, et déjà 5,000 Espagnols étaient établis sur la longue forteresse de bois.

Anvers ne voulait pas croire à ce pont et disait que Farnèse était fou, qu'on ne fermerait jamais entièrement la Scheldt, que les eaux, les glaces de l'hiver, les flottes de la Zélande viendraient à bout de cette vaine barrière. L'inondation, faite trop tard, était mise à profit par le duc de Parme et lui servit à mieux investir le fort

de Kalloo avec ses bateaux. Le pont résistait à tout; mais, au milieu du courant, on ne put le faire sur pilotis et il fallut se contenter d'un plancher sur des bateaux. Le prince était nuit et jour avec ses Espagnols, qui souffraient du froid, de la faim souvent, car on ne lui envoyait pas d'argent et l'on manquait de pain. Le 22 février 1585, le pont était fini, la Scheldt était bridée; deux énormes constructions en bois, appuyées sur des jetées, se rattachaient par un pont de bateaux permanent; ces constructions portaient deux forts qu'on appela Saint-Philippe et Sainte-Marie; devant chacun de ces forts étaient 20 vaisseaux, 120 canons défendaient tout ce grand ouvrage, encore protégé des deux côtés par de grands radeaux. Quand les Anversois virent se fermer sur eux à travers leur beau fleuve la ceinture de bois et de fer, ils se sentirent perdus; ainsi plus tard La Rochelle fut réduite par la digue de Richelieu. Des efforts suprêmes furent tentés. Les Anversois essayèrent d'abord de reprendre le fort de Liefkenshoek; ils tenaient toujours celui de Lillo, sur la rive du Brabant. Justin de Nassau avec une flotte, Hohenlohe avec les troupes du fort de Lillo, menèrent l'attaque; on chassa les Wallons et les Espagnols du petit fort, mais la digue qui menait de ce point à Kalloo, où était le quartier-général du prince de Parme, avait été coupée, et les vainqueurs ne purent rien entreprendre de plus de ce côté. Un Mantouan, nommé Gianibelli, établi à Anvers, avait présenté au sénat de la ville un projet pour la destruction du pont palissadé des Espagnols; on lui permit de faire un essai de machine infernale avec deux petits vaisseaux; il les remplit de poudre et livra d'abord au courant du fleuve trente-deux bateaux plus petits, pleins de matières combustibles, les deux gros vaisseaux pleins de poudre devaient suivre quand le feu aurait déjà été mis au pont. La petite flottille de bateaux embrasés descendit lentement le fleuve par une soirée noire et calme. Farnèse était sur le pont, attendant une attaque, toutes ses troupes étaient sous les armes : l'un des deux vaisseaux brisant tous les obstacles sur son passage était arrivé jusqu'au pont : le marquis de Richebourg se trouvait sur ce point : il envoya des soldats à bord du mystérieux navire. Alexandre Farnèse approchait : à peine arrivait-il près de la porte du fort de Sainte-Marie qu'une terrible explosion se fit entendre. Le vaisseau disparut dans la fumée; 1,000 soldats furent tués en un instant, Richebourg était du nombre. Une brèche de 80 mètres de large était faite dans le pont. Le travail de sept mois semblait perdu : Farnèse était tombé, paralysé par l'explosion. Un moment on le crut mort : à peine revenu à lui, il s'élança l'épée à la main, examina la brèche et regarda avec anxiété du côté de la mer, pensant voir arriver une flotte de secours; ses meilleurs officiers étaient morts,

les survivans étaient frappés de stupeur. Toute la nuit, il resta sur pied, donnant ses ordres pour reconstruire les ouvrages endommagés; les signaux avaient été mal faits par les Anversois : la flotte de secours ne bougea point, et au bout de trois jours le pont était de nouveau fermé.

Les assiégés tournèrent alors leurs efforts d'un autre côté et essayèrent de reprendre la digue de Kowenstyn; cette mince ligne de terre, à peine sortant des eaux, devint le théâtre d'une lutte acharnée. Un moment, les Anversois s'en crurent les maîtres, mais les Espagnols finirent par les déloger au bout de huit heures de combat. Tout était maintenant fini, et l'agonie d'Anvers allait commencer. Le 12 août, Sainte-Aldegonde alla au camp du prince pour faire des offres de soumission. Le prince n'insista que sur quelques points, l'abolition des cultes hérétiques, la construction d'une citadelle, le maintien d'une garnison. Le traité fut signé quelques jours après, et Parme fit son entrée, entouré seulement d'Allemands et de Wallons, suivi de nobles belges, du duc d'Arschot, du prince de Chimay, d'Egmont et d'Arenberg. Il n'infligea aucun châtiment à la ville rebelle; il y arriva plutôt comme un souverain que comme un vainqueur; il se rendit à la cathédrale, restituée au culte catholique, et fit chanter le *Te Deum*. Son terrible pont, qui avait bridé la ville, fut orné de branchages, d'arcs de triomphes et de fleurs; les troupes espagnoles et italiennes y donnèrent une grande fête, et l'on y servit un grand banquet. Pendant trois jours, la ville se livra à la joie, se donna sans vergogne au bonheur de revivre. Anvers n'avait pas été secourue par la Hollande : elle aima mieux expliquer sa chute par l'abandon de ses alliés que par l'aveu de ses fautes. Farnèse ménagea sa faiblesse, lui donna une kermesse après les privations d'un siège, lui montra la mer de nouveau ouverte, le commerce renaissant : il l'étonna par son faste et par sa générosité. « Si Guillaume le Taciturne avait été vivant, dit Motley, l'écusson espagnol, relevé avec une hâte si indécente, n'aurait sans doute jamais été revu sur les murailles des Pays-Bas. La Belgique serait devenue une partie constituante d'un grand royaume indépendant, au lieu de languir jusqu'à notre siècle, simple dépendance d'une métropole éloignée. » Pour être moins sanglans que les triomphes du duc d'Albe, ceux de Farnèse furent bien plus complets et plus durables; tous les protestans sincères, tous ceux qui avaient été l'âme de la résistance, prirent la route de l'exil et allèrent chercher des temples dans d'autres pays; ceux qui restèrent ne se regardaient pas comme des vaincus, et rentrèrent sans effort dans l'obéissance rendue plus facile et plus douce.

La correspondance de Farnèse et de Philippe II sur le fait de la

religion est des plus intéressantes : « Vous me transmettez, écrit le roi, cette opinion de quelques hommes graves, sages et consciencieux, qu'on pourrait laisser indéfinie la limite de temps durant laquelle les hérétiques pourraient vivre sans scandale ; mais je ressens vivement le danger de cette proposition. En ce qui concerne la Hollande et la Zélande, ou toutes autres provinces et villes, le premier pas qu'elles aient à faire est de recevoir et de maintenir seulement l'exercice de la religion catholique et de se soumettre à l'église romaine, sans tolérer l'exercice d'aucune autre religion dans les villes, les villages, les fermes, ni aucun autre lieu ; et dans cette règle il faut qu'il n'y ait ni échappatoire, ni variation, ni concession par convention ou autrement d'une paix religieuse, ou de toute autre chose de ce genre. Il faut que tout le monde embrasse la religion catholique, et son exercice seul doit être permis. » (Philippe II à Parme, 17 août 1585.) Tout ce que le roi d'Espagne permit à Farnèse ce fut de ne point rechercher ce que les hérétiques faisaient dans leurs propres maisons « les portes fermées, sans scandales, sans exhibition publique de leurs rites. » Il ajoutait que « cette connivence, et toute abstention d'exécutions ou de châtimens des hérétiques, même s'ils vivent avec beaucoup de circonspection, devait être exprimée dans les termes les plus vagues. »

Philippe II sortit un moment de son calme habituel quand il apprit la reddition d'Anvers. Il était au lit, il se leva et alla à la porte de la chambre de sa fille Clara-Isabelle ; il frappa à la porte et cria par le trou de la serrure : « Anvers est à nous ! » puis retourna dans son appartement. Sainte-Aldegonde avait promis de faire ses efforts pour obtenir, après la soumission d'Anvers, celle de la Hollande et de la Zélande. Philippe II crut un moment que la résistance des provinces rebelles allait prendre fin. Mais Sainte-Aldegonde ne devait rien obtenir ; suspect à tout le monde, il s'enferma dans la solitude et chercha une vaine consolation dans les lettres.

II.

L'idée fixe de Philippe II était l'invasion de l'Angleterre ; à peine Anvers était-elle réduite, il écrivit à Farnèse que les temps lui semblaient venus ; il fallait chercher la racine de tant de maux toujours renaissans dans la Grande-Bretagne et l'y couper. Il demanda au prince le secret sur ce projet et lui fit sentir combien il serait important de prendre un port en Hollande comme base d'opérations. « Sans un port, nous ne pouvons rien faire. » Le grand commandeur de Castille, sur des notes envoyées par le prince de Parme, prépara tous les détails d'un projet d'invasion. Tout était prévu, même ce

qu'il y aurait à faire de l'Angleterre après la conquête. « Il faudra, écrivait le grand commandeur, délivrer la reine d'Écosse et la marier, pour la brouiller avec son fils et pour satisfaire ses adhérens. Le mari devra être naturellement un neveu de Votre Majesté, et nul ne vaudrait mieux que le prince de Parme, un grand capitaine que ses talens et la part qu'il prendra dans toute cette affaire désignent pour cet honneur. » Dans ce rapport confidentiel, on n'oublia rien: le prince de Parme ne pourrait-il pas devenir gênant par son ambition, comme roi d'Angleterre? Sans doute, mais il pouvait également devenir inquiétant dans les Flandres, où il était aimé, triomphant; il était peut-être temps de le faire sortir de ces provinces. Les Farnèse avaient des prétentions au trône de Portugal, et, rois d'Angleterre, ils pourraient chercher à les faire valoir. A cela, le grand commandeur avait sa réponse; la reine d'Écosse n'aurait pas d'enfans. Il l'affirmait, il en était sûr.

Pendant qu'on disposait ainsi de l'avenir, on s'occupait peu du présent : Farnèse et sa petite armée étaient sans ressources; Philippe II ne lui envoyait pas plus d'argent qu'Élisabeth d'Angleterre n'en envoyait à Leicester en Hollande. Il était contraint, pour gagner du temps, à s'amuser à de feintes négociations; il travaillait à endormir la reine d'Angleterre et demandait qu'on ne laissât pas les Français un moment inoccupés, et distraits de leurs guerres civiles. Les Flandres étaient ruinées, les troupes avaient tout dévoré; Philippe se décida à envoyer 600,000 ducats par la voie de Gênes; un tiers de cette somme resta en France pour solder le duc de Guise. « Il faut, écrivait Philippe, tenir les Français dans la confusion et nourrir leurs guerres; nous ne pouvons permettre qu'ils en viennent à une paix générale. » Élisabeth se sentait menacée d'un grand péril; elle renouait de temps en temps le fil de la négociation avec Farnèse, sans trop croire à la paix. « Les Espagnols, écrivait-elle à Parme, comme le chasseur qui distribuait libéralement à ses amis le corps et les membres du loup, avant qu'il fût tué, ont partagé ce royaume et celui d'Irlande avant d'en faire la conquête. Mais mon cœur royal n'est point intimidé par de telles menaces. » La paix, en effet, était impossible : rien ne pouvait plus distraire le roi d'Espagne de son projet: le prince de Parme, sans cesse harcelé, envoyait un plan détaillé d'invasion. Trois points, disait-il, étaient essentiels : le secret, la continuation de la guerre civile en France, un traitement judicieux des Flandres. Les Français pouvaient, en s'unissant, rendre tout impossible. Il fallait de bonnes garnisons dans les Flandres; le prince de Parme emmènerait avec lui tous les grands personnages belges pour les empêcher de remuer dans les provinces. Le secret était essentiel : car la reine d'Angleterre, avertie,

pouvait trouver des alliés, des vaisseaux en Hollande, des troupes en Allemagne. L'expédition devait être organisée dans les Pays-Bas, c'est là qu'il fallait réunir les troupes, les munitions ; l'embarquement devait se faire à Dunkerque, à Gravelines et à Nieuport. Des bateaux plats, d'un faible tirant d'eau, préférables aux grands navires, pouvaient passer par un temps favorable, en douze heures. Farnèse demandait 30,000 hommes d'infanterie, et, en outre, 500 hommes qu'on monterait en Angleterre. Il comptait prendre 6,000 Espagnols, 6,000 Italiens, 6,000 Wallons, 6,000 Allemands et 3,000 Bourguignons. Le point choisi pour le débarquement était la côte entre Douvres et Margate, pays divisé par des haies et avantageux à l'infanterie, riche et fertile. On marcherait droit sur Londres, ville non fortifiée et aisée à prendre. La reine chercherait sans doute le salut dans la fuite et laisserait tout en confusion.

L'avis du duc de Parme était que le roi d'Espagne n'eût aucun allié dans son entreprise, qu'il réunît une grande *Armada* contre la flotte anglaise au moment du débarquement, et qu'il choisît pour ce débarquement le mois d'octobre, saison où les granges anglaises sont pleines de grains et de fourrage.

Pour exécuter ces grands projets, il fallait être bien solidement établi dans les Pays-Bas ; ce n'était pas assez de tenir Anvers, il importait de s'emparer des places qui restaient aux Hollandais et aux Anglais, de Flessingue, sur la Meuse, de Venloo et de Grave, sur l'Yssel, de Deventer : il fallait tenir toute cette région, traversée de fleuves, qui sépare le territoire batave de l'Allemagne. Farnèse voulait se rendre maître d'abord de tout le cours de la Meuse, qui forme comme un grand fossé circulaire de la province de Brabant, et fit mettre le siège devant Grave, petite place extrêmement bien fortifiée. Leicester réussit à y jeter un secours : mais, le 11 mai, Farnèse arriva en personne de Bruxelles, et se mit au milieu de ses vétérans. La tranchée fut ouverte le 31 mai ; le 6 juin, tandis que le prince faisait une reconnaissance, un boulet emporta tout l'arrière-train de son cheval ; Farnèse en fut quitte pour une chute. L'assaut fut livré le lendemain ; et bien que les Espagnols eussent été repoussés, au bout de quelques heures, le gouverneur demanda à capituler. Farnèse ne perdit pas un moment ; il fit investir Venloo, une ville fortifiée de la Meuse, qui se rendit après une belle résistance.

Après avoir nettoyé la Meuse, Farnèse pensa à nettoyer le Rhin, qui, dans cette région, coule dans la même direction et forme comme un grand fossé parallèle. Neuss fut assiégée et soumise à un traitement sévère. Farnèse était naturellement humain, mais la garnison de Neuss était composée de bandits de tout pays, qui avaient commis de grandes horreurs, et quand la ville fut prise d'assaut, les Espa-

gnols et les Italiens passèrent tout au fil de l'épée et livrèrent la ville aux flammes.

Farnèse était désormais maître du Rhin jusqu'à Cologne et de la Meuse jusqu'à Grave; il secourut Zutphen et permit à cette place de résister aux efforts des Anglais et des Hollandais. Ses ennemis commençaient à se diviser : les Anglais étaient, malgré les hauts faits de quelques-uns d'entre eux, dénoncés par les Hollandais comme des traîtres. La politique d'Élisabeth était énigmatique : en faisant tomber la tête de Marie Stuart, elle semblait vouloir provoquer toutes les colères de Philippe II; mais, toujours bizarre et artificieuse, elle irritait en même temps les états-généraux et tournait le dos aux protestans français; bien plus, elle affectait de traiter Farnèse comme un ami et entretenait une correspondance amicale avec le roi d Espagne. Elle voulait sincèrement la paix; pour Farnèse et son maître, leurs protestations couvraient des desseins hostiles bien arrêtés. La comédie des négociations continuait pendant qu'on faisait des préparatifs contre l'Angleterre à Cadix, à Lisbonne, comme à Gand et à Anvers. On ne voulait à Londres voir dans le prince de Parme qu'un soldat chevaleresque, mais il y avait un diplomate des plus fins dans le grand capitaine; la reine croyait ou feignait de croire à son amour de la paix, dont elle recevait sans cesse la chaleureuse expression. Oubliait-elle que, derrière Parme, était toujours Philippe? que la volonté du roi d'Espagne était aussi obéie à Bruxelles qu'à Madrid? que seul, il tenait tous les fils de la politique espagnole au fond de sa chambre, et que le duc de Parme, si grand qu'il fût, n'était que son obéissant serviteur? Personne mieux que lui ne savait garder un secret : ce secret d'ailleurs, il l'avait demandé au début. Tout le monde, le pape lui-même, resta dans l'ignorance des vrais desseins de Philippe.

Farnèse se contentait de se plaindre de l'exiguïté des moyens qu'on mettait à sa disposition : il continuait la guerre, il faisait des sièges, il montrait les obstacles, il demandait sans cesse de l'argent et des troupes. Le roi d'Espagne était pressé; il s'était dit d'abord que l'Angleterre serait conquise pendant l'automne de 1587 et mis dans l'esprit qu'elle pouvait l'être avant l'arrivée de Santa-Cruz et de l'Armada espagnole. « Vous êtes prêt, » écrivait-il à Farnèse, quand celui-ci disait que rien n'était prêt. L'automne avançait; le 4 novembre, il écrit à Farnèse : « Si vous croyez pouvoir passer en Angleterre avant qu'arrive la flotte anglaise, passez tout de suite. Vous pouvez tenir pour certain que je ne serai pas long à vous secourir. Mais si vous aimez mieux attendre, attendez. » Au commencement de décembre, le roi écrivait à Mendoza, son envoyé à Paris : « Le duc est probablement en ce moment en Angleterre. » Il se trompait :

Farnèse n'avait point d'argent. « J'avais toujours pensé, écrivait-il au roi, que Votre Majesté me donnerait tout le nécessaire et même le superflu et ne me limiterait point au-dessous de l'ordinaire. Je ne supposais pas, quand il était si important d'avoir de l'argent comptant, qu'on me tiendrait de court. » Il faisait de son mieux, achetait des bateaux, des munitions de guerre, mais, sur toute la côte, les croiseurs hollandais étaient les maîtres. Traverser la Manche sans être protégé par une flotte était une pure folie. L'effectif de l'armée avait été réduit de moitié par les maladies. Entre Dunkerque et Nieuport, Farnèse avait une flottille de transports, et il comptait la faire sortir dès que paraîtrait Santa-Cruz.

Le secret n'avait pas été si bien gardé que les agens de l'Angleterre ne connussent tous ces préparatifs : « Le prince de Parme, écrivait l'un d'eux, fait de grands préparatifs guerriers; il va mettre en marche une grande armée et se prépare à un triomphe. » Il savait le nombre des pièces de velours achetées pour les soldats du prince, il avait vu les riches selles, les rapières, les épées, les lances de toutes couleurs, bleu et blanc, vert et blanc, rouge, les couvertures des mules du bagage, brodées d'or et d'argent; il connaissait les tailleurs, les bijoutiers, les brodeurs qui travaillaient pour le grand Alexandre, mais beaucoup se figuraient que tout cet attirail de guerre et de triomphe serait dirigé contre la France. La comédie des négociations de paix continuait néanmoins : des conférences étaient ouvertes; on consumait les mois et les mois en vaines formalités, en délais, en lenteurs calculées. Parme avait des doutes, il montrait l'invasion anglaise devenant chaque jour plus difficile et n'était pas entièrement rassuré du côté de la France. Il continuait pourtant ses préparatifs avec vigueur; tout s'apprêtait pour la grande entreprise : de nouvelles levées étaient faites en Espagne, en Italie; le fameux *Terzio* de Naples, fort de 3,500 hommes était arrivé. A la fin d'avril 1588, le duc avait une belle armée de 50,000 hommes dans les Pays-Bas et 300 transports; mais il ne savait pas comment il ferait sa jonction avec la flotte, et il ne pouvait livrer son armée sans défense, en pleine mer, aux Anglais et aux Hollandais.

La grande Armada arriva dans la Manche dans les premiers jours d'août, et le duc de Medina-Sidonia envoya message sur message à Farnèse; mais les Hollandais bloquaient toute la côte de Dunkerque à Flessingue. Sur la flotte espagnole on ne recevait aucune nouvelle, on commençait à murmurer et à parler de trahison. Farnèse jouerait-il son propre jeu? Voudrait-il partager la souveraineté des Pays-Bas avec Élisabeth? Le bruit courut que Medina-Sidonia, dès qu'il verrait Farnèse, le ferait arrêter, l'enverrait en Espagne et le remplacerait par le duc de Pastrana.

On sait quel fut le sort de la fameuse Armada : des 30,000 Espagnols qui la montaient, plus des deux tiers ne devaient jamais revoir l'Espagne : la tempête eut raison de ce qui échappa aux Anglais et aux Hollandais. Farnèse, pour emprunter un mot de l'amiral anglais Drake, était pendant tout le temps comme un ours à qui on a pris ses petits. En vain avait-il répété cent fois que sa flottille et ses transports ne pouvaient prendre la mer que par un beau temps et sous la protection d'une flotte. On voulait qu'il eût fait ce que l'Armada invincible n'avait pu faire. Dans ce grand malheur de l'Espagne, il devint l'objet d'universels reproches. Dès qu'il avait su que la flotte était devant Calais, il s'était rendu à Nieuport, où il avait embarqué 16,000 hommes, puis à Dunkerque, où il avait mis plusieurs régimens sur des transports. Après deux jours d'attente fiévreuse, on apprit que la flotte espagnole était dispersée.

La santé du prince de Parme s'altéra profondément après la défaite de « l'invincible Armada ; » son découragement était grand ; une noire mélancolie s'empara de lui, il était miné par une maladie que ses amis attribuaient au poison, à un poison qui aurait été administré par ordre du roi d'Espagne. Il fallait donner quelque fiche de consolation à ce maître exigeant ; l'armée qui devait envahir l'Angleterre fut menée au siège de Berg-op-Zoom, la seule ville du Brabant qui fût encore aux états. La place fut très bien défendue par sa garnison anglaise et hollandaise, et le siège traîna en longueur. Le 29 septembre, Farnèse était dans sa tente, quand on lui amena un étranger, Giacomo Morone, porteur d'une lettre de Horace Pallavicini, un Génois depuis longtemps établi à Londres. Farnèse lut la lettre et, s'interrompant au milieu de sa lecture, il se jeta sur Morone et le saisit à la gorge ; puis, réprimant sa colère, il le lâcha : « Si je tenais Pallavicini, je le traiterais comme je viens de vous traiter. Et si je soupçonnais que vous ayez connaissance du contenu de cette lettre, je vous ferais pendre à l'instant. » Le messager protesta de son ignorance et on le renvoya. Que disait cette lettre de Pallavicini ? C'était une ouverture inspirée par le gouvernement anglais. On offrait à Farnèse, s'il voulait conserver pour lui-même la souveraineté des états, l'appui et l'alliance de la reine, à la condition de lui laisser les places qu'elle occupait sur les côtes. Il fallut raconter ces incidens au roi d'Espagne, au risque d'entretenir des soupçons toujours renaissans. Berg-op-Zoom, entouré d'une ceinture d'eau, n'avait pu complètement être investi, et tous les efforts se brisèrent devant la résistance des assiégés. Farnèse se vit forcé à la retraite ; il brûla son camp le 13 novembre et alla prendre ses quartiers d'hiver en Brabant. La campagne suivante fut plus heureuse ; au commencement d'avril 1589, les Espa-

gnols entrèrent dans Gertruydenberg, qui leur donnait entrée au cœur de la Hollande. Le gouverneur anglais, dont la garnison était mutinée, ne put défendre la place et la livra, à la grande colère du comte Maurice et des états.

III.

Au printemps de 1590, Farnèse concentra des troupes nombreuses sur la frontière française de l'Artois et du Hainaut, et se prépara à entrer en France. Mayenne était venu le voir à Bruxelles et s'était concerté avec lui pour la campagne qui allait s'ouvrir. Farnèse n'était guère enclin à quitter les provinces belges ; il eût préféré y rester, y asseoir fermement son autorité et travailler à reprendre la Hollande ; mais Philippe II en avait décidé autrement et lui avait donné l'ordre d'entrer en France. Le roi de France assiégeait Dreux, attendant des renforts d'Angleterre, des Pays-Bas et d'Allemagne. Parme, obéissant aux ordres de Philippe, envoya d'abord à Mayenne 1,800 chevaux, commandés par le comte d'Egmont. Mayenne passa la Seine à Mantes avec 10,000 hommes de pied et 4,000 chevaux. On sait que l'armée de la ligue fut vaincue à Ivry et qu'après sa victoire Henri IV alla faire le blocus de Paris.

Farnèse était désespéré ; l'armée des Pays-Bas était bien payée, bien disciplinée, au lieu que la sienne était mécontente ; il avait dû licencier un régiment, le régiment Manrique était mutiné à Courtrai et réclamait deux ans de gages. Chaque jour il fallait garrotter ou pendre des vétérans. Il avait auprès de lui un espion, Moreo, qui le dénonçait au roi d'Espagne. Farnèse, au dire de Moreo, travaillait pour son propre compte, il était dégoûté de son maître ; comme tous les petits princes italiens, il voulait devenir un grand prince. Moreo le suivait comme une ombre, à Anvers, à Bruxelles, aux eaux de Spa ; quand le sol manquait sous ses pas dans les Flandres, quand il tremblait de perdre le fruit de ses longs efforts, on lui demandait l'impossible, la conquête de la France, on rejetait sur lui la responsabilité de la défaite d'Ivry, des souffrances endurées par les Parisiens. Le duc de Parme avait été sondé par des envoyés du roi de Navarre comme par ceux d'Élisabeth d'Angleterre ; on avait fait miroiter devant lui l'espoir d'une souveraineté : il avait été sourd à toutes les promesses. Les motifs de mécontentement ne lui manquaient pourtant pas : il n'avait pas le droit de faire un emprunt pour le roi d'Espagne, il dut emprunter pour son propre compte quelques milliers de couronnes pour ses soldats, mettre son argenterie et ses bijoux en gage ; sans argent, sans cré-

dit, sans provisions, dans un pays ruiné, il ne savait plus comment entretenir son armée. Philippe, qui vivait dans un rêve, lui écrivait de faire lever le siège de Paris, de prendre et de garder Calais et Boulogne; il se décida enfin à envoyer quelque argent, et Farnèse dut se résoudre à partir. « Votre Majesté, écrivait-il, me demande des choses impossibles, car Dieu seul peut faire des miracles. Elle suppose qu'avec le peu d'argent qu'elle m'a envoyé, je peux satisfaire tous les soldats qui servent dans ses provinces, en finir avec les mutins espagnols et allemands, donner de l'or à Mayenne et aux Parisiens, payer les Allemands et m'assurer des places maritimes. La pauvreté, le mécontentement, le désespoir de ce malheureux pays ont été si souvent dépeints à Votre Majesté que je n'ai rien à ajouter. » Farnèse rappelait au roi que tout était dévasté autour de Paris; il quitta pourtant les Pays-Bas avec 12,000 hommes de pied et 3,000 chevaux au commencement du mois d'août. Il emmenait avec lui toute la grande noblesse belge. L'avant-garde était commandée par le marquis de Renty; Farnèse avait la bataille, et l'arrière-garde était confiée à La Motte. On resta huit jours à Valenciennes, puis l'armée se rendit par Guise et Soissons à Meaux, où elle fit sa jonction le 22 août avec Mayenne, qui avait encore 6,000 hommes d'infanterie.

A Meaux, le duc de Parme lança une déclaration dans laquelle il affirmait qu'il ne prétendait faire aucune conquête, mais qu'il venait simplement secourir la cause catholique. De Meaux, l'armée alla à Chelles. A son approche, Henri IV fut contraint de lever le siège de Paris; il ne pouvait, avec 6,000 hommes d'infanterie et 5,000 chevaux, ce qui était le montant de ses forces, laisser un rideau de troupes suffisant autour de la capitale et courir les risques d'une bataille rangée. Il garda pourtant Corbeil et Lagny, qui étaient les clés du passage de la Marne et de la Seine. Il était résolu à chercher Farnèse et à s'essayer contre lui. « Le roi quitte ses lignes, dit le duc d'Aumale dans son *Histoire des princes de Condé*, et marche au-devant de Farnèse; l'escarmouche s'engage près de Claye; l'ennemi semble avoir accepté la bataille pour le lendemain; tout était prévu pour la livrer. Mais le duc de Parme, dérobant sa marche, file entre la Marne et les hauteurs, et tandis que son adversaire, après l'avoir attendu dans la plaine, se heurte au camp retranché où il a laissé une partie de son armée, Farnèse enlève le poste important de Lagny (5 et 6 septembre); le blocus de Paris est levé, et le secours de Paris est assuré. »

Pendant sept jours entiers, les deux ennemis avaient été en présence l'un de l'autre, dans leurs lignes. Henri IV avait envoyé un héraut d'armes à Farnèse pour l'inviter à la bataille; le duc de

Parme avait un moment été tenté de se mesurer contre lui, il aima mieux manœuvrer, mit la Marne entre lui et le roi de France, et saisit Lagny sous les yeux de son adversaire. Après la prise de Lagny, Henri IV écrivit de son camp de Chelles au duc de Montpensier : « De sorte que voyant la bataille quasy hors d'espérance et la prinse de Paris retardée pour ung long temps, et mon armée composée de noblesse volontaire et la leur souldoyée et nouvellement payée, mes provinces dégarnies pour l'espérance de la bataille qui avait amené la plus part de la noblesse en mon armée, je suis conseillé de renvoyer chacun en sa province. » (5 septembre 1590.) Peu après la prise de Lagny, Farnèse mit le siège devant Corbeil et emporta cette place; la Seine et la Marne redevenues libres, Farnèse entra dans Paris, où il fut reçu avec de grandes acclamations. Au commencement du mois de novembre, il reprit le chemin des Pays-Bas et traversa la Champagne, pour donner le change à Henri IV; à peine eut-il le dos tourné, Lagny et Corbeil retombèrent aux mains des royaux. A Guise, Farnèse prit congé de Mayenne et s'en retourna à Bruxelles, où il arriva le 4 décembre.

Pendant la campagne de 1592, Henri IV se rendit maître de tout le cours de la Seine; il tenait Pont-de-l'Arche et Caudebec et il ne lui restait qu'à prendre Rouen. Farnèse reçut l'ordre d'aller sauver cette ville, comme il avait sauvé Paris : cette fois encore, il fit toutes sortes d'objections; il demanda des hommes, de l'argent; il dut pourtant se mettre en route au cœur de l'hiver. Il fit sa jonction avec Mayenne à Guise; il avait 13,500 hommes de pied et 4,000 chevaux, Mayenne avait promis 13,000 hommes, mais il en amenait beaucoup moins; le pape avait fourni 2,000 Suisses et le duc de Lorraine 700 cavaliers. Farnèse fut mis en possession de La Fère et prit le commandement de toutes les troupes.

Le duc de Parme était à Aumale, en Picardie, vers le milieu du mois de février. Henri IV, laissant Biron devant Rouen, se mit en marche, avec le gros de sa cavalerie et alla en personne reconnaître les positions de l'ennemi; il faillit tomber entre les mains de son adversaire. Farnèse n'avait pas voulu croire que, parmi les cavaliers venus pour insulter ses lignes, était le roi de France en personne; il refusa d'engager son avant-garde, et Henri IV, poursuivi par le fameux chef albanais Basti, ne dut la vie qu'à la vitesse de son cheval et à 400 dragons qui se jetèrent entre lui et les cavaliers de la ligue.

Farnèse marcha lentement sur Rouen; il voulait attaquer l'armée royale dans ses lignes et la forcer à lever le siège, quand Villars, qui défendait la place, lui fit dire qu'il avait fait une sortie très heu-

reuse et qu'il se faisait fort de conserver la place. Il demandait seulement quelques renforts et quelques munitions. Farnèse lui envoya 800 hommes d'infanterie et ramena son armée en Picardie. Pendant que, pour complaire à Mayenne, dont il affecta pendant toute cette campagne de vouloir suivre les avis, il assiégeait la petite ville de Rue, près de l'embouchure de la Somme, Villars continuait à défendre Rouen; mais il implora bientôt le secours qu'il avait d'abord refusé et marqua le 20 avril comme le terme au-delà duquel il ne pourrait plus tenir la ville. Farnèse résolut de marcher droit aux lignes de Biron; le roi n'attendit pas l'attaque et, le 20 avril, il leva le siège. Farnèse entra sans combat à Rouen et tout de suite il attaqua Caudebec; il avait été malade pendant toute la campagne et, bien que très souffrant, il voulut aller lui-même avec l'ingénieur italien Properzio choisir l'emplacement des batteries. Une balle vint le frapper au bras, entre le coude et l'épaule. L'hydropisie dont il souffrait l'avait mal préparé à supporter la douleur d'une blessure; la fièvre le prit et il dut céder le commandement à Mayenne. La situation de son armée devenait critique; il voulait reprendre le chemin de la Picardie, ne pouvant rester dans un pays épuisé. Les vaisseaux hollandais bloquaient l'embouchure de la Seine : Henri IV avec son armée était prêt à lui disputer le passage du fleuve. Il n'y avait pas de temps à perdre, car l'armée affamée commençait à murmurer. Farnèse part pour Caudebec, élève une redoute sur les bords du fleuve; il en construit une autre sur la rive opposée; dans chacune il met 800 de ses meilleurs soldats. Il ramasse tous les bateaux qu'il peut trouver et, dans la nuit du 22 au 23 mai, il fait passer toute l'infanterie et toute la cavalerie de l'autre côté de la Seine, sous la protection des deux forts. Il envoie toute l'artillerie, avec la cavalerie flamande, à Rouen, réunit tant bien que mal les arches du pont de la ville, qui étaient rompues, et réussit à faire passer les canons. Pendant ce temps, l'arrière-garde escarmouchait avec les troupes royales, et Henri IV n'apprit le passage que quand il était déjà terminé. Pour la seconde fois, le roi de France avait été vaincu par la stratégie du duc de Parme.

Farnèse alla passer quelques jours à Paris, donna de bons quartiers à son armée dans la Brie; il avait secouru Rouen comme il avait, un an avant, secouru Paris; tandis que ses contemporains exaltaient sa science militaire et le comparaient aux plus grands capitaines, il ne se faisait lui-même aucune illusion sur l'œuvre qu'il avait accomplie; il ne s'était engagé que par obéissance dans une entreprise qu'il jugeait comme sans issue; il devinait bien que les victoires de l'Espagne en France étaient condamnées à être stériles et que rien ne pourrait à la longue prévaloir contre Henri de Na-

varre. Il savait que Mayenne, tout en recevant l'or de l'Espagne, ne songeait point à mettre la couronne de France sur la tête de Philippe II ou d'une infante et qu'il la donnerait plutôt, comme l'écrivait Feria, au Grand-Turc.

Pendant ces campagnes de France, qui portèrent au comble la réputation du capitaine, le gouverneur des Pays-Bas, le politique prévoyant demeurait inquiet, et sans cesse Moreo, que Philippe II avait envoyé à Paris après la mort de Henri III, dénonçait sa tiédeur dans ses lettres au secrétaire d'état Idiaquez. « J'ai vu clairement que le duc est dégoûté de Sa Majesté, et un jour il m'a dit qu'il lui était bien égal que le monde entier allât de travers, sauf les Flandres... » — « Mais ceci, écrivait-il encore, n'est qu'une petite partie de ce que je pourrais dire. Soyez certain que personne, dans les Flandres, ne veut du bien à l'Espagne ni à la cause catholique, et que les associés du duc de Parme s'en vont disant qu'il ne convient pas aux princes italiens que Sa Majesté soit un aussi grand monarque qu'elle prétend l'être. » Le poison entrait lentement dans le cœur toujours jaloux et défiant de Philippe. Aussi le roi écrivait-il à Farnèse qu'il devait conférer régulièrement avec Moreo et avec deux autres envoyés, Mendoza et Tassis : le bruit courait déjà que le duc de Pastrana allait être envoyé pour arrêter le duc de Parme. Farnèse connaissait toutes ces intrigues; il se plaignait quelquefois à Idiaquez : Était-ce là la récompense qu'il devait attendre pour avoir négligé, pour le service de son roi, sa famille, ses parens, ses enfans, son duché, pour avoir sans cesse livré sa vie aux hasards? Moreo mourut subitement, et les mauvaises langues parlèrent tout de suite de poison; on trouva la preuve, dans les papiers de cet envoyé, qu'il avait sans cesse noirci le duc de Parme. Celui-ci se plaignit cette fois directement au roi d'Espagne : « Je me plains, après tous mes labeurs et les dangers encourus au service de Votre Majesté, oubliant enfans, maison, amis, quand déjà je suis prêt à rendre l'âme, et la mort entre les dents, d'être ainsi traité, au lieu de recevoir des récompenses et des honneurs, et qu'on me permette de laisser à mes enfans, ce qui vaut mieux que tous les biens que peut donner une main royale, un nom honoré et sans tache. » Il ose demander à Philippe de regarder toute cette affaire « de l'œil non d'un roi, mais d'un gentilhomme. »

Farnèse n'avait cessé de représenter au roi qu'on ne pouvait songer à conquérir la France sans de puissans moyens d'action; il y voyait les grands disposés à accepter l'or d'Espagne, mais peu disposés à en recevoir un roi : « Si j'étais entré, écrivait-il, en France avec une armée suffisante, bien payée et disciplinée, avec une quan-

tité d'artillerie et de munitions, avec assez d'argent pour permettre à Mayenne d'acheter les nobles de son parti et de se concilier les meneurs par des présens et des promesses, peut-être seraient-ils adoucis; peut-être l'intérêt et la peur leur auraient rendu agréable ce qui leur plaît si peu aujourd'hui. » (3 octobre 1590.) Il avait toujours mis la vérité sous les yeux du roi; il avait prédit que, si les difficultés religieuses pouvaient être arrangées, même en apparence, tout le monde irait à Henri IV : il se méfiait de Mayenne et le croyait prêt à trahir le roi d'Espagne.

Philippe II était un visionnaire qui détestait tout ce qui venait traverser ses rêves; Farnèse lui était devenu importun. Il lui écrivit qu'il avait besoin de son assistance, qu'il voulait conférer avec lui sur les affaires de la chrétienté et lui commanda de se rendre en diligence à Gênes, en laissant le gouvernement des Pays-Bas, en son absence, au comte Mansfeld; il envoyait en même temps le marquis de Cerralbo aux Pays-Bas pour servir en apparence de second au vieux Mansfeld, mais l'objet véritable de la mission de Cerralbo était d'enlever le commandement à Farnèse, ou de gré ou de force. Tout était prévu : le cas où Farnèse montrerait sa lettre de rappel à Cerralbo, le cas où il ne la montrerait pas, où il prétexterait de sa mauvaise santé, où il voudrait laisser le pouvoir à son fils Ranuce. Cerralbo avait des pouvoirs secrets, des ordres pour tous les commandans de l'armée, pour les nobles du pays; il devait remplacer Farnèse par le cardinal archiduc Albert, fils de l'archiduc Ferdinand.

Après la levée du siège de Rouen, Farnèse s'était rendu, pour sa santé, à Spa. La mission secrète, d'abord destinée au marquis de Cerralbo, avait été donnée au comte de Fuentes; mais la maladie fit ce que la malice des hommes n'eut pas le temps de faire. Vieilli avant l'âge, hydropique et goutteux, Farnèse ne vécut pas assez longtemps pour recevoir le coup que son maître s'apprêtait à lui porter. La bibliothèque de Madrid possède un manuscrit intitulé : « *Los sucesos de Flandes y Francia, del tiempo de Alexandro Farnese*, por el capitan Alonzo Vasquez. » Cette relation a été imprimée dans les Mémoires de la Société historique espagnole. Voici comment le capitaine Vasquez peint Farnèse au moment où, quittant Bruxelles, depuis plusieurs jours, il s'apprêtait à retourner une troisième fois en France. « Je le vis le jour qu'il sortait de Bruxelles, avec toute sa cour. Quoique le froid fût très rigoureux, il était vêtu d'une manière magnifique, et il me parut que, pendant tout le temps que je l'avais connu, je ne lui avais jamais trouvé un meilleur air. C'était merveille, en vérité, car il allait combattre non contre les hérétiques de France, qui l'attendaient,

mais contre la mort. Je puis assurer, comme témoin oculaire, qu'il se tenait à cheval avec une peine extrême; et, s'il n'avait eu à ses côtés deux laquais pour le soutenir, il serait tombé plus d'une fois; ce qui n'empêchait pas que, avec le courage invincible dont il était doué, il ne s'efforçât de rester ferme sur ses étriers et ne fît la meilleure contenance possible, en ôtant son chapeau, selon sa courtoisie accoutumée, pour saluer ceux qui le regardaient. »

La conduite de Philippe II était enveloppée d'un tel mystère que toute la conspiration contre Farnèse (si le mot était permis) resta ignorée jusqu'au moment où le savant archiviste du royaume de Belgique, M. Gachard, fouilla les archives de Simancas. Philippe avait prudemment ordonné au comte de Fuentes et au duc de Sesa, les seuls ministres qui eussent été mis dans la confidence, de brûler toutes les dépêches qu'il leur envoyait; il avait ordonné au secrétaire du marquis de Cerralbo de rapporter à Madrid le bureau où étaient les papiers de cet envoyé, sans l'ouvrir, ni permettre que personne ne l'ouvrît.

Le 3 décembre 1592, Alexandre Farnèse rendit le dernier soupir à Arras. On porta son corps en grande pompe dans l'église de Saint-Vaast, et, suivant les ordres qu'il avait donnés, on le revêtit de l'habit de capucin. Il fut transféré plus tard dans l'église de la Paix, à Parme, où il avait marqué sa sépulture. Dès que Philippe II reçut la nouvelle de la mort de Farnèse, sa première pensée fut de cacher au pape les intentions qu'il nourrissait à son endroit et son projet de lui enlever le gouvernement des Pays-Bas espagnols. Il écrivit à son ambassadeur à Rome de brûler tous les papiers qu'on lui avait envoyés, et dans lesquels la conduite du prince de Parme était peinte des plus noires couleurs. Farnèse, mort n'était plus gênant, et il suffisait de se parer de la gloire de celui qui s'était montré un des plus grands capitaines de son temps, qui avait arraché définitivement les Pays-Bas espagnols à la maison d'Orange, qui avait pendant deux ans fait reculer la fortune d'Henri IV. Moins fidèle à son roi, moins scrupuleux, plus disposé à écouter les ouvertures du roi de France, de la reine d'Angleterre, des Hollandais, le prince de Parme aurait peut-être pu se rendre indépendant et fonder, dans les dernières années du XVIe siècle, une Belgique libre. Il ne lui eût pas été bien difficile de garder les provinces qu'il avait remises sous l'obéissance de l'Espagne. Mais, soit que la principauté de Parme, où pourtant il ne mit jamais les pieds, lui parût suffisante, soit que la gloire militaire suffît à son ambition, soit qu'il fût retenu par une sorte de timidité qu'on trouve quelquefois chez les hommes de guerre les plus hardis, il ne songea jamais à porter la main sur une part quelconque

de l'empire de ce Charles-Quint dont le sang coulait dans ses veines. Il vit clairement à quelles conditions l'Espagne pouvait conserver les Pays-Bas, il força Philippe II à changer sa politique ; s'il importunait sans cesse le roi d'Espagne par des demandes d'argent, ce n'était pas seulement pour assurer l'entretien de son armée, c'était aussi pour acheter des consciences. L'or d'Espagne n'allait pas seulement aux mains de Mayenne et des ligueurs français. On voudrait pouvoir défendre Farnèse contre certaines accusations qui furent portées contre lui ; mais il était difficile, quand une partie si considérable des sommes destinées aux services publics trouvait toute sorte d'emplois corrupteurs, que la médisance épargnât sinon sa propre personne, au moins ses favoris, ses favorites, et il en avait de l'ordre le plus infime, on pourrait dire le plus vil. Il faut faire la part de la haine dans les accusations qui furent portées contre Farnèse : toutefois, on ne peut nier que la corruption était un de ses moyens préférés et qu'il ne se piqua jamais de mettre l'ordre dans les finances. Son secrétaire intime, un jeune Italien, Cosmo Massi, obtenait de lui tout ce qu'il voulait : son valet de chambre pouvait tirer sur le trésorier des Pays-Bas ; ses maîtresses en obtenaient beaucoup d'argent. Il aimait la magnificence dans les vêtemens, et quand il n'avait plus un écu pour ses vétérans, il empruntait pour habiller superbement ses gardes. Il savait qu'une certaine pompe militaire en impose aux peuples, et, sans doute, le sang italien parlait aussi en lui. Régnant à Parme, il eût vécu à la façon des autres princes italiens : pour les plaisirs et pour les arts. La fortune, en l'exilant dans les Pays-Bas, le servit bien et lui donna l'occasion de se montrer digne de son aïeul Charles-Quint ; elle lui refusa quelques-unes des parties qui font les véritables grands hommes, mais il eut certainement le mérite et l'on pourrait dire la gloire de reconquérir une moitié des provinces qui, un moment, s'étaient unies dans une commune révolte et une commune destinée. S'il ne fit pas la Belgique libre, il fit la Belgique et la contint sous la souveraineté de la maison d'Autriche. On n'y dut pas regretter que Farnèse n'eût pas songé à s'y rendre indépendant, car son fils Ranuce fut un des plus détestables princes dont les villes italiennes eurent à subir la tyrannie.

AUGUSTE LAUGEL.

LA

FAMILLE BUCHHOLZ

ET LES

ÉTUDES DE MŒURS BERLINOISES DE M. JULIUS STINDE

La famille Buchholz, qui se compose de Mme Wilhelmine Buchholz, de son mari M. Carl Buchholz, de ses deux filles Mlles Emmi et Betti Buchholz, et de son frère cadet, connu sous le nom de l'oncle Fritz, habite dans un quartier nord-est de Berlin, ou, pour parler plus exactement, dans une maison de la rue Landsberger, laquelle conduit de la place Alexandre au Friedrichshain. La façade de cette maison est décorée de deux grands pilastres, dont on ne peut expliquer l'existence que par une fantaisie ou une distraction d'architecte, mais qui la distinguent avantageusement et des petites maisons basses du vieux Berlin qui s'en va, et des grandes casernes du Berlin nouveau, capitale de l'empire allemand. Une porte bâtarde en plein cintre et à deux battans, presque toujours ouverte ou entr'ouverte, permet aux passans d'apercevoir un vestibule et une petite porte vitrée, qui donne accès dans une cour. A travers le vitrage on entrevoit un petit jardin, où quelques seringats et un pommier se disputent péniblement le jour et l'air. Des fumées de fabriques, apportées par le vent, font quelque tort à ce jardin. Les fleurs du pommier sont plus noires que roses, et les seringats exhalent une vague odeur de suie. Chaque année, on tâche d'avoir du gazon, on en sème abondamment ; vaine entreprise : ce que laissent les moineaux, les poules ont bientôt fait de l'arracher. Toutefois au mois de mai, après de tièdes ondées, il y a quelque verdure dans le jardinet de la maison aux pilastres, et on peut s'imaginer en pas-

sant devant cette porte entr'ouverte qu'on vient d'apercevoir le printemps au fond d'une cour de Berlin. C'est une surprise qui a du charme.

Il était naturel de croire que père, mère, oncle et filles, les Buchholz mèneraient à jamais une vie paisible et très obscure, en compagnie de leurs seringats et de leur pommier, que jamais ils n'auraient rien à démêler avec la célébrité. Il faut convenir, en effet, que leur intelligence est assez bornée, qu'ils n'ont rien fait de remarquable, rien inventé, qu'ils n'ont joué aucun rôle dans les événemens de l'histoire contemporaine ni dans la restauration de l'empire d'Allemagne. Leur existence se compose d'une infinité de petits riens, et quand du premier jusqu'au dernier ils viendraient tous à disparaître, la terre n'en tournerait ni plus vite ni plus lentement. Il n'est qu'heur et malheur; ces braves gens ne cherchaient pas la renommée, la renommée est venue les chercher, et les voilà presque aussi célèbres en Allemagne que le maréchal de Moltke et le chancelier de l'empire.

Un écrivain d'un talent fort inégal, mais souvent heureux et parfois exquis, M. Julius Stinde, qui, sans être né à Berlin, a su pénétrer les secrets du caractère et du dialecte berlinois, s'est chargé de révéler les Buchholz à l'univers. Les trois volumes où il a raconté tout ce qui se passait dans la maison et dans le cœur de Mme Buchholz ont été lus avec avidité. Ce fut un grand succès de librairie; vingt mille exemplaires furent enlevés en quelques semaines, les éditions succèdent aux éditions. Les critiques s'accordèrent à reconnaître que cette petite bourgeoise de la rue Landsberger était une figure aussi réelle, aussi vraie, aussi vivante que le fameux inspecteur Bräsig, peint jadis avec autant d'amour que de franchise de touche par Fritz Reuter, le grand maître du roman *plattdeutsch*. Il ne se trouvait personne à Berlin qui ne l'eût rencontrée une fois ou l'autre, et qui une fois aussi n'eût cherché à l'éviter, car elle n'est pas toujours commode. Mais de tous les suffrages qu'a pu recueillir M. Stinde, le plus précieux assurément fut celui de M. de Bismarck, qui lui écrivait, le 9 juillet de l'an dernier, pour le remercier du plaisir dont il lui était redevable et des agréables momens qu'il venait de passer dans la société de Mme Buchholz. Il espérait, ajoutait-il, que cette digne personne vivrait assez longtemps pour fournir à son biographe la matière d'un nouveau volume. Le vœu du chancelier a été exaucé, et le nouveau volume a paru. Les écrivains allemands comme ceux des autres pays aiment à tirer deux moutures du même sac, et la seconde ne vaut pas toujours la première.

Il y a quelques années, les Buchholz firent un voyage en Italie. M. Carl Buchholz avait des rhumatismes, et le docteur Wrenzchen, qui depuis est devenu son gendre, lui ordonna une cure de soleil. Mme Buchholz avait entendu dire que l'Italie est un pays où les femmes ont de très beaux yeux et où les hommes portent toujours un stylet

dans leur poche. Elle résolut d'accompagner son mari pour le défendre contre les coquetteries des Italiennes et contre les sauvages rancunes des Italiens. En vain, son Carl, désireux de se dérober à son incommode surveillance, essaya-t-il de lui représenter qu'elle était un ange et que le devoir des anges est de rester paisiblement à Berlin, pendant que leurs maris voyagent en garçons. Elle avait son idée, et, quelle que soit son idée, elle n'en démord jamais; elle voulait aller, elle alla. L'oncle Fritz, qui était de la partie, eut soin d'emporter de Berlin un jeu de cartes tout neuf, et de Milan jusqu'à Naples, en wagon, en voiture, à l'hôtel, la principale occupation des deux beaux-frères était de jouer à l'écarté, en buvant du cognac. Mme Buchholz seule observait, s'instruisait, admirait.

Elle s'était promis de profiter de cette occasion unique pour cultiver son esprit et son cœur berlinois, pour s'initier à la connaissance des chefs-d'œuvre et aux principes du grand art. Elle ne voulait pas être de ces gens « qui regardent une statue ou une madone avec l'air d'indifférence méprisante que peut avoir un carlin en contemplant un poêle qu'on a oublié de chauffer, *wie der Mops den kalten Ofen.* » Elle arriva très vite à se convaincre que les tableaux des maîtres se divisent en deux genres, le *molto bello* et le *molto interessante.* Le genre *molto bello* comprend toutes les peintures assez bien conservées pour qu'on puisse à peu près deviner ce que le peintre a voulu dire; quant aux vieilles fresques aux trois quarts effacées, où l'on ne distingue plus rien, tout ce qu'il est permis d'en penser, c'est qu'elles sont *molto interessanti.* Mme Buchholz consignait ses observations dans un journal que M. Julius Stinde a publié, et que nous nous refusons à tenir pour authentique (1). Il n'était pas encore maître de son sujet, il n'avait pas suffisamment étudié Mme Buchholz. Il lui fait dire des platitudes, elle n'est jamais plate; il lui prête d'assez lourdes plaisanteries, Mme Buchholz ne plaisante jamais. Qui peut le savoir mieux que nous? Nous l'avons vue à Berlin en 1869. Nous doutons, quoique M. Stinde l'affirme, qu'elle se soit attendrie à Naples sur le sort de Conradin, méchamment mis à mort par Charles d'Anjou, et qu'elle ait juré de venger sur les Français le supplice du dernier des Hohenstaufen. Mme Buchholz s'occupe très peu des Hohenstaufen, et la politique comme l'histoire ne lui dit rien. Elle ne s'intéresse qu'à ses petites affaires, à ce qui bout dans sa marmite; elle laisse les empereurs et les rois écumer la leur comme ils l'entendent.

La vraie Mme Buchholz, la seule authentique, est celle que M. Stinde nous représente dans sa rue Landsberger, dans la maison aux deux pilastres, s'occupant de gouverner son ménage, de surveiller son mari et

(1) *Buchholzens in Italien, Reise-Abenteuer von Wilhelmine Buchholz,* herausgegeben von Julius Stinde. 17e Auflage. Berlin, 1885.

de marier ses deux filles (1). Il a de bons yeux; descriptions et récits, tout est pris sur le fait et sur le vif. Mme Buchholz se plaindra peut-être que son portrait n'est pas flatté; mais la ressemblance n'en est pas cruelle. Personne n'ignore à Berlin qu'elle joint à d'excellentes qualités et aux meilleures intentions une foule de petits travers qui, quelquefois, la rendent insupportable. Bonne ménagère, cuisinière expérimentée, elle a des principes, des vertus, et sa conduite fut toujours irréprochable. Si jamais elle a ressenti des curiosités dangereuses ou malsaines, elle s'est contentée de tourner autour du fruit défendu; elle a regardé la pomme, elle n'y a pas touché. Elle sait ce qu'une petite bourgeoise se doit à elle-même et que la considération est un élément essentiel du bonheur. Mais, sévère pour Mme Buchholz, elle l'est encore plus pour ses amies et ses voisines, et c'est ainsi qu'elle se console de ses vertus. Bavarde, médisante, tracassière, sujette au péché d'envie, implacable pour les prétentions des autres, toujours prête à remettre les gens à leur place, malheur aux imprudens qui irritent cette guêpe ou inquiètent son nid! En vraie Berlinoise, elle a une langue pointue, l'humeur rêche, le propos sec, le talent de la riposte et de l'épigramme. Jamais l'idée ni le mot ne lui manque, et, selon l'usage de son pays, elle donne du piquant à son éloquence en l'assaisonnant de quelques adjectifs français : *scharmant, nett, pompös, indezent, miserabel, solid, fidel*, tout étonnés d'avoir perdu à la fois leur orthographe et leur sens.

Deux défauts surtout la rendent vraiment redoutable. Elle a une confiance absolue dans l'infaillibilité de son jugement, elle se croit en possession de la souveraine sagesse. Il n'y a qu'une façon raisonnable de faire les choses : c'est la sienne, et elle prétend imposer à l'univers ses oracles, ses méthodes et ses recettes. A l'amour de l'autorité elle joint un penchant malheureux au pathétique. Attendrissemens ou colères, elle a le goût des scènes; elle en fait pour des vétilles. Si l'on ne s'attendrissait, si l'on ne se fâchait, la vie ne serait « qu'un air de vieille guitare. » Ce qui l'irrite surtout, ce qui lui échauffe la bile et le sang, c'est qu'elle soupçonne son mari d'avoir des pensées de derrière la tête et de ne lui dire que la moitié de ses secrets. Lui cacher quoi que ce soit, c'est le crime irrémissible, le péché contre le Saint-Esprit. Elle se plaint aussi de la dissimulation de ses filles : « Quand les filles sont devenues grandes, dit-elle, et commencent à aimer autre chose que leur Seigneur Dieu et leurs parens, elles sont renfermées en elles-mêmes comme la montagne où est assis le prince enchanté. Pour savoir quel visage a le prince, pour connaître ses noms de baptême et de famille, les mères en sont réduites aux expédiens et doivent suivre la piste comme un juge d'instruction criminelle. »

(1) *Die Familie Buchholz, aus dem Leben der Hauptstadt*, von Julius Stinde. 31e Auflage. — Zweiter Theil, 28e Auflage. Berlin, 1885.

Quoique Mme Buchholz se pique d'être une femme sans préjugés, elle est attachée aux traditions, elle regrette et vante le bon vieux temps, elle se défie des nouveautés. Elle prétend qu'autrefois la toile, le drap, les meubles, les affections et les cœurs, tout était plus solide. Elle se plaint aussi que désormais tout se fait au galop, même l'amour, et qu'on ne sait plus savourer son bonheur. Elle regrette que certains usages se perdent. C'était jadis une coutume à Berlin de faire coudre une robe de noces par les amies de la mariée; on se rassemblait à cet effet, et les aiguilles, les yeux, les langues, tout allait. On emploie aujourd'hui la machine à coudre, qui travaille bien, mais qui n'a pas de cœur; dans le bon vieux temps, on mettait un peu de son cœur dans tout ce qu'on faisait et jusque dans ses ourlets. C'était également la coutume qu'en entrant en ménage, le premier soin fût de se réserver « une bonne chambre, *die gute Stube*, » qu'on décorait de son mieux, dans laquelle on entassait ses plus beaux meubles, ses plus précieux bibelots et dont on ne se servait que dans les grands jours Les médecins ont décidé que, les petits jours étant beaucoup plus fré quens que les grands et l'air pur étant un objet de première nécessité, la bonne chambre devait, par des raisons d'hygiène, servir de chambre à coucher, sur quoi Mme Buchholz fait cette remarque profonde : « Encore un changement déraisonnable! Autrefois on se portait bien sans hygiène. » Elle a raison; si le microbe est un fléau, la peur du microbe en est un autre, et il est triste de passer sa vie à la défendre contre un danger qui n'est visible qu'au microscope.

Personne n'a plus que Mme Buchholz la religion de la famille et le fanatisme de la propriété. Elle entend qu'on la respecte, elle et les siens, et le pardon des injures n'est pas au nombre de ses vertus. Elle s'est brouillée avec les Heimreich, et en vérité il y avait de quoi. On avait donné à ses filles, Emmi et Betti, un joli théâtre de marionnettes. Ces demoiselles y jouèrent un soir, devant une nombreuse assistance, une pièce intitulée : « Une personne légère, farce en trois actes, remaniée pour les théâtres d'enfans par le docteur Sperzius. » Il n'était question là dedans que d'amans, de maîtresses et de filles mises à mal. Dès les premiers mots, Mme Heimreich s'émut. — « Voilà qui commence bien, dit-elle, et je vous félicite, ma chère, de la jolie éducation que vous donnez à vos filles. » Mme Buchholz sentait bien que Mme Heimreich avait raison; elle maudissait la pièce du docteur Sperzius, elle eût étranglé de grand cœur celui qui l'avait faite, le libraire qui l'avait vendue et ses filles qui l'avaient choisie sans consulter leur mère. Mais elle n'admet pas qu'il puisse rien se passer d'inconvenant dans sa maison, et elle a pour principe qu'une femme se diminue en avouant ses torts. — « Vraiment, cette pièce me plaît beaucoup, dit-elle à Mme Heimreich; c'est une image assez fidèle de ce qui se passe tous les jours dans le monde. — J'étais à mille

lieues de m'en douter, ma chère, répondit aigrement Mme Heimreich. — Quand on fait semblant d'être sourde et aveugle, riposta Mme Buchholz, on n'entend et on ne voit que ce qu'on veut. » Mme Heimreich se leva, emmena précipitamment ses filles, en déclarant que sa chère petite Agnès et son innocente Paula ne remettraient plus les pieds dans une maison qui était une Gomorrhe. On a rompu à jamais; quand on se rencontre dans la rue, on n'a pas l'air de se reconnaître.

Mme Buchholz s'est brouillée aussi avec les Bergfeldt; mais on s'est raccommodé. Elle leur reprochait de ne se rien refuser, de manger quelquefois des primeurs. Elle leur en voulait surtout d'attirer des étudians chez eux et d'avoir trouvé un mari pour leur fille, dont les mouvemens sont anguleux et les coudes très pointus. Elle laissa échapper à ce sujet quelque paroles mordantes, qui furent répétées. Mme Bergfeldt lui écrivit une lettre par laquelle elle lui donnait à entendre que telle femme qui se permet de dauber sur son prochain ferait mieux d'avoir l'œil à ses propres affaires, et que tel mari dont on se croit sûr n'est pas toujours très délicat dans le choix de ses plaisirs. Le premier mouvement de Mme Buchholz fut de courir chez le commissaire de police. Elle eut d'orageuses explications avec son mari; mais M. Carl Buchholz est un homme de belle humeur, qui s'entend à arranger, à colorer les choses et qui se tire aisément d'un mauvais pas. Il a cherché à réconcilier sa femme avec Mme Bergfeldt. Ce n'est qu'une paix plâtrée. Aussi bien, Mme Buchholz héritera prochainement d'une tante, et du haut de son héritage, elle regardera les Bergfeldt en pitié. « Ce ne sont pas des gens à voir, disait-elle; en vérité, ces Bergfeldt étaient une erreur. »

Ce qui la travaillait, la consumait et la rongeait, c'était l'éternel et dévorant souci de marier ses deux filles. A la campagne comme à la ville, elle faisait la chasse aux gendres. Peu s'en fallait qu'elle ne happât les gens au collet en leur disant : « Avez-vous des yeux? Ne sont-elles pas charmantes? Prenez l'une, prenez l'autre. Les grâces et les principes, rien ne leur manque; c'est de la marchandise toute fraîche et de premier choix. » Elle était trop pressante, et sa façon de recommander sa marchandise en dégoûtait l'acheteur; c'était un sauve-qui-peut. Emmi, qui est une sournoise, a fait elle-même ses petites affaires. Elle a filé le parfait amour avec le docteur Wrenzchen. On se rencontrait en tramway et peut-être aussi chez le confiseur du coin, car les confiseries de Berlin sont des endroits où l'on se rencontre. Le docteur a dit enfin : « Voulez-vous? » Elle a répondu oui, et M. Buchholz a dit amen. On se promettait de faire une surprise à Mme Buchholz; on comptait lui dire, le soir de Noël : « Mère adorée, le plus beau présent qu'on puisse t'offrir est un gendre; le voici, et il est docteur. » Mais l'avisée Mme Buchholz n'est pas une femme à qui

on fasse des surprises; elle a tout deviné: « Je pénétrai sans que personne s'en doutât dans la chambre où étaient déposés les présens de Noël et où l'oncle Fritz avait clandestinement introduit le docteur. Alors il se dressa devant moi comme un voleur dans la nuit. Je le saluai, il me souhaita le bonsoir, mais il semblait ne pas trop savoir comment s'excuser. — Aidez-moi, lui dis-je, à allumer l'arbre. — Il s'y prit si bien que j'ajoutai d'un ton badin : Vous me semblez fait pour être père de famille. — Puis, je le forçai à s'asseoir dans un fauteuil couronné de fleurs, devant la table où était l'arbre, et il avait l'air aussi majestueux, aussi digne qu'un conseiller ecclésiastique. Cela fait, j'ouvris la porte, et tous contemplèrent avec étonnement le sapin allumé et le docteur qu'éclairait la flamme de cent bougies. » Mme Buchholz a le génie de la mise en scène, elle ferait peu de cas du bonheur si le bonheur n'était un spectacle.

Il n'est pas de joies sans mélange. Elle est ravie d'avoir un gendre, mais ce n'est pas elle qui l'a trouvé; on s'est fiancé derrière son dos, on a méconnu son autorité. Son gendre est docteur, elle l'adore; son gendre est un sournois, elle l'exècre. Un des traits distinctifs de son caractère est l'impudeur des contradictions. Toutefois dans ce cœur partagé la vanité l'emporte. La noce sera brillante et bruyante: on ne regardera pas à la dépense, on dînera à la Maison anglaise, et le banquet sera suivi d'un grand bal, où l'on verra danser onze docteurs. Mme Bergfeldt le saura, elle en crèvera de dépit. Mais pourquoi Mme Buchholz s'est-elle avisée de faire à son tour une surprise aux mariés? A leur insu, elle a décoré de plantes vertes et transformé en serre l'appartement fort modeste qui les attend. Les plantes vertes sentaient le moisi ; elle y a remédié en les inondant d'eau de fleurs d'oranger. C'est de tous les parfums le plus antipathique à son gendre, qui est sujet aux migraines. Quand il rentre chez lui après le bal: « Qui m'a joué ce tour? » s'écrie-t-il en frappant du pied, et il emploie la meilleure partie de la nuit à transporter dans le corridor l'une après l'autre ces maudites plantes vertes; sur quoi on vient le chercher en hâte pour un cas très pressant. Le lendemain matin, dès neuf heures, Mme Buchholz se présentait à la porte des jeunes mariés; il lui tardait de savoir comment cela s'était passé. Elle trouve sa fille dans sa robe de bal et pleurant à chaudes larmes, à demi couchée sur un sofa. Pour prévenir le retour de pareils accidens et de si tristes mécomptes, elle coupe secrètement le fil de la sonnette de nuit; mais de ce jour elle a décidé que son gendre n'était pas seulement un sournois, qu'il était un vilain homme, un affreux égoïste, un tyran, un Moloch, et désormais elle emploiera tous ses soins à faire l'éducation de ce monstre.

Mme Buchholz est une petite bourgeoise au sang aduste, au regard toujours flambant, à l'âme ardente et tragique, qui dépense pour satisfaire

ses petites ambitions et pour humilier les Bergfeldt plus de volonté, de passion et de ruse qu'il n'en faut à un conquérant pour ajouter une province à ses états. Son biographe lui-même, quelque bienveillance qu'il ait pour elle, s'égaie quelquefois à ses dépens et semble lui reprocher l'âpreté de ses efforts et la vanité de ses entreprises. Elle peut s'en consoler en pensant qu'aux yeux de tel philosophe épicurien, les conquérans et les grands politiques sont des hommes qui souvent se remuent et se tracassent beaucoup pour arriver à peu de chose. Un de ces épicuriens nous disait quelques jours après la mort de lord Beaconsfield : « C'était une grande figure que cet homme. Quelle destinée que la sienne! Que d'intrigue, que de génie, quelle âpre persévérance il lui a fallu pour faire oublier à l'Angleterre ses origines suspectes, l'humilité de ses commencemens, et pour s'imposer à la plus fière des aristocraties, qui l'avait accablé de ses mépris et de ses lardons! » Il ajouta, un instant après : « Reste à savoir si le jeu en valait la chandelle. Cache ta vie, a dit Épicure, qui se connaissait en vrai bonheur. »

On trouverait facilement dans le roman anglais et français plus d'une petite bourgeoise de la même famille, de la même espèce que Mme Wilhelmine Buchholz, et il en est dans le nombre de plus intéressantes. Mais Mme Buchholz ne peut être confondue avec personne; elle est de son pays; son esprit et sa sottise sont des vins surs, mais francs, qui sentent le terroir. Comme beaucoup de ses compatriotes, elle a du talent pour l'ironie aigre. Elle n'est ni bonne ni méchante. Si jamais elle devenait bonne, elle serait fade, et c'est malheureusement ce qui lui arrive dans la seconde partie de son histoire, telle que M. Stinde la raconte, rien n'étant plus rare dans les romans de nos voisins que la netteté rigoureuse du parti-pris et qu'un caractère sans défaillances. Mais dans ses beaux jours et avant sa fâcheuse et invraisemblable réforme, elle attendait pour être aimable d'avoir découvert à quoi cela peut servir. Elle avait aussi la prétention de ne s'étonner de rien. Le vrai Berlinois se pique de tout savoir; il a tout vu, tout connu, tout approfondi, il a fait le tour du monde sans sortir de sa coquille ou de sa *kneipe;* bien habile qui réussirait à lui apprendre quelque chose. Mme Buchholz s'étonne quelquefois malgré elle, mais elle s'en cache avec soin. Elle considère l'étonnement comme une marque certaine d'infériorité, et elle entend ne jamais perdre un pouce de sa petite taille.

Si coriace qu'elle soit, elle a des accès courts, mais fréquens de sensibilité romantique et larmoyante. Elle s'extasie devant les beautés de la nature, devant les grâces du printemps; elle estime que, s'il est agréable de vivre à la ville, ce doit être un vrai bonheur que d'être enterré à la campagne. Elle soutient avec chaleur que l'amour est un sentiment beaucoup trop élevé, trop éthéré, trop sublime pour qu'il

soit permis d'en plaisanter, que le véritable amour est tout autre chose « que ce que disent les hommes quand les dames n'y sont pas. » Elle tient la musique pour une invention céleste; elle prétend que lorsqu'elle entend une symphonie, il faudrait lui jeter un grand seau d'eau sur la tête pour la faire revenir à elle. Aussi fait-elle un crime à Mme Bergfeldt de tricoter dans les concerts; est-il convenable de partager son attention « entre un bas et les divines inspirations de Beethoven? »

Elle a eu grand soin de l'éducation de ses filles; elle leur a fait apprendre et les arts utiles et les arts d'agrément; il est bon de mêler à la science du fricot comme aux travaux d'aiguille un peu d'idéalité. La blonde Emmi, qui s'entend comme personne à confectionner des boulettes de viande hachée, a appris à chanter dans le célèbre, mais compromettant conservatoire de musique que dirige Mme Grün-Reifferstein. Elle a suivi des cours où on lui enseignait que Richard III d'Angleterre serait devenu un homme de bien s'il avait eu d'autres parens. Elle a fréquenté le Holbeinklub, où elle s'appliquait à broder des torchons d'après des modèles empruntés au vieil art allemand. Le samedi, elle s'exerçait avec des amies à la conversation anglaise; d'autres jours, on se réunissait pour lire à haute voix *Cabale und Liebe*, en se distribuant les rôles à l'amiable, et parmi les cadeaux qui lui sont offerts à l'occasion de son mariage, figure un joli buste de Schiller, monté sur un petit socle noir où se trouve encastré un petit thermomètre, car il faut bien que l'idéal serve à quelque chose. Mme Buchholz elle-même fait grand cas de Schiller, qu'elle admire de confiance, sans l'avoir beaucoup lu. Elle affirme également que *le Roi des aunes* est un ouvrage immortel et que *Faust* sera peut-être immortel aussi; mais elle reproche à Goethe de n'avoir pas composé un plus grand nombre de ces jolies poésies qu'on peut faire déclamer par des jeunes filles. M. Stinde nous apprend que, dans un discours prononcé en 1882, M. Dubois-Reymond, recteur de l'université de Berlin, déplorait le regrettable usage que Faust avait fait de ses puissantes facultés et de sa vie, et le funeste exemple qu'il avait donné. Qui donc l'empêchait d'épouser Gretchen, de légitimer leur enfant et de s'employer au bonheur de l'humanité en inventant la machine pneumatique ou en découvrant la variation négative des muscles? Si Mme Buchholz avait eu le plaisir d'entendre M. Dubois-Reymond, elle aurait sûrement approuvé les conclusions de l'éminent professeur.

Mme Buchholz est fière de vivre à Berlin, dans la ville de l'intelligence et de la bière blanche. Elle professe un grand respect pour la science. Elle a des égards pour les instituteurs qui ont gagné la bataille de Sedan. Elle se promet chaque été de lire le *Cosmos* de Humboldt l'hiver suivant. Elle a entendu dire que les savans modernes expliquent tout par des

causes naturelles, et elle se souvient d'avoir lu, dans la *Gazette des ménagères*, que ce n'est pas le printemps qui ramène la chaleur, que c'est la chaleur qui ramène le printemps, sur quoi elle s'écrie : « Quel autre air a la nature quand on la contemple à travers les lunettes de la science ! » Elle n'en est pas moins la plus superstitieuse des femmes; elle a peur des esprits et des revenans. On lui a dit aussi que les savans ne croient plus à l'enfer ni au diable; elle y croit de tout son cœur. Ne craignez pas qu'elle lise jamais Schopenhauer, ni qu'elle se convertisse au *nirvana;* elle est trop attachée à la conservation de son bien-aimé petit moi, qu'elle entend protéger et contre les accidens d'ici-bas et contre toutes les surprises de la résurrection. La seule vie future dont elle se soucie est celle où Mme Buchholz aura le bonheur de se retrouver tout entière, corps et âme, os et cuir. Donnez-lui, si vous voulez, des ailes et faites-lui entendre des symphonies de Beethoven exécutées par un orchestre de séraphins; mais elle ne conçoit point de paradis sans une rue Landsberger, sans une maison à pilastres, sans commérages ni tracasseries, sans un mari à suivre de l'œil, sans un gendre qu'on chapitre et à qui on dispute sa femme.

Il a paru récemment à Stockholm un volume d'études sociales, intitulé *Giftas, ou les Mariés* (1). L'auteur, M. Auguste Strindberg, qui possède également l'art d'observer et celui de conter, a eu maille à partir avec les autorités de son pays, qui ont jugé son livre licencieux et révolutionnaire. M. Strindberg est à la fois un radical et un pessimiste convaincu. Cette cruelle maladie que les Allemands appellent le *Weltschmerz* n'exerce tous ses ravages que dans les contrées du Nord. Nous ne connaissons guère dans notre cher pays de France qu'un pessimisme bien mangeant, bien buvant et bien disant, un pessimisme littéraire et mondain, lequel a fait sa rhétorique et trouve tant de plaisir à arrondir sa phrase que la beauté de ses adjectifs l'a bientôt consolé de ses chagrins, qui se tournent en félicités. Il n'y a pas de chagrins qui tiennent quand l'amour-propre est content. Les tristesses et les colères de M. Strindberg sont beaucoup plus sérieuses. Son seul tort, comme conteur, est de prêter à tous les petits bourgeois scandinaves qu'il met en scène sa philosophie morose et dure, qui suppose en eux un effort de réflexion soutenue dont la plupart sont incapables. Ils sont convaincus comme lui que le mariage est une déplorable institution, un attentat à la liberté « et le meilleur moyen de manquer sa vie. » Ils tiennent pour constant que le genre humain est gouverné « par une grande congrégation jésuitique, qui a rédigé dans l'intérêt de sa tyrannie les catéchismes comme les manuels scolaires, » et qui,

(1) *Études sociales : les Mariés, douze caractères conjugaux*, par Auguste Strindberg; traduction française. Lausanne, 1885.

sous le nom de classe dominante, prêche aux petits l'humilité et le respect des bonheurs injustes. Ils se plaignent « que des montagnes de sottises séculaires pèsent sur eux, » que la doctrine chrétienne n'est « qu'un système d'émasculation morale, » et ils se comparent « à une plante de salade que l'on attache et que l'on emprisonne sous un pot à fleurs pour la rendre aussi blanche, aussi tendre que possible et l'empêcher de pousser des feuilles vertes, de fleurir et de fructifier. » Ils dénoncent les cruautésde la nature, qui ne respecte que les forts et ourdit de criminels complots contre les faibles. Ils s'indignent « de la bêtise du monde; » ils s'écrient que l'univers n'est qu'une immense imposture.

Mme Buchholz raisonne peu et ne déclame guère; elle n'a pas de temps à donner à de mélancoliques et stériles contemplations; elle ne s'est jamais disputée ni avec le bon Dieu, ni avec le diable. On lui persuaderait difficilement que l'univers est une immense imposture; elle croit de toutes ses forces à l'entière réalité de la rue Landsberger et de ses habitans, et elle estime que le monde a sa raison d'être puisque Mme Buchholz existe. Assurément, elle ne s'endort pas dans un béat optimisme. Elle considère le mariage comme un train de guerre et de combats. Les maris demandent à être surveillés de très près; l'esprit est prompt, la chair est faible, et Berlin est « un nid de péchés, » Berlin est une Babylone où les tentations abondent; le jour et la nuit, elles y battent le pavé; salles de bal ou petits théâtres, elles guettent partout leur proie; elles s'embusquent dans l'épaisseur des fumées bleuâtres qui remplissent de leur brouillard les brasseries-concerts et leurs cavernes dorées et, si l'on n'y prenait garde, la petite dame plâtrée que vous voyez là-bas aurait bientôt fait de ravir à Mme Buchholz l'homme qui lui a juré fidélité devant les autels, son Carl adoré, quoique toujours soupçonné, qui est son bien, sa propriété et sa chose. Mais Mme Buchholz a bec et ongles, et elle aime à se battre. Elle a les joies inquiètes, hérissées, mais glorieuses d'une poule qui couve ses œufs et les défend victorieusement contre tous les larrons au museau pointu.

Quant aux classes dominantes, Mme Buchholz ne leur veut ni bien ni mal; elle les laisse vivre à leur guise et gouverner l'état comme il leur convient; elle leur interdit seulement de gouverner son ménage et de mettre le nez dans ses affaires domestiques et particulières. Elle fut priée un soir à un raout dans le grand monde, chez des gens qui se glorifiaient de compter une excellence parmi leurs plus proches parens. Ce raout l'a fort ennuyée, et elle a cru s'apercevoir « que les excellences occasionnaient de grandes dépenses dans les familles et produisaient un maigre effet, *mageren Effekt.* » Au surplus, elle s'est laissé dire qu'il y avait déjà des Buchholz au xve siècle, que le plus

ancien s'appelait Claus, qu'il habitait la rue Stralauer et qu'il avait des armoiries représentant un chevalier de fer, qui tenait un hêtre dans sa main droite : « Cela prouve que nous ne sommes pas d'hier, » s'écrie-t-elle en faisant la roue. L'illustre voyageur Grou disait : « J'ai parcouru les deux hémisphères; je n'ai vu que des fripons qui trompent des sots, des charlatans qui escamotent l'argent des autres pour avoir de l'autorité ou qui escamotent de l'autorité pour avoir de l'argent, qui vous vendent des toiles d'araignées pour manger vos perdrix, qui vous promettent richesses et plaisirs quand il n'y aura plus personne, afin que vous tourniez la broche pendant qu'ils existent. » Mme Buchholz n'a jamais tourné la broche, ni mouché les chandelles pour personne, et elle n'attend pas d'être morte pour être heureuse.

Elle a fait sans doute de fâcheuses expériences. Elle a découvert que les grandes joies sont presque toujours gâtées par de méchans incidens, que les parties de campagne sont rarement des parties de plaisir, que les héritages se font attendre et sont moins considérables qu'on ne le pensait, que les oncles d'Amérique n'existent que sur le papier et qu'on ne saurait trop se défier des grandes espérances, qui n'accouchent le plus souvent que de grandes déconvenues. Elle en a conclu que, dans la vie comme à la bourse, il y a une perpétuelle alternative de hausse et de baisse; mais il n'est que de savoir s'y prendre, on réussit toujours à se rattraper aux branches. C'est son idée, elle n'en changera pas. Argumentez, discutez, vous ne lui ferez jamais croire que la nature soit cruelle ni qu'elle ait manqué sa vie. Elle vous répondra que le premier degré de bonheur est d'être Mme Buchholz; le second, de vivre à Berlin, quoique Berlin soit une Babylone; le troisième, d'habiter une maison qui a des pilastres et d'avoir des seringats dans son jardin.

Il est bon qu'il y ait des mécontens, des esprits inquiets, des chercheurs, des poètes, des philosophes chagrins et même des pessimistes; mais Mme Buchholz la mère, M. Buchholz le père et les petites Buchholz ont aussi leur rôle à jouer et sont des termes importans de la grande équation, des rouages de première nécessité dans le mystérieux agencement de notre univers. Que deviendrait ce pauvre monde si on en supprimait tous les optimistes qui ne raisonnent pas, tous les petits bourgeois à qui le bonheur suprême d'exister et de contempler leur ombre au soleil fait oublier les grandes et les petites misères, les criantes injustices, les lourdes servitudes dont s'indignent les délicats et les superbes?

G. Valbert.

REVUE LITTÉRAIRE

L'ÉLOQUENCE DE FLÉCHIER.

Fléchier orateur, par M. l'abbé Fabre. Paris, 1885; Perrin.

On ne lit pas beaucoup Fléchier, ses sermons ni même ses Oraisons funèbres, encore moins sa *Vie du cardinal Commendon* ou son *Histoire de Théodose le Grand;* cependant sa réputation continue de survivre à ses œuvres, et depuis deux cents ans bientôt, il demeure l'évêque de Nîmes, comme Bossuet l'évêque de Meaux, Fénelon l'archevêque de Cambrai, Massillon l'évêque de Clermont : à Nîmes, on l'appelle même le « Cygne » du pays. Considérable au XVIIe siècle, et, jusque vers le milieu du siècle suivant, presque égale à celle de Bossuet, cette réputation a décru lentement, puis elle s'est relevée de nos jours, quand la publication de ses spirituels *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne* a ramené l'attention sur Fléchier. Il semble bien que ce soit une marque de la valeur de l'homme, et la médiocrité ne connaît point de ces alternatives ; on n'a jamais hésité sur Pradon, par exemple, ou sur le père Bretonneau ; sitôt lus, sitôt jugés, et personne qui se soit avisé d'y contredire. — J'ai pris naguère occasion d'un livre intéressant, bien fait, un peu long peut-être, agréable pourtant à lire : *la Jeunesse de Fléchier*, par M. l'abbé Fabre, pour examiner sur quels fondemens reposait la réputation de l'évêque de Nîmes (1). Je voudrais m'aider aujourd'hui d'un autre livre

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 avril 1882, *la Société précieuse au XVIIe siècle.*

du même auteur : *Fléchier orateur*, non moins consciencieux, mais plus diffus, trop complet, plus chargé de détails inutiles et surtout trop connus, pour étudier de plus près le personnage, la nature de son talent, et celle de son influence.

On ne juge ordinairement de Fléchier que sur ses *Oraisons funèbres*, et de ses *Oraisons funèbres* on ne connaît guère que celle de Turenne, pour l'avoir lue dans tous les *Recueils de morceaux choisis*. « Chose étrange ! dit à ce propos M. l'abbé Fabre, la postérité ne cesse de reprocher à Fléchier ses défauts : abus de l'esprit, fines antithèses, recherche de tours ingénieux et d'expressions nobles ou délicates, et, par une contradiction assez bizarre, elle n'a guère retenu de lui qu'un seul ouvrage, celui précisément où abondent le plus les imperfections dont elle se plaint. » C'est trop peu, M. l'abbé Fabre a raison de le dire, et raison de vouloir qu'à défaut de ses histoires ou de ses vers latins on y joigne la lecture au moins de quelques-uns des *Panégyriques* et de quelques-uns des *Sermons* de l'évêque de Nîmes. Fléchier d'ailleurs a-t-il vraiment « mieux compris que Bossuet et que Bourdaloue ce que demande le panégyrique des saints ? » c'est une question, et le biographe l'a peut-être un peu bien promptement et décisivement tranchée ; mais, ce qui paraît certain, c'est qu'au XVIIe siècle panégyriques et sermons, panégyriques surtout, firent autant pour la gloire de Fléchier que ses Oraisons funèbres. Cent ans plus tard, l'opinion des contemporains était celle encore de l'éditeur de Fléchier, le chanoine Ducreux. « Dans la carrière du panégyrique, dit-il, Fléchier ne trouva parmi ceux qui l'avaient précédé, même avec quelque succès pour leur temps, personne qu'il pût suivre et qu'il pût imiter. La route qu'il suivit, nul autre ne l'avait frayée avant lui ni même entrevue. » La critique sembla souscrire à l'admiration de l'honnête chanoine ; Laharpe mit les *Panégyriques* de l'évêque de Nîmes au-dessus de ceux de Bossuet et de Bourdaloue ; et il fut entendu que Bossuet l'avait emporté dans l'Oraison funèbre, Massillon dans le Sermon, mais Fléchier dans le Panégyrique. Heureux temps que celui où, dans des genres si voisins, pour ne pas dire si semblables, et réglés par les mêmes conditions, une critique si sûre savait si nettement distinguer des nuances si subtiles !

Laissons là les comparaisons. Aujourd'hui, le véritable intérêt des *Panégyriques* et des *Sermons* de Fléchier, c'est de nous être utiles, et même indispensables pour une exacte connaissance de la nature de son talent. On peut dire, en effet, que l'oraison funèbre est un genre d'apparat ; prêtre ou laïque, évêque ou académicien, on peut dire que l'orateur s'y croit obligé, — je ne sais trop pour quelle raison, — d'appeler au secours de son éloquence toutes les ressources de la rhétorique ; et, soit enfin qu'il lui faille égaler la majesté d'un grand sujet ou, au contraire,

dissimuler l'infertilité d'une petite matière, on peut dire qu'il y est toujours au-dessus ou au-dessous, et, en tous cas, hors de lui-même et de son naturel. Je n'en crois rien, s'il faut l'avouer; mais, puisqu'on peut le dire, puisqu'on l'a dit, puisqu'on le répète, il suffit; et, en ce qui regarde Fléchier, puisqu'il est effectivement emphatique, précieux et guindé dans l'oraison funèbre, lisons-le donc dans ses *Sermons* et dans ses *Panégyriques*.

Je ne dirai point qu'il y est ceci, qu'il y est cela, mais, en deux mots, qu'il y est avant tout et surtout homme de lettres. On pouvait s'y attendre, si l'on se rappelle sa jeunesse et ses débuts. Bel esprit, formé à l'école du sieur de Richesource, puis à l'école des précieuses, et non pas les premières, mais leurs imitatrices, aussi mondain que pouvait l'être au dix-septième siècle un homme de sa naissance et de sa condition, avide de succès, doué d'ailleurs de très réelles qualités littéraires et d'infiniment d'esprit, prédestiné enfin, si jamais quelqu'un le fut, à célébrer l'hôtel de Rambouillet, la chambre bleue, l'incomparable Arthénice, Julie d'Angennes après sa mère, et le mari après la femme, le marquis après la marquise, le duc après la duchesse, les Montausier après les Rambouillet, Fléchier ne fut rien de plus ni de moins dans ses *Sermons* que ce qu'il avait été dans ses petits vers à Mlle Delavigne ou à Mlle Dupré, dans ses lettres à Mme ou à Mlle Deshoulières, ce qu'il est dans ses *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne :* un homme du monde, un homme d'esprit, un homme de lettres.

C'est ce qui nous explique ici que, de tous nos grands prédicateurs, puisqu'il en est encore, il soit le seul qui ait lui-même imprimé ses *Panégyriques* et ses *Sermons* (1). — Je ne parle pas des *Oraisons funèbres :* on en devait la publication, si je puis ainsi dire, à la famille du mort, et à l'honneur qu'elle vous avait fait de vous choisir pour le louer. — Massillon, dont le talent, d'ailleurs, et même le caractère ne sont pas sans quelque analogie avec le caractère et le talent de Fléchier, avait bien de sa main recopié ses *Sermons*, et non pas une fois, mais plusieurs, dit la légende; il ne les avait pas publiés cependant; et, tout en les préparant soigneusement pour l'impression, il n'avait pas voulu du moins qu'ils parussent de son vivant. Bourdaloue ne s'inquiéta seulement pas d'un pareil soin ; et,

(1) *Panégyriques et autres sermons prêchés par messire Esprit Fléchier.* A Paris, chez Jean Anisson, directeur de l'imprimerie royale, 1696. Les sermons proprement dits sont précédés d'un court avertissement où Fléchier nous explique qu'il les a choisis, entre plusieurs autres, « soit à cause de la dignité des personnes *à qui il a eu l'honneur d'annoncer quelques-unes de ces vérités*, soit à cause de l'utilité des matières qui y sont traitées, soit enfin *pour la singularité des sujets.* » Il n'est peut-être pas indifférent d'ajouter que l'édition est fort belle.

pour Bossuet, on sait dans quel état et à travers quelles vicissitudes les manuscrits de ses *Sermons* sont parvenus jusqu'à nous. Il n'y en a qu'un seul dont il ait surveillé l'impression : c'est le *Sermon sur l'unité de l'église*, parce qu'il a toute la valeur d'un manifeste politique et d'une déclaration de l'église de France. Mais Fléchier publia les siens, et, non content de les publier, il y mit une longue *Préface*. Est-il rien, je le demande, qui sente plus l'homme de lettres, si ce n'est ce qu'il dit dans cette *Préface* même de quelques traits de satire qu'il a glissés dans ses *Panégyriques* « pour en ôter le dégoût d'une louange continue, et pour donner quelque sel à des discours qui sont ordinairement insipides? » Insipides! ô Bossuet, le panégyrique de saint Augustin, ou celui de saint Bernard, ou celui de sainte Thérèse! et la bizarre idée que d'y vouloir « donner du sel! » ou plutôt, et encore une fois, comme elle est bien d'un homme de lettres, préoccupé d'abord de plaire, d'instruire en amusant, et au besoin d'amuser sans instruire!

C'est un point délicat, et qu'il faut cependant toucher. En réalité, pas plus que le savant Huet, évêque d'Avranches, que je nomme de préférence parce qu'il fut de ses amis, Fléchier n'était né pour l'église. Il y entra par occasion plutôt que par vocation ou par choix, et comme il était d'ailleurs d'esprit sain et de conscience droite, personne plus honorablement que lui ne remplit les fonctions qu'il y exerça. Mais comparez encore ses débuts à ceux de Bossuet, de Bourdaloue, de Fénelon, de Massillon; j'entends ses débuts dans la vie, et non pas dans la chaire. Vous n'y trouvez pas trace de ce je ne sais quoi d'impérieux qui, dès l'âge de seize ans, contre le gré de son père, faisait entrer Bourdaloue dans la compagnie de Jésus, ni rien non plus qui rappelle cette ardeur dont Fénelon se sentait enflammé quand il écrivait cette lettre célèbre sur les missions du Levant : « Je vois déjà le schisme qui tombe, l'Orient et l'Occident qui se réunissent, et l'Asie qui voit renaître le jour après une si longue nuit... » M. l'abbé Fabre regrette qu'il y ait tant d'allusions aux auteurs profanes, mais si peu de citations de l'écriture et des pères dans les premiers morceaux de l'éloquence de Fléchier; que celles que l'on y rencontre soient toujours si faiblement traduites, plus faiblement commentées; qu'il s'y en trouve même d'inexactes ou d'erronées, d'interprétées à contresens ou de faites à faux. N'en serait-ce pas la vraie raison? On ne devait guère employer le temps à méditer l'Écriture, dans le précieux salon de Mlle de Scudéri, non plus que dans la fastueuse maison des Caumartin ; et le ton, certes fort agréable, mais plutôt léger, des *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne*, nous assure aussi bien que le goût naturel de Fléchier ne l'y portait guère. La vocation n'y était pas. Et quelle explication plus simple encore de

ce caractère mondain que M. l'abbé Fabre est bien obligé de noter dans les *Sermons* eux-mêmes de la maturité de Fléchier? Si Fléchier ne prêche pas le dogme, s'il se borne à la morale, et, sans autrement parler de quelques complaisances, si ce qu'il aime surtout de la morale, c'en est les applications, où en effet il peut montrer toute sa connaissance des mines, des manèges, des vices qui sont ceux du monde, c'est qu'aucun décret, si je puis ainsi dire, ne l'avait appelé particulièrement à la prédication. Il faut donc se le représenter comme un très honnête homme, d'esprit modéré, de goûts simples, engagé par hasard dans l'église, n'ayant d'ailleurs aucun effort à faire pour accorder sa conscience avec ses devoirs d'évêque ou sa conduite avec sa foi; mais qui, dans toute autre carrière, si sa condition, si sa fortune, si les circonstances l'eussent permis, apportant les mêmes qualités, eût obtenu le même succès, gagné les mêmes éloges et mérité le même respect. Et je ne crois pas rien dire, en le disant, qui puisse diminuer ce respect, mais seulement éclairer certains côtés de son caractère et de son talent, lesquels, sans cette supposition, nous demeureraient obscurs.

C'est, en effet, comme si je disais que tout ce que l'art peut mettre dans les genres où il s'est exercé, dans l'*Oraison funèbre*, dans le *Sermon*, dans le *Panégyrique*, Fléchier l'y a effectivement mis, et rien de l'accent, ou de l'âme, si l'on veut, qu'il n'y pouvait pas mettre. Il est correct, de cette correction supérieure, qui est le sens inné du génie de la langue, il est harmonieux, il est élégant, il est net; sa phrase a du nombre, sa période a de l'ampleur, et, quoique les transitions y soient souvent faibles ou brusques, sa composition ne manque ni de clarté, ni de logique, ni parfois de grandeur. On lui a reproché des antithèses; mais ni dans Massillon, ni dans Bourdaloue les antithèses ne manquent, et, après tout, n'a-t-on pas pu prétendre que l'antithèse était le fond ou l'essence même de la prédication chrétienne? On l'a repris sur cette préoccupation de la musique de la phrase, qui, en effet, ne le quitte guère; mais ne serait-ce pas peut-être se méprendre sur les conditions de la parole publique? On a enfin critiqué dans son style une recherche trop visible du choix de l'expression et de l'ingéniosité du tour; et le reproche est mieux fondé. Mais tout cela ne serait rien, pour parler ici comme lui, si cela n'était tout dans ses *Panégyriques* ou dans ses *Oraisons funèbres*, et s'il n'y manquait, non pas le naturel, comme on l'a dit souvent, mais quelque chose de plus et de plus rare, à savoir cette ardeur de gagner des âmes qui est le principe et la source de l'éloquence souveraine de Bossuet, de la dialectique passionnée de Bourdaloue, de la sensibilité diffuse de Massillon. Voilà ce qu'il n'a pas, mais à aucun degré; et voilà ce qui fait son évidente infériorité. Les autres, Bossuet et Bourdaloue surtout, sont

d'abord de grands chrétiens; il ne leur suffit pas de croire, mais ils croient avec force et ils veulent que l'on croie avec eux et comme eux; l'éloquence, qui est un but et une fin pour Fléchier, n'est qu'un moyen pour eux; ils ne songent jamais à eux-mêmes quand ils parlent, mais à leur auditoire, à leur « audience, » comme ils disent. Et voilà ce qui fait aussi que l'on a tour à tour trop vanté ou trop abaissé l'éloquence de Fléchier, selon l'idée même que l'on se faisait de l'éloquence de la chaire. Mais nous, il nous devient facile de concilier les contradictions : l'éloquence de Fléchier est réelle, seulement ce n'est pas l'éloquence de la chaire. Essayons de marquer bien nettement la distinction.

Parce qu'il n'y a rien dans notre littérature française qui soit au-dessus des *Oraisons funèbres* de Bossuet, et peu de choses qui soient comparables aux *Sermons* de Bourdaloue, c'est-à-dire parce que les qualités littéraires s'en imposent à l'admiration de ceux mêmes qui d'ailleurs se sentent le moins disposés à penser comme Bossuet et Bourdaloue, l'habitude s'est établie d'en parler littérairement, comme on fait d'une tragédie de Racine ou d'une comédie de Molière, sur la forme, pour la forme, et sinon sans égard au fond, du moins en n'en considérant le fond qu'après la forme. Aimez-vous mieux d'autres comparaisons, et tirées de moins loin? On loue donc dans les *Oraisons funèbres* de Bossuet ou dans les *Sermons* de Bourdaloue, ce que l'on louerait aussi bien dans le *Discours sur la couronne* ou dans *les Verrines*, dans un discours de Mirabeau sur *le Droit de paix et de guerre*, ou dans un réquisitoire de Burke contre *Warren Hastings*. C'est la grandeur de la composition, c'est la beauté de l'ordonnance, c'est la splendeur de l'imagination, c'est la hardiesse du mouvement, c'est l'invention du style, c'est la véhémence de l'expression, c'est, en un mot, toute une rhétorique dont les procédés, s'ils ont à la tribune ou dans le prétoire quelque valeur par eux-mêmes, la perdent et n'en ont aucune dans la chaire chrétienne. Dans la chaire chrétienne, où il s'agit d'intéresser toutes les puissances de l'homme à la grande affaire du chrétien, qui est la conversion, et, par la conversion, le salut, toutes ces qualités ne valent qu'autant qu'elles sont un reflet, si je puis ainsi dire, ou une communication de la grandeur elle-même du christianisme. On ne les applique point par le dehors; « comme l'or et les pierreries dont on orne et dont on enrichit les châsses où l'on enferme les reliques des saints, » elles doivent procéder du dedans; on ne les détache point de leur fond, elles font corps avec lui. Et en ce sens le plus grand orateur chrétien n'est pas celui que la nature a le mieux doué pour l'éloquence, mais celui qui a eu de sa religion, de sa force et de la diversité des moyens qu'elle possède pour agir sur l'homme, la plus profonde intelligence. « Ne cherchons pas de vains ornemens au Dieu

qui rejette l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous craignons de leur plaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que par les humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles, et faisons-leur des prédications dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la Croix. » Ainsi s'exprime Bossuet quand il veut louer l'Apôtre Paul, ce petit Juif « si méprisé, » dont la mine est aussi peu relevée que la parole est inculte, et le style aussi peu régulier que sa doctrine est dure à recevoir.

Appliquez maintenant ce principe, et servez-vous-en pour juger à leur tour les jugemens que l'on a portés sur nos grands sermonnaires. Laharpe a déclaré Bossuet « médiocre dans le sermon. » Ce n'est pas là seulement, comme on le croit d'ordinaire, une erreur de goût, c'est une inintelligence réelle du christianisme. Il y a dans les *Sermons* de Bossuet une certaine rudesse, un sensible mépris des artifices de la rhétorique, une évidente négligence de tout ce qui ne ferait qu'embellir son discours et le rendrait plus régulier, mais non pas plus fort, ni plus chrétien ; et Laharpe ne croit s'étonner que de cette négligence; mais, en réalité, il s'indigne de cette façon sommaire d'en user avec lui. Il veut lire un sermon de Bossuet comme il lit un pamphlet de Voltaire, en épicurien lettré, pour s'y plaire, et non pas y être choqué dans son philosophisme. La médiocrité de Bossuet consiste à s'être fait de l'éloquence de la chaire une idée plus conforme à celle de saint Paul qu'à celle de Laharpe. D'autres ont reproché à Bourdaloue l'excès de ses divisions, de ses subdivisions, et des redivisions de ses subdivisions, et, en effet, il en abuse ou plutôt il en abuserait, s'il n'avait ses raisons, dont l'une des principales est de rendre son discours plus touchant, plus instructif aux plus humbles de ses auditeurs. Il ne prêche pas pour plaire à Mme de Sévigné, quoique peut-être il ne fût pas insensible à cette gloire, ni pour suivre « les usages des Grecs et des Romains, » comme l'eût voulu Voltaire, mais pour opposer les leçons du christianisme aux pratiques du monde, et il ne lui importe pas d'être loué dans les rhétoriques à venir, mais de convaincre ses auditeurs. C'est encore le reproche qui a tort; et que l'on accepte ou non la religion de Bourdaloue, il faut s'en faire une idée juste, et s'il se peut, entière, avant de juger son éloquence. Au contraire, on loue Massillon de n'avoir pas prêché le dogme et de n'avoir pas donné à la morale chrétienne « une dureté capable de la rendre odieuse. » En effet, il est certain que ses *Sermons* sont déjà des sermons laïques, et, comme tels, ce sont ceux que d'Alembert préfère à tous les autres. Je comprends sa préférence, mais je ne puis m'empêcher de songer que si la morale chrétienne n'était pas plus sévère ou « plus dure » que celle des philoso-

phes, nous n'aurions pas besoin de prédicateurs, ni même peut-être de religion. Massillon a trop donné à l'esprit de son siècle. De même encore, lorsque Thomas admire dans Fléchier « l'art et l'harmonie d'Isocrate » avec la « tournure ingénieuse de Pline, » je ne suis pas si grand Grec, je l'avoue, que de pouvoir juger de la comparaison, mais elle ne me paraît pourtant pas être de nature à convenablement caractériser un orateur chrétien. Je ne vois point, en effet, ce que saint Antoine ou saint Benoît peuvent avoir de commun avec l'empereur Trajan, et, puisque les *Panégyriques* de Fléchier ressemblent à celui de Pline autant qu'on nous le dit, la même conclusion s'impose : ils sont donc très littéraires, et vraisemblablement moins chrétiens.

Et c'est bien l'impression qu'ils produisent : ils ne sont pas froids, ni languissans, comme on l'a prétendu, mais, ainsi que ses belles *Oraisons funèbres*, celle de Lamoignon, celle de Montausier, celle de Turenne, parfaitement nobles et parfaitement polies, toutes ces compositions répondent à l'idée de leur genre, elles la remplissent même et l'égalent si l'on commence par la vider de tout ce qu'elle devrait contenir de chrétien. L'*Oraison funèbre de Turenne* est le chef-d'œuvre de l'oraison funèbre laïque, et le *Panégyrique de sainte Madeleine*, est un modèle en effet de panégyrique mondain. Ce que l'on y regrette uniquement, c'est une certaine chaleur de cœur, une ferveur de zèle, un feu caché qui devrait pénétrer et fondre ensemble, pour ainsi dire, toutes les parties du discours. L'orateur ne se livre jamais, ni jamais ne s'oublie lui-même; le goût le lui défend, et il manquerait plutôt à tout qu'aux convenances de son auditoire; il accepte ceux qui l'écoutent et ceux qui le liront pour juges ; c'est un rhéteur et non pas un orateur chrétien. Mais les qualités littéraires y sont, toutes ou presque toutes, supérieures peut-être à ce qu'elles sont dans les *Panégyriques* ou dans les *Sermons* mêmes de Massillon et de Bourdaloue. Car, ne nous y trompons pas : Massillon n'est pas plus élégant ni plus harmonieux que Fléchier, mais plus facile, plus abondant, moins étudié; et Bourdaloue, s'il a certes de bien autres qualités, cependant il est doué d'une imagination moins vive, et certainement son style, toujours exact et judicieux, n'a pas l'éclat de celui de Fléchier. Mieux encore que cela : j'ose dire qu'il n'y a pas plus d'inversions, plus de comparaisons, plus de prosopopées, plus d'apostrophes, plus de prétéritions et autres « figures » dans les *Oraisons funèbres* de Fléchier que dans celles de Bossuet; seulement, dans Bossuet, pour les trouver il faut les y chercher, et, dans Fléchier, c'est ce qui brille aux yeux d'abord. Et c'est la supériorité de Bossuet, mais non pas une supériorité de l'ordre littéraire, ni même ce que l'on appelle communément, pour se dispenser d'approfondir davantage, une

supériorité de génie, mais bien une supériorité d'intelligence de la religion, et, si je puis ainsi dire, un rapport plus étroit, plus intime, plus profond de la nature de Bossuet avec l'essence du christianisme. Les qualités de Fléchier, au contraire, sont faciles à détacher du genre où il les a exercées. Aussi le plus beau jour de sa vie publique fut-il sans doute celui de sa réception à l'Académie française. C'était le 12 janvier 1673, et les discours, tenus jusqu'alors à huis-clos, s'échangeaient pour la première fois à portes ouvertes : le succès de Fléchier fut si grand que Racine, que l'on recevait le même jour, en fut découragé au point de ne vouloir pas même faire imprimer son *Remercîment*.

Les qualités littéraires de l'éloquence de Fléchier suffiraient à expliquer l'estime que les grammairiens et les rhéteurs ont faite et font encore aujourd'hui de lui. Nul à ce point de vue ne l'a loué plus brillamment que Villemain, et c'est à bon droit que M. l'abbé Fabre a placé ses conclusions sous l'autorité d'un tel nom. Une autre raison, cependant, plus matérielle, doit être ici donnée pour rendre compte de l'influence assez longue et très réelle que Fléchier a exercée sur la prose française. Il faut se rappeler que les *Sermons* de Bossuet ne parurent seulement, pour la première fois, qu'en 1772, ceux de Massillon en 1745, et ceux enfin de Bourdaloue en 1713 et 1714 : ceux de Fléchier avaient paru depuis 1696. Si l'on fait attention maintenant au caractère de beauté grave, et presque triste, qui distingue les *Sermons* de Bourdaloue, qui ne s'apprécie bien qu'à la longue, qui a fait de ce jésuite le prédicateur préféré des protestans, on voit que, pendant près d'un demi-siècle, les *Panégyriques* et les *Sermons* de Fléchier ont presque seuls représenté l'éloquence de la chaire au temps de Louis XIV. Fléchier s'est donc trouvé le maître des prédicateurs, et le maître si bien reconnu, que Massillon, nous l'avons dit, procède effectivement de lui pour une large part, pour tout ce qu'il y a, dans sa propre éloquence, de plus mondain et de plus littéraire. Ses qualités ou ses défauts sont ainsi devenus, pour plusieurs générations, les défauts ou les qualités mêmes, acceptés, reconnus et, en un mot, classiques de l'éloquence de la chaire. Et par une communication, ou, si l'on veut, une contagion toute naturelle, comme l'éloquence de la chaire avait fait presque autant que la tragédie française pour la gloire de notre littérature ; comme d'ailleurs c'était la plus brillante application qu'il y eût encore eu de la prose à des matières sérieuses, puisque ni Montesquieu, ni Voltaire, ni Buffon, ni Rousseau n'avaient écrit; comme enfin la prélature, jusqu'aux environs de 1750, dans une société très aristocratique, n'avait rien perdu de son prestige, il en résulta que les modèles de l'éloquence de la chaire devinrent pour les critiques les modèles mêmes de la prose française. Étant donné le carac-

tère de l'éloquence de Massillon et de celle de Fléchier, l'*Oraison funèbre de Turenne* et *le Petit Carême*, on voit les conséquences, et comment la prose française en dévia du courant où l'avaient autrefois guidée Pascal et Bossuet, l'*Histoire des variations* et *les Provinciales*. « L'art de choisir les mots, l'emploi des tours heureux, des constructions savantes, enfin tous les secrets de l'élégance et de l'harmonie, » qui sont précisément ce que Villemain a vanté dans Fléchier, allaient l'emporter sur le reste ; — le reste, c'est-à-dire le souci de convaincre et de prouver, qui peut-être est la seule raison qu'il y ait d'écrire en prose. Il ne devrait être permis qu'aux poètes seuls de composer pour ne rien dire, et les seuls romanciers ont le droit de n'écrire que pour « raconter. »

Nous ne manquons pas aujourd'hui de stylistes ni de rhéteurs, mais on entend quelquefois aussi des écrivains se vanter d'écrire sans aucune préoccupation ni prétention littéraire. Ils n'ont pas tout à fait raison, mais ils n'ont pas tout à fait tort; et il faut seulement savoir ce qu'ils veulent dire. S'ils veulent dire, en effet, qu'ils ont écrit sans ordre, au hasard de la pensée, sans égard à la constitution du sujet qu'ils traitent, en confondant le naturel avec la négligence et l'allure du désordre lui-même avec l'originalité, il est évident qu'ils ont tort, et le lecteur se passera bien que je prenne ici la peine de le démontrer. Mais s'ils voulaient dire peut-être qu'il a existé, qu'il existe un art de surfaire la pensée ; des « élégances » et des « secrets, » — un peu bien publics aujourd'hui, — pour faire illusion sur sa maigreur et sur sa pauvreté ; des « tours heureux » pour lui donner une valeur qu'elle n'aurait pas d'elle-même, des « constructions savantes » pour en envelopper le vide et la banalité ; et qu'il faut mépriser cet art, ils auraient raison et cent fois raison. En fait d'« élégances » il n'y en a que de fausses ; les tours heureux ne le sont qu'autant qu'on les rencontre sans les avoir cherchés ; et pour les constructions, elles sont toujours assez savantes quand elles accusent naturellement le contour et le relief de l'idée. Toute recherche de style est vaine qui n'a pas pour unique objet d'amener l'idée au dernier degré de netteté qu'elle puisse recevoir.

Cependant, comme dit Pascal, « toutes les fausses beautés que nous blâmons dans les rhéteurs ont des admirateurs, et en grand nombre ; » et toute une école, dans l'histoire de notre littérature, s'est fait, se fait encore gloire de les imiter. On y professe que le style se surajoute à l'idée pour lui donner un prix qu'elle n'aurait pas sans lui ; qu'il y a des figures, cataloguées dans les rhétoriques sous des noms grecs, la catachrèse et la synecdoque, l'hypotypose et la prosopopée, dont l'objet serait d'embellir ou d'orner le discours ; et que, quand on a dit tout ce que l'on avait à dire, il reste à trouver une

manière de le dire « qui ne s'attende point. » Balzac, Voiture, Fléchier, La Rochefoucauld, Fontenelle, Massillon, Thomas, Rivarol, dans des genres différens, et chacun avec des qualités diverses, ont tour à tour été les représentans éminens de cette école, mais Massillon et Fléchier les plus considérés peut-être, d'autant que l'éloquence de la chaire s'élève au-dessus de la lettre familière ou de la nouvelle à la main, et que naturellement on se défie moins de la préciosité d'un évêque. Les mécréans eux-mêmes, les mécréans surtout estiment qu'un évêque a d'autres affaires que d'arrondir des phrases et de filer des métaphores. Mais on voit qu'ils se trompent.

Dirai-je que cet art a sa raison d'être? Il le faut bien, puisqu'il a sa tradition, comme l'on voit, et qu'elle s'est continuée jusqu'à nous. La rhétorique est une imitation en même temps qu'une corruption de l'éloquence : elle peut donc plaire à ce titre et réussir quelquefois à se faire prendre pour elle; un versificateur a souvent passé pour poète, comme Delille, et souvent un rhéteur pour un orateur, comme j'en connais trop pour en nommer un seul. Cette imitation a d'ailleurs ses difficultés, tous ceux qui s'y essaient n'y réussissent pas de la même manière; c'est assez pour en faire un objet d'émulation parmi les hommes. Tous les épistoliers ne sont pas Balzac ou Voiture, tous les prédicateurs ne sont pas Massillon ou Fléchier. Certaines qualités de nature, une oreille délicate, un goût fin, une imagination vive, un sentiment heureux des ressources de la langue, une connaissance étendue du monde, y sont encore nécessaires. Et, pour être tout à fait juste, quand on veut mettre à leur rang les *Oraisons funèbres* de l'évêque de Nîmes ou le *Petit Carême* de l'évêque de Clermont, il faut se souvenir combien de prédicateurs ou même de prélats n'ont pas pu les écrire. Ajouterai-je, enfin, que cette rhétorique a son utilité? Je le puis bien, si l'on y tient. Elle accroît donc, d'âge en âge, les ressources de la langue, et, de rhéteur en rhéteur, elle met à la disposition du véritable orateur un vocabulaire plus étendu, plus riche de mots et surtout de nuances, une syntaxe plus souple, plus docile, plus capable de plier sa rigidité première aux exigences nouvelles d'une pensée qui va toujours s'enrichissant, se compliquant, se subtilisant. Ne l'a-t-on pas vue quelquefois, en ne travaillant qu'à choquer des mots, en faire jaillir, à notre grande surprise, des commencemens ou des semblans d'idées! Et, après cela, quand elle ne nous rendrait d'autre service que de nous préparer à une intelligence plus éclaircie des chefs-d'œuvre qu'elle imite, ne faudrait-il pas bien lui en savoir quelque gré? Pour goûter Bossuet et Bourdaloue, il n'est pas bon seulement, il est utile, nécessaire d'avoir lu Massillon et Fléchier, et même de s'y être plu, tout comme il est utile d'avoir ri à Regnard, franchement ri et beaucoup ri, pour bien comprendre Molière. Pascal, encore, le dit d'une

façon plus vive : il dit que le froid est agréable... pour se chauffer. S'il n'y avait pas eu dans l'histoire de notre littérature une grande abondance de rhéteurs, il me semble effectivement que je connaîtrais moins le prix de l'éloquence, et c'est pourquoi, sans les aimer, je ne suis pas fâché qu'il y en ait.

Mais n'oublions pas que ce sont des rhéteurs, et qu'ils font de la rhétorique. Or c'est précisément ce que l'on pourrait bien avoir trop oublié quelquefois en parlant de Fléchier, et c'est, je crois, l'explication des alternatives que sa réputation a subies. Il y a deux manières de le lire, et deux manières de le juger : à ne le prendre que pour un rhéteur, il mérite en effet toutes les louanges que l'on en a faites, et même de plus vives; c'est Pline, c'est Cicéron, c'est Isocrate, si vous le voulez; mais à le prendre pour un orateur, et surtout pour un prédicateur chrétien, il en mérite moins, beaucoup moins. C'est la distinction que je ne trouve point assez nettement marquée dans le livre récent de M. l'abbé Fabre; et c'est pourquoi j'ai tâché de la mettre bien en lumière. Car, d'une part, elle nous permet de reconnaître à Fléchier les qualités très réelles qui furent les siennes; elle nous permet, d'autre part, de ne nous faire illusion sur aucun de ses défauts; et elle nous aide à comprendre enfin pour quelles raisons Fléchier sera toujours un personnage intéressant dans l'histoire de la littérature française. A l'un des momens les plus intéressans de l'histoire de la langue et de l'esprit français, il a été le représentant peut-être le plus éminent de ce que peuvent l'art, le travail, et l'ambition de réussir, dans un genre pour lequel il n'était point particulièrement né. C'est bien là quelque chose. Sans partager pour l'évêque de Nîmes toute l'indulgente admiration de M. l'abbé Fabre, remercions-le donc sincèrement du temps et de la peine qu'il lui a consacrés. Disons même qu'il serait à souhaiter que de plus grands que Fléchier, dans notre histoire littéraire, eussent rencontré un pareil biographe. Avertissons-le seulement, « pour ôter, comme dit Fléchier, le dégoût d'une louange continue, » et « donner quelque sel à un discours ordinairement insipide, » qu'il est temps maintenant de s'arrêter, que quatre forts volumes l'ont plus qu'acquitté de sa tâche, et qu'après avoir successivement écrit une *Étude sur la correspondance de Fléchier avec Mme Deshoulières et sa fille*, deux volumes sur *la Jeunesse de Fléchier*, un autre enfin sur *Fléchier orateur*, ce serait trop d'en écrire un cinquième sur *l'Épiscopat de Fléchier*. Je n'ai pas remarqué sans quelque inquiétude qu'à la six-cent-troisième page du présent livre Fléchier n'était pas encore mort.

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre.

Maintenant que tout est fini et qu'au premier scrutin du commencement du mois est venu s'ajouter le dernier scrutin du 18 complétant et couronnant les élections françaises, il reste à savoir ce qui sortira de ce mouvement d'opinion aussi instructif qu'imprévu. — Quelle sera l'influence de la grande et récente consultation populaire sur la direction des affaires de la France? Comment s'organiseront et se conduiront les partis qui vont se retrouver en présence dans des proportions sensiblement différentes? Quel esprit, quels projets, quelles intentions vont-ils porter dans le nouveau parlement qui se réunira d'ici à peu? Que feront-ils tous, et cette majorité républicaine qui revient aussi effarée de ses mécomptes qu'embarrassée de ses incohérences, et cette minorité conservatrice si soudainement fortifiée, et ce ministère qui a perdu quelques-uns de ses membres à la bataille, qui n'a retrouvé les autres qu'au second scrutin? Où prendra-t-on son orientation, comme on dit aujourd'hui? Voilà les questions qui se pressent et se succèdent depuis quelques jours, qui s'agitent de toutes parts dans une assez bizarre confusion, et naturellement, dans tous les camps, chacun a sa manière de résoudre ces questions, d'expliquer les incidens d'une lutte fertile en surprises, d'interpréter à son avantage l'opinion du pays. Chacun a sa consultation, ses commentaires, ses pronostics; on finit presque par ne plus se reconnaître dans ce tourbillon d'interprétations et de divagations. Le fait est cependant qu'avec un peu de bonne volonté, avec quelque impartialité et quelque sang-froid, il n'y a rien de plus facile que de démêler le sens, le caractère

général et persistant des dernières élections françaises, de dégager de cette grande manifestation publique une certaine lumière, un certain enseignement profitable pour tout le monde.

Et d'abord il faudrait s'entendre sur une prétendue contradiction entre le premier scrutin, qui n'aurait été qu'une surprise, et le second scrutin, qui serait, dit-on, un retour de l'opinion réfléchie et avertie vers les partis régnans, une revanche républicaine. On peut bien, si l'on veut, parler ainsi par tactique, pour se donner un semblant de dédommagement, pour se rassurer ou pour rassurer ceux qui se contentent de peu. En réalité, il n'y a ni contradiction ni oscillation ou retour d'opinion, et rien n'est changé, rien n'a modifié ou altéré la situation telle que l'ont moralement faite les élections premières. Le scrutin du 18 a certainement sa valeur, surtout pour le résultat matériel et numérique, il n'a pas l'importance et la signification qu'on lui attribue pour plusieurs raisons. La première raison, c'est que, quoi qu'il ait pu arriver, le vote du 4 octobre ne subsiste pas moins tout entier avec son caractère, avec sa portée morale. Il reste ce qu'il a été : la manifestation spontanée et libre de l'opinion appelée à se prononcer sur la direction des affaires du pays. Du premier coup le suffrage universel a attesté ses tendances avec une autorité suffisamment imposante, en déposant dans les urnes l'impression de ses griefs, de ses malaises, de ses désillusions si l'on veut, de ses ressentimens intimes contre tout un ensemble de faits, contre toute une politique. C'est là ce qui reste acquis et indélébile ; ce qui est dit est dit. La seconde raison, c'est qu'à ce scrutin du 18, qu'on s'est hâté d'exalter, dont on se prévaut aujourd'hui comme d'une victoire, comme d'une revanche éclatante, il n'est arrivé que ce qui devait arriver, ce qui était prévu, ce dont personne ne doutait. On savait bien que là où les républicains s'étaient divisés dans un premier vote, ils se réuniraient, ils concentreraient tous leurs efforts à un second scrutin. C'était une tactique connue d'avance et dont les résultats n'ont pu avoir rien d'inattendu. Qui donc, parmi les conservateurs les plus optimistes, avait pu croire qu'il n'y aurait pas en définitive une majorité républicaine dans le nouveau parlement? Est-ce que ceux qui ont si bruyamment triomphé du scrutin du 18 avaient par hasard douté un moment du succès?

On s'y attendait. Et cependant, pour obtenir ce singulier succès, que n'a-t-on pas dû faire? Il a fallu que radicaux et opportunistes oubliassent pour un moment que, la veille encore, ils se déchiraient, qu'ils avaient échangé les plus cruels outrages, qu'ils s'étaient mutuellement accusés de tous les crimes ou de toutes les folies. Oui, il a fallu que des républicains, qui se disent des modérés et des politiques, allassent au scrutin les yeux fermés et le cœur contrit, résignés à tout, acceptant tout, votant en Seine-et-Oise pour des radicaux plutôt que pour

des libéraux, à Paris pour un ancien agent de la commune et pour un gréviste d'Anzin. Ils ont fait cet effort de soumission à la discipline, ils ont abdiqué leur raison devant le mot d'ordre, au risque d'en avoir le cauchemar, ils l'ont avoué, et de n'être même pas sûrs de la reconnaissance de leurs alliés. Ce n'est pas tout. Le gouvernement, qui avait un instant paru présider avec une certaine impartialité aux élections, le gouvernement lui-même, pressé et sommé par ses amis, n'a point hésité à se jeter cette fois dans la mêlée, à mettre en jeu la puissance officielle, à tirer de l'arsenal administratif des moyens que l'empire ne désavouerait pas pour servir l'intérêt électoral des alliés républicains, radicaux ou opportunistes. M. le ministre de l'intérieur, M. le ministre de l'instruction publique se sont empressés d'envoyer en province des circulaires pour organiser l'intimidation, pour menacer les fonctionnaires et prévenir les instituteurs qu'on était décidé à « ne tolérer aucune défaillance. » Le ministère, qui est peut-être un peu novice dans ce genre de pratiques, a même commis par excès de zèle une singulière bévue. Comme on lui disait que le Tonkin avait fait beaucoup de mal aux républicains dans les premières élections, il a imaginé d'ordonner à grand bruit des poursuites contre des journaux qui parlaient du Tonkin, qui annonçaient que des opérations étaient engagées sur le Fleuve-Rouge, qu'on s'occupait d'envoyer des renforts à notre armée. Il a fait afficher dans toutes les communes de France, par la voie officielle, que ce n'étaient là que de fausses nouvelles, qu'il n'y avait pas d'opérations engagées, qu'on n'expédiait pas de renforts. Or ce qu'on niait sans scrupule la veille du scrutin était notoirement vrai et se trouvait confirmé le lendemain. Nos généraux étaient en pleine campagne, les ordres de départ des hommes de renfort recevaient leur exécution dès le soir du 18, — et c'est le ministère qui aurait pu se décréter lui-même d'accusation pour fausses nouvelles, à la place des journaux, qui, bien entendu, n'ont pas été poursuivis.

C'était tout simplement un coup de tactique électorale, ce qu'on appelle, dans le langage des partis, une manœuvre de la dernière heure. De sorte que, pour mieux s'assurer un succès qu'on aurait eu vraisemblablement dans tous les cas, on n'a pas craint de recourir aux combinaisons les plus équivoques, aux alliances avec le radicalisme le plus extrême, aussi bien qu'aux subterfuges administratifs les plus étranges. Et même, avec ces moyens plus ou moins avouables, à quoi est-on arrivé? A-t-on réussi à intimider le sentiment conservateur du pays, à obtenir une de ces victoires qui ont vraiment, comme on le dit, le caractère d'une revanche, d'un retour d'opinion? Nullement. Ce que le vote du 4 avait fait, le vote du 18 ne l'a pas démenti. Les choses ont suivi leur cours. Nulle part les conservateurs n'ont perdu de terrain, et, dans bien des départemens, ils ont eu plus de voix

qu'à la première épreuve. A Paris même, où ils ne pouvaient certes compter sur le succès, les candidats conservateurs sont passés de 92,000 à 110,000 voix. Que les républicains aient gardé ou reconquis à une dernière épreuve, comme on le prévoyait bien, la majorité numérique, ce n'est pas ce qui donne aux élections dernières leur caractère et leur importance. Ce qu'il y a de réellement significatif, c'est cette vérité certaine, évidente, positive, que, dans l'ensemble des élections, les conservateurs ont eu 3,600,000 voix contre 4,300,000 suffrages donnés aux républicains. Sur huit millions de votans, les conservateurs ont eu près de la moitié, et, d'un scrutin à l'autre, ils ont gagné près de deux cent mille voix. Voilà les faits, voilà la situation après le 18 comme après le 4 octobre. C'est le pays provisoirement partagé en deux camps presque égaux.

Reste une grande question qui, à vrai dire, se lie à cette situation même, qui en est inséparable : c'est la question de conduite pour les partis que la fortune de scrutin ramène au parlement dans des conditions toutes nouvelles. C'est là, en définitive, le fond de toutes ces polémiques, de tous ces discours par lesquels on s'efforce d'expliquer, d'interpréter les élections, au risque de les obscurcir le plus souvent, et c'est ici justement qu'on peut redire avec une vérité devenue plus saisissante que le succès, que l'avenir sera aux plus sages. Pour les conservateurs, s'ils sont clairvoyans, s'ils veulent rester de vrais conservateurs, il n'y a certes rien de plus simple que la conduite qu'ils ont à suivre dans des circonstances où, même en ayant reconquis des avantages, ils ne sont encore qu'une opposition. Cette conduite, elle est toute tracée d'avance par l'intérêt le plus évident du pays qui les a élus comme les mandataires de ses griefs. Oh! sans doute, il y a toujours des esprits impétueux et irréfléchis qui ont plus d'ardeur de conviction que de mesure, qui sont persuadés qu'ils n'ont été envoyés au parlement que pour détruire la république, pour enlever de vive force une restauration monarchique. C'est avec ce genre de soldats que les causes se perdent assez souvent. Si on veut les suivre, la confusion sera bientôt dans le camp; dès les premiers pas on se divisera, et tout ce qu'on a regagné de crédit, d'influence sur le pays ne tardera pas à être perdu de nouveau. Il y a certainement aussi parmi les élus d'hier bien des conservateurs plus calmes, sincèrement animés d'un esprit de prudence et de mesure, convaincus qu'ils n'ont pas reçu un mandat de passion et d'agitation. Ces conservateurs, et ils sont probablement en plus grand nombre que les autres, sentent bien que ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est d'éviter tout ce qui pourrait les diviser, de rester unis pour préserver de tous leurs efforts les intérêts publics de toute sorte compromis ou menacés par la politique de ces dernières années. Ils comprennent parfaitement qu'il y a « bien d'autres débats à engager avec les radicaux de la chambre que ceux de la forme du gou-

vernement, » ainsi que le disait il y a peu de jours M. le duc de Broglie, à qui il n'a manqué que quelques voix pour être élu et qui eût été l'honneur de l'assemblée nouvelle. Plus les conservateurs d'aujourd'hui mettront de mesure et de sagesse, même de désintéressement d'opinion dans leur opposition, plus ils pourront avoir une influence utile et efficace dans l'intérêt du pays. Ils ont à se faire ou à suivre non une politique de faction, mais une politique de réparation, de défense, et c'est en restant sur ce terrain, où le sentiment de leurs électeurs les a placés, qu'ils peuvent, même en n'étant qu'une minorité, servir sérieusement la France. Leur rôle est d'aider à réparer autant que possible le mal qui a été fait depuis quelques années et d'empêcher le mal qui se prépare peut-être encore, si les républicains à leur tour ne se laissent pas éclairer par les élections dernières.

Cette question de conduite, qui a certes son importance pour une minorité, elle est bien plus grave encore, en effet, pour les républicains, qui, eux, sont la majorité, et qui, précisément parce qu'ils ont le pouvoir, sembleraient intéressés à ne pas le perdre complètement par des fautes nouvelles. Malheureusement, c'est ce qu'ils comprennent le moins. Les républicains ont un don singulier : ils ne peuvent ou ils ne savent jamais rester dans la vérité. S'ils ont quelque succès, ils se laissent aller à leurs passions et à leurs infatuations, ils se croient tout permis ; s'ils éprouvent quelque échec bien mérité, ils s'irritent, ils menacent et ils divaguent pour échapper à la cruelle réalité qui les presse. Ils font comme aujourd'hui, ils commencent par n'avoir pas même le sentiment le plus simple des causes de leurs mécomptes, et naturellement ils ont encore moins l'idée de chercher quelque lumière, quelque enseignement profitable dans une défaite qu'ils se sont attirée. Assurément, il n'y a rien d'obscur ni même de bien compliqué, quoi qu'on en dise, dans ces scrutins qui ont si brusquement et si étrangement troublé l'optimisme républicain. S'il y a une chose évidente, parlante dans ces élections et dans ce revirement d'opinion dont elles sont l'expression, c'est que le pays, fatigué, excédé, ruiné, a voulu protester contre une domination qui ne s'est manifestée que par des promesses trompeuses, par des turbulences stériles, par des excès de parti, par de perpétuelles concessions à l'esprit de révolution et d'anarchie. Ces trois millions et demi d'électeurs français, qui, le 4 et le 18 octobre, ont donné leurs voix à des conservateurs, n'ont peut-être pas fait de profonds calculs et n'ont pas songé, si l'on veut, à préparer par leur vote quelque révolution nouvelle ; mais ils savaient à coup sûr ce qu'ils faisaient en refusant leurs suffrages aux dominateurs du jour, ils ont parlé assez clairement pour qu'on ne puisse se méprendre sur ce qu'ils pensent et ce qu'ils sentent. Ils ont dit comme ils pouvaient le dire qu'ils en avaient assez d'une politique qui, depuis quelques années, n'a su que tourmenter le pays, inquiéter les consciences et les

croyances par les guerres de secte, compromettre la fortune publique par les abus de crédit et les gaspillages, aventurer le drapeau de la France dans des expéditions conduites sans prévoyance, ébranler toutes les institutions, décourager la confiance. C'est aussi simple et aussi clair que possible; c est là ce que les élections signifient ou elles ne signifient absolument rien; et c'est justement cette vérité des choses que les républicains s'efforcent de ne pas voir, qu'ils s'obstinent à contester dans leurs explications et leurs interprétations des derniers scrutins.

Ces républicains sont étranges; ils ont une manière à eux de tout expliquer. Si le pays leur a manqué et a passé en partie aux conservateurs, croyez-vous qu'ils se décident à voir que les fautes de leur politique pourraient n'être pas étrangères à cette évolution de la France électorale? Pensez vous qu'ils consentent à reconnaître qu'il pourrait bien y avoir eu quelque imprudence à troubler les mœurs religieuses en bataillant contre les cultes et contre le concordat, à épuiser les ressources de la France par des dépenses démesurées, à mettre en doute toutes les institutions par de prétendues réformes qui ne sont que la destruction organisée? Ce serait bien naïf. Les républicains ne peuvent pas convenir qu'ils se sont trompés. Ils ont des manières de se faire illusion et d'expliquer un événement qui les importune: c'est que tout le monde a trahi ou conspiré, les hobereaux qui ont exercé leur influence néfaste dans les campagnes, les bourgeois, les financiers, les prêtres qui reçoivent un traitement de l'état et ont troublé les paysans de leurs propagandes, les fonctionnaires qui ne sont que des réactionnaires déguisés, et même les femmes des fonctionnaires; c'est que la république n'a pas fait sentir assez énergiquement son action dans le pays, dans les campagnes. La conséquence, c'est qu'il faut des épurations nouvelles dans l'administration, c'est qu'il faut plus que jamais accentuer la politique républicaine, reprendre les grandes réformes, la séparation de l'église et de l'état, l'impôt sur le revenu, l'élection des juges, en commençant au besoin par donner des exemples d'une salutaire sévérité, par invalider un certain nombre d'élections conservatrices! De sorte qu'au moment même où le suffrage universel témoigne ses antipathies contre les politiques violentes, ses mécontentemens et ses inquiétudes, les républicains ne trouvent rien de mieux que de répondre par des violences nouvelles, par des menaces et des jactances de parti effaré. Ils se donnent en vérité l'air de vouloir renouveler cette époque de fructidor où la France, comme aujourd'hui, venait d'envoyer des conservateurs aux assemblées, de faire des élections réactionnaires. Alors aussi, à cette époque d'heureuse mémoire, on parlait de sauver la république, on imposait de la bonne manière silence aux modérés, on voulait reconstituer les clubs, qui devaient raviver dans tout le pays le feu républicain; on avait des procédés particuliers

d'invalidation à l'égard de ceux qu'on accusait d'être les ennemis de la république! C'est fort bien. Seulement, les républicains oublient que les époques ne se ressemblent pas, qu'on ne se donne pas à volonté le luxe des fantaisies violentes; ils ne voient pas que, dans tous les cas, les fructidors plus ou moins déguisés conduisent aux dix-huit brumaire, et qu'avec tout cela, c'est le pays qu'ils mettent en péril, c'est la France qui souffre dans ses intérêts, dans sa sécurité, dans sa paix intérieure comme dans sa dignité devant le monde.

En attendant, le monde marche, et tandis que la France se sent forcément réduite à un rôle effacé ou embarrassé par la politique qu'on lui fait, les questions se succèdent. Elles naissent du travail des races, du choc des influences, du mouvement perpétuel des ambitions; elles ne font le plus souvent que renaître et passer par des phases toujours nouvelles, à vrai dire. Ainsi a reparu la question d'Orient presque tout entière avec cette révolution bulgare, qui a subitement remis en doute et la paix des Balkans et l'ordre diplomatique créé par le congrès de Berlin. Il y a déjà six semaines qu'a éclaté à Philippopoli le mouvement plus ou moins spontané qui a aussitôt retenti à Sofia, qui avait pour objet de réunir les deux Bulgaries en un même état sous le commandement du prince Alexandre, et, jusqu'ici, on n'est pas plus avancé que le premier jour; on ne distingue pas un progrès sensible dans une situation qui reste plus que jamais troublée et obscure. On ne voit rien de distinct, si ce n'est que l'effervescence s'est répandue parmi les populations orientales, parmi ces jeunes états toujours prêts à saisir une occasion favorable, au risque de tout compliquer, et que l'Europe, à son tour, s'est trouvée inopinément placée en présence de son propre ouvrage, à demi aboli sans son aveu, contre ses volontés.

S'il y a une chose évidente aujourd'hui, c'est que cette révolution de Philippopoli a mal choisi son moment, et que ceux qui l'ont décidée et dirigée ont médiocrement évalué les conditions dans lesquelles ils tentaient l'aventure. Les Bulgares ont cru peut-être trouver quelque appui ou tout au moins des sympathies dans les nouveaux états formés des démembremens de la Turquie; ils ont pensé qu'un mouvement accompli au nom de l'idée de nationalité ne rencontrerait que faveur, qu'ils auraient de la popularité et des alliances, que leur cause serait la cause de tout l'Orient. Bien au contraire : entre les populations orientales de toute race, Bulgares, Serbes, Hellènes, Roumains, il y a malheureusement des antagonismes invétérés, des diversités de traditions, des rivalités, des jalousies qui ont éclaté aussitôt. Serbes et Grecs, loin de se montrer favorables à la cause rouméliote, ont vu avec ombrage une tentative faite pour constituer une grande Bulgarie, et la révolution de Philippopoli n'a été pour eux qu'une occasion de réclamer dans leur propre intérêt, d'exercer des revendications nouvelles. Ils se sont mis précipitamment sous les armes pour être prêts à se

jeter au besoin dans la mêlée; ils ont prétendu que, si les Bulgares s'affranchissaient des conventions de Berlin, ils avaient, eux aussi, le droit de se dégager, d'obtenir des compensations territoriales; ils ont invoqué l'équilibre des Balkans, et, par un phénomène singulier, les Bulgares, qui croyaient n'avoir à se défendre que contre les Turcs, en sont depuis quelques jours à se demander s'ils n'auront pas à faire face à l'armée serbe qui borde leur frontière, qui menace Widdin. C'est la manière dont les Serbes leur témoignent leurs sympathies.

Les Bulgares ne se sont pas moins trompés dans l'idée qu'ils se sont faite de l'état de l'Europe. Ils se sont étrangement abusés s'ils ont cru qu'ils trouveraient quelque concours ou du moins une certaine tolérance chez les grands gouvernemens, que le fait de l'union une fois accompli serait accepté comme tant d'autres, qu'il n'y avait qu'à marcher sans hésitation, à trancher d'abord la question. Un des ministres du prince Alexandre assurait récemment, dans une conversation à Sofia, que les chefs bulgares n'avaient reçu ni mot d'ordre ni encouragement, qu'ils avaient agi sous leur responsabilité, qu'il n'était pas moins vrai que la Russie, par ses consuls, par tous ses agens, avait constamment favorisé les idées, les agitations qui conduisaient à l'union. La Russie, on n'en peut douter, a favorisé ces idées, puis. qu'elle a été la première à leur donner une forme dans le projet de traité de San-Stefano: elle les a favorisées tant qu'elle a cru y voir son intérêt; mais elle ne les favorise plus aujourd'hui, elle les désavoue au contraire par ses actes comme par son langage. Les délégués de la Bulgarie, envoyés il y a quelques jours auprès du tsar, à Copenhague, ont pu en juger, particulièrement à l'accueil sévère qu'ils ont reçu, et les rigueurs russes iraient même, dit-on, jusqu'à menacer le prince Alexandre de Battenberg dans sa position souveraine pour s'être associé à la révolution du 18 septembre. Ce qu'il y a de clair, c'est que le cabinet de Saint-Pétersbourg, par des raisons d'opportunité ou par quelque autre calcul, n'admet pas les événemens qui se sont passés à Philippopoli, et il agit certainement de concert avec les cabinets de Vienne et de Berlin. Les trois empires du Nord, sans être bien intimement d'accord peut-être, sans avoir les mêmes intérêts, semblent du moins aujourd'hui assez décidés à ne pas se diviser. Ils sont d'intelligence pour sauvegarder la paix de l'Orient, pour écarter tout ce qui pourrait la troubler, en maintenant autant qu'ils le pourront l'intégrité et l'autorité du traité de Berlin. De sorte que cette malheureuse révolution bulgare se trouve, pour le moment, dans des conditions assez difficiles, entre les autres Orientaux, qui ne lui ont été rien moins que sympathiques, et les cabinets européens, occupés depuis quelques semaines à chercher les moyens de ramener aux proportions les plus simples l'événement de Philippopoli.

Quels seront les moyens qu'on trouvera et qu'on emploiera? Com-

ment empêchera-t-on cette crise assez inopportune des Balkans de devenir la crise de l'Orient tout entier? C'est justement la question autour de laquelle on tourne et dont on a fini par confier la solution à une conférence qui va se réunir, qui se réunit en ce moment même à Constantinople. La Porte, qui n'a certes manqué ni d'habileté ni de modération dans ces affaires où elle est si singulièrement intéressée, la Porte s'est chargée d'en appeler à une délibération des grandes puissances, et tous les cabinets ont accepté le rendez-vous avec plus ou moins d'empressement, en faisant plus ou moins de réserves. Il est entendu d'ailleurs que, dans cette réunion nouvelle, due à l'initiative de la Porte ottomane, il ne s'agit que de traiter les affaires de Roumélie en prenant pour point de départ le traité de Berlin et en reconnaissant les droits du sultan. A vrai dire, même dans ces limites, qu'on ne pouvait officiellement dépasser, la conférence qui se réunit aujourd'hui n'aura pas une œuvre facile. Tout le monde assurément va à la réunion de Constantinople avec l'intention de maintenir ou de rétablir la paix déjà assez menacée; mais toutes les puissances n'ont pas les mêmes vues, les mêmes intérêts. La Russie et l'Angleterre, par exemple, ne paraissent pas avoir les mêmes idées sur les affaires de la Roumélie, et une des curieuses particularités de la situation présente est même le changement de rôle qui semble s'être opéré entre les deux puissances. Autrefois, c'était la Russie qui avait imaginé cette combinaison d'une grande Bulgarie, et elle ne l'abandonnait qu'avec peine au congrès de Berlin; aujourd'hui, c'est le cabinet de Saint-Pétersbourg qui met le plus de vivacité à combattre l'union bulgare accomplie par une révolution, qui n'hésiterait peut-être pas à aller jusqu'à la dépossession du prince Alexandre. Au congrès de Berlin, l'Angleterre, représentée par lord Beaconsfield et lord Salisbury, s'enorgueillissait d'avoir fait échouer les projets russes, d'avoir suggéré cette création bizarre d'une Roumélie orientale, et, maintenant, ce sont encore les conservateurs anglais qui, sans craindre de se démentir, se font les patrons de l'union bulgare, qui seront les défenseurs du prince Alexandre contre la Russie. L'Autriche, de son côté, a ses vues et ses intérêts particuliers qu'elle essaiera de faire prévaloir, et elle sera vraisemblablement soutenue par l'Allemagne. — Avec de bonnes intentions, on se mettra d'accord, nous le voulons bien, on finira par découvrir une solution qui, en maintenant à peu près le traité de Berlin, fera jusqu'à un certain point la part des événemens par un régime inoffensif d'union personnelle en Bulgarie. C'est justement la question de savoir comment on arrivera à se mettre d'accord, à découvrir une combinaison assez ingénieuse pour tout concilier, et, cette combinaison une fois trouvée, quelles mesures on prendra pour faire exécuter les résolutions qu'on aura adoptées dans l'intérêt de la paix des Balkans.

Ce ne sera pas facile avec l'incandescence qui règne dans ces contrées.

Un des dangers de la situation présente, en effet, il ne faut pas s'y méprendre, c'est la surexcitation à laquelle se sont laissés aller ces jeunes états qui ont cru voir se rouvrir à leur profit la question d'Orient avec la révolution rouméliote, et qui attendent aujourd'hui avec une impatience fébrile ce que décidera la conférence de Constantinople. On a beau essayer de calmer leur ardeur et leur rappeler qu'ils n'ont, après tout, aucun droit, qu'ils ne sont ni attaqués, ni menacés : ils n'écoutent guère la sagesse et les conseils de prudence. Ils sont lancés, ils ont pris feu, ils se sont épuisés depuis quelques semaines en armemens ruineux, et il leur semble qu'on leur doit au moins quelques compensations, qu'on doit aux Serbes quelque peu de la vieille Serbie, aux Grecs la frontière du mont Olympe, qui leur avait été promise à Berlin, la Crète, qui irait si bien à leur ambition maritime. Ils ne manquent pas de raisons spécieuses pour démontrer que ce qu'on va faire pour rajuster tant bien que mal le traité de Berlin ne sera qu'un expédient chimérique et sans durée, que les Turcs ne rentreront en Roumélie, s'ils y sont autorisés, que pour semer sur leur passage les massacres et les ruines, que l'Europe ferait beaucoup mieux, dans l'intérêt d'une paix durable, de résoudre plus largement la question d'Orient en faisant aux uns et aux autres leur part légitime. C'est ainsi qu'on peut s'abuser à Athènes comme à Belgrade et se laisser aller à des fantaisies de conquête qui seraient aujourd'hui un vrai péril. La Grèce est certainement une des nations les plus intéressantes de l'Orient, et, en songeant à son passé, elle a bien le droit de croire à son avenir. Cet avenir cependant, qu'elle ne s'y trompe pas, elle ne l'assurera que par l'esprit de conduite, qui vaut mieux que l'esprit d'aventure, en sachant surtout éviter de se mettre en contradiction avec les vœux les plus évidens de l'Europe, qui a bien assez à faire aujourd'hui de régler les difficultés les plus pressantes, de limiter le feu au lieu de l'étendre en Orient.

Les difficultés, les complications diplomatiques ou autres ne manquent certainement pas aujourd'hui ; elles sont partout, elles ne finissent sur un point que pour recommencer sur un autre, et même en dehors de ces affaires d'Orient qui sont le perpétuel embarras de l'Europe, il reste toujours ce conflit qui s'est élevé il y a quelque temps entre l'Espagne et l'Allemagne, qui est loin d'être fini. Qui régnera, quel pavillon flottera sur l'archipel, ou tout au moins sur quelques îles de l'archipel des Carolines? C'est la question qui se débat encore entre Madrid et Berlin, qui a déjà passé depuis trois mois par des phases assez diverses sans toucher à une solution. On croyait, il est vrai, que ce différend né dans les mers lointaines était entré depuis quelques

semaines dans une voie d'apaisement définitif. Les deux gouvernemens d'Allemagne et d'Espagne ont eu l'idée d'invoquer la médiation ou l'arbitrage du souverain pontife. Le pape Léon XIII a accepté le rôle qui lui était offert comme au conciliateur le plus éminent et le plus désintéressé. Le tribunal se trouve donc constitué, tous les documens de la cause ont dû lui être soumis, et par le fait, c'est désormais au saint-père de prononcer dans son équité souveraine, de dire le dernier mot de ce démêlé entre deux nations. Chose assez curieuse cependant! La médiation pontificale n'exclut pas, à ce qu'il paraît, la continuation d'une négociation directe, qui prend même un ton quelque peu acerbe. M. de Bismarck, qui a eu le premier sans doute l'idée de cette médiation déférée au saint-père, ne semble pas s'en tenir absolument au médiateur, et tandis que le pape délibère, le chancelier allemand fait publier sans façon, dans son journal officiel, quelques-unes des dépêches qu'il a récemment échangées avec le cabinet de Madrid, qui sont quelquefois d'un ton assez tranchant et assez hautain. A en juger par ces pièces livrées un peu étrangement au public européen, l'instruction de la cause n'est pas très avancée, et la conciliation ne sera pas bien facile. Évidemment M. de Bismarck ne renonce à aucune de ses prétentions sur les Carolines, ou, si l'on veut, sur l'île qu'il a fait occuper par un officier de la marine allemande; il continue à contester tous les droits de l'Espagne, ou du moins aux droits traditionnels de souveraineté que peut invoquer le cabinet de Madrid, il oppose le droit nouveau, le droit du premier occupant effectif. Le saint-père aura certes besoin de toute sa finesse, de toute sa droiture supérieure de jugement, de toute son autorité de conciliateur désintéressé pour mettre la paix entre les prétentions contraires, comme aussi entre les susceptibilités nationales, toujours prêtes à se réveiller.

Au fond, il faut en convenir, M. de Bismarck, dans le sentiment de son omnipotence, fait un peu à l'Espagne une querelle d'Allemand avec cette question où il y a deux points essentiels, un de droit et un de fait. S'agit-il de la souveraineté de l'Espagne dans l'archipel des Carolines et de Palaos? Cette souveraineté semble assez évidente; elle est inscrite dans l'histoire, elle est une tradition continue. Elle n'a pas cessé de passer pour réelle, quoiqu'elle ne se soit manifestée quelquefois que par la présence de quelques-uns de ces moines et de ces missionnaires dont M. de Bismarck se moque plus ou moins agréablement. On n'en a jamais parlé parce qu'on croyait qu'elle n'avait pas besoin d'être affirmée. Dans des dictionnaires et des annuaires qui datent de quarante ans, les Carolines sont toujours indiquées comme une dépendance de la capitainerie-générale des Philippines. — S'agit-il de l'occupation réelle et des faits récens qui ont pris tout à coup une gravité si disproportionnée, qui sont devenus un objet de dispute diplomatique entre les deux gouvernemens, une cause d'animosité entre les deux

pays? Ces faits, nous en convenons, sont assez obscurs, quoique les témoignages des acteurs de ces lointaines affaires commencent à arriver. Il est vrai qu'à la fin du mois d'août dernier, une canonnière allemande arrivait devant l'île de Yap et que, dès son arrivée, le commandant du navire se hâtait d'arborer le pavillon allemand sur l'île en signe de prise de possession ou de protectorat au nom de l'empereur Guillaume; mais ce qu'il faut ajouter, c'est qu'au moment où la canonnière allemande se présentait, des bâtimens espagnols étaient déjà depuis plusieurs jours dans les eaux de Yap, portant le gouverneur de l'île. Des officiers espagnols étaient déjà descendus à terre, ils avaient choisi un terrain pour établir une résidence. Les commandans espagnols, surpris par l'acte du commandant allemand, mais ne se croyant pas autorisés à soutenir leur droit par la force, se bornaient à protester, et il y a même une question de conduite militaire soumise en ce moment au conseil suprême de la guerre et de la marine à Madrid. Toujours est-il que la question internationale se réduit à ceci : Quel est le premier occupant? Est-ce celui qui a planté le drapeau? Est-ce celui qui était comme gouverneur dans les eaux de Yap, qui était envoyé pour s'établir dans l'île, qui avait déjà fait ses préparatifs d'établissement? Voilà, on en conviendra, une bien grosse querelle pour peu de chose! Après tout, quel intérêt ont les Allemands dans les Carolines? Ils sont intéressés à obtenir là comme partout, dans les mers lointaines, des droits, des garanties, des privilèges pour leur commerce. Ces garanties ou ces privilèges, ils n'ont sans doute rien d'incompatible avec la vieille souveraineté de l'Espagne, et c'est probablement en conciliant ces intérêts divers que le pape Léon XIII s'efforcera de juger l'étrange procès porté par l'Allemagne et par l'Espagne devant lui.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

Le résultat des élections du 4 octobre et la gravité de la situation dans la péninsule des Balkans avaient provoqué sur le marché de

Paris, pendant la première quinzaine d'octobre, un mouvement de baisse considérable. On redoutait à la fois l'explosion d'une guerre en Orient et des difficultés gouvernementales presque insurmontables chez nous. Gâchis au dehors et gâchis au dedans, ainsi se résumait la situation du lendemain pour les spéculateurs et les banquiers, qui avaient à prendre un parti immédiat s'ils ne voulaient se laisser surprendre par les événemens. Aussi la première impression fut-elle fort mauvaise et détermina des ventes sur toute la ligne. On peut mesurer par quelques exemples l'étendue et la portée des pertes infligées par ce courant d'opinion pessimiste à la fortune publique. Du 1er au 15 octobre, notre rente 3 pour 100 avait reculé de 1 fr. 60, la rente amortissable de 1 fr. 35, le 4 1/2 de 1 franc; l'Italien, de 0 fr 70; le Hongrois, de 1 fr. 40. Sur certaines valeurs, la dépréciation avait dépassé toute mesure raisonnable. Ainsi, la Banque de France perdait 300 francs; le Crédit foncier, 45 francs; le Nord, 47 francs; le Lyon, 16 francs; le Suez, 50 francs.

La liquidation de quinzaine s'est donc effectuée dans les plus bas cours, avec toutes facilités, d'ailleurs, au point de vue du bon marché des reports et de l'abondance des ressources, mais sous l'influence de dispositions générales très peu favorables. Il semblait que cette fois les portefeuilles eussent pris peur à la suite de la spéculation et qu'à la fin du mois on dût se trouver sous le coup de grosses livraisons de titres.

Il s'est produit pendant la seconde quinzaine une modification très sensible dans les tendances et dans l'allure du marché. Alors que le 3 pour 100, déjà en reprise assez vive sur ses plus bas cours (il avait reculé un moment jusqu'à 78.75) ne paraissait pas pouvoir dépasser 79.50 pendant les quelques jours qui ont précédé le second tour de scrutin du 18 octobre, il s'est élevé subitement au-dessus de 80 francs sur le résultat de ces élections complémentaires. La première journée électorale avait été une victoire pour le parti conservateur, la seconde était un succès décisif pour le parti républicain, auquel elle assurait une majorité considérable dans le prochain parlement. La Bourse a considéré que ce succès du parti en possession du pouvoir était de nature à atténuer les appréhensions qu'avait provoquées la perspective d'un partage éventuel de forces entre conservateurs et républicains dans une chambre où il eût été impossible de trouver les élémens d'une majorité de gouvernement et de constituer un ministère. La situation politique paraissant ainsi plus nette et l'horizon parlementaire moins chargé de nuages, les acheteurs, qui avaient subi au début du mois une défaite si écrasante, pensèrent que le moment de la revanche était venu et que les circonstances permettaient de donner une leçon au découvert.

Dès le 19, les cours étant enlevés brusquement, le découvert s'est mis, en effet, à racheter, non-seulement sur le marché de nos rentes, mais aussi sur celui des valeurs. Les vendeurs ont d'autant moins hésité à procéder à cette liquidation que, contrairement aux prévisions pessimistes qui avaient eu cours jusque-là, l'incident oriental semblait entrer sérieusement en voie d'arrangement et que, sur toutes les places étrangères, les cours des valeurs internationales étaient l'objet d'un vif mouvement de reprise.

Le premier pas fait dans la voie du règlement de la question bulgare a été la déclaration collective des ambassadeurs, qui blâmait hautement la révolution rouméliote et louait la Turquie de son attitude conciliante et sage. Les puissances avertissaient, en outre, la Serbie et la Grèce qu'elles n'avaient à attendre du bon vouloir du concert européen aucune indemnité pour les griefs chimériques dont ces deux petits états se plaignaient, puisque l'objet de la diplomatie européenne allait être de rétablir le *statu quo ante*, c'est-à-dire l'ordre des choses existant légalement avant le coup d'état des comités du Philippopoli.

C'est sur la base du rétablissement du *statu quo ante* que vont commencer les délibérations de la conférence réunie à Constantinople. Les négociations qui ont préparé cette réunion ont été assez pénibles. Les puissances ne paraissaient pas d'accord sur le but à poursuivre, non plus que sur les moyens à employer. Certains cabinets, notamment celui de Londres, ont soulevé jusqu'au dernier moment des objections assez graves. De plus, on redoutait à tout instant d'apprendre l'entrée des troupes serbes sur le territoire de la Bulgarie. Cette entrée a été plusieurs fois annoncée et démentie. Enfin le prince Alexandre s'est engagé à se soumettre aux décisions de la conférence; le roi Milan a promis d'ajourner toute action militaire, l'Angleterre s'est ralliée en partie aux vues des autres puissances: et l'on peut tenir pour vraisemblable le succès de l'intervention diplomatique et le maintien de la paix.

Les valeurs internationales ont largement profité de cette éclaircie dans les affaires d'Orient. Le Hongrois, après avoir fléchi au-dessous de 78 quand les impatiences de la Serbie semblaient devoir entraîner l'Autriche dans des complications belliqueuses, a repris successivement jusqu'à 80 1/2. L'Italien, compensé le 16, à 94.50, a franchi d'abord le cours de 95 francs, puis celui de 96, et se tient à 96.12. Le Turc a été porté de 13.60 à 14.50. La Banque ottomane, après avoir touché au plus bas 480, a dépassé 500 francs, et oscille de 503 à 508. Les Obligations helléniques ont remonté d'une quinzaine de francs; les fonds russes de 3/4 à une unité, les Obligations serbes de 20 francs, la Banque des Pays-Autrichiens de 12 francs, le Crédit foncier d'Autriche de 15 francs.

La mission de sir Drummond Wolff à Constantinople ayant enfin réussi après de longues péripéties, et un iradé du sultan ayant sanctionné la convention anglo-turque relative à la réorganisation politique, financière, administrative et militaire de l'Égypte, l'Unifiée s'est vue plus vivement recherchée à Londres et ici et n'a pas gagné moins de 10 francs, d'une quinzaine à l'autre. Les derniers états de la caisse de la dette publique constatent qu'il restera un excédent considérable après paiement de l'intérêt d'octobre sur les titres de la dette privilégiée et de celui de novembre sur l'Unifiée.

Le marché de nos fonds publics, après avoir suivi d'abord l'impulsion générale, n'a pas tenu jusqu'au bout compagnie aux fonds étrangers. Des offres ont reparu sur le 3 pour 100 aussitôt que le cours de 80.50 eut été atteint. Le recul, lent d'abord, puis plus vif, ne s'est arrêté qu'à 79.80; les échelliers, qui dans les derniers jours de chaque mois règlent les cours à leur gré, semblent avoir décidé que la réponse des primes ne devait avoir lieu ni au-dessous ni trop au-dessus de 80. Le cours de 80.05, coté vendredi en clôture, répondait bien à ce programme. Tout compte fait, le 3 pour 100 , dans la soirée du 30, est en perte de 0 fr. 60, l'amortissable de 0 fr. 35 et le 4 1/2 de 0 fr. 20, sur les cours de compensation de la dernière liquidation mensuelle.

La faiblesse des derniers jours est imputable aux préoccupations qui se sont fait jour de nouveau au sujet de la prochaine réouverture des séances parlementaires. Le parti républicain a une grande majorité, il est vrai, mais il est divisé lui-même en deux fractions de forces à peu près égales et qui peuvent être très éloignées de s'entendre en dépit des efforts tentés pour une fusion des anciens groupes. Les opportunistes ont une politique et les radicaux en ont une autre. Le suffrage universel a hautement condamné la première, mais les opportunistes objecteront, avec raison, que cette condamnation n'implique pas l'approbation de la seconde, le premier tour de scrutin l'a démontré assez clairement. Les divergences vont donc subsister entre les deux groupes et il sera bien difficile de réunir une majorité sur un programme commun.

Les plus récentes nouvelles du Tonkin ont été sur notre place une autre cause de préoccupation. Elles annonçaient un succès important d'une de nos divisions sur les Pavillons-Noirs et faisaient connaître que le général de Négrier était engagé dans une opération contre les pirates dont le nord du Delta était infesté. Cette opération était assez sérieuse pour que le commandant en chef crût urgent d'y assister personnellement, et le dernier télégramme portait que le général de Courcy allait rejoindre le général de Négrier. Depuis, on n'a plus reçu de nouvelles. On ne redoute d'ailleurs rien de grave; l'opération contre les pirates ne

comporte sans doute aucun fait de guerre brillant; elle est plus pénible que périlleuse et peut durer quelque temps. Mais il est établi que les hostilités ont recommencé sur toute la ligne des points occupés par nos garnisons, que nous sommes serrés de près aussi bien au nord qu'à l'ouest du Delta, et que, loin d'occuper toute la région que nous concédait le traité de Tien-Tsin, nous sommes comme assiégés dans nos forteresses du bas Fleuve-Rouge. Faudra-t-il donc envoyer là-bas de nouveaux renforts et dépenser de nouveaux millions pour une possession qui nous a déjà tant coûté et que l'hostilité invincible des populations et le voisinage dangereux de la Chine rendront toujours précaire?

Le mois d'octobre se termine ainsi avec beaucoup de fermeté sur les valeurs étrangères et une certaine faiblesse sur les rentes françaises. Nos grandes valeurs nationales se sont un peu relevées des plus bas cours cotés au milieu du mois. La Banque de France a regagné 120 francs, le Crédit foncier 25 francs, le Lyon 11 francs, le Nord 8 francs, l'Orléans 12 francs, le Suez 37 francs, le Panama 18 francs. Les Chemins étrangers ont été également un peu mieux tenus, les Autrichiens se relevant de 6 francs, les Lombards de 5 francs. Le Nord de l'Espagne et le Saragosse, un moment très offerts et précipités de 442 et de 325 à 417 et 317, ont repris une partie de cette moins-value. Les Chemins méridionaux ont monté de 15 francs à 697.

Pendant presque toute la quinzaine, l'attitude du marché au comptant a été très satisfaisante, les cours des fonds publics y étant constamment plus élevés qu'à terme. Les obligations des chemins de fer, toujours très recherchées, ont monté de 2 à 5 francs, celle du Nord touchant 395 francs. Les recettes continuant à être médiocres, l'épargne préfère actuellement les obligations aux actions; celles-ci seront préférées à leur tour lorsque le réveil des transactions commerciales aura rendu l'activité au trafic. Mais quand sonnera l'heure de ce réveil?

Depuis longtemps les circonstances ont été peu propices au lancement des affaires nouvelles. Aussi les émissions sont-elles rares. Il s'en est produit une cette quinzaine. Le Crédit industriel et la Société marseillaise ont mis en souscription le 29 courant, au pair, 20,000 actions de 500 francs, libérées de 250 francs. Il s'agissait de former le capital de la Compagnie des Chemins de fer du sud de la France, concessionnaire, avec une garantie d'intérêt de l'état à 5 pour 100, d'un réseau de lignes à voie étroite dans les départemens du Var, des Basses-Alpes et des Alpes-Maritimes.

Le directeur-gérant : C. Buloz.